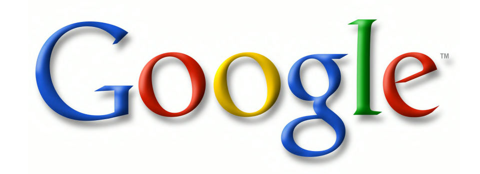
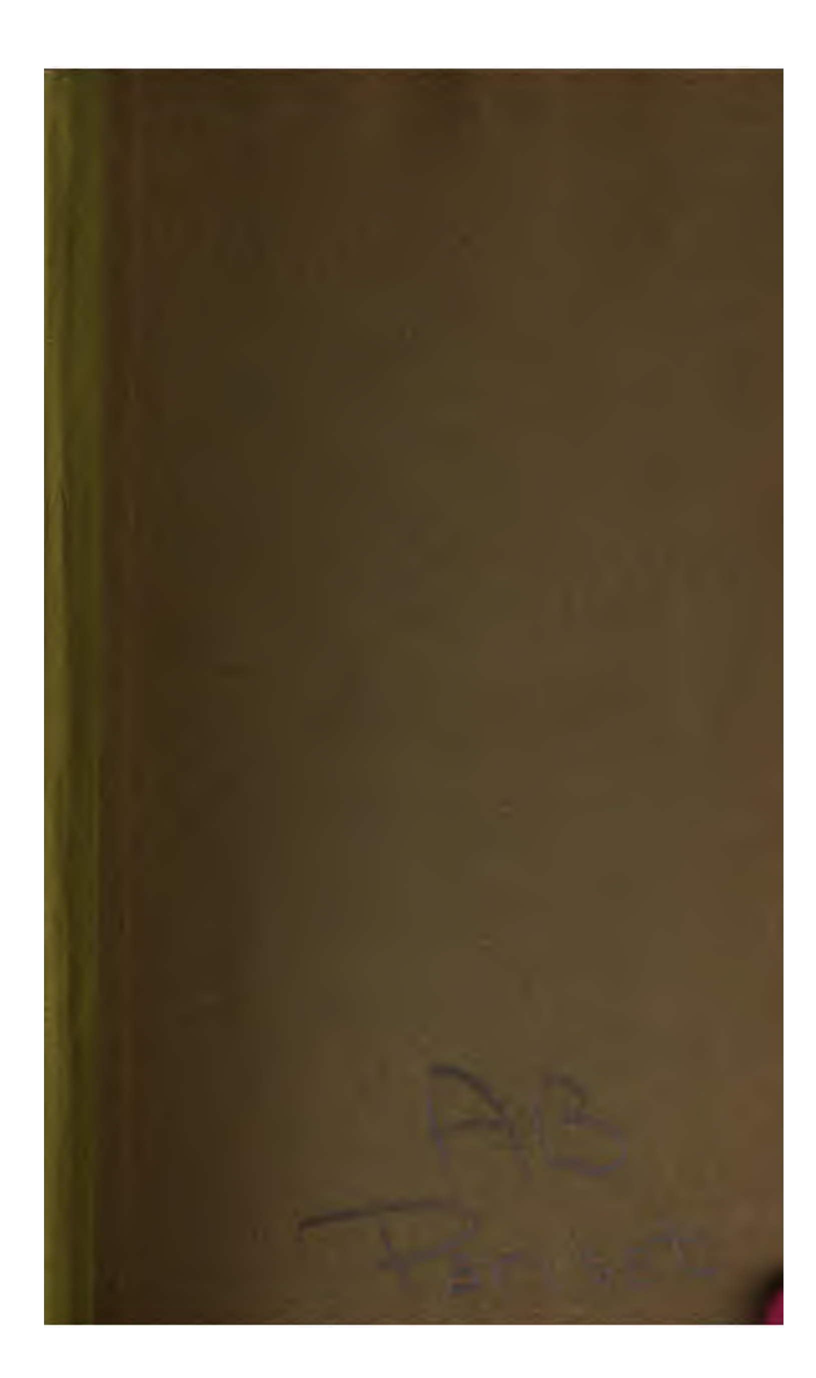











AB



HISTOIRE

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE ROYALE

DE MÉDECINE.

TOME I.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.



HISTOIRE

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

OU

RECUEIL DES ÉLOGES

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES

PAR E. PARISET,

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine,
membre de l'Institut, etc.

ÉDITION COMPLÈTE, PRÉCÉDÉE DE L'ÉLOGE DE PARISET,

Publiée sous les auspices de l'Académie,

Par E.-F. DUBOIS (d'Amiens),

Secrétaire perpétuel de l'Académie nationale de médecine.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE,

Rue Hautefeuille, 19;

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

A MADRID, CHEZ C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, N° 11.

1850.

AVERTISSEMENT.

Trois hommes aussi éminents par leur esprit que par leur savoir, LOUIS (ANT.), VICQ-d'AZYR et PARISET, ont composé avec un rare talent l'histoire de nos modernes Sociétés médicales, ou du moins celle de leurs plus illustres membres.

Écrivains du premier ordre, éloquents interprètes de leurs compagnies, ils les ont couronnées d'une impérissable célébrité.

C'est donc à eux qu'il faut surtout rapporter la renommée et l'illustration de ces grands corps.

Que serait devenue en effet l'Académie royale de chirurgie, si, après la mort de Maréchal, de Lapeyronie et de J.-L. Petit, Louis (Ant.) n'eût été chargé de remplir les fonctions de secrétaire perpétuel, s'il n'eût enfin succédé à Morand qui, depuis plus de dix années, ne pouvait diriger et publier les travaux de la compagnie qu'avec son assistance?

Vicq-d'Azyr n'a-t-il pas été le créateur, la lumière, l'âme de la Société royale de médecine?

Et quant à Pariset, quel magnifique monument n'a-t-il pas élevé à la gloire de l'Académie royale de médecine, dans la série si riche, si variée, si pompeuse de ses éloges?

Mais de ces beaux travaux, les uns étaient restés complétement inédits; les autres dispersés et perdus en

quelque sorte dans de vastes collections; les autres enfin étaient demeurés incomplets.

Louis, dont l'âme avait été profondément ulcérée par d'injustes critiques, par des diatribes odieuses, avait fini par garder un profond silence, ou du moins par ne rien publier.

Vicq-d'Azyr, enlevé à la science par une mort prématurée, à peine âgé de quarante-six ans, n'avait pu faire insérer dans les mémoires de la Société les éloges qu'il avait prononcés dans les premières années de la révolution, quand déjà son existence était si douloureusement bouleversée.

Heureusement pour les amis des sciences et des lettres, des recherches faites dans les archives de notre Académie par M. Daremberg et par moi, nous mettent aujourd'hui en mesure de restituer à l'histoire ces précieux documents.

Les éloges que Louis avait prononcés dans les séances publiques de l'Académie royale de chirurgie et qu'il se réservait de publier à la fin de sa carrière, en une édition complète, existent dans nos archives, la plupart en deux ou trois copies, toutes de la main de ce grand homme.

De même en ce qui concerne Vicq-d'Azyr, bon nombre d'éloges sortis de sa plume ont été retrouvés par moi, sous une couche de poussière qui n'avait pas été remuée depuis 1793.

C'est encore là une lacune que je pourrai combler.

Mais dans ce pieux devoir que je me propose de rendre à mes illustres et inimitables prédécesseurs, c'est

par les éloges dus à Pariset que je commence, c'est-à-dire par la tâche la plus voisine et la plus facile :

Pariset, en effet, dans les dernières années de sa vie, avait pris soin lui-même de publier une édition à part des éloges qu'il avait prononcés dans le sein de notre Académie ; édition faite avec recherche et amour, en un format élégant et commode, mais à laquelle devaient nécessairement manquer les éloges qu'il composerait ultérieurement, et c'est ce qui est arrivé pour les biographies de Larrey et de Michel Chevreul.

Dans l'édition que je publie aujourd'hui, j'ai dû ajouter, comme complément définitif et indispensable, ces deux compositions ; et j'ai placé en tête le propre éloge de Pariset, éloge que j'ai prononcé dans le sein de notre Académie peu de mois après sa mort.

Cette publication sera suivie des deux autres, c'est-à-dire des éloges pour la plupart inédits de Louis (Ant.), et des éloges jusqu'ici incomplets de Vicq-d'Azyr.

En tête de ces deux collections se trouveront des documents inédits, tant sur la personne et les écrits de Louis que sur la vie et les ouvrages de Vicq-d'Azyr.

C'est sous les auspices de l'Académie nationale de médecine que je publierai ces belles compositions ; c'est un bien qui lui appartient, puisque tous ces documents seront tirés de ses archives.

Puissent ces nouvelles publications être rendues dignes et des hommes illustres qui en fourniront la matière, et du corps éminent sous les auspices duquel elles paraîtront !

Paris, 15 janvier 1850.

E.-F. DUBOIS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

ÉLOGE

DE

E. PARISET,

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

DU 14 DÉCEMBRE 1847,

Par E.-F. DUBOIS (d'Amiens).

Messieurs,

Je viens pour la seconde fois devant vous, obéir à cet usage que les Académies ont emprunté à l'antiquité, et qui consiste à honorer les morts par des éloges publics.

Je me suis borné, la première fois, à vous lire une simple notice historique sur la personne et sur les travaux du modeste et courageux M. Chervin (1).

Aujourd'hui, je viens rendre un hommage solennel à la mémoire de M. Pariset.

La légitimité de cet hommage ne sera contestée par personne.

Poëte, philosophe, historien, orateur, naturaliste, médecin, M. Pariset a déployé dans le cours de sa longue carrière les talents les plus rares et les plus éminents; il

(1) *Mémoires de l'Académie*, t. XII.

a donné, au milieu de grandes calamités publiques, de mémorables exemples de courage et de dévouement.

Mais cet hommage sera-t-il digne de sa mémoire? Sera-t-il digne surtout de l'auditoire savant et distingué devant lequel j'ai l'honneur de parler? Je n'ose l'espérer, Messieurs, et ici, croyez-le bien, ce n'est point une fausse modestie qui me fait tenir ce langage, c'est la conscience, c'est le sentiment de mon insuffisance; comment, en effet, pourrais-je répondre dignement à ce que vous êtes en droit d'attendre de moi dans cette solennité? La mission dont je me trouve investi est à la fois remplie d'honneur et de périls; la tribune que j'occupe en ce moment, cette enceinte dans laquelle je porte la parole, tout ici est plein des souvenirs de M. Pariset! Mais, devant ces périls, votre bienveillance viendra me rassurer; vous vous souviendrez, en effet, messieurs, que si nos règlements n'imposent point à nos récipiendaires le devoir de prononcer l'éloge de ceux qu'ils sont appelés à remplacer, je ne pouvais me dispenser, pour ma part, de rendre un hommage mérité à la mémoire de mon illustre prédécesseur; c'était un devoir, que vous attendiez de moi, que j'étais impatient de remplir, malgré le peu de temps qui m'était accordé. Mais par cela même, Messieurs, votre indulgence ne me manquera pas, et elle m'inspirera ce degré de confiance qui soutient tout homme dans l'accomplissement d'un devoir.

Je me propose de vous raconter d'abord la vie de M. Pariset, de le suivre dans toutes les phases de son existence un peu aventureuse; je dirai comment il a marché dans le sentier de la vie; les obstacles qu'il y a

rencontrés, ce qu'il a fait pour les surmonter, et comment, arrivé au faîte des honneurs académiques, il a fini par acquérir une grande et juste célébrité.

Je vous exposerai en même temps ses travaux littéraires et scientifiques ; je les apprécierai successivement, autant du moins que le temps me le permettra ; mais j'insisterai particulièrement sur ses chefs-d'œuvre, c'est-à-dire sur les mémorables éloges qu'il a prononcés dans cette enceinte ; je chercherai ainsi à raviver vos souvenirs, j'emprunterai souvent ses propres expressions, je le ferai parler lui-même ; heureux si, exhumant ainsi ses sentiments et ses idées, je puis un moment vous faire illusion ! s'il vous semble que l'esprit de ce grand panégyriste plane dans cette enceinte, et que sa voix charme encore vos oreilles !

Étienne Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine, membre de l'Institut, naquit le 5 août 1770, à Grands, petite ville de l'ancienne Champagne, aujourd'hui département des Vosges ; Claude Pariset, son père, était un pauvre cloutier, renommé dans le pays par son adresse et pourvu d'une certaine instruction ; Étienne, dans sa première enfance, partagea ses labeurs ; « j'ai poussé la brouette chez mon père, » disait-il ; dès mes plus jeunes années, j'ai connu la fatigue » et les privations. »

On voit dans des notes écrites vers la fin de sa vie, qu'il aimait à se reporter aux souvenirs de sa première enfance : « Pauvre mère, disait-il, je la vois encore sur » nos grands chemins, avec ses gros souliers ferrés, il y » a de cela plus de soixante ans ! elle portait devant elle

» je ne sais combien de livres de clous, et moi, tout petit, » je trottais à côté d'elle ! Jours de mon enfance, que vous » êtes loin ! et me voici tout à l'heure au soir de ma vie. » (Papiers inédits.)

Cependant le jeune Étienne semblait déjà aspirer vers une autre destinée ; il enviait le sort de ceux de ses camarades qui pouvaient fréquenter les écoles publiques ; c'était aussi le vœu le plus ardent de son père, moins heureux en cela que le père de Diderot ; celui-ci était également un modeste artisan, un simple coutelier dans la ville de Langres ; mais il poussait des cris de joie, quand, du seuil de sa porte, il voyait chaque année son fils revenir les bras chargés de couronnes.

C'était là ce que ne pouvait espérer le cloutier des Vosges ; heureusement, il y avait dans la famille un généreux parent : c'était un oncle paternel, François Pariset, établi parfumeur à Nantes.

Ce bon parent conçut le désir d'avoir près de lui l'un de ses neveux ; il écrit à son frère le cloutier et lui mande de lui envoyer l'*aîné* de ses fils, ajoutant qu'il en prendra soin et qu'un jour il lui laissera son établissement : c'était une brillante perspective pour la pauvre famille ; mais l'aîné des enfants, celui précisément que demandait l'oncle, était malade ; on ne pouvait songer à l'envoyer ; comment faire ? Laissera-t-on échapper cette faveur de la fortune ?

Étienne avait neuf ans, il suivait de près son frère, ses parents firent pour lui ce que Rebecca avait fait pour Jacob, ils ravirent au malade son droit d'aînesse, et en gratifièrent Étienne, qui fut dirigé sur Nantes ; mais à

cette époque on voyageait peu, surtout de Grands à Nantes; il n'y avait d'autre véhicule qu'un coche non suspendu; heureux encore qui pouvait y trouver place; par mesure d'économie sans doute, le pauvre Étienne fut relégué dans une espèce de panier d'osier fixé au-dessous de la voiture, et ce n'est pas sans encombre qu'il put arriver à Nantes.

C'est ainsi que débuta dans la carrière des voyages celui qui devait un jour parcourir toute l'Europe, aller en Égypte et en Syrie, comblé de la faveur des souverains.

Cependant le jeune Pariset venait de passer de la boutique obscure de son père dans le magasin de son oncle le parfumeur; mais là encore il retrouva des travaux ingrats, des occupations abrutissantes; et il le sentit d'autant plus vivement qu'ayant appris à lire, il lui était tombé entre les mains quelques volumes dépareillés de Molière, puis quelques uns des grands prosateurs du XVII[e] siècle, Massillon, Bossuet, Pascal.

Après bien des années, bien des événements, il aimait à revenir sur ses premières émotions littéraires : « Si » jamais je fais le voyage de Nantes, écrivait-il en 1827, » j'irai revoir tous les recoins de la maison de mon pauvre » oncle, l'arrière-boutique où j'ai tant souffert, la petite » cour où je découvris Molière et où *j'économisais* mon » rire! les corridors où je déclamais, et la chambre à » coucher du second où j'ai tant ri avec Voltaire et La » Fontaine (*loc. cit.*). »

C'est alors qu'il sentit naître en lui ce goût si vif, si pur, pour la poésie et pour toute belle littérature. « Étienne

» veut être un savant ! disait l'oncle, laissons-le étudier, » laissons-le aller au collége. »

Nantes avait alors une institution dirigée par les oratoriens ; le jeune Pariset y fut admis ; il y trouva cette instruction nourrie et solide que dispensait cette célèbre congrégation. La compagnie de Jésus a jeté plus d'éclat sans doute que l'Oratoire, mais c'est du sein de cette dernière société que sont sortis tant d'hommes de génie parmi lesquels il suffit de citer Malebranche, Massillon et Rollin. Ajoutons que plus tard, lorsque l'Université voulut se réorganiser, c'est dans les débris de l'Oratoire que M. de Fontanes alla chercher ses plus illustres professeurs ; il en est un enfin que nous avons vu secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, homme éminent par son profond savoir et par son beau caractère, M. Daunou, qui avait également compté parmi les oratoriens.

C'est à cette grande école que s'est formé M. Pariset ; c'est là qu'il a pu refaire, bien qu'un peu à la hâte, une éducation imparfaite et précipitée ; je dis un peu à la hâte, car déjà de sourds grondements annonçaient les orages politiques qui allaient éclater sur la France, et le jeune Pariset était loin de se douter que l'un de ses professeurs y trouverait une aussi triste célébrité : je veux parler du fameux Fouché, qui fut son professeur de rhétorique.

Les progrès du jeune Pariset furent brillants et rapides, mais la révolution s'avançait à grands pas. Nantes, cité commerçante et éclairée, en adopta d'abord les principes avec enthousiasme ; le jeune Pariset se laissa aller

à ce grand mouvement. Avant même de quitter sa ville adoptive, il eut l'occasion de voir un savant qui devait être une des plus illustres victimes de cette époque à la fois si glorieuse et si funeste. Le nouveau maire de Paris, Bailly, passa à Nantes ; Pariset lui fut présenté, et cette entrevue faillit devenir pour celui-ci un titre de proscription, quand survinrent les terribles réactions qui ensanglantèrent la ville de Nantes.

Pariset cependant avait fait la campagne de 92, et il n'avait pas hésité à marcher contre les paysans de la Vendée ; il avait déjà commencé à étudier la médecine, et il se trouvait en mesure d'être utile à ses concitoyens. On était en pleine terreur ; les prisons de Nantes regorgeaint de malheureux Vendéens. Le typhus se déclare au milieu de cet encombrement. Le docteur Dorbefeuille va trouver le représentant du peuple, Carrier, et lui demande que deux étudiants en médecine, Pariset et Baudry, lui soient adjoints. Carrier y consent, et Pariset paie son premier tribut à l'humanité : il est atteint lui-même du typhus ; il reste quarante jours dans un état désespéré ; grâce à sa jeunesse, il revient à la vie, et il reprend ses occupations.

La Convention venait d'organiser les écoles centrales ; les villes de province envoyaient des élèves à l'école de santé de Paris ; on obtenait cette faveur au moyen du concours. Pariset fut envoyé par la ville de Nantes, et bientôt il obtint dans cette même école de santé la place d'aide bibliothécaire.

Ce n'était pas une sinécure ; il y avait à faire un choix dans une masse immense de livres qui provenaient des

couvents et des anciens châteaux devenus propriétés nationales. C'était un travail considérable et fastidieux, car M. Pariset, dans une lettre écrite en fructidor an III, disait qu'il avait bien envie de quitter ce malheureux emploi pour se livrer tout entier à la médecine. Malgré son insouciance naturelle, il sentait la nécessité d'embrasser une profession qui pût lui créer des ressources. Pour un moment, l'état militaire lui avait souri ; mais bientôt il prit en aversion ce métier. « C'est la plus fatale des industries, disait-il, et je m'étonne que les hommes aient pu trouver des louanges pour elle. »

Mais la situation de M. Pariset, loin de s'améliorer, était devenue des plus alarmantes; il n'avait de secours à attendre de personne; toutes ses ressources étant épuisées, lui et Baudry étaient tombés dans une telle détresse, qu'ils en vinrent littéralement à manquer de pain. Peut-être Pariset regrettait-il alors de s'être laissé entraîner dans cette décevante carrière des sciences et des lettres, qui promet la gloire et qui, en attendant, refuse quelquefois du pain ! Peut-être, se disait-il, que s'il avait suivi la modeste profession de son père ou de son oncle, il aurait pu du moins, en échange du labeur de ses bras, trouver un asile et des aliments ! Déjà, dans son désespoir, il se laissait aller à de sinistres pensées ; mais il y avait alors à Paris un jeune Marseillais qui s'était rendu célèbre en s'associant à la gloire et aux malheurs des Girondins ; c'était Riouffe, l'historien des prisons sous la terreur. Riouffe avait connu Pariset à un cours de grec ; des études faites en commun avaient cimenté leur amitié ; il apprend sa détresse, il avait à lui offrir un emploi

qui rentrait dans ses goûts : une place de précepteur dans une grande famille. Il vole aussitôt près de lui, le décide à accepter, après avoir vaincu quelques scrupules, et lui assure ainsi une existence honorable.

C'est dans le sein de cette famille que, de son aveu, M. Pariset a passé les années les plus heureuses de sa vie, encore inconnu, obscur, mais aimé et respecté de tous ceux qui l'entouraient, et surtout n'ayant plus à s'inquiéter de l'avenir.

Par une singulière coïncidence, Cuvier, dont il devait plus tard nous raconter la vie, Cuvier, à peu près à la même époque, se trouvait dans une situation analogue. Retiré au fond de la Normandie, il y donnait ses soins à l'éducation d'un jeune homme; et il est à présumer que M. Pariset n'a fait que reproduire ses propres pensées, quand il a dit, dans son beau langage, que Cuvier, enseveli dans cette retraite et instruisant son jeune élève au bruit lointain de tant d'événements glorieux et de sinistres catastrophes, devait ressentir ces secrètes émotions de douleur et de joie que prête Lucrèce au spectateur qui contemple, du rivage, le courroux de la mer et le désespoir des naufragés (*Eloge de Cuvier*).

« Je ne puis trop me louer, écrivait M. Pariset en » messidor an VIII, je ne puis trop me louer de ma si- » tuation; je suis généreusement, noblement rétribué; » mais ce que je mets avant tout, c'est l'amitié, c'est la » bonté avec laquelle je suis traité : j'ai trouvé une se- » conde famille. » (*Lettres inédites.*)

M. Pariset pouvait enfin se livrer à ses goûts naturels. Il avait à peu près abandonné l'étude de la médecine; ce

qu'il rêvait alors, c'étaient les applaudissements de la foule, c'était cette gloire enivrante et rapide qu'on peut obtenir au théâtre Il venait de composer une tragédie en cinq actes, une admirable imitation de l'*Electre* de Sophocle, et il se croyait à la veille de la faire représenter : c'était pour le moment la grande affaire de sa vie. Que de châteaux en Espagne il bâtissait sur un succès qu'il regardait comme assuré! Il est curieux de voir, dans une lettre écrite à sa confidente ordinaire, à sa sœur Annette, avec quelle confiance, avec quelle naïveté il comptait sur un succès : « J'achève mon ouvrage, lui dit-il, je le lis » aux comédiens; je fais si bien qu'on le jouera, j'ai des » moyens de me faire jouer, on me joue; tu crois que je » tomberai ; pas du tout! j'ai la conscience que mes cinq » actes sont de bon aloi, et d'ailleurs tant de gens me l'ont » dit! Voilà donc que je réussis ; le succès me donne de » l'argent ; avec de l'argent, je cours chez un tapis- » sier ; je loue un appartement, je le meuble, je t'y éta- » blis, etc., etc. »

C'était en l'an x qu'il croyait toucher à ce but; rencontra-t-il quelque écueil dès ses premières démarches? Comment renversa-t-il son pot au lait? C'est ce que nous ne saurions dire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que peu de mois avant sa mort, c'est-à-dire après un demi-siècle, il se berçait encore du même espoir ; il fondait encore de grandes espérances sur cette même tragédie, et il venait de la soumettre au comité de lecture de l'Odéon, où elle est encore aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, cette vie d'homme de lettres convenait merveilleusement à M. Pariset; il avait fait un voyage

d'agrément aux eaux de Cauterets, et il partageait son temps entre la société et ses auteurs favoris : mais cette situation devait bientôt changer : il venait, comme le dit Sénèque, de donner des otages à la fortune ; Riouffe, en d'autres temps, l'avait sauvé du désespoir. Pour resserrer les liens qui déjà l'unissaient à son bienfaiteur, M. Pariset voulut s'allier à sa famille, et il épousa la mère de madame Riouffe. Une fille lui était née, qu'il aimait par-dessus tout. Mais, dès lors, le cercle de ses besoins se trouva singulièrement agrandi, et M. Pariset sentit de nouveau cet aiguillon qui, bon gré mal gré, ramène aux dures nécessités de la vie, et il comprit que, pour faire face aux exigences de sa nouvelle position, c'était à l'exercice de la médecine qu'il fallait avoir recours. Il reprit donc ses anciennes études, et en l'an XIII, à l'âge de trente-cinq ans, il se fit recevoir docteur.

Nous tous qui avons connu M. Pariset, nous devons comprendre combien il devait répugner à sa nature, à son genre d'esprit, à toutes ses habitudes enfin, de se soumettre aux exigences de la pratique médicale. La vue seule d'un malade le contristait, un moribond, un cadavre étaient pour lui un objet d'horreur ; joignez-y cette terrible responsabilité qui, dans le calme des nuits, tient éveillé et dans de mortelles inquiétudes le médecin encore à ses débuts et qui se défie de son art, et les fatigues de chaque jour, et l'oubli, l'ingratitude, l'insolence de tant de malades ! M. Pariset eut à supporter tout cela. La compagne qu'il s'était choisie aurait voulu que, laissant là tous ses projets d'avenir, il se retirât en province, dans un petit village près de Nantes ; mais en même temps elle

se faisait un scrupule de l'arrêter au milieu de sa carrière, d'interrompre ainsi des travaux qui devaient peut-être un jour lui assurer une brillante position : « Il est jeune, » disait-elle, il a l'ambition de son âge et de son mérite ; » quoi de plus naturel ? »

On s'était imposé trois années d'épreuves, bien résolu à se retirer en province si la fortune ne se montrait pas plus favorable. M. Pariset, d'ailleurs, venait d'être nommé membre du conseil de salubrité de la ville de Paris, et médecin des épidémies pour l'arrondissement de Sceaux.

Sa réputation commençait à se former, ses cours à l'Athénée avaient du succès ; en 1807 et en 1808, il y professait à la fois l'anatomie et la physiologie.

C'est à peu près à cette époque qu'il faut rapporter ses premières études sur les médecins grecs et latins ; sa traduction des *Aphorismes d'Hippocrate*, entreprise d'abord pour la bibliothèque médicale, a été un service rendu à la science, elle est très supérienre à celles de Gardeil et de De Mercy. M. Pariset avait aussi entrepris de traduire les *Epidémiques*, le *Prognoctic* et les *Prorrhétiques*. Ces traductions ne sont pas sans mérite assurément ; mais c'est en vain qu'on chercherait dans le français de M. Pariset la manière sévère et laconique du vieillard de Cos. Hippocrate n'est pas seulement un homme de science, c'est un grand écrivain, et lorsqu'on entreprend de le traduire, il faut tenir compte à la fois et de ses idées et de son style (1).

(1) Comparez la nouvelle traduction des *Œuvres d'Hippocrate*, par E. Littré. Paris, 1839-1849, t. I à VI, in-8.

M. Pariset avait aussi commencé une traduction d'Arétée de Cappadoce, et une autre de Némésius, *De la Nature de l'homme ;* il a donné en outre la traduction de la lettre apocryphe d'Hippocrate à Damagète. Ici le style un peu déclamatoire du faussaire se prêtait mieux à la forme toujours élégante et académique de M. Pariset.

Ce goût pour l'antiquité datait de loin chez M. Pariset ; nous avons vu qu'en d'autres temps il avait cultivé les poëtes grecs ; les prosateurs avaient aussi occupé ses loisirs. On assure que dans ses manuscrits on trouvera une traduction de la *Retraite des Dix mille* de Xénophon.

A cette époque, les traductions de M. Pariset avaient un grand mérite d'à-propos ; elles tendaient à ramener les esprits à l'étude des monuments qui nous ont été légués par l'antiquité médicale, monuments impérissables et qui ne peuvent être dédaignés que par ceux qui n'en ont pas fait une étude approfondie.

Mais ce n'est pas devant vous, messieurs, ce n'est pas dans cette enceinte qu'il pourrait être nécessaire de prendre la défense de ces belles et nobles études, de ces études qui font la force et l'honneur de la médecine ! Personne ici ne désapprouvera le culte que professait M. Pariset pour ces grandes figures qui dominent toute l'antiquité médicale : Hippocrate et Galien, Celse et Arétée. J'en ai pour garant ce pur amour de la science qui vous réunit si souvent dans cette enceinte ; vous sauvegarderez au contraire ces études ; vous les encouragerez ; gardiens vigilants de toute saine doctrine, rémunérateurs de toute belle découverte, c'est à vous qu'il appartient de les protéger et de les soutenir, à vous qu'il appartient d'applaudir aux généreux efforts

de ceux qui cherchent ainsi à remonter à ces sources éternelles du beau et du vrai.

Mais je reviens à M. Pariset.

Ces différents travaux l'avaient fait connaître d'une manière honorable parmi les hommes de lettres et parmi les savants ; ils lui avaient concilié l'amitié de plusieurs personnages célèbres de cette époque.

Il avait été accueilli parmi ces hommes d'élite que madame Helvétius réunissait dans son salon, à Auteuil ; là se trouvaient Cabanis et Volney, Destutt Tracy et Laromiguière, Richerand et Alibert, Jacquemont, Fauriel, le poëte Andrieux, etc., etc. C'étaient à la fois, pour la plupart, des hommes de lettres et des hommes politiques ; les doctrines qu'on professait dans cette célèbre réunion étaient celles du XVIII[e] siècle ; M. Pariset y apportait les charmes de sa conversation, sa vivacité d'esprit et son érudition. Mais bientôt cette réunion devint un centre d'opposition.

L'empereur venait de supprimer cette cinquième classe de l'Institut, qu'un gouvernement plus libéral a rétablie de nos jours ; il avait pris en ombrage des principes et des idées qui ne se trouvaient plus en harmonie avec la forme de son gouvernement. La réunion d'Auteuil continuait cette classe ; on y lisait des mémoires ; on y soutenait des discussions ; chacun y apportait le tribut de ses lumières ; M. Pariset n'était pas le moins ardent ; la philosophie du XVIII[e] siècle n'y avait pas de plus chaud défenseur ; et ces idées, il faut dire qu'il les a conservées un des derniers ; il les professait encore au commencement de la Restauration, c'est-à-dire à l'époque où les jeunes et brillants

apôtres de la nouvelle philosophie inspirée par M. Royer-Collard venaient battre en brèche les doctrines de Locke et de Condillac. L'ancienne réunion d'Auteuil en avait été émue, pour ne pas dire irritée, et M. Pariset se chargea de combattre, pour sa part, cette nouvelle école; c'est ce qu'il fit avec assez d'éclat dans des cours de psychologie à l'Athénée. Ses leçons attirèrent du monde; elles étaient pétillantes d'esprit, séduisantes par la forme; mais la philosophie qu'il défendait avait fait son temps; elles n'arrêtèrent en rien la réaction qui commençait à s'opérer.

M. Pariset, à cette époque, était entré dans le service des hôpitaux; un mois avant la chute de l'Empire, en février 1814, il avait été présenté par le conseil général des hospices, pour la place de médecin des infirmeries de Bicêtre; six jours après l'entrée de Louis XVIII à Paris, le 9 mai, il fut nommé à cette place par décision ministérielle.

La position de M. Pariset était dès lors fort honorable; elle lui assurait des loisirs, elle le débarrassait surtout des exigences et des soucis de la pratique médicale, et c'était là surtout ce qu'il désirait : « Je viens de trouver, disait-il, » *otium cum dignitate.* » Mais il n'en resta pas là : par un arrêté du conseil des hospices du 22 juillet 1818, approuvé par le préfet de la Seine, le 8 janvier 1819, M. Pariset fut chargé du service des aliénés dans le même établissement.

C'était un service considérable et d'une haute importance; mais, il faut le dire, les qualités qui font le grand écrivain, le grand penseur, même en ce qui concerne les

maladies mentales, ne suffisent pas toujours pour former le grand praticien.

Dans ces sombres salles de Bicêtre, au milieu de cette triste population d'aliénés, M. Pariset était comme un philosophe ou plutôt comme un poëte égaré ; à l'aspect de ces infortunés, il se sentait pénétré d'une profonde compassion ; souvent il ne trouvait d'autres moyens de les soulager que de vider sa bourse entre leurs mains, et cependant il a écrit d'admirables pages sur l'aliénation mentale, sur ses causes, ses formes si diverses, son essence. Qu'on lise les éloges de Pinel et d'Esquirol, et on verra comment il entendait ces hautes questions de physiologie intellectuelle ; il considérait ces études comme un noviciat par lequel devraient passer tous ceux qui se proposent de pénétrer profondément dans la nature de l'homme. « C'est » quand les ressorts de la raison se brisent, disait-il ; » c'est quand ce jeu se déconcerte ; c'est, en un mot, » dans les ruines de l'esprit que se découvrent l'origine, » l'enchaînement, la dépendance étroite et mutuelle de nos » perceptions, de nos idées et de nos souvenirs.

» Triste condition de l'homme ! Il ne connaît son » excellence que par ses infirmités, et, pour apprendre » quel est le prix de ses plus nobles attributs, intelli- » gence et liberté, il faut qu'il en perde l'usage ! Il faut » que le maître de la terre ne soit plus le maître de lui- » même ! »

On assure que, dans les manuscrits de M. Pariset, on trouvera un grand ouvrage sur *l'entendement humain et sur les maladies mentales ;* il parle, en effet, de cet ou-

vrage dans son éloge d'Esquirol; il est le fruit, sans doute, des observations qu'il a été à même de faire tant à Bicêtre qu'à la Salpêtrière; observations, néanmoins, qui ont dû souvent être interrompues par les missions scientifiques dont M. Pariset fut chargé, et dont il nous reste maintenant à vous entretenir.

Une grande question d'hygiène publique préoccupait alors le gouvernement français; la liberté des mers étant rétablie, on se demandait s'il n'était pas nécessaire de rendre plus sévères, plus rigoureuses les mesures préventives, aussi bien à l'égard de la fièvre jaune qu'à l'égard de la peste. C'est dans ces circonstances qu'on apprit tout à coup qu'une épidémie de fièvre jaune venait de se déclarer à Cadix.

La première pensée du gouvernement fut d'envoyer sur les lieux une commission médicale.

M. Pariset n'ambitionnait nullement l'honneur de faire partie de cette commission. Voici comment elle fut instituée ou plutôt improvisée :

M. Pariset était membre du conseil général des prisons; le 26 octobre 1819, pendant une séance de ce conseil général, M. le duc Decazes, alors ministre, lui fit passer un petit billet sur lequel il avait écrit : « *Vous serait-il agréable d'aller à Cadix observer la fièvre jaune?* » M. Pariset, un peu surpris de cette proposition, et peut-être aussi de la forme dans laquelle elle était faite, M. Pariset trouvait dans son esprit de nombreuses raisons de refuser; mais l'idée qu'il y avait peut-être quelques dangers à courir le décida sur-le-champ, et il répondit : *Oui, monseigneur, certainement!*

C'est ainsi que fut inaugurée la première mission de M. Pariset ; il s'était fait adjoindre le jeune Mazet, mort depuis, victime de son zèle et de son courage. C'était M. Guizot qui l'avait recommandé à M. Pariset.

Nos deux voyageurs quittèrent Paris le 3 novembre 1819 ; le 10, ils étaient à Bayonne, et le 18 à Madrid. Ce n'est que le 2 décembre qu'ils arrivèrent à Port-Sainte-Marie, en vue de Cadix ; mais, par une étrange fatalité, ce même jour, 2 décembre, avait été pour Cadix un jour de fête ; on venait de chanter un *Te Deum* en actions de grâces pour célébrer la terminaison de l'épidémie que nos voyageurs venaient observer ! M. Pariset n'a pas cherché à dissimuler combien il fut contrarié de ce qu'il appelait ce *contre-temps*. Nous nous sentions, je l'avoue, dit-il, un peu déconcertés de voir que nous avions peut-être manqué l'objet principal de notre mission (*Obs. sur la fièvre jaune*, p. 25). En effet, c'était une mission qui ne pouvait plus avoir d'objet sérieux.

Il y avait bien encore quelques convalescents dans les hôpitaux. On pouvait même, dit M. Pariset, saisir le *facies* de la maladie, mais pour tout le reste, il fallait s'en rapporter aux médecins du pays.

M. Pariset a consigné tous les incidents de ce voyage dans un ouvrage admirablement écrit, qui a pour titre : *Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en* 1819, le fait est qu'il y a peu d'observations dans ce livre ; il y en a deux, elles avaient été recueillies et rédigées par Mazet.

M. Pariset avoue lui-même l'insuffisance de ses documents ; la commission avait été envoyée à Cadix pour

étudier deux grandes questions, à savoir : l'origine de la fièvre jaune en Andalousie, et son mode de propagation dans cette même contrée. Or, M. Pariset ne pouvait se baser que sur des suppositions ; il le déclare lui-même avec bonne foi. D'abord, dit-il, je n'avais pas *vu* les faits, qui sont la première de toutes les autorités. Il est bien vrai qu'entre les faits et moi, se trouvaient des hommes qui, par leur profession, avaient été à même de bien observer, et qui par leur droiture et leurs lumières, en devaient être les plus dignes interprètes; mais ils n'étaient nullement d'accord entre eux, pas plus sur les individus que sur le vaisseau qui aurait apporté ce fatal présent à l'Andalousie.

En effet, suivant les uns, c'était un petit vaisseau américain qui était venu débarquer en fraude quelques marchandises à l'île de Léon, et qui y avait en même temps déposé la fièvre jaune. Suivant d'autres, c'était une felouque venant de Tarifa, avec un chargement d'oranges, sous lesquelles il y avait une certaine quantité de coton, et qui aurait apporté dans ce même coton les miasmes de la fièvre jaune. Ce n'est pas tout, M. Pariset avait eu encore à se décider entre une importation des Indes orientales par le vaisseau *l'Asia*, ou bien une importation des Antilles, ou enfin un développement spontané de la fièvre au sein même de l'Andalousie.

Quant au mode de la propagation du mal dans la population, mêmes incertitudes, mêmes suppositions ; la fièvre jaune se communique-t-elle d'homme à homme? C'est la question la plus contestée, dit M. Pariset; il n'y en a pas qui ait plus divisé les médecins de toutes les

nations civilisées et surtout les médecins espagnols (*Op. cit.* 71 et *passim*). Il était bien difficile de se former une opinion au milieu de toutes ces divergences; M. Pariset les aurait volontiers toutes embrassées sans distinction; mais il fallait une solution au gouvernement qui l'avait envoyé : il adopta l'opinion qui lui parut la plus générale, et qui d'ailleurs rentrait dans ses idées : l'épidémie, disait-il, a marché comme un torrent; mais si la pente suffit pour entraîner l'eau, si elle est elle-même son propre véhicule, il n'en est pas de même de la fièvre jaune : il lui faut un véhicule distinct; or, ce véhicule, c'est le déplacement des hommes, le mouvement des troupes; c'est, en un mot, par les communications ordinaires que le mal a voyagé; donc, pour arrêter ce torrent, il faut intercepter toute communication, et pour cela il faut établir des cordons sanitaires et des quarantaines.

Ces quarantaines étaient établies depuis longtemps, mais M. Pariset ne les trouvait pas assez sévères; la fièvre jaune nous touche d'assez près, écrivait-il, pour que le gouvernement ne persiste plus dans une funeste sécurité; et M. Pariset allait plus loin encore : il affirmait qu'une émigration de la fièvre jaune en France était non seulement très possible, mais encore très probable et très prochaine.

C'est avec ces idées que M. Pariset revint en France; il était de retour à Paris le 26 février 1820.

Ses prévisions, heureusement, ne se réalisèrent pas, du moins en ce qui concerne la France; mais l'Espagne devait être bientôt le théâtre d'une nouvelle épidémie de fièvre jaune, bien autrement grave, bien autrement for-

midable. Ce n'était plus cette fois l'Andalousie, c'était la Catalogne, c'était Barcelone, cité populeuse, riche, industrieuse, qui allait être ravagée par ce fléau.

Le gouvernement français résolut de nouveau d'envoyer une commission médicale sur les lieux, mais sous des auspices véritablement scientifiques.

L'Académie royale de médecine venait d'être instituée, son bureau n'était encore que provisoire, M. Pariset était un de ses membres titulaires; il avait même brigué l'honneur d'être son secrétaire annuel; mais n'ayant réuni que 12 suffrages, et Béclard en ayant obtenu 56, celui ci avait été élu premier secrétaire annuel de l'Académie.

Le 22 septembre 1821, le baron Capelle écrit à ce corps savant, au nom du ministre de l'Intérieur, et l'invite à désigner un de ses membres, à l'effet de composer, avec M. Pariset, la commission qu'on allait envoyer à Barcelone. M. Pariset, présent à la séance, exprime le désir de se voir adjoindre un jeune médecin, M. Mazet, qui l'avait déjà accompagné à Cadix.

M. Bally, qui, en d'autres temps et en d'autres contrées, avait observé la fièvre jaune (1), est désigné par l'Académie à l'unanimité; quant à M. François, ce n'est que plus tard qu'il fit partie de la commission.

La commission, ainsi composée, quitta Paris le 28 septembre 1821. Le 5 octobre, elle était à Perpignan, et le 9 elle entrait à Barcelone.

Nos compatriotes furent reçus à Barcelone comme des sauveurs, et avec un enthousiasme universel. On lit dans leur relation que l'illustre Cabanos, dont le nom mérite

(1) *Du typhus d'Amérique ou fièvre jaune*. Paris, 1814, in-8.

d'être immortalisé comme celui de Belzunce, présidait les autorités ; son courage, son sang-froid ne se démentirent jamais, et si l'ordre le plus parfait a constamment régné à Barcelone pendant cette redoutable épidémie, on le doit à l'héroïsme de ce digne et vertueux magistrat (*Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne*, 1).

M. Pariset a décrit d'une manière saisissante le tableau de Barcelone dans ces jours de deuil. Ce n'était plus comme à Cadix : il n'y arrivait pas pour entendre les cris d'allégresse de tout un peuple et des chants d'actions de grâce.

« En entrant dans Barcelone, dit-il, nous trouvâmes » les rues désertes et silencieuses ; ce silence sinistre » n'était interrompu, pendant la nuit, que par les pas des » médecins qui couraient chez les malades, ou le re- » tentissement des marteaux qui clouaient les cercueils. » (*Op. cit.*)

« En parcourant ces rues solitaires et muettes, ces » rues qu'animait autrefois une population innombrable, » et où se traînaient quelques convalescents pareils à des » spectres et sur la physionomie desquels était encore » empreinte une sorte d'étonnement et de stupidité » comme s'ils revenaient d'un autre monde et que le » spectacle de celui-ci fût nouveau pour eux ; en consi- » dérant ces maisons, les unes ouvertes du haut en bas, » comme si les habitants venaient de s'enfuir ; les autres, » fermées par de longues traverses de bois clouées sur » les portes, comme si elles ne devaient plus servir pour » personne, notre âme s'attristait et se remplissait d'a- » mertume. »

C'était là le spectacle qui attendait nos compatriotes, et ici, je dois mentionner un fait tout à l'honneur de M. Pariset; ses collègues se sont fait un devoir de le consigner dans une note en tête de son ouvrage.

A peine arrivé à Barcelone, excédé de fatigue, M. Pariset refuse de prendre aucun repos; de toutes parts, on venait le chercher pour voir les malades. Il était neuf heures du soir; il se transporta chez le libraire Dorca; celui-ci était atteint des symptômes les plus formidables de la fièvre jaune, et il succomba le lendemain.

Je l'ai déjà dit : si M. Pariset n'apportait pas dans ses observations toute l'exactitude, toute l'attention, toute la rigueur enfin qu'on est en droit d'exiger quand il s'agit de recherches scientifiques, ce n'était chez lui ni faiblesse, ni indifférence, ni incapacité; c'était l'aptitude qui lui manquait; il n'était pas né pour cela.

On a dit et on a écrit que, pendant le cours de cette épidémie de Barcelone, M. Pariset s'était mis à l'abri du mal; qu'il s'était confiné dans une retraite *inaccessible;* ceci ne peut soutenir le plus léger examen.

M. Pariset est constamment resté au foyer même de l'épidémie; or, je le demande à tous les hommes instruits et de bonne foi, pouvait-il y avoir une retraite inaccessible en plein foyer de l'épidémie? Inaccessible à quoi? Était-ce au mal, quand nous savons que, dans sa propagation, l'épidémie se jouait de tous les obstacles qu'on lui opposait, de toutes les précautions dont on s'entourait; quand nous savons que ceux qui se confinaient dans leurs demeures n'étaient pas plus épargnés que les autres? Le grand et unique danger était de demeurer dans le foyer

de l'épidémie ; or, il est avéré que M. Pariset a constamment résidé au centre de la ville.

L'infortuné Mazet, l'ami de cœur de M. Pariset, était venu aussi se jeter dans ce redoutable foyer ; on sait comment il mourut victime de son zèle et de son intrépidité. Il avait besoin de repos ; ses collègues le suppliaient de se ménager, au moins pendant quelques jours. Vaines recommandations ! Il ne voulut écouter que son devoir. Dès le 11 octobre, il s'était mis à voir les malades ; le 12, il est atteint de la fièvre jaune, et il expire le 22, après dix jours de souffrances, d'angoisses et de tourments ! M. Pariset avait espéré jusqu'au dernier moment. « Un » reste de vie anime encore ce pauvre Mazet, écrivait-il ; » ah ! s'il pouvait échapper ! mais non, il vient de suc- » comber ! Ce coup me déchire sans m'abattre. Que » maintenant le mal vienne sur moi : il sera reçu comme » doit l'être la volonté d'une force supérieure sous la- » quelle je m'incline ! ma résignation sera égale à mon » dévouement. »

La commission, ainsi mutilée, n'en poursuivit pas moins ses travaux ; chacun de ses membres avait été attaché au service de l'hôpital du séminaire ; dans l'intervalle qui séparait leurs visites à cet hôpital, c'est-à-dire de sept heures du matin à quatre heures du soir, et même pendant une partie des nuits, ils parcouraient Barcelone pour visiter les nombreux malades qui les faisaient appeler.

« Envoyés par le gouvernement, disaient-ils, notre désintéressement doit répondre au caractère de notre mission ; au milieu d'un fléau aussi épouvantable et qui

atteint presque tous les habitants, nous serions indignes de la noble mission que nous avons reçue, si, pour veiller à notre propre conservation, nous refusions notre ministère à la population de Barcelone, indigente ou non; nous ne voulons pas que cet acte d'égoïsme et de barbarie souille notre mémoire. » (*Op. cit.*, 3.)

Tels étaient les sentiments qui animaient les membres de la commission; mais si maintenant nous cherchons quels ont été les résultats de leur mission au point de vue de la science, nous verrons qu'ils n'ont pas eu beaucoup plus de valeur que ceux de la mission de Cadix. La commission, en effet, se trouvait de nouveau placée entre les mêmes suppositions, les mêmes incertitudes; les médecins de Barcelone étaient aussi divisés en deux camps: les uns croyaient à une importation de la fièvre jaune, les autres à un développement spontané. Les partisans de l'importation soutenaient que la maladie n'était pas sortie du port de Barcelone, mais bien des vaisseaux qui arrivaient des Antilles. Les partisans du développement spontané prétendaient, de leur côté, que ce n'était pas des vaisseaux, mais bien du port, que le mal était sorti, de ce port encombré d'immondices infectes et d'où s'exhalaient sans cesse des miasmes pestilentiels.

Pour le mode de propagation, mêmes dissidences : les partisans de la contagion affirmaient que tous ceux qui s'étaient approchés des malades; femmes, enfants, sœurs, amis, voisins, serviteurs, médecins, notaires, confesseurs, etc., etc., avaient été atteints de la fièvre jaune, ou même avaient succombé, les uns plus tôt, les autres plus tard.

Les partisans de l'infection locale prétendaient au contraire que ceux qui avaient vécu avec les malades n'avaient pas succombé en proportion plus considérable que ceux qui s'étaient tenus en dehors de toute communication. Les opinions, on le voit, étaient tout aussi divisées qu'à Cadix ; l'alternative était la même ; seulement la commission avait assisté aux désastres de l'épidémie, et elle avait recueilli cette fois de nombreuses observations.

Sa réponse au gouvernement fut que la fièvre jaune avait été importée à Barcelone, et qu'elle s'était propagée dans cette ville par voie de contagion.

M. Pariset, à son retour de Cadix, avait été décoré de l'ordre royal de la Légion d'honneur; à son retour de Barcelone, il reçut le cordon de Saint-Michel, et là ne devait point s'arrêter la munificence du gouvernement.

L'Académie royale de médecine avait passé les premiers mois de son existence à discuter son réglement, son bureau était resté provisoire, même après que l'approbation royale eut été donnée à ce réglement qui lui permettait de nommer elle-même son secrétaire perpétuel.

Elle hésitait encore, quand, le 3 décembre 1822, arrive l'ampliation d'une ordonnance qui nomme directement M. Pariset secrétaire perpétuel : Béclard lui remet le portefeuille séance tenante.

C'est ainsi que M. Pariset fut promu à cette nouvelle dignité ; les auspices, on le voit, ne lui paraissaient pas très favorables. Mais hâtons-nous de dire que jamais nomination ne fut mieux justifiée dans la suite. M. Pariset avait enfin trouvé sa véritable voie. C'est à partir de ce

moment qu'il composa les magnifiques éloges dont j'aurai à parler tout à l'heure, c'est-à-dire après l'avoir suivi dans son dernier voyage. Pour le moment, je me bornerai à rappeler que son discours d'inauguration ne fut prononcé qu'en 1824, le 6 mai. C'était la première séance publique de l'Académie. Dans la même année, M. Pariset prononça l'éloge de Corvisart, puis celui de Cadet de Gassicourt, et successivement ceux de Bertholet, de Pinel, etc.

Il en était là de ses travaux académiques, quand le désir le prit encore de s'expatrier, d'aller cette fois dans des contrées lointaines et encore à demi barbares.

Il est difficile de s'expliquer cette inquiétude et ce désir de voir, dans sa position, à son âge, il était presque sexagénaire, et quand tant de liens l'attachaient à la France.

Quoi qu'il en soit, le 5 août 1828, il écrit à l'Académie que le gouvernement vient de le charger d'une mission : celle d'examiner d'abord une épidémie de variole, qui vient de se déclarer à Marseille, puis d'aller en Égypte observer la peste.

Cette fois, M. Pariset avait pour compagnons de voyage quelques jeunes médecins instruits, zélés et dévoués à sa personne. C'étaient MM. Lagasquie, Dumont, Guilhon et ce jeune Félix D'Arcet qui depuis est allé chercher une mort si déplorable dans un autre hémisphère.

Je ne m'attacherai point, messieurs, à vous décrire ici toutes les excursions de M. Pariset dans cette vieille terre des Pharaons; lui-même s'est plu à vous raconter ses impressions de voyage dans les éloges de Desgenettes

et de Larrey ; c'est là qu'il a décrit cette longue oasis qui s'étend du Delta jusqu'aux cataractes, et qui demeure séparée du reste du monde par des mers et par des déserts inhabités. C'est là qu'il vous a raconté comment s'offrirent à ses yeux ravis et le temple de Dendèra et les ruines de Thèbes, d'Éléphantine, de Philé ! Quelles ruines et quels souvenirs !

M. Pariset était depuis plusieurs mois livré à une constante admiration, quand, à son retour de la haute Égypte, il apprend que la peste vient de se déclarer à Tripoli, et que le pacha a établi à Damiette une quarantaine pour les provenances de la Syrie.

On faisait pressentir à M. Pariset les plus grandes difficultés; on les disait inévitables, par suite des événements de la guerre. Rien n'arrête M. Pariset : Il a accepté, dit-il, la mission d'aller observer la peste, il ira la chercher partout où elle se montrera (*Journal de la Commission*).

Le 17 avril 1829, M. Pariset quitte le Caire; le 20, dans la matinée, il arrive à Damiette dont le nom lui rappelle à la fois et l'armée de saint Louis et celle de Bonaparte. Il est forcé de s'y arrêter, et ce n'est que le 31 mai qu'il va se trouver à Tripoli en mesure enfin d'observer la peste.

Le canon de Navarin avait retenti jusque sur les rivages de la Syrie Le consul de France avait fui dans le Liban, au milieu de populations chrétiennes. M. Pariset, de concert avec la commission, s'établit dans la maison déserte du consulat, et décide qu'avant de visiter les malades, on fera des expériences sur les vêtements des pestiférés.

On se procure des hardes ayant appartenu à des individus morts de la peste; on les plonge dans une solution de chlorure d'oxyde de sodium, et les membres de la commission n'hésitent pas à s'en revêtir après les avoir fait sécher au soleil; ils portent ces vêtements pendant toute la journée et toute la nuit; aucun d'eux n'en éprouve la plus légère indisposition.

M. Pariset en a conclu qu'on possède le moyen de désinfecter les effets et les marchandises contaminés, et que si l'on associait à ce moyen une meilleure police sur les sépultures d'Égypte, la peste serait à jamais anéantie sur le globe.

Cette conclusion a dû paraître bien hasardée; mais ce que tout le monde a dû approuver et admirer, c'est cette résolution, ce courage de M. Pariset qui s'associe à des jeunes gens pour aller au milieu de populations encore émues d'un conflit avec la chrétienté, se mettre ainsi à la poursuite de la peste et se couvrir lui-même des vêtements de pestiférés.

Les amis que M. Pariset s'était faits en Orient étaient inquiets des suites que pouvait avoir pour lui cette épreuve. L'un deux, M. Lombard, négociant français établi à Tripoli, lui écrivait le 6 juin : « Ces vingt-quatre heures d'é» preuves me mettent dans une cruelle anxiété. » — « Il » y a trente heures, lui répond M. Pariset, que nous avons » quitté nos vêtements de pestiférés, et nous continuons » tous à jouir d'une santé parfaite. » (*Loc. cit.*)

Ces expériences avaient fait du bruit en Orient; Abd-Allah, pacha d'Acre et de Tripoli, en avait été informé et en avait témoigné toute sa satisfaction à M. Pariset.

Mais M. Pariset ne voulait point s'en tenir là ; il voulait recommencer cette épreuve et visiter des pestiférés. Le 14 juin, on vint le chercher pour donner ses soins à une malade atteinte de la peste ; il s'y rend, accompagné d'un interprète et de M. Lagasquie. C'était dans une misérable habitation ; il entre et visite la malade. C'était un cas de peste bien caractérisé : bubons sous l'aisselle, anthrax, strabisme, etc., etc. M. Pariset est à peine rentré chez lui, qu'on vient le chercher pour deux autres pestiférés ; il y court : c'étaient une jeune fille d'environ dix ans et un garçon de quinze.

M. Pariset pouvait enfin observer la peste sous toutes ses formes et à tous les degrés ; mais, malgré sa répugnance pour toute espèce de recherches cadavériques, il désirait vivement compléter ses observations par l'ouverture de quelques individus morts de cette maladie.

Malgré les difficultés qu'on éprouve en Orient pour ce genre de recherches, M. Pariset prit si bien ses mesures, que la commission put enfin s'y livrer.

Pour cela il dut s'entendre avec un fossoyeur. Il eût été impossible de suspendre publiquement une inhumation ; le 15 juin, le fossoyeur vient prévenir M. Pariset qu'il a un cadavre à sa disposition. M. Pariset se rend au cimetière ; le fossoyeur exhume le cadavre : c'était celui d'une jeune fille ; elle n'était enterrée qu'à une profondeur de deux pieds et demi, et portait encore ses vêtements ; on les lui retire et on la place sur une pierre tumulaire ; l'autopsie est pratiquée ; on avait constaté les différents genres de lésions laissées par la maladie ; encore un coup de ciseau, et l'opération était terminée.

Mais le bruit de cette violation de sépulture s'était répandu dans la ville ; un attroupement considérable s'était formé et devenait de plus en plus menaçant ; un cri se fait entendre, poussé, dit-on, par le père de la jeune fille : on se jette sur le fossoyeur. M. Pariset et les siens cherchent à le défendre ; l'un d'eux est atteint d'un coup de pierre, et c'est à travers mille dangers qu'ils regagnent le consulat. La rue était encombrée par la foule, et la maison du consulat menacée d'un véritable siége, lorsque enfin arrivent le kaïmakan et le secrétaire du gouverneur. Le calme se rétablit, et le lendemain les autorités turques firent prévenir M. Pariset que ces scènes ne se renouvelleraient plus. Le cadi fit en même temps prêcher dans toutes les mosquées pour maintenir la tranquillité.

J'ai dit que le pacha d'Acre et de Tripoli avait appris avec plaisir les recherches de M. Pariset. Le 22 juin, il lui fit écrire une lettre pour lui demander un remède contre la peste : dans cette lettre il appelle M. Pariset *la gloire de la chrétienté*, et lui souhaite une heureuse fin.

M. Pariset lui répond dans un langage auquel il donne une teinte orientale : « Le remède contre la peste n'a pas » encore été trouvé : il faut le chercher ; la bonté de Dieu » le découvrira un jour aux prières et aux recherches des » hommes. »

Cependant M. Pariset, toujours plein de zèle, aurait voulu étendre ses recherches bien au delà du littoral de la Syrie ; il aurait voulu suivre toutes les traces de la peste, toutes celles, du moins, qui subsistaient encore dans le souvenir des populations, à Alep, à Damas, à Jérusalem. N'oublions pas, disait-il à ses jeunes compagnons, les re-

cherches que l'Académie royale de médecine nous a invités à faire sur la *lèpre* et l'*éléphantiasis*. Le *choléra-morbus*, ajoutait-il, vient de paraître en Syrie : ce serait une *curiosité* digne de notre attention. C'est ainsi que M. Pariset qualifiait cet autre fléau qui était venu joindre ses ravages à ceux de la peste !

Le 14 juillet, l'épidémie étant arrivée à sa fin, M. Pariset résolut de se mettre en quarantaine dans le Liban. Il choisit Éden, et là, à l'ombre des cèdres bibliques, il passait ses journées à donner des consultations, tantôt aux cheiks de la montagne, tantôt aux religieux des couvents; il rendit des visites au patriarche d'Antioche dans sa retraite presque inaccessible de Kanobin. L'émir Béchir, prince de la montagne, qui commandait alors aux Druses et aux Maronites, voulut voir M. Pariset. « J'y suis allé, » dit M. Pariset ; j'ai vu son palais féodal de Bet-Eddin. » Ce voyage m'a coûté huit jours de fatigues excessives. »

Après avoir visité les ruines imposantes de Balbek, M. Pariset voulait faire voile pour Alexandrie ; il n'avait pas encore visité le Delta, et il écrivait à M. Hyde de Neuville : « Je mourrai plutôt, monseigneur, que de ren» trer en France sans avoir parcouru le Delta ! »

La crue du Nil avait été excessive cette année ; elle dépassait toutes celles dont on avait gardé le souvenir ; on en concluait que la peste reparaîtrait en Égypte et avec une grande intensité.

En attendant, M. Pariset était retourné à Damiette. Il aurait donné le reste de sa vie pour qu'il lui fût permis de visiter les principales villes de la Grèce et de l'Asie Mineure, ou plutôt, comme le disait déjà Cicéron de son

temps, pour contempler ces cadavres de villes : *Cadavera urbium !*

Que faire dans ses loisirs, si loin de la France ? Il écrivait toutes les pensées qui l'agitaient. Son imagination lui représentait toutes ces grandes cités qui aujourd'hui ne sont plus que des ruines : « Nobles images ! s'écriait-il, » Ilion, Byzance, Alexandrie, Memphis, Thèbes, Athènes ! » que j'aimerais à mêler vos impressions à celles de cette » nature sauvage qui m'a vu naître ! Ah ! s'il m'est donné » de la revoir un jour, il me semble que cette retraite me » sera plus douce, et que j'y goûterai mieux la paix et les » ombrages des bois ! (Papiers inédits.)

Le 10 mai 1830, M. Pariset était au lazaret de Toulon ; il y purgeait sa quarantaine, et là il se livrait de nouveau à sa poétique imagination ; il ne paraissait nullement pressé d'aller chercher à Paris les honneurs et les récompenses qui pouvaient l'attendre, ni même de reprendre ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie.

Ce qu'il enviait, c'était la petite maison du surveillant du lazaret. « J'y trouve réalisés, dit-il, tous mes rêves de » bonheur : *hoc erat in votis*, un ciel pur, un horizon » varié, un jardin riant sur le bord de cette belle rade ! » du calme, de la liberté, nul souci de l'avenir, le doux » sommeil. O délices de la solitude, charmes innocents du » repos, est-il dit que je ne vous goûterai jamais ! » (*Loc. cit.*)

Il fallut quitter cependant les bords délicieux de la Méditerranée. Dans le courant de juin 1830, M. Pariset était de retour à Paris ; le lendemain une révolution éclatait et

renversait le gouvernement qui l'avait envoyé en Égypte.

On a contesté aux voyages de M. Pariset toute espèce d'utilité scientifique : c'est une injustice. Il les a entrepris, il est vrai, avec des idées préconçues. Ainsi, avant d'aller en Espagne, il croyait à la contagion de la fièvre jaune et à son importation en Europe ; avant d'aller en Égypte et en Syrie, il croyait à la contagion de la peste, et il pensait que si l'Égypte a toujours été, dans les temps modernes, le berceau de cette maladie, il faut l'attribuer à son insalubrité, et particulièrement au peu de soin qu'on y prend des sépultures.

Sans doute la science a marché depuis. On ne croit plus aujourd'hui à la contagion de la fièvre jaune ; grâce aux efforts généreux de M. Chervin, le gouvernement a renoncé sous ce rapport à toute mesure préventive ; la peste ellemême n'inspire plus le même effroi, et si nous croyons encore à sa transmissibilité, c'est avec des restrictions nombreuses et dans des limites fort étroites.

Mais ces solutions, bien que diamétralement opposées à celles que voulait M. Pariset, ne sauraient frapper de nullité toutes ses recherches, toutes ses observations ; par cela même qu'il avait soulevé l'un des premiers ces grandes questions d'hygiène publique, qu'il les avait soumises au creuset de la critique ; que, dans cette lutte ardente, il avait mis aux prises les savants de tous les pays, par cela même, dis-je, il avait servi la science et contribué à ses progrès.

Ajoutons que M. Pariset, par son dévouement, par son courage, par son complet désintéressement, a honoré le nom français partout où il a porté ses pas. Son esprit vif,

son affabilité, ses connaissances variées, son aimable philosophie, la teinte poétique de ses idées, tout en lui était propre à donner aux étrangers l'opinion la plus favorable du caractère des médecins de notre pays.

Ce goût des voyages avait persisté chez M. Pariset : âgé de plus de soixante-dix ans, arrivé au faîte des honneurs, aimé et respecté de tous, nous l'avons vu tourmenté du désir d'aller de nouveau en Égypte. Il voulait, disait-il, y réaliser de grandes idées civilisatrices ; il avait même écrit dans ce sens à son ami Artin-Bey ; mais il fallut renoncer à ces projets : dès lors il ne se livra plus qu'à ses travaux de littérature médicale. La révolution de juillet avait d'ailleurs rendu M. Pariset à la vie privée académique. Il n'avait composé jusque-là que sept éloges sur les vingt-trois qu'il nous a laissés : les plus beaux, les plus éloquents datent de cette époque ; il avait acquis toute la maturité de son talent, alors que depuis longtemps il avait dépassé la maturité de l'âge. On a dit de Fontenelle qu'il avait eu l'heureux privilége de ne rien perdre avec les années. M. Pariset a eu un privilége plus heureux encore : on a vu croître son talent à mesure qu'il semblait fléchir sous le poids des années.

J'en appelle, messieurs, à des souvenirs encore récents. Qui de vous pourrait avoir oublié les beaux éloges de *Desgenettes* et de *Larrey*, qui sont de véritables épopées ; et ceux non moins remarquables de *Vauquelin* et de *Cuvier*, de *Scarpa* et de *Dupuytren*, de *Laënnec* et d'*Esquirol* ?

Qui de nous n'a encore présents à la mémoire ces sublimes exordes par lesquels il entrait en matière, tantôt à la manière de Bossuet, par le tableau rapide de quelques

grands événements ou de catastrophes inouïes, tantôt en avouant son incompétence et en faisant un appel à ces sympathies, à ces voix intérieures qui, nées dans vos cœurs, devaient répondre à la sienne ?

Que dirai-je de ces épisodes touchants qu'il trouvait dans la jeunesse de ses héros et qui jetaient tant d'intérêt sur ses récits, et ces peintures animées de leur vie publique et de leur vie privée, ces savantes analyses de leurs ouvrages, et ces pathétiques péroraisons dans lesquelles il nous retraçait les derniers moments de ces hommes illustres, ces morts calmes et philosophiques, dignes en tous points d'une vie de travail et de dévouement ?

Pour entrer dans tous ces détails, messieurs, il faudrait un temps dont je ne puis disposer ; mais, du moins, je ne passerai pas sous silence ce que lui coûtaient ces belles compositions.

Elles étaient le fruit de travaux assidus et opiniâtres ; dès qu'il avait prononcé un de ces éloges, il se mettait à travailler celui qu'il devait prononcer l'année suivante. Il en est qu'il a recopiés de sa propre main jusqu'à six fois, d'autres qu'il a changés et refaits complétement, après les avoir composés d'une manière toute différente et lus à plusieurs de ses amis. Celui d'*Esquirol* était complétement achevé. Il avait pris jour pour le lire au conseil, lorsque tout à coup il le trouve détestable et va s'ensevelir au fond de sa retraite pour le refaire de toutes pièces. Nous ne le voyons plus ; et, pour nous expliquer son absence, il nous écrit, dans son style pittoresque : « J'avais fait un monstre, » je l'étouffe ! »

De même pour l'éloge de *Larrey*. Il y avait mis la der-

nière main, lorsque tout à coup il le trouve indigne de l'Académie. « J'ai brûlé deux fois Moscou, nous écrit-il, » et je ne suis pas content. Je recommence ! » C'est ainsi qu'il cherchait sans cesse une perfection impossible à atteindre.

A mesure que M. Pariset composait ces belles productions, il se pénétrait de la manière des grands écrivains, et particulièrement de Massillon, de Bourdaloue et de Bossuet.

Il notait dans ces auteurs les passages dont il pourrait faire son profit ; tous ses grands effets de style, il les a empruntés à ces illustres orateurs, et cela avec un talent, avec un art inimitable ! Arrivé à sa soixante-dix-septième année, il travaillait, dit-on, à l'éloge de Boyer. Qui sait? qui pourrait nous dire comment il aurait retracé cette vie si laborieuse, si modeste, si bien remplie du dernier représentant de l'Académie royale de chirurgie? Mais sa santé, longtemps forte et vigoureuse, avait fini par s'altérer profondément.

Il avait manifesté l'intention de se reposer un mois ou deux dans les bois de Luciennes, dans cette charmante solitude où il avait passé les plus belles années de sa vie; mais il y était poursuivi par d'amères tristesses : le premier et le plus grand de ses chagrins avait été la mort de sa fille. J'ai lu des pages écrites de sa main, et dans lesquelles il avait répandu toutes ses douleurs. Young, auquel il se compare, parce que lui aussi avait perdu sa fille dans le midi de la France, Young n'est pas plus triste et plus sombre.

D'autres événements avaient depuis longtemps éloigné

du monde M. Pariset. La révolution de juillet avait brisé ses affections les plus chères. Il devait beaucoup, sans doute, à l'ancien gouvernement; mais peut-être regrettait-il de n'avoir pas su toujours résister aux exigences de sa politique, de n'avoir pas suivi les conseils que le poëte des sages, Horace, donne à ceux que Melpomène a visités : *Quem tu, Melpomene....*; d'autant que lui aussi aurait pu trouver sa gloire dans des vers nés à l'ombre des bois.

Enfin, il avait vu attaquer, dans ces derniers temps, presque toutes ses doctrines sur la contagion et sur l'infection. C'étaient de simples dissidences scientifiques; mais son âme ulcérée les élevait à la hauteur de persécutions. Toutes ces circonstances l'avaient jeté dans une profonde mélancolie; et c'est dans ces fâcheuses conditions morales qu'une maladie grave se déclara tout à coup en lui. Des symptômes formidables en avaient marqué le début. Il sentait qu'avec son sang il perdait sa vie. « Un » vent de mort souffle sur moi, » disait-il; et cependant cette mort, il était bien loin de la redouter.

« Après la vie, avait-il coutume de dire, après ce rêve » d'une ombre, la mort est un lit de coton dans lequel » on sommeille éternellement; mais il est un contraste, » ajoutait-il, qui me saisit le cœur : c'est le bruit du vent » qui marche, et ce silence de la terre qui couvre tant » de générations, et qui laisse seulement se balancer à sa » surface l'herbe que leurs émanations ont nourrie. »

Le caractère de M. Pariset s'était assombri, mais son âme avait conservé toute sa sérénité. Ses amis, pleins d'inquiétude, l'avaient ramené à Paris. Lui, ne se faisait plus illusion; il savait qu'il ne lui restait que peu de jours

à vivre. « Je vous ai donné mes dernières signatures, » disait-il à un des employés de l'Académie. Sa bienveillance était la même; mais il était sérieux, grave et profondément ému ; et alors, dans ces heures solennelles, empruntant pour la dernière fois le langage des grandes douleurs et des grandes joies, la poésie, il se mit à peindre l'état de son âme dans des strophes qui, par leur grandeur, leur élévation et leur tristesse, n'auraient pas été indignes de la muse de J.-B. Rousseau.

Nous ne répéterons pas ici un mot dont on a trop abusé, nous ne dirons pas que c'était le chant du cygne; nous dirons que c'était une sublime réponse à ceux qui avaient propagé tant de bruits malveillants sur les opinions religieuses de M. Pariset. On ne ment pas à cette heure suprême; et d'ailleurs, M. Pariset n'avait jamais dissimulé ses croyances; il les a souvent exprimées dans ses ouvrages, on les retrouve dans la plupart de ses éloges. « Nul, disait-il, ne devrait être plus religieux » que le physiologiste, que le médecin. » Et en quels termes éloquents n'a-t-il pas parlé de ce sentiment qui « abaisse notre intelligence sous la majesté de l'intelli- » gence éternelle ; de ce sentiment qui nous avertit de la » fragilité de notre vie, de l'avenir qui la suit et du prix » qui nous attend; de ce sentiment qui nous humilie pour » nous élever, comme il élevait les grandes âmes de » Boerhaave et de Newton, et qui ne peut mieux se for- » mer dans le cœur de l'homme que par la contemplation » de cet abîme de merveilles rassemblées en nous- » mêmes. »

Cependant M. Pariset sentait sa fin s'approcher avec

un calme, une sérénité inexprimables, sans faiblesse et sans ostentation. C'était le 3 juillet 1847, à sept heures du soir ; il expirait entouré de quelques amis.

La vie, à ses derniers moments, semblait s'être réfugiée tout entière dans son cerveau. Tout était déjà frappé de mort que la tête vivait encore ; il avait le sourire sur les lèvres, et ses yeux, avant de se fermer pour toujours, se tournèrent encore une fois vers ses amis, comme pour leur dire un tendre et dernier adieu !

Telle fut la fin d'un des écrivains les plus éloquents qu'ait produits la France. Son caractère n'avait pas toujours été à la hauteur de son talent ; dans la solitude, il était plutôt porté à la mélancolie ; dans le monde il était spirituel, gai, expansif, peut-être un peu trop enjoué. De même pour sa bienveillance, il l'avait peut-être portée trop loin. Incapable de haine, il aurait voulu tout embrasser dans une commune bienveillance. Je me trompe cependant : il est un point sur lequel il ne transigeait pas et qui ne pouvait pas trouver grâce devant lui ; je veux parler de sa croyance illimitée dans la contagion de la fièvre jaune et de la peste (1). Je ne l'ai vu intolérant que sur cette question.

Quant à ses talents, je crois l'avoir suffisamment prouvé, ils étaient incontestables et du premier ordre. Il s'était exercé dans bien des genres, mais c'est dans le genre des éloges académiques qu'il a pu montrer toute sa supériorité. Ce sera son véritable titre de gloire dans la posté-

(1) Voyez son dernier discours dans la discussion du Rapport sur la peste (*Bulletin de l'Académie royale de médecine*, t. XI, p. 1119 à 1194).

rité. Il a ajouté un nom de plus à cette brillante dynastie des Fontenelle, des Condorcet, des Vicq d'Azyr et des Cuvier; il a été le Plutarque de notre Académie : ce que le biographe de Chéronée a fait pour les guerriers et pour les politiques de l'antiquité, M. Pariset l'a fait pour les médecins et pour les naturalistes de notre époque.

Il a eu cet avantage sur Fontenelle, de n'avoir contribué, dans aucun de ses écrits, à la décadence du goût; il n'est tombé dans aucune affectation : ce n'est point le bel esprit, c'est le style qu'il a su appliquer à la science.

Il a été certainement supérieur à Thomas; on ne l'a vu nulle part rechercher ce faste d'expression, cette exagération de langage, cette pompe déclamatoire que Voltaire reprochait tant à l'*Essai sur les éloges*.

Ce qui manquait à M. Pariset, c'était la science, telle que l'ont possédée Louis, Vicq d'Azyr et Cuvier. Lui-même reconnaissait en eux cette supériorité : il n'a pas nommé Vicq d'Azyr dans son discours d'inauguration, mais chacun a pu le reconnaître, quand il a félicité la Société royale de médecine d'avoir eu pour fondateur et pour organe un de ces rares génies à qui rien de ce qui est humain n'est étranger : grand naturaliste, grand professeur et grand écrivain, modèle d'éloquence et de politesse autant que de savoir, qui célébra Buffon, comme Buffon avait célébré Aristote et Pline.

Vicq d'Azyr, en effet, a porté dans les éloges plus encore que la science et l'art de bien dire : il y a porté la vérité; c'est lui qui a osé dire, dans l'éloge de Fothergill et en pleine Académie, qu'il y a des réputations méritées et d'autres qui ne le sont pas. « Tel fleuve, dit-il, roule

» avec fracas ses ondes impures ; un autre s'enorgueillit
» de celles qui lui sont étrangères : voilà quel est l'em-
» blème des réputations usurpées ! »

Ce n'est pas ainsi que M. Pariset entendait les éloges; il louait toujours et ne blâmait jamais. Le livre néanmoins dans lequel il a rassemblé ses discours académiques restera comme un modèle impérissable. Ce livre à la main, il aurait pu dire comme le poëte : « Et moi aussi j'ai élevé » un monument plus durable que l'airain ; » mais à ses grands talents il joignait une rare modestie.

Il trouvait insigne et dangereux l'honneur d'être votre interprète auprès du public : il se disait trop averti de son peu de capacité par la grandeur de cette tâche.

J'ai dû, messieurs, vous rappeler ces dernières paroles, qui témoignent de la modestie et de la réserve de M. Pariset; mais alors que je les prononce, comment ne ferais-je pas un retour sur moi-même ?

Que dirai-je, après M. Pariset, de cette tâche qu'il trouvait trop grande pour lui ; de cet honneur qu'il trouvait insigne et dangereux, quand lui-même l'a rendu bien plus insigne et bien plus dangereux encore ?

Ce que je pourrai trouver de mieux à dire, messieurs, c'est encore à M. Pariset que je l'emprunterai : je dirai avec lui et comme lui, mais avec bien plus d'à-propos et de justesse, que pour accomplir cette grande tâche, que pour affronter ces périls, c'est en vous que je chercherai mes appuis, et que la force de votre génie suppléera à la faiblesse du mien.

M. Pariset a publié :

I. Des hémorrhagies utérines. Paris, 13 thermidor an XIII, in-4.

II. Traduction du discours de H. Boerhaave, *De commendando studio Hippocratico*, ou sur l'Étude qu'on doit faire des ouvrages d'Hippocrate (*Bibliothèque médicale*, Paris, 1806, t. XIII, p. 58, 163).

III. Plan et exposition de la doctrine médicale d'Hippocrate (*Bibliothèque médicale*, t. XIV, p. 205; t. XV, p. 191; t. XVI, p. 345; t. XXI, p. 177; t. XXII, p. 300; t. XXIII, p. 193; t. XXIV, p. 195; t. XXV, p. 306; t. XXVIII, p. 338; t. XXX, p. 173; t. XXXIII, p. 300).

IV. Mémoire sur l'organisation, lu à la Société philomatique (*Bibliothèque médicale*. Paris, 1808, t. XIX, p. 3).

V. Aphorismes d'Hippocrate; nouvelle traduction latin-français. Paris, 1813, in-32. — Deuxième édition. Paris, 1816, in-32.

VI. Les Pronostics et les Prorrhétiques d'Hippocrate; nouvelle traduction, latin-français. Paris, 1817, 2 vol. in-32.

VII. Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en 1819; par MM. Pariset et Mazet, et rédigées par M. Pariset. Paris, 1820, grand in-4 de 144 pages, avec 5 planches coloriées.

VIII. Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne, et particulièrement en Catalogne, dans l'année 1821, par MM. V. Bally, François, Pariset. Paris, 1823, in-8 de XVI-664 pages, avec 2 cartes.

IX. Lettre II d'Hippocrate à Damagète; nouvelle traduction sur le texte grec. Paris, 1825, in-8 de 16 pages.

X. Instructions données par l'Académie royale de médecine au chirurgien de l'expédition envoyée par le gouvernement dans les mers du Nord à la recherche de la corvette *la Lilloise* (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris,

1835, t. IV, p. 61 à 92). — Instruction remise au nom de l'Académie royale de médecine à M. Barachin, chargé d'une mission scientifique pour la Perse (*Bulletin de l'Académie royale de médecine*, t. II, p. 328 à 355).

XI. Mémoire sur les causes de la peste et sur les moyens de la détruire. Lu à l'Académie royale de médecine le 12 juillet 1831. Paris, 1837, in-18 de 224 pages.

XII. *Du suicide*, discours lu à l'Académie royale de médecine dans la séance publique annuelle du 20 août 1837, (*Gazette médicale de Paris*, 1837, t. V, p. 558).

XIII. Histoire des membres de l'Académie royale de médecine, ou Recueil des éloges lus dans les séances publiques. Paris, 1845, 2 vol. grand in-18. Édition complète publiée sous les auspices de l'Académie. Paris, 1850, 2 vol. in-18.

XIV. M. Pariset a publié comme éditeur : 1° Aur. C. Celsi, De re medica. Parisiis, 1808, 2 vol. in-32. 2° Hippocratis de morbis vulgaribus libri primus et tertius integri, cum selectis ex secundo, quarto, quinto et septimo morborum historiis, etc.; editio nova, accuratissime emendata. Parisiis, 1812, in-32. 3° Œuvres complètes de César Legallois, avec des notes. Paris, 1824, 2 vol. in-8.

XV. M. Pariset a inséré un certain nombre d'articles dans divers recueils scientifiques et littéraires, notamment dans le *Journal de l'Empire et des Débats*, *le Moniteur*, *le Journal général de France*, la *Biographie universelle*, le *Spectateur politique et littéraire*; dans la *Bibliothèque médicale*, le *Dictionnaire des sciences médicales*, le *Bulletin des sciences de la Société philomatique*, le *Journal universel des sciences médicales*; et le *Bulletin de l'Académie royale de médecine* contient un grand nombre de discours et rapports de M. Pariset, etc.

HISTOIRE DES MEMBRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DE MÉDECINE.

DISCOURS D'OUVERTURE

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

SÉANCE INAUGURALE DU 6 MAI 1824

Lorsqu'un peuple est tranquille possesseur de la terre qui le nourrit, lorsque la paix et la liberté lui permettent de développer ses facultés sans obstacles, bientôt les connaissances que se transmettent les générations prennent, en passant de l'une à l'autre, une grandeur qui en fait varier indéfiniment le caractère et les destinées. Toute la science humaine, dans l'origine, n'excède pas la capacité d'un seul homme. Mais, aiguillonnée par le besoin, fortifiée de l'expérience de chaque jour, et sans cesse engagée dans des voies nouvelles, par la succession des découvertes, cette science si simple et si bornée s'accroît, s'étend,

s'élève, et franchissant ses premières limites, se partage en plusieurs divisions, et semble par là se multiplier elle-même ; avec cette circonstance capitale, que chacune de ces divisions, se formant un domaine, un langage, et en quelque sorte des mœurs qui ne sont qu'à elle, subsiste de ce qui lui est propre, et devient comme étrangère à toutes les autres. Il en est de ces divisions dans les sciences comme de ces nombreuses colonies qu'une famille envoie peupler la terre, et qui, s'éloignant l'une de l'autre, à mesure qu'elles s'éloignent de leur patrie originelle, se perdent insensiblement de vue, et finissent par ne se plus connaître.

Et de même que l'isolement où se placent ces peuplades nouvelles leur ôte l'appui qu'elles se prêteraient mutuellement ; de même que cet état de dispersion peut retarder leur progrès et perpétuer leur faiblesse ; de même chaque partie de la science, séparée de tout le reste, et restreinte aux seuls phénomènes qui sont l'objet exclusif de ses recherches, peut en ébaucher l'étude et en déterminer quelques lois ; mais, faute des lumières qu'elle doit emprunter des autres sciences, il est des phénomènes qui lui échapperont ; il est des rapports qu'elle saisira mal, et sa première œuvre restera souverainement imparfaite. Semblables à l'homme, dont elles sont le plus noble apanage, les sciences ne s'enrichissent et ne se complètent que par des échanges réciproques ; elles ne vivent que d'une vie sociale et politique ; ou plutôt, et pour rendre ma pensée plus sensible, il n'existe en réalité qu'une science : c'est la science des forces qui nous environnent, et dont l'activité déploie sous nos yeux le magnifique spectacle de

l'univers. Ces forces sont probablement peu diversifiées. Mais la multitude et la variété de leurs effets sont infinies; et de là il résulte, d'un côté, que cette multitude et cette variété même sont ce qui rend indispensables les divisions dans les sciences ; car il n'est point d'esprit assez vigoureux pour les embrasser toutes ; et de l'autre, que tant de merveilleux effets ne dépendant que d'un petit nombre de forces, et peut-être même d'une force unique, cette similitude de force ou de cause établit entre toutes les sciences une sorte d'identité fondamentale qui rend les progrès de toutes nécessaires aux progrès d'une seule, et réciproquement.

Ainsi donc, pour cultiver les sciences, il faut les séparer; pour les perfectionner, il faut les rapprocher et les unir ; et c'est le sentiment de cette dernière nécessité qui a conduit presque partout à instituer des Académies. Les premières sociétés de cette nature, en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre, ont été formées presque toutes par de simples particuliers, géomètres, physiciens, naturalistes, médecins, philosophes, que le seul intérêt des sciences attirait l'un vers l'autre. Mais bientôt, charmés de la singularité autant que frappés de l'importance de leurs travaux, les gouvernements prirent ces sociétés sous leur protection. Ils les adoptèrent ; ils en consolidèrent l'existence par des édits ; ils l'ennoblirent par les priviléges. Ils jugeaient avec raison que ces foyers de lumières étaient de nouvelles sources de gloire, de puissance et de prospérité publiques. Il n'y a pas deux siècles que ces premiers exemples ont été donnés en Allemagne, en France, en Angleterre. Ils ont été suivis jusqu'à nos jours dans le reste

de l'Europe ; et non seulement des Académies ont été érigées dans les capitales des empires, non seulement elles se sont multipliées dans les principales villes de l'intérieur ; mais encore, dans toutes les parties de la terre où les Européens ont formé des établissements fixes, ils y ont créé des sociétés savantes, persuadés qu'elles seraient les meilleurs auxiliaires de ces établissements, et que les connaissances qu'elles allaient recueillir et répandre seraient autant de moyens de conservation pour le présent et d'agrandissement pour l'avenir.

Des voix se sont élevées, je le sais, contre les Académies. Peut-être, en effet, les Académies n'ont-elles pas produit tout le bien qu'elles promettaient. Peut-être ont-elles mis dans leurs travaux de la lenteur, de l'incohérence, des contradictions. Et du reste, lorsqu'on songe, à l'égard d'un homme individuel, à quel point ses idées sont mobiles, et ses volontés instables ; lorsqu'on songe avec quelle révolte il fléchit sous le joug des devoirs et de la discipline, on conçoit à plus forte raison quelles difficultés présente une corporation nombreuse, où entrent tant d'éléments, sinon hétérogènes, du moins très diversifiés ; où les goûts, les penchants, les humeurs, les caractères ne sont en contact que pour être en opposition ; où les prétentions sont incompatibles avec la bonne harmonie ; où les desseins particuliers prévalent sur les desseins généraux ; où l'esprit d'indépendance étouffe l'esprit de communauté, et rend impraticable tout plan régulier, tout système raisonné de travail. Ces grandes entreprises scientifiques qui ne peuvent être tentées que par des Académies, mais où la gloire et le blâme, étant le partage de tous, ne le sont plus de

personne, au lieu d'exciter ce concours d'efforts d'où le succès dépend, n'inspirent que tiédeur, mollesse, indifférence : d'où il suit que, négligeant ce qu'elles seules pourraient exécuter, et ne faisant que ce qui se ferait sans elles, les Académies manqueraient de but spécial, et ne seraient plus au milieu des nations qu'un luxe onéreux et stérile. Telles sont les remarques depuis longtemps proposées contre les Académies. Quelque plausibles qu'elles soient en apparence, elles ne doivent pas nous fermer les yeux sur les bienfaits des sociétés savantes. Ces bienfaits, inaperçus pour la plupart, n'en sont pas moins réels. Toutes les affaires humaines sont liées entre elles par des rapports si intimes et si compliqués; elles influent l'une sur l'autre par tant d'intermédiaires inévitables, que de cette foule d'inventions et d'industries qui font fleurir les États, peut-être n'en est-il pas une seule, éclatante ou obscure, qui ne doive sa perfection à cet heureux commerce de connaissances qui est le propre des Académies. Parcourez cette suite d'arts qui donnent à l'homme l'empire de la terre ; suivez l'enchaînement de leurs progrès : c'est dans les corps savants que vous en trouverez le premier germe ; c'est par la secrète impulsion de ces corps que quelques peuples modernes se sont élevés si rapidement à ce haut degré de splendeur où nous les voyons. La noblesse des occupations académiques, l'honneur d'y participer, et d'attacher son nom à des découvertes ; les charmes de l'étude, l'attrait des vérités nouvelles ; ce sentiment de dignité que ne profane aucun mélange d'orgueil, et qui parle si vivement à quiconque sert si utilement ses semblables; tous ces motifs allument dans les esprits une ému-

lation salutaire. Le savoir étant plus respecté, l'amour du savoir se répand de plus en plus et pénètre dans les dernières ramifications du corps social; les mœurs se polissent et s'épurent en même temps que les intelligences s'éclairent : bientôt les hommes apprennent à ne recevoir que ce qui est vrai, à n'aimer que ce qui est juste; et lorsque les hommes en sont à ce point de n'attacher leur estime et leur affection qu'aux seuls objets dignes de les occuper, que manque-t-il encore pour que la raison publique soit formée? Que dirai-je de ces appels faits par les Académies aux génies de toutes les nations, pour l'éclaircissement des questions les plus épineuses, pour la solution des problèmes les plus importants et les plus élevés? Que dirai-je de ces solennités où l'écrivain, le savant, le philosophe vient recevoir la couronne due à ses talents victorieux? Heureux combats où l'athlète qui succombe peut s'honorer de sa défaite! Palme sans tache, qu'environnent d'autres palmes plus humbles, mais qui attestent du moins avec la première quels efforts ont été faits pour les obtenir, et combien d'idées imparfaites jusque là peuvent entrer désormais dans le système général des connaissances! D'un autre côté, les moindres phénomènes de la nature donnant quelquefois lieu à des interprétations discordantes, et les débats qu'ils suscitent étant du ressort des Académies, le pour et le contre sont mis dans la balance par l'équité de ces tribunaux; et presque toujours les jugements qu'ils prononcent, consacrent le triomphe de la vérité sur l'erreur. Non que l'infaillibilité soit l'apanage des Académies, car Dieu seul est infaillible; mais c'est un résultat donné par l'expérience depuis près

de deux siècles, que si la vérité a été quelquefois méconnue par les sociétés savantes, en revanche, l'erreur n'y a jamais été autorisée; jamais l'esprit de mensonge ne s'y est armé pour la défendre; au contraire, les illusions, les chimères, les vaines hypothèses y ont toujours trouvé des écueils où elles se sont brisées ; ou bien, si quelques fragiles théories y ont été admises et protégées, c'est que, tous les faits n'étant pas connus, elles se prêtaient merveilleusement à l'explication de ceux qui l'étaient, et qu'ainsi, sans être vraies, elles avaient toutes les apparences de la vérité. Lorsque des faits nouveaux en ont démontré le vide et l'insuffisance, sur-le-champ ces fausses théories ont été sacrifiées à des théories meilleures, c'est-à-dire plus conformes à l'ensemble des faits, et cependant toujours proposées avec réserve, comme des théories conditionnelles, dont le crédit ne doit subsister qu'autant que les faits connus actuellement ne seront point démentis par les faits ultérieurs. Ce qui vient d'être dit sur les théories, qui expliquent la liaison des faits, doit s'entendre des principes généraux qui n'en sont que l'expression la plus courte; qui par conséquent sont des résultats de compte, et ne peuvent être considérés comme irrévocables que lorsque tous les faits seront connus. Or, le seront-ils jamais? Et la source qui les produit n'est-elle pas inépuisable? Il suivrait de là que, sauf les vérités qui reposent sur des rapports de grandeur, vérités dont la nature ne saurait changer, parce qu'elle est simple; vérités par conséquent immuables, éternelles, et dont le nombre seulement peut varier; toutes les autres parties de nos connaissances reposant sur des éléments très compliqués, tous

embarrassés les uns dans les autres, tous agissant les uns sur les autres, et s'imprimant réciproquement et sans cesse mille et mille modifications qu'il est impossible de saisir; toutes ces connaissances, dis-je, étant, de leur nature, dans un état de progression qui ne s'arrête point, et faisant toujours des acquisitions nouvelles, sont par cela même dans une fluctuation qui ne s'arrêtera jamais : prenant tantôt telle face et tantôt telle autre, et contraintes, sinon de changer, du moins de modifier de siècle en siècle, de restreindre ou d'étendre leurs théories et leurs principes. Dans cette marche à la fois vacillante et soutenue, le service le plus important que les sciences puissent recevoir, c'est d'être resserrées entre les limites d'oscillation si étroites, qu'elles soient ramenées constamment, je ne dis pas à la vérité, mais aux probabilités les plus fortes, et qu'il n'en coûte à la faiblesse de l'esprit humain que les écarts qui tiennent aux faits eux-mêmes, et que l'attention la plus minutieuse ne saurait lui épargner. Or, si je ne me trompe, ce service essentiel, les sciences en Europe l'ont reçu des Académies. Dès leur première origine, les Académies ont enseigné par leur exemple à porter dans l'investigation des faits naturels une précision, une rigueur qui, loin de soustraire à la raison aucun des matériaux qu'elle doit coordonner systématiquement, les lui livre au contraire dans leur totalité, mais dégagés de tout alliage, et, pour ainsi dire, avec ce caractère de pureté qui en constitue toute la valeur. Telle a été l'excellence de cette méthode, promulguée primitivement par le génie de Descartes, que, selon la remarque d'un philosophe allemand, elle a fait naître parmi nous plus de vérités en deux siècles

que n'en a possédé le genre humain durant les quarante siècles qu'embrasse l'histoire de la philosophie. Voilà ce qui établit en faveur de nos Académies une supériorité manifeste, non seulement sur ces vains simulacres d'Académies dont on a fait tant d'honneur à la Chine, mais encore sur les écoles de celui de tous les peuples de l'antiquité qui a eu le plus d'esprit, de sensibilité et de lumières; je veux dire sur les écoles de la Grèce : écoles plus illustrées par la brillante imagination que par la raison sévère de leurs fondateurs; écoles plutôt rivales qu'émules l'une de l'autre; où l'envie de se singulariser l'emportait sur l'amour du vrai; où l'on se piquait plus de deviner que d'étudier la nature, et qui, faute d'avoir au milieu d'elles cette espèce de magistrature qu'exercent parmi nous les Académies, et manquant ainsi de règle ou de mesure commune, ou, si l'on veut, de modérateur et d'arbitre, n'ont jamais su concilier leurs différends, ni mettre un terme à leurs dissensions : d'où il est résulté qu'au lieu de faire régner dans l'empire des sciences cette paix qui naît de l'uniformité de doctrine, et que produit l'assentiment à des vérités reconnues et avouées de tous, elles n'y ont laissé que des scandales et une confusion pire que l'ignorance. C'est dans les arts de sentiment et d'imagination, dans l'éloquence, la poésie, la sculpture, l'architecture, que les Grecs ont effacé tous les autres peuples. Qu'ils jouissent de cette gloire; elle est méritée, et puisse-t-elle revivre de nos jours, plus éclatante que jamais! Peut-être encore ont-ils excellé dans l'art de la guerre, dans la morale et dans quelques parties de la politique; et bien qu'ils aient de très bonne heure exploité des mines,

travaillé les métaux, cultivé le commerce et pratiqué cette foule d'industries premières qui font la vie des sociétés ; bien qu'ils aient eu plus tard un Démocrite et un Pythagore, un Archimède et un Aristote : un Aristote, le plus vaste génie peut-être qui ait jamais existé; c'est une incontestable vérité, relativement aux sciences naturelles, qu'ils les ont plus retardées par leurs hypothèses que servies par leurs découvertes. J'en excepterai toutefois (et négliger cette exception serait un sacrilége), j'en excepterai la médecine, laquelle, semblable à la Minerve qui s'élance toute armée du cerveau de Jupiter, est sortie, en quelque sorte, toute vivante de la pensée d'un seul homme; et si vous cherchez la raison d'un tel prodige, vous la trouverez, d'une part, dans cette longue suite d'histoires médicales recueillies à l'ombre des autels par une seule et même famille; de l'autre, dans l'admirable esprit qui, durant des siècles, a présidé à ce grand travail pour en exclure toute vue arbitraire, toute supposition gratuite, toute idée d'emprunt, et pour y tout ramener à l'observation scrupuleuse, à l'expression naturelle, à la peinture vive et ingénue des faits. Ces traditions de famille, ces trésors d'une expérience pure, chaste, vierge, accumulée par le temps, devinrent l'héritage d'Hippocrate; et sous les auspices de ses ancêtres, je veux dire éclairé de leur génie, au milieu de tant de richesses, il sut en former le plus noble édifice intellectuel dont, jusqu'à ce moment peut-être, ait à se glorifier le genre humain Comparez maintenant ces paisibles travaux d'une seule famille avec les travaux d'une Académie; vous jugerez qu'ils en sont la plus parfaite image : et s'il était possible

un jour d'établir dans le monde, entre les sociétés savantes, ces intimes rapports qui naissent de la consanguinité; s'il était possible d'en obtenir la même conformité de vues, la même unanimité de sentiments, ce concert, cette continuité de volontés et d'efforts qui ont immortalisé une simple famille d'une petite île du globe, à quel point de savoir, de puissance et de félicité ne serait pas promue notre espèce! Un tel vœu, je le sens, ne se réalisera jamais; et cependant il est dans les choses humaines de si étonnantes vicissitudes, qu'elles rendent possible ce qui manquait même de vraisemblance. N'oublions pas que l'Encyclopédie, œuvre défectueuse, mais gigantesque, s'est achevée sous nos yeux à travers mille obstacles, et que par l'étendue de sa correspondance, un simple praticien, Jean Schenck, s'était fait le centre de toute la médecine de son temps. Ce que de simples individus ont fait, des corporations, quelles qu'elles soient, le peuvent faire; et du reste, quelles que soient les chances de l'avenir, il est doux de penser que plus ces échanges de lumières, plus ces liens de paix et de vérité seraient multipliés entre les nations, plus elles verraient briller au milieu d'elles, pour leur bonheur, ce noble attribut de l'humanité, ce rayon de la divinité même, cette égide qui les protégerait à jamais contre la tyrannie, contre les superstitions avilissantes et les préjugés dangereux : je veux dire, la raison : cette raison ferme et sage, guide et sœur de la vertu, laquelle n'enseigne à l'homme à connaître les lois de la nature que pour qu'il sache accomplir les volontés de son auteur.

Tels sont, Messieurs, si je ne m'abuse, tels sont les avantages que les gouvernements et les nations peuvent

se promettre des Académies pour l'amélioration des destinées publiques ; et si, abandonnant sur ce point les idées générales pour rentrer dans le sujet qui nous est propre, si, dis-je, à l'égard des sciences médicales, je me trouvais dans la nécessité de justifier mes paroles par des exemples, je puiserais ces exemples dans notre histoire : je citerais celui de l'Académie royale de chirurgie et celui de la Société royale de médecine. A l'époque où la première de ces deux corporations fut établie, il y aura tout-à-l'heure un siècle, la chirurgie française était déjà la première chirurgie du monde. A la vérité, sous le règne de Louis XIII et même sous celui de Louis XIV, malgré la protection de tant de rois leurs prédécesseurs, et l'éclat qu'elle venait de recevoir des mains d'Ambroise Paré, et quelques uns de ses élèves, la chirurgie, par une alliance honteuse mais volontaire, était tombée dans l'abaissement ; elle avait presque mérité le mépris que lui portaient les contemporains : et cependant, soit que l'élan donné par le génie ne se fût point arrêté, soit que cette heureuse souplesse d'organisation qui nous caractérise, accélère nos progrès en toutes choses, ceux que fit alors la chirurgie française furent si grands, si rapides, et si bien connus des nations voisines, que, pour emprunter les paroles du plus élégant de nos écrivains, « on venait à Paris des bouts de l'Europe pour » toutes les cures et pour toutes les opérations qui deman- » daient une dextérité non commune. » L'art, toutefois, n'était point encore ce qu'il pouvait être, et ce fut pour affirmer ses premiers progrès par des progrès ultérieurs que l'Académie fut instituée. Elle a compté soixante ans d'existence, et n'a légué pour ce temps à la postérité

qu'un assez petit nombre d'écrits. Mais quelle sagesse! quelle profondeur! et quelle maturité! S'il était possible, Messieurs, que cette collection vous fût inconnue, et que, sortant tout-à-coup des ruines où elle fut ensevelie, l'Académie vînt se présenter à vous, ses mémoires à la main, pour les soumettre à votre jugement, vous auriez hâte de prononcer, comme vous l'avez fait sans doute, et comme l'a fait tout le monde savant, que jamais peut-être rien de plus achevé n'est sorti de la main des hommes. Ce que l'ouvrage si renommé de Pascal a été pour la langue française, ces mémoires le sont pour la chirurgie; non que toute la science y soit épuisée, car le temps produit plus que l'homme ne peut connaître; mais ce qui est l'âme d'une science quelconque, ce qui la crée, ce qui la fait vivre, y est déposé : je veux dire la méthode; cet art de choisir et de rapprocher les faits, de les comparer entre eux, de les balancer, ou plutôt de les féconder, de les vivifier les uns par les autres, et d'en faire sortir des résultats vrais, solides, immuables par leur vérité même; en un mot, ce ne sont plus des faits, c'est la science; et c'est par là que les mémoires de l'Académie royale de chirurgie mériteront toujours l'insigne honneur de servir de modèle aux travaux académiques. Cet honneur serait partagé par la Société royale de médecine, si, dans le choix des écrits qu'elle a rendus publics, elle eût mis plus de réserve et de sévérité; mais engagée dans une carrière plus vaste et presque sans limites, elle réunissait de toutes parts des matériaux plus nombreux et surtout plus disparates; et soit qu'elle eût quelque raison de composer avec l'amour-propre des écrivains et de flatter

léges qui profanaient tout, qui brisaient tout, qui renversaient tout dans la fange et dans le sang, comment ces mains forcenées auraient-elles respecté ces deux monuments, l'un de la munificence de Louis XV, l'autre de l'humanité de Louis XVI? Dans les fureurs de nos discordes, l'Académie et la Société royale furent donc anéanties. Un même souffle de mort les frappa l'une et l'autre en même temps qu'il frappait toutes les sociétés savantes et littéraires, et qu'en détruisant jusqu'à l'enseignement même, il tarissait toutes les sources du savoir. Ainsi périrent avec nos rois les plus nobles ouvrages de leurs mains créatrices; et bien que depuis cette sinistre époque un ciel plus doux ait lui pour les muses, bien que les sciences aient été ranimées parmi nous pour en achever la restauration, pour réparer la perte que n'avaient point réparée tant d'autorités transitoires, il a fallu qu'après un néant de trente années, un roi de France vînt retirer de ses ruines le double édifice élevé par les royales mains d'un frère et d'un aïeul. A sa voix paternelle, les ruines ont disparu. De froids et tristes décombres ont fait place à une Académie royale de médecine. Le sagesse du roi a voulu faire entrer dans cette nouvelle institution toutes les illustrations médicales. Il les a recherchées avec soin dans toutes les parties de son royaume; et c'est sur vous, Messieurs, que sont tombés plus spécialement les choix du souverain. C'est vous que l'auguste fondateur de la liberté parmi nous, veut associer à ses projets de bien public; c'est vous qu'il appelle à la seule entreprise qui puisse flatter vos cœurs par les endroits les plus sensibles. Il s'agit de reprendre et de continuer de glorieux travaux; il s'agit

de tenter sur la nature de nouvelles conquêtes en faveur de vos semblables, et de reculer, pour toutes les parties du grand art que vous cultivez, les limites que leur avaient posées les âges antérieurs. Telle est, Messieurs, la mission sainte que vous a déléguée la volonté du monarque. Conduit moins par l'esprit d'imitation que par cet esprit de perfectionnement dont il a imprimé le caractère sur tout ce qui sort de ses mains, il a jugé que, pour l'accomplissement de ses vues et des vôtres, il devait donner à l'Académie une organisation particulière Considérez, en effet, sur quel plan votre compagnie a été conçue. Non seulement la médecine et la chirurgie y sont réunies comme deux moitiés d'un même tout, que l'on ne peut diviser sans faire violence à la nature des choses, sans aller contre l'objet même de votre institution, qui est l'échange et la fusion des connaissances ; mais encore pour que le fond de ces connaissances mises en commun eût toute la richesse et toute la variété qu'il doit avoir, et pour que les vérités générales que vous en saurez déduire puissent se prêter aux applications les plus étendues, le roi a voulu que, dans vos assemblées, la médecine et la chirurgie civile, la médecine et la chirurgie militaire, la médecine et la chirurgie navale eussent des représentants et des interprètes. Or, ces représentants naturels, qui sont-ils, Messieurs? tous les hommes qui se sont acquis une juste renommée, soit par de longs services publics dans les hôpitaux, sur les vaisseaux de l'État, dans les camps ou sur les champs de bataille, soit par une sage expérience tirée d'une longue pratique particulière, soit enfin par des talents longtemps éprouvés dans les

chaires des écoles. Ne soyez point offensés de ce langage, Messieurs ; car pourquoi ne parlerais-je pas de vous à vous-mêmes, comme la vérité me l'ordonne? Et pourquoi votre modestie imposerait-elle silence à l'équité? Parmi ces hommes d'élite, le roi a heureusement placé ces habiles investigateurs de la nature, qui, par l'habitude de l'interroger, ont enfin surpris quelques uns de ses secrets, et qui, par leurs écrits et leurs découvertes, ont enrichi les branches premières de la médecine et de la chirurgie. Que suit-il de là, Messieurs? c'est que de cette multitude infinie de faits, d'accidents, de cas pratiques, que l'étude de l'homme, que la médecine, que la chirurgie rencontrent à chaque pas dans toutes les situations et dans tous les rangs de la société, il n'en est pas un seul de quelque importance qui ne puisse devenir la propriété de l'Académie; c'est que, pareille à l'Argus de la fable, elle a partout des yeux chargés d'observer pour elle; c'est qu'elle a partout des ministres empressés de recueillir en sa faveur le tribut intellectuel qui sera l'aliment de ses travaux. Que si, dans la constitution qu'il vous a donnée, le prince se fût arrêté à ces premières dispositions, s'il eût mis ce terme à votre zèle, et tout réduit dans vos occupations à la seule médecine humaine, le rôle qui resterait à l'Académie la placerait encore plus haut que ne l'eussent fait, il y a cent ans, les plans suivis alors par Chirac et par Lapeyronie ; deux hommes supérieurs qui, frappés de ce qu'avait d'absurde et de révoltant la séparation de la médecine et de la chirurgie, tentèrent, il est vrai, de les unir ; mais qui, traversés par le stupide préjugé du temps, sacrifièrent à la plus honteuse des nécessités, en mainte-

nant la séparation dans leurs projets. S'ils eussent réussi, dès ce moment peut-être le divorce entre les deux sciences eût été consommé pour toujours. Mais tandis que l'un vécut assez pour voir exécuter ses desseins, la mort suspendit ceux de l'autre; et c'est seulement après un siècle révolu, qu'au milieu de vous, Messieurs, Chirac et Lapeyronie viennent se donner la main, sous les auspices du roi de France. Alliance trop tardive sans doute, mais alliance légitime, qui a donné plus d'étendue aux vues de la chirurgie, et plus de justesse à celles de la médecine ; alliance déjà consolidée par le succès dans l'enseignement, et désormais indissoluble, parce qu'elle est consacrée par deux autorités souveraines, la raison publique et la volonté du roi.

Ce bienfait n'est pas le seul. Un préjugé non moins barbare, ou, si l'on veut, une fausse et puérile délicatesse avait séparé jusqu'à présent la médecine des animaux domestiques d'avec la médecine de l'homme; et cependant aux yeux de quiconque sait penser, ces animaux, créatures moins parfaites que le maître dont elles portent le joug, mais pétries du même limon, composées des mêmes éléments et munies d'organes semblables, sont encore mues par les mêmes besoins et assujetties aux mêmes influences extérieures. Les animaux, toutefois, sont plus mal défendus contre ces influences, parce qu'ils ont des facultés plus bornées, et que, par l'inévitable effet de leur attitude naturelle, ils sont plus sensiblement affectés par les émanations du sol, et surtout par les qualités des eaux et de la nourriture ; et de là vient qu'ils reçoivent plus profondément l'empreinte, non seulement du climat, mais encore des moindres localités. Tout agit donc sur eux, tout les modifie, tout les al-

tère ; et si, dans cette foule de changements qu'ils subissent, il en est qui les perfectionnent, en revanche, il arrive souvent que par une simple mutation de lieu, par un déplacement de province à province, à plus forte raison, d'une partie du monde à l'autre, l'animal le mieux constitué se détériore. En même temps qu'il perd de son intelligence et de sa docilité, sa taille se déforme, sa physionomie se dégrade, ses chairs n'ont plus la même consistance : son poil se grossit, se resserre, se décolore ; sa force tombe, sa voix s'éteint, et sa faculté fécondante s'anéantit, comme si d'invisibles mains l'avaient mutilé. De si étranges altérations ne se bornent pas au seul dehors des animaux : elles pénètrent aussi dans l'intérieur, ou plutôt c'est de cet intérieur même qu'elles sont parties ; elles y sont nées de la dépravation des viscères et de la corruption des sucs nourriciers. C'est donc ainsi que les seules influences naturelles, celles des airs, des eaux et des lieux, développent dans les animaux des maladies non moins variées que ne le sont et ces mêmes influences, et les aptitudes qui dérivent de l'organisation. Que dirai-je des maladies que causent aux animaux domestiques les rudes travaux qu'on leur fait supporter à l'agriculture, à la guerre, dans l'intérieur des villes, pour vaincre des résistances, déplacer des masses, braver le fer, le feu, la fatigue, la faim, la soif, tous les excès du froid et de la chaleur ? Que dirai-je même des traitements barbares que ne leur épargne pas toujours la dureté de l'homme? Tant de maux énoncés d'une manière générale ne disent presque rien à l'esprit ; mais pour peu qu'on entre dans les détails, l'imagination s'étonne du nombre et du caractère des lé-

sions dont il s'agit; et supposé qu'en les rapprochant des infirmités humaines, on se proposât de déterminer lequel de ces deux partis serait le plus avantageux, ou d'entrer dans la médecine des animaux par celle de l'homme, ou d'entrer dans la médecine de l'homme par celle des animaux, peut-être que la question resterait indécise; à moins pourtant que l'animal ayant une organisation moins compliquée, un régime plus uniforme, et des passions moins turbulentes, il n'ait aussi plus de simplicité dans la composition et la marche de ses maladies, et qu'ainsi, dans la nécessité d'éclairer l'une par l'autre la médecine des animaux et la médecine humaine, l'ordre des idées ne prescrivît de commencer par la première; car enfin, Messieurs, d'un autre côté, si dans les maladies communes à l'homme et aux animaux, il en est que jusqu'à présent les remèdes n'ont pu vaincre, telles que l'épilepsie, la phthisie, le cancer, etc.; s'il est surtout de ces maladies qui passent des animaux à l'homme, telles que la rage; et si dans les méthodes suivies pour les guérir toutes les possibilités ne sont pas épuisées, s'il reste encore des recherches à faire, n'est-il pas rationnel de les tenter d'abord sur les animaux, c'est-à-dire sur des êtres d'un ordre inférieur? Leur intérêt peut-il ici balancer les intérêts de l'homme? Et dans la préférence qu'il se donne sur eux, l'homme n'use-t-il pas ici de son droit plus encore que de son pouvoir? Ajouterai-je, Messieurs, que dans cette médecine des animaux, la nécessité de traiter des malades qui, muets pour nous, ne peuvent rien nous apprendre ni sur la conscience qu'ils ont de leurs propres douleurs, ni sur les antécédents qui ont préparé la maladie, cette nécessité de raisonner et d'a-

gir uniquement sur la foi des sens, doit éveiller de bonne heure le talent de l'observation, aiguiser et perfectionner cette sagacité de conjecture qui est le premier art du médecin? Ajouterai-je enfin que, dans les grandes nations telles que la nôtre, la chair des animaux domestiques entre pour une quantité considérable dans la masse des aliments journaliers, et que si les légères altérations dont cette chair est susceptible sont le plus souvent indifférentes, en revanche elle en contracte quelquefois de si formidables, qu'elle est convertie en poison : poison si actif que le simple attouchement en peut être mortel, et que même déguisée par les apprêts et les assaisonnements, cette chair n'est pas moins dangereuse que celle de certains poissons redoutés des navigateurs? Le lait même, dans les cas dont je parle, le lait, cette liqueur si balsamique et si douce, devient un breuvage de mort, comme il le devient même dans le sein d'une mère par une maladie toute morale, par un ébranlement nerveux, par un transport de colère. Aussi, Messieurs, pour ne pas sortir de notre sujet, quelles merveilles l'étude des maladies dans les animaux ne met-elle pas au grand jour, sur cette espèce de solidarité d'affections que l'auteur de toutes choses a établie non seulement entre les différentes parties, solides et liquides, d'un même être, mais encore entre les classes différentes de l'animalité, puisqu'il suffit de transporter dans celle-ci un peu de la substance de celle-là, pour imprimer dans la première les mêmes traits empoisonnés qui ont déjà frappé la seconde! Or, dans ces grandes masses de peuples dont les animaux apprivoisés sont les premiers auxiliaires et les soutiens indispensables, si l'homme n'a

pu les soumettre à ses caprices ni les faire servir à ses besoins, sans s'associer aux maux qui les menacent, sans se livrer aux fléaux qui les détruisent; s'il dépend d'eux encore plus qu'ils ne dépendent de lui, n'est-ce pas son existence même qu'il protège, en protégeant la leur? Mais comment pourrait-il les protéger sans les connaître? Et comment pourrait-il les connaître sans les étudier, sans les suivre dans tous les accidents dont leur vie est traversée?

Je ferai voir dans un moment quel inappréciable avantage l'Académie peut tirer de son alliance avec la médecine vétérinaire pour le perfectionnement de la partie la plus attrayante et la plus délicate des sciences médicales, je veux dire la physiologie; mais la physiologie elle-même, mais la médecine des animaux, et à plus forte raison celle de l'homme, malgré l'appui qu'elles se prêteraient mutuellement, ne dépasseraient pas le terme où elles sont arrivées, ou ne marcheraient au-delà qu'avec lenteur et difficulté, si on leur ôtait les secours de l'histoire naturelle, de la botanique, de la physique et de la chimie; sciences qui presque toutes sont nées de la médecine, qui ne tirent leur principale importance que de leur rapport avec la conservation de l'homme, c'est-à-dire avec la médecine elle-même; qui, par conséquent n'en sauraient être séparées, et doivent toujours s'identifier avec elle. Voilà pourquoi la volonté du prince a non seulement donné pour associés à l'Académie des hommes qui font aujourd'hui l'honneur de la France, de grands naturalistes, de grands physiciens, des créateurs et des promoteurs de cette chimie moderne si supérieure à l'ancienne; mais encore il a jugé que pour achever votre organisation, il

devait attacher à la section de médecine et à la section de chirurgie une troisième section qui est le complément nécessaire des deux autres ; je veux parler de la section de pharmacie, non que cette troisième section de l'Académie ait uniquement pour objet les progrès de la pharmacie proprement dite, laquelle, à ne consulter que l'étymologie, ne serait que l'art très borné de recueillir et de préparer des médicaments. Non : l'horizon qu'elle embrasse est infiniment plus étendu. Elle n'en exclut aucune des substances connues de la nature : elle assemble autour d'elle toutes les productions des trois règnes, et, à la faveur de l'analyse, elle entre comme par enchantement dans l'intérieur des corps ; elle en sépare les principes ; elle en désunit les molécules ; elle en dissout les éléments, elle leur donne un nouvel ordre, de nouveaux liens, de nouvelles apparences, de nouvelles propriétés ; et de ces heureuses métamorphoses elle fait sortir enfin des êtres mieux appropriés à vos besoins ; ou plutôt, Messieurs, sous le modeste nom de *pharmacie*, c'est la chimie elle-même dont le roi a voulu faire une partie essentielle de votre institution ; c'est elle qui vous apporte les merveilles de son art pour en faire les instruments du vôtre, et mettre ainsi à la disposition de la médecine toutes les ressources et toutes les puissances de la nature.

J'entends dire, il est vrai, que dans le traitement des maladies qu'elle peut traiter en effet, dans celles, par exemple, où le matériel de l'organisation n'est pas trop profondément détérioré ; où les symptômes gardent entre eux un certain équilibre ; où les mouvements intérieurs sont réglés et soutenus, la médecine peut suffire à son

œuvre avec une très petite quantité de substances; que dans les cas de cette nature, tout étant trouvé, et les remèdes et la méthode, il ne reste plus rien à faire à l'esprit d'innovation; tandis que, dans les maladies plus graves, plus difficiles, plus opiniâtres, où le tissu des organes est relâché, changé, dénaturé; où les mouvements intérieurs sont engourdis, incohérents, précipités; où les désordres nerveux portent le trouble dans toutes les fonctions, la médecine, déjà surchargée d'une foule de médicaments superflus ou trompeurs, ne doit pas faire fond sur les vaines promesses de la chimie pharmaceutique; d'où il suivrait que, dans tous les cas, les plus précieuses inventions de cette partie de la science seraient désormais ou inutiles ou suspectes. Voilà ce que j'entends dire, Messieurs. Est-ce à moi de vous faire sentir tout ce que ce langage a de faux et d'outré? Quoi donc! parce qu'on ne peut tout admettre, faudra-t-il tout rejeter? Et n'est-il pas quelque moyen terme plus conforme à la raison? En accordant ce qu'on ne peut nier, savoir : qu'il est une infinité de maladies qui s'évanouissent d'elles-mêmes, ou par des remèdes très simples, ou par quelques modifications de régime, ou par un changement de climats ou de saisons, ou par la seule révolution des âges, qu'en conclure, si ce n'est apparemment que pour consommer la guérison, les liquides et les solides, le sang et les organes ont pris d'eux-mêmes, et par des causes si légères, un tour de composition plus vivace, une sorte d'assiette plus ferme et plus résistante? Et comme il s'agit ici d'une suite d'états intérieurs fort distincts tout ensemble et fort obscurs, si jamais la médecine a des yeux pour en discerner les nuances, les de-

grès, les proportions, c'est de la chimie qu'elle aura reçu ce bienfait : de la chimie, qui, par l'admirable finesse de ses procédés, en est venue à ce point d'isoler les odeurs et les saveurs des corps, pour les transporter de l'un à l'autre ; de même qu'elle sait arracher du sein des végétaux l'énergie qui leur est propre, afin de la rendre plus maniable et plus sûre, en la concentrant sous un très petit volume ; de cette chimie enfin, qui, dans les substances animales, et surtout dans celle du sang, saisit chaque jour de nouveaux éléments de composition. Or, ces éléments eux-mêmes ont-ils en nous une fixité que n'a rien de ce qui nous constitue? Les seuls aliments ne les font-ils pas varier, au contraire, et varier d'une manière indéfinie en nombre, en proportion, en intensité, en nature intime? Ces variations sont-elles donc indifférentes? Ne sont-elles pas des principes de maladies? Ne sont-elles pas des principes de santé? Si l'usage du maïs a diminué le nombre des apoplexies, par exemple, ce nombre ne peut-il s'augmenter par l'usage d'un autre aliment? Et s'il était vrai que quelques plantes ou quelques fruits apportés des Indes par le commerce eussent diminué parmi nous les maladies de la peau, des maladies de cette espèce ne sont-elles pas engendrées pour ainsi dire à vue d'œil, par l'abus que l'on fait ailleurs d'une racine de poivrier? Quant à ces cachexies rebelles, à ces maladies dont le caractère indomptable s'est joué jusqu'ici de toutes les armes de la médecine, est-il décidé qu'elles sont invulnérables? Faut-il reculer devant elles, et déclarer qu'aucun agent ne peut les atteindre et qu'elles seront à jamais la limite et l'écueil de l'art de corriger ce que l'homme a de matériel?

Malheur à qui désespère ainsi de l'avenir, et trahit, par cette faiblesse, les intérêts du genre humain ! Si la maladie qui a dit-on, passé les mers pour se répandre en Europe, et de l'Europe dans le reste du monde, si ce fléau nous apportait aujourd'hui pour la première fois toutes les horreurs qui l'ont signalé, à l'aspect de nos systèmes envahis et de nos organes en dissolution, la médecine interdite et glacée fuirait-elle devant le monstre et n'oserait-elle lui disputer la victoire, elle, que quelques atomes d'un sel métallique ont rendue si aisément triomphante ? Quel prodige qu'une substance si étrangère à la nôtre, et dont le poids n'égale pas la deux-millionième partie de notre propre poids, introduise chaque jour dans l'ensemble des organes vivants des changements si profonds et si rapides ! Quel juste objet d'étonnement ! et quand un tel miracle existe, pourquoi la nature nous en refuserait-elle d'équivalents dans une infinité d'autres cachexies ?

Au reste, Messieurs, pour ne point anticiper sur l'avenir et ne rien présumer de chimérique sur les services que la chimie peut rendre ultérieurement à la médecine en général, il est des services plus immédiats et non moins essentiels que l'Académie attend de sa troisième section. Remettez, en effet, dans votre esprit que l'ordonnance qui vous institue, vous érige en une sorte de conseil, placé comme une pensée subsidiaire auprès du gouvernement, et chargé de répondre aux questions que le gouvernement juge à propos de vous adresser sur des objets d'un grand intérêt public ; par exemple, sur la composition des eaux minérales de France, ainsi que sur la composition et les effets présumés des remèdes secrets.

L'analyse des eaux minérales, faite avec plus de rigueur et de précision qu'on ne l'a pu faire jusqu'ici, ouvrira sans doute à la médecine de nouvelles ressources contre les maladies, en même temps qu'elle donnera des idées plus positives sur cette espèce de richesses, trop peu connues peut-être, que l'heureuse terre de France tient de la nature. Quant aux remèdes secrets, Messieurs, la déférence du gouvernement qui vous en établit juges souverains est un hommage solennel rendu à la profondeur de vos lumières, à la sévérité de vos principes, à l'élévation de vos sentiments. Dans l'exercice de ce droit dont vous investit le monarque, vous devenez les tuteurs des familles. Votre noble désintéressement, votre inflexible justice élèvent autour d'elles un rempart contre les séductions meurtrières de l'imposture et de la cupidité. Si quelquefois une conception heureuse, une combinaison habile obtient de vous un encouragement ou un éloge, c'est la plus scrupuleuse conscience qui vous l'aura dicté ; car, dépositaires d'une partie de la sûreté publique, jamais on ne vous verra mettre dans la balance le vil intérêt d'un homme et la vie de tous ; jamais on ne vous verra, par de lâches complaisances, dégrader la dignité d'une si sainte magistrature, et l'inaltérable équité de vos décisions sera tout à la fois la terreur d'un mensonge, la sécurité des citoyens, la gloire de l'Académie et le juste orgueil d'un gouvernement protecteur des hommes.

Un objet non moins important vous appelle, Messieurs, et c'est particulièrement ici que votre troisième section vous est nécessaire, puisqu'elle vous offre tous les secours de la physique et de la chimie. Le travail est l'âme des

sociétés. Celui qui attache l'homme à la culture de la terre est assurément le mieux approprié à notre nature. Une constitution robuste, une santé vigoureuse, une raison ferme et nette, et des passions modérées en sont les heureux fruits. Je suppose que les lois sont modérées elles-mêmes et qu'elles laissent à l'agriculteur qui se livre à tant de peines l'aisance et même la richesse qui en est le prix légitime; car, lorsqu'il est gouverné par des lois de fer, ou par une administration tyrannique et inappliquée; lorsqu'il est dépouillé par des tributs excessifs, et privé de moyens d'échanges, par la difficulté des communications, ne pouvant suffire à sa tâche, il s'exténue de fatigues; il languit de douleur et de faim avec sa famille; la misère, la malpropreté, le désespoir, les maladies le consument et le tuent. Il meurt laissant après lui une postérité destinée à s'éteindre ou à perpétuer la même infortune. Ici, Messieurs, la santé se détruit, parce qu'entre la perte et la réparation, entre le travail et la récompense, toute proportion est rompue; et s'il arrive que la médecine intervienne dans de semblables cas, c'est moins par ses secours que par ses conseils qu'elle peut être utile : elle ne peut qu'implorer en faveur du malheureux la pitié du riche, les dons de l'autorité, la sollicitude du législateur; et voilà comment, par la vertu et la raison, la médecine peut concourir à l'amélioration sociale, en concourant à la perfection des lois. Ce n'est pas tout. Lorsque la fécondité de la terre en multiplie les produits, le commerce vient, l'industrie s'éveille, et un second travail fondateur des villes y réunit des masses d'hommes quelquefois prodigieuses, qu'il accumule par groupes dans des lieux

étroits, où il leur distribue les matières que leurs mains doivent pétrir, fondre, changer, façonner. Les terres, les métaux, les dépouilles de la nature végétale et de la nature animée, rassemblées à profusion dans les grandes villes, dont elles vont remplir les ateliers, y subissent, à l'aide de l'eau, de l'air et du feu, mille et mille transformations diverses; mais tandis que par les mouvements qu'il exécute, et par les agents qu'il emploie, l'homme fait ressentir en quelque sorte à tant de substances l'impression de ses propres idées, elles lui font ressentir à leur tour l'impression de leurs propres qualités; et ce qu'elles lui transmettent ainsi d'elles-mêmes devient en lui le principe d'une infinité de maladies extraordinaires, bizarres, effrayantes, qu'aggravent encore trop souvent les déréglements de l'intempérance ou les souffrances de la privation. Telle est, Messieurs, vous le savez, telle est l'origine des maladies connues sous le nom de *maladies des artisans*. Ces maladies n'ont point échappé à la sagacité des médecins. D'habiles écrivains, depuis Ramazzini jusqu'à nos jours, les ont étudiées et décrites (1); et cependant j'ose avancer qu'une matière de cette importance n'a encore été qu'effleurée. L'essentiel, ce me semble, a été omis. On n'a pas cherché s'il était possible de prévenir des maux qu'il n'est pas toujours possible de guérir. Ce n'est donc point assez de noter les inconvénients d'une industrie, d'une substance, d'une vapeur,

(1) Voyez *Traité des maladies des artisans et de celles qui résultent des diverses professions*, d'après B. Ramazzini, par Ph. Patissier; Paris, 1824, in-8. — La collection des *Annales d'hygiène et de médecine légale*, Paris, 1829 à 1844.

d'un mouvement, d'un repos, d'un séjour, d'une trop grande accumulation d'hommes; il s'agirait de trouver les moyens de réduire ou de supprimer cette accumulation, d'améliorer ce séjour, de détourner cette vapeur, de rompre ce repos, de changer ce mode de mouvement, d'attitude, de compression; il s'agirait enfin de pénétrer dans les procédés intérieurs d'une industrie, et de saisir, dans la série qui les compose, celui d'où le danger commence : car c'est là, passez-moi l'expression, c'est là que se trouve le siége primitif de la maladie; c'est l'industrie elle-même qu'il faut traiter; c'est le procédé vicieux qu'il faut rectifier et faire disparaître. Ne m'accusez pas, Messieurs, de m'abuser par de vaines spéculations. Je suis justifié par des faits. Le travail de la boyauderie, autrefois si infect, ne l'est plus. Le travail des monnaies, et celui des doreurs, autrefois si pernicieux, ont cessé de l'être; et des centaines d'ouvriers qui languissaient dans les hôpitaux de Paris, ne quittent plus leurs ateliers : d'où économie pour eux, pour leurs familles, pour l'administration des hospices. Dans la préparation de la céruse, on faisait entrer précédemment une manipulation tout-à-fait superflue et la seule qui fût dangereuse; elle est supprimée par une ordonnance; et qui peut dire combien d'utiles ouvriers devront la vie à cet acte conservateur, émané de l'autorité royale? Si des perfectionnements analogues étaient portés dans tous les arts mécaniques, dans ceux du moins qui en sont susceptibles, bientôt l'industrie prendrait parmi nous une face toute nouvelle. Pareille à ces terres inondées et qui, délivrées de leurs eaux corrompues, prennent un aspect plus riant et se couvrent de

riches moissons, l'industrie assainie, pour ainsi dire, serait tout à la fois mieux cultivée et plus productive; tandis qu'avertie et charmée des soins dont elle serait l'objet, la classe laborieuse et pauvre, comme on l'a vu en Ecosse, concevrait quelque sentiment de la dignité humaine; prendrait des mœurs plus douces, plus flexibles, plus sociales; exclurait par degrés de ses habitudes les vices honteux qui la dégradent; mettrait un discernement plus suivi dans le choix de ses aliments; contracterait sans doute l'amour de la propreté, de cette propreté qui peut-être suffirait toute seule à détruire les hideuses maladies de la peau qui sont encore trop répandues parmi nous, de même qu'elle a suffi pour faire disparaître du sein des Asturies la lèpre dégoûtante qui en affligeait les habitants. N'oublions pas que si la santé publique est le résultat d'une civilisation plus parfaite, elle en est encore le signe infaillible, et peut-être le signe unique; tandis qu'un peuple maladif est nécessairement un peuple qui a de mauvaises lois. N'oublions pas surtout que les encombrements d'hommes sont des foyers de maladies et de corruptions également redoutables, et que tout ce qui tend, dans l'état social, à disperser les hommes, pour les appliquer à différents travaux, les fait rentrer dans cet état naturel que nous représente l'agriculture, état si favorable à la conservation des individus, et par conséquent à celle de l'espèce. A cet égard, l'invention des machines à vapeur est peut-être un bienfait inappréciable comme elle est un des plus beaux monuments du génie de l'homme. Qui le dirait, qu'un peu de feu et d'eau ait une action si étendue sur ses destinées! Travail, aisance, propreté, dispersion, du moins jusqu'aux

limites que prescrit la nécessité, quatre grands moyens de multiplier les produits, quatre grandes garanties de conservation publique; quatre grands médecins dans le monde. Sobriété, tempérance, raison, humanité, morale, vous vous associez de vous-mêmes à cet heureux cortége pour la félicité des peuples !

Comme vous le voyez, Messieurs, plus nous marchons dans l'examen des éléments dont se compose votre Académie, plus nous considérons quelles sont les lumières, ou, si vous l'aimez mieux, quels sont les moyens d'action que votre fondateur a rassemblés parmi vous, plus nous voyons ressortir les rapports multipliés, immédiats, nécessaires, qui rattachent votre institution aux principales branches de la puissance publique, à ce que présentent de plus grand et de plus sacré tous les intérêts humains. Ainsi l'union de la médecine et de la chimie, que je ne sépare point de la physique, prépare à la masse qui travaille un meilleur avenir, des moyens plus sûrs de conservation et de bonheur : mais la chimie elle-même, et la vétérinaire, dernière science que je n'ai considérée tout-à-l'heure que sous le rapport médical, la chimie et la vétérinaire ouvrent la source de toutes les richesses, en plaçant de concert dans les mains de l'agriculture les seuls instruments de sa prospérité : l'une, en lui apprenant à disposer avec plus d'art de la lumière, de la chaleur et des gaz; à varier le choix des semences, ainsi que le mélange et la préparation des terres, afin de les meubler de sucs végétaux à une plus grande profondeur; l'autre, en multipliant, en perfectionnant, en pénétrant de plus de vie et de force les animaux qui fournissent du travail pour fendre la terre,

et des engrais pour la féconder; en même temps qu'ils donnent leur chair pour nous nourrir, leur toison pour nous habiller, leur peau, leurs armes, l'enveloppe de leurs pieds, et jusqu'à leurs os, jusqu'à leurs moindres fibres, pour alimenter nos manufactures, et se prêter à la multiplicité toujours croissante de nos besoins, de nos plaisirs, j'ai presque dit de nos fantaisies. Or, quelles que soient en ce genre toutes nos richesses, notre agriculture est encore très loin de les trouver suffisantes : pour la satisfaire et pour satisfaire à d'autres nécessités publiques, telles que les divers services de la guerre, et spécialement celui de la cavalerie, pour lequel Louis XIV fut contraint de dépenser plus de cent millions qui passèrent dans la main des étrangers; pour toutes ces raisons, dis-je, il importe de multiplier parmi nous le cheval, le bœuf, le mouton, dernière créature faible et douce qui semble donner à la terre plus qu'elle n'en reçoit, et que la Suède a honorée du nom d'animal aux pieds d'or. Mais avant de les multiplier, il faut les conserver; et pour les conserver, il faut tarir les sources funèbres de ces épizooties désastreuses qui ont déjà coûté tant de millions à la France et à toute l'Europe, et qui, en ôtant la vie aux animaux, ont menacé plus d'une fois celle des peuples, depuis l'antique peuple de l'Egypte et le peuple d'Israël, jusqu'à ceux de nos temps modernes, dans toutes les parties du monde; maladies formidables par leur fréquence, leur étendue, leur durée, la rapidité de leur course sur la terre et l'incompréhensible facilité qu'elles ont à passer d'une contrée à l'autre, d'un troupeau à l'autre, d'un animal à l'autre. Mais pour étouffer le mal dans son foyer même, autant du

moins que le permet l'art, il s'agirait d'établir et de faire adopter en faveur des animaux un code d'hygiène où les règles à suivre pour le maintien de leur santé seraient formelles, et où le propriétaire, où le cultivateur puiserait probablement des leçons pour lui-même ; car, témoin des heureux effets d'un pâturage mieux préparé, d'une nourriture mieux choisie, et du séjour dans une étable large, propre, aérée, peut-être s'aviserait-il enfin de mettre la ferme dans des conditions analogues, et d'éloigner de sa demeure ces amas d'ordures au milieu desquels il s'enterre avec sa famille, s'assimilant ainsi aux animaux les plus immondes; respirant comme eux des émanations empoisonnées; changeant, pour ainsi dire, en marais ses propres organes, et se dévouant ainsi, par avance, aux plus cruelles épidémies et à une destruction prématurée. Voilà comment des familles entières sont effacées avant le temps du livre de vie. Quelle plaie pour les nations! Tandis qu'en prêtant une oreille plus attentive à cet amour de soi qui nous parle toujours, en ouvrant les yeux à un peu de raison, tout fleurirait de richesse, de vigueur et de santé, les champs, les animaux et les hommes!

Mais quittons ces rapports qui lient si étroitement la médecine à l'économie publique, et portons la vue sur ceux qui la rattachent à la philosophie générale et à la législation. En rapprochant la médecine de l'histoire naturelle, on ne peut nier que, quel que soit le nombre des races et des variétés que présente l'espèce humaine dans les différents lieux qu'elle occupe sur la surface du globe, quel que soit le nombre des états divers que présente un seul et même peuple, un seul et même individu; comme l'his-

toire naturelle, outre ces objets d'étude qui lui sont communs avec la médecine, en embrasse encore une infinité d'autres, on ne peut nier, dis-je, que, relativement à l'immense variété des organisations, c'est-à-dire des conditions matérielles susceptibles de vie et de sentiment, l'histoire naturelle ne donne à la médecine des idées plus étendues et plus élevées, ou, si l'on veut, moins rétrécies, moins exclusives que celles que nous tirons seulement de l'organisation qui nous est propre. Mais, d'un autre côté, l'homme étant l'unique objet proposé à l'assidue contemplation de la médecine, la médecine pénètre aussi plus avant dans la nature de cet être par excellence. A travers ce qu'il a de tangible et de grossier, elle découvre et saisit la puissance qui l'anime : je veux dire cette admirable, cette incompréhensible, cette divine propriété de sentiment de mouvement qui, diffuse dans tous les organes avec le sang et les nerfs, les dilate, les épanouit, les ouvre à son influence, les imprègne de l'énergie vitale, et qui, pour comble de merveille, reçoit à son tour, ou d'eux-mêmes, ou par leur intermédiaire, cette foule innombrable de modifications et de changements qui, perçus dans leur ensemble, donnent à l'homme la conscience de soi, ou le sentiment absolu de son existence; et qui, perçus d'une manière isolée et distincte, la seule qui permette de comparer, deviennent les matériaux de son intelligence, et lui donnent à la fois le sentiment de son être et des êtres contemporains; êtres dont il dépend par ses besoins, comme ils dépendent de lui par ses facultés. Il suit de là que c'est à la seule médecine qu'il appartient de poser les bases de la philosophie de l'homme, en développant tous les mys-

tères de son entendement ; et par entendement, je n'entends pas seulement l'histoire de nos sensations et de nos idées, mais encore celle de nos sentiments et de nos volontés ; volontés qui décident de nos actions, et par nos actions de nos destinées sur la terre. Et comme cet ensemble intellectuel et moral n'est pas moins réel dans l'homme que la matière qui le compose ; comme entre les états de cette matière et les états de l'entendement, il existe d'intimes corrélations, et une étroite dépendance, s'il existe aussi un art d'agir à la fois sur ces deux termes, ou, ce qui est la même chose, d'agir à la fois sur l'âme et sur le corps, pour les perfectionner l'un par l'autre, cet art, comme l'a déclaré formellement le grand Descartes, cet art ne diffère point de la médecine, ou plutôt il en fait une partie essentielle ; et c'est en le cultivant avec l'ardeur la plus vive et la plus soutenue que la médecine peut se flatter d'obtenir deux grands avantages. Le premier, de donner des lois à l'éducation, dont l'excellence consiste surtout à régler la volonté, en purifiant les sources d'où elle émane ; soit qu'il s'agisse de former au bien ces âmes neuves, et dirai-je ductiles, qui se façonnent d'elles-mêmes aux premières impressions de la sagesse, soit qu'il s'agisse d'y ramener des âmes déjà souillées par le crime et avilies par l'opprobre des peines ; car, Messieurs, l'homme qui a nui aux hommes et que la loi sépare des hommes, qu'est-il ? un instrument social qui s'est faussé, qui s'est rompu, et que l'habile ouvrier jette dans le creuset pour le refondre et lui donner une trempe nouvelle, afin qu'il puisse servir une seconde fois. Or, Messieurs, cette éducation qui fait rentrer sous le joug des saintes

lois le sacrilége qui les avait enfreintes, cette éducation pratiquée, dit-on, avec tant de succès dans les prisons des États-Unis d'Amérique, est, je le dis avec douleur, presque absolument inconnue parmi nous. Ajouterai-je que le spectacle des prisons fait découvrir dans l'action de la loi des imperfections que la loi elle-même désavoue? Il ne suffit pas, en effet, de proportionner la peine au délit, il faudrait la proportionner encore à la sensibilité des organisations, pour ainsi dire : car il est telle peine très légère qui, infligée à tel homme, le blesse au cœur et le tue; et la loi qui ne voulait que le ramener à lui-même, lui a donné la mort. Elle a fait le mal qu'elle punit. Quel est le remède? je ne sais; mais le mal existe : je l'ai vu. Le second avantage que promet à la médecine l'étude approfondie du physique et du moral, et de leur influence réciproque, serait de la faire parvenir un jour à traiter plus heureusement qu'elle ne l'a fait jusqu'ici ces fatales aberrations de l'esprit, ces aliénations mentales, qui dégradent l'ouvrage le plus parfait de la création, en le faisant descendre au-dessous de la brute, et qui malheureusement semblent de nos jours se multiplier d'année en année chez presque tous les peuples de l'Europe occidentale; et s'il m'est permis d'insister un moment sur une matière de cette importance, vous concevrez, Messieurs, que l'aliénation étant un genre de maladie éminemment héréditaire, il suffirait d'une seule de ces tempêtes politiques qui remuent la société humaine jusque dans ses fondements, et jettent le trouble, la terreur, la consternation, la rage dans les esprits, pour inculquer aux organisations ébranlées des traces déjà profondes d'égarement. Ces premières

ébauches se transmettent avec la vie; elles creusent plus avant, pour ainsi dire; l'aliénation se forme; et d'un couple malade peut sortir une nombreuse postérité d'insensés; ainsi de suite à l'infini. C'est par cette voie sans doute qu'un mal si déplorable se perpétue dans certaines familles et qu'une sorte d'hypochondrie mélancolique et furieuse est stationnaire dans certaines peuplades du Nord. Grande leçon pour les médecins, pour les gouvernements, et même pour chacun de nous en particulier, car s'il est démontré que nous faisons passer à nos successeurs nos infirmités de toute espèce avec notre sang, qu'en conclure, je vous prie, Messieurs, si ce n'est que nous devons travailler sans cesse à leur perfection, en travaillant à la nôtre, et bannir du milieu de nous, par tous les moyens imaginables, les maux de l'esprit et du corps, afin de diminuer pour nos descendants, afin même de leur épargner, s'il se peut, le triste héritage de nos erreurs, de nos vices, de nos maladies et de nos infortunes? Voilà comment la médecine, que l'on accuse quelquefois si légèrement de faire oublier la morale, y ramène au contraire par des considérations dont elle seule connaît tout le poids et toute l'étendue ; voilà comment plus austère que la philosophie du Portique elle-même, elle nous impose des devoirs qui, loin de se borner à un présent fugitif, embrassent au contraire toute l'immensité de l'avenir.

Enfin, Messieurs, il est un dernier objet sur lequel je dois appeler votre attention. Jetez les yeux sur l'ordonnance royale; vous y lirez qu'une des attributions de votre Académie est d'être consultée sur les différents cas de médecine légale. Ces paroles, Messieurs, ouvrent devant vous le sanctuaire des lois; elles vous placent auprès de

la justice, aux pieds de son trône protecteur et redouté, entre la balance et le glaive , entre la sûreté sociale et la sûreté individuelle, entre l'innocence et l'absolution, l'iniquité et le châtiment, l'honneur et l'opprobre, la vie et la mort; mais aussi, tremblez! entre la vérité et l'erreur. C'est sur tant d'intérêts sacrés, mais c'est aussi dans cette alternative qui saisit le cœur d'épouvante, que la justice vous prend pour arbitres; vous êtes comme une intelligence qu'elle associe à la science, pour l'éclairer, pour la conduire dans le tortueux labyrinthe où le crime s'engage par une adresse perfide, mais où la vertu elle-même est quelquefois enveloppée par une fatalité déplorable; ministère auguste, mais terrible, où vous avez à vous défendre contre la prévention, la précipitation, les insinuations étrangères; contre les fausses convenances d'état et les ménagements de profession; contre la pitié même que l'on ne refuse pas toujours à l'humiliation et à la douleur méritées; mais surtout contre les piéges quelquefois inaperçus que votre art lui-même tend à votre raison; art qui, interposé entre la justice et la nature, pour révéler à l'une les secrets de l'autre, s'expose, dans l'incertitude inséparable de tout savoir, à confondre les faits naturels avec les faits humains; à prendre conséquemment l'apparence pour la réalité, l'ombre pour le corps, ce qu'il imagine pour ce qui est; transposant ainsi les choses, et épaississant les ténèbres qu'il fallait élargir. Ici donc, où est cette vive lumière, où est cette évidence éclatante que demande la justice? En revanche, Messieurs, quel bienfait pour elle et pour le monde, lorsque la rigoureuse perfection de vos connaissances parvient à épargner à vous des témérités

si dangereuses, et à la justice, ces méprises cruelles qui teignent ses mains du sang innocent, et font retomber sur elle l'attentat qu'elle a cru venger! Eh! qui n'a gardé le souvenir de ces temps de superstition et de fanatisme, où une loi ignorante et barbare, armée pour punir un suicide, triste fruit de l'aliénation, frappait le père du coupable; punissant ainsi un malheur par un crime, et vengeant une fureur aveugle et digne de pitié par une fureur d'autant plus inhumaine qu'elle était raisonnée? Quel excès de calamité publique, lorsqu'une garantie est nécessaire contre la loi, c'est-à-dire contre la garantie elle-même! et où trouver cette seconde garantie, plus sainte en quelque façon que la première, si ce n'est dans la raison des sages, si ce n'est dans la vôtre? Ce n'est donc pas seulement l'honneur, ce n'est pas seulement la vie des citoyens que l'ordonnance royale a placés sous votre tutelle: c'est la loi, c'est la justice elle-même. Est-il sous le ciel un plus noble partage? Et que faudrait-il de plus pour justifier aux yeux des hommes l'existence d'une institution si manifestement protectrice?

Mais il est temps, Messieurs, d'entrer dans l'exposition de vos travaux intérieurs; de ceux qui vous sont plus spécialement dévolus, et qui doivent être l'objet immédiat de vos efforts. En créant votre Académie, la première vue du Roi a été le perfectionnement des sciences médicales. L'ordonnance est formelle à cet égard, et porte cette marque de plus de la sagesse du monarque; c'est, en effet, cette vue régulatrice qui doit dominer toutes les autres; car vous n'excellerez dans les services qu'attend de vous la patrie, que dis-je? qu'attend de vous le genre humain,

qu'autant que votre instrument, qui est la science, sera plus parfait. Pour marcher d'un pas ferme et sûr dans cette vaste carrière, il importe avant tout d'entamer ce grand faisceau de la science, de le diviser dans ses parties, et de constater l'état où se trouve actuellement chacune d'elles, afin d'en reconnaître les défectuosités et les vides, et d'apprendre du mal même ce qu'il serait à propos d'entreprendre pour y remédier. Or, la première partie qui se présente à vos regards, c'est l'anatomie : c'est la science des objets dont se compose notre organisation matérielle, considérée dans ses quatre périodes successives, lorsqu'elle se forme, lorsqu'elle est achevée, lorsqu'elle se dégrade par les tristes effets de l'âge et des maladies; et finalement, lorsqu'elle périt et se décompose; dernière période qui n'intéresse guère que la chimie. La première, au contraire, je veux dire la période de formation, est peut-être celle qui nous offre les plus étonnantes singularités. Chose merveilleuse! dans la série des évolutions qu'il subit, l'œuf humain semble passer par tous les degrés de l'échelle animale, depuis l'instant où la vie l'a pénétré, jusqu'au dernier développement qui le fait homme et le place à la tête des animaux. On dirait que, destiné à leur commander, il en doit parcourir tous les rangs subalternes avant d'arriver au premier. Qui ne voit, d'un autre côté, que c'était par l'étude de cette suite d'états et de transformations qu'il était possible de surprendre les écarts qui emportent quelquefois la nature dans la fabrication de ses ouvrages, lorsqu'elle retranche ou surajoute, lorsqu'elle étend ou resserre, lorsqu'elle éloigne ou rapproche, lorsqu'elle transpose les organes dans tel sens ou tel autre,

lorsqu'elle intervertit, change, trouble de mille manières l'ordre habituel, le plan primitif auquel elle assujettit ses créations; en un mot, lorsqu'au lieu de pétrir des êtres réguliers, ses mains pétrissent des êtres monstrueux et difformes : comme si le principe dont nous sommes animés, démentant la divinité de son origine, manquait de logique dans de simples combinaisons matérielles, comme il en manque trop souvent dans la combinaison de ses idées. Du reste, Messieurs, malgré les belles acquisitions qu'elle a faites, cette partie de l'anatomie n'a pas encore épuisé le champ qu'elle exploite ; mais il est permis de croire que bientôt elle égalera cétte autre partie qui considère l'organisation tout achevée, et qui est l'anatomie proprement dite.

Celle-ci, cultivée depuis plusieurs siècles en Europe, et plus particulièrement de nos jours, par les plus habiles hommes de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, a peut-être fait tous les progrès qu'elle peut faire ; elle toucherait à la perfection si quelque chose d'humain pouvait en approcher. Elle a non seulement embrassé l'ensemble de nos systèmes ou de nos appareils, et déterminé la forme, la situation, les rapports, les usages de tous les organes dont ils se décomposent; mais encore elle a séparé les tissus simples et primordiaux de nos parties, objet si important pour la médecine; elle a décrit ces parties par groupes de situation, ou par régions distinctes, objet non moins important pour la chirurgie. Par d'ingénieuses préparations, et à la faveur de ses instruments propres et de ceux qu'elle emprunte de l'optique, elle a rendu palpable ce qui échappait au toucher, visible ce

qui échappait à l'œil; elle a donné de la couleur, du relief, de la consistance, une figure aux objets les plus déliés et les plus fins, à ceux que leur mollesse, leur ténuité, leur transparence, eussent tenu pour toujours hors de la portée de nos sens. Cependant tout n'est pas connu, parce que tout ne saurait l'être. Il existe dans la profondeur de nos organes, et au-delà de leurs propres limites, un espace où s'exécutent quelques unes des plus rares merveilles de la vie : je veux dire les phénomènes de l'absorption, de la nutrition et des sécrétions ; trois ordres de phénomènes qui rentrent probablement l'un dans l'autre, pour n'en former qu'un seul, lequel consiste dans des attractions et des combinaisons moléculaires, sortes d'actions subites et délicates que les organes environnent et préparent, et dont ils sont même le résultat, mais qu'ils ne sauraient constituer. Enfin, à l'aide de l'analyse empruntée de la chimie, l'anatomie n'a point négligé l'étude des liquides, dont les uns pénètrent et baignent le tissu des solides, pour en entretenir la souplesse et l'énergie, et dont les autres sont séparés et reçus par les solides qui les promènent dans l'intérieur de l'organisation. Malheureusement il est dans les humeurs des conditions qu'elles tiennent de la vie, et que jamais sans doute l'art de l'homme ne pourra saisir ; car, au moment où l'homme intervient, au moment où il porte la main sur l'objet qu'il veut connaître, cet objet meurt ; ses liens intérieurs se rompent, son intime nature change ; ce n'est plus qu'un cadavre, c'est-à-dire le contraire de ce qu'il était. Sur ce point donc, l'anatomie n'examine que ce qu'elle peut examiner. S'il restait quelque chose à désirer d'elle, ce serait,

d'une part, quelques détails sur les proportions réciproques de nos systèmes; sur la densité comparée de nos parties; sur les variations quelquefois prodigieuses de volume et de poids que l'on remarque entre nos organes; sur la liaison de toutes ces choses avec les habitudes antérieures de régime, de travail, etc.; ce serait, de l'autre, quelques tableaux plus étendus et plus finis sur les différences que présente notre organisation, suivant les tempéraments, les âges, les professions, et même suivant des usages indifférents en apparence. Car si, d'un côté, il est de ces différences originelles, héréditaires et permanentes, de province à province, de village à village, et même de famille à famille, différences qui font varier singulièrement les aptitudes individuelles pour telle ou telle espèce de travail, et cela dans l'homme aussi bien que dans les animaux; de l'autre, il est de ces difformités éventuelles que l'examen des jeunes conscrits a fait découvrir, et dont une sage autorité délivrerait aisément les populations, en leur faisant adopter un meilleur système de chaussure et d'habillement. Ne perdons pas de vue, Messieurs, que rien de ce qui touche l'homme n'est indifférent pour nous, et que c'est surtout dans notre économie que les grands événements sont produits par de petites causes. Dans un mouvement ainsi composé que l'est, par exemple, la marche, laquelle est pourtant si simple en apparence, un peu de gêne et de douleur ressentie par le pied, comme le dit Camper, fait courber l'épine et comprimer les viscères intérieurs; source presque inaperçue de cent maux divers; et pour nous en tenir aux seuls inconvénients mécaniques dans le cas dont je parle, le pied

se renverse à droite ou à gauche; il trébuche; il glisse: d'où entorse, ou chute, fracture de la rotule, ou des autres os; distension des ligaments, inflammation dangereuse, tumeur articulaire, suppuration, fièvre lente, consomption et mort : à plus forte raison lorsque d'étroites cuirasses appliquées sur la poitrine sous le nom de *corsets*, resserrent les diamètres de cette cavité, refoulent les poumons sur eux-mêmes, les ferment en partie à l'air extérieur, diminuent l'oxigénation du sang, provoquent des ruptures de vaisseaux, enraient la circulation, et pervertissent ainsi toutes les fonctions ultérieures, c'est-à-dire toutes celles de la vie; car, comme elles sont disposées en cercle, en troubler une seule, c'est les troubler toutes. Quelle barbarie insensée! Sont-ce là les modèles que nous proposent ces gouvernements anciens si constamment appliqués à perfectionner leurs sujets, comme on perfectionne les races parmi les animaux? Outre certaines qualités de l'âme, telles que le courage guerrier, leurs soins avaient pour objet la force et la santé, deux qualités inséparables d'une juste proportion ou du moins d'une certaine harmonie entre nos organes, et par conséquent, inséparables de la vraie beauté. Leurs lois sur le mariage, l'éducation, le régime dans toutes ses parties, la gymnastique, les faisaient parvenir à leur but; et si de semblables institutions, qui ne respiraient que la guerre, et enchaînaient jusqu'à la volonté des citoyens, ne sont point compatibles avec nos lois civiles, si favorables aux arts de la paix et à la liberté individuelle, du moins nous font-elles comprendre à quel point l'organisation de l'homme est flexible, et ce qu'on en peut faire à la faveur de cer-

tains arrangements sociaux. Mais ces vues touchent à l'hygiène, et je ne dois point anticiper. Il me resterait à parler de cette partie de l'anatomie qui considère les altérations que les maladies forment et laissent après elles dans nos différents systèmes; mais cette partie se rattache par une connexité fort étroite à l'histoire des maladies elles-mêmes, et il en sera question dans un moment. Passons à la seconde branche des sciences médicales : je veux dire, à la physiologie.

Si l'anatomie considère les parties solides et liquides dont se compose tout ce que nous avons de matériel, la physiologie considère la force qui les pénètre, qui les anime et qui les meut, et je puis dire encore, qui forme nos organes, les développe, les épanouit dans les trois dimensions jusqu'à leur entier accroissement, et semble tenir en réserve d'admirables ressources pour réparer leurs pertes, comme si elle renfermait en elle-même d'inépuisables trésors d'organisation. La nature de cette force est à peu près inconnue. On suppose qu'elle tient à la présence, aux courants, à l'énergie, aux combinaisons instables et rapides des deux fluides impondérables qui produisent les phénomènes du magnétisme et de l'électricité. Mais, quelque facilité que donne une pareille hypothèse pour expliquer nos mouvements et même nos combinaisons intérieures, elle n'en donne point pour expliquer notre intelligence. On ne peut établir que la force dont il s'agit soit notre âme elle-même, car cette force croît et diminue; elle se retire, elle s'accumule, elle se concentre; en un mot, elle éprouve ces variations en plus et en moins qui n'affectent que la matière, et notre âme est immatérielle. D'un autre côté, cette

force tombe, décline, s'épuise, meurt, et notre âme est immortelle. Ce qu'on ne peut nier du moins, c'est que cette force est l'agent immédiat, et peut-être l'agent unique de notre âme, et que c'est par l'intermédiaire d'un tel ministre que notre âme reçoit les impressions qui la modifient, et exécute les volontés qu'elle forme, qu'elle retient, qu'elle modère, ou qu'elle lance comme autant d'éclairs à travers nos muscles, pour en mettre en jeu l'activité. Cette force est donc un organe de sentiment et de mouvement. Elle réside dans le système nerveux, avec lequel elle semble identifiée; elle y est nourrie par le sang artériel que lui envoie le cœur; et c'est de ce foyer de vie et d'action que, pareille à un astre central au milieu de ce système, elle rayonne sur tout le reste des organes; et que par le moyen des cordons appelés *nerfs*, lesquels sont eux-mêmes excités dans leur trajet par le sang des artères, elle porte et distribue dans toutes les parties de notre être le sentiment et le mouvement qui les vivifient. C'est par là qu'elle préside à tous les actes, à toutes les fonctions de notre économie ; car tout ce qui se passe en nous se rapporte à ces deux propriétés capitales : tout est sentiment ou mouvement. Ces deux propriétés n'en forment peut-être qu'une seule, laquelle aurait ainsi un double caractère ; et c'est pour éclaircir ce singulier problème, déjà touché, sinon résolu par Hérophile et Galien, c'est pour découvrir jusqu'à quel point le sentiment et le mouvement sont dépendants ou détachés l'un de l'autre, que les plus habiles physiologistes de nos jours, en Angleterre, en Allemagne et en France, ont cherché s'il est des nerfs exclusivement affectés, ceux-ci au mouvement, ceux-là au sentiment ; et

s'il en est de mixtes, ou qui soient à la fois sensoriaux et moteurs (1). Les expériences ont donné des résultats conformes à ces trois combinaisons, et, en général, selon que les nerfs ont une racine simple ou double; mais les limites qui séparent ces combinaisons ne sont peut-être pas encore assez déterminées; car, je l'ose dire, quelque chose que l'on fasse, il est comme impossible de comprendre et d'admettre que la sensibilité soit mise en jeu sans qu'elle entraîne des mouvements, et qu'un mouvement quelconque soit décidé sans qu'on y intéresse le sentiment. D'un autre côté, ces grands mouvements de locomotion qui nous transportent d'un lieu dans un autre et font varier indéfiniment nos rapports de situation avec les objets extérieurs, ces grands mouvements ont aussi leur principe dans le système nerveux; et comme nous avons le pouvoir de les exécuter d'une manière isolée, c'est-à-dire, celui-ci après celui-là, et réciproquement, ne doit-il pas s'ensuivre que les mouvements des bras, par exemple, auront leur point de départ dans une partie nerveuse tout autre que celle d'où partira le mouvement des jambes, et réciproquement? tout de même pour le bras droit par rapport au bras gauche, ainsi de suite. Or, ces spéculations, suggérées par des cas de paralysie où il y avait lésion de certaines portions du cerveau, ont conduit à faire des expériences qui ont conduit elles-mêmes aux plus étranges résultats. Muni de son cerveau et de son cervelet, un animal se tient en repos, s'il a la volonté d'y rester; mais ôtez-lui les hémisphères

(1) Voyez la discussion que cette importante question a soulevée dans le sein de l'Académie (*Bulletin de l'Académie royale de médecine*, t. III, pag. 69 et suiv.).

cérébraux, l'animal court en avant ; ôtez-lui le cervelet, il se précipite en arrière. Il semblerait donc que le principe d'un mouvement progressif est dans le cervelet ; que le principe du mouvement rétrograde est dans le cerveau, et que, dans leur état d'intégrité naturelle, ces deux organes se contrebalancent et gardent entre eux un équilibre dont la facile rupture est réservée à la volonté de l'animal : pareils à ces plateaux que la plus légère impulsion fait monter ou descendre. Ce n'est pas tout. On a cherché de la place pour le mouvement ; il en fallait bien aussi pour l'intelligence, laquelle est plutôt un résultat de sensibilité que de mouvement. Or, cette nouvelle place, où la prendre, si ce n'est dans le système nerveux, si ce n'est même dans le cerveau? car c'est par lui que nous pensons. Nous voici donc substituant un fait à un autre, et changeant un foyer de mouvement en un foyer d'intelligence, et par conséquent de sensibilité : sorte de conversion qui s'étend jusqu'au cervelet lui-même ; car il est des physiologistes qui, sur la foi de leurs expériences personnelles, ont ôté à cet organe tout principe de mouvement pour y placer la sensibilité la plus exquise. Enfin, qui ne connaît au moins de nom ces doctrines ennemies, dont l'une, en faisant siéger dans le cerveau l'intelligence et les volontés raisonnées, relègue les passions, les impulsions instinctives et irréfléchies dans ce réseau de nerfs entrecoupé de ganglions, qui, ne sortant point des cavités intérieures, et enlacé autour des viscères qu'elles renferment, leur donne une vie presque indépendante des autres nerfs ; et dont l'autre place et l'intelligence, et les volontés, soit raisonnées, soit distinctives, et ce qui ne diffère pas de l'instinct, tous les

penchants, toutes les impulsions, toutes les aptitudes, uniquement dans l'organe cérébral; jusqu'à désigner les localités de cet organe où tel talent, telle vertu, tel vice a pris domicile, ou plutôt droit de cité; tandis que le cervelet, siége de sensibilité pour les uns, et de mouvement pour les autres, devient ici, qui le dirait? l'organe promoteur de la reproduction! De tant de sentiments disparates, que conclure, Messieurs, si ce n'est que les actes du système nerveux sont prodigieusement compliqués; que, sauf quelques petites exceptions, les phénomènes du sentiment et de ceux du mouvement sont encore intimement confondus pour nous; que, pour séparer l'un de l'autre ces deux ordres de phénomènes, il faudrait à la physiologie des moyens d'analyse qu'elle n'a pas encore possédés; que, supposé cette première séparation faite, il resterait pour chaque ordre à démeler dans le système nerveux les conditions matérielles de tel sentiment ou de tel autre, de tel mouvement ou de tel autre? seconde difficulté plus effrayante encore que la première. Que si, pour l'aplanir, on a recours à l'anatomie comparée, cette ressource ne nous dira rien, sinon pour les instruments de sensations, tels que les yeux, les oreilles, etc., du moins pour les sentiments; car il nous est impossible de lire dans ceux des animaux, et de nous faire, par conséquent, un entendement comparé; et que, quant aux mouvements, il ne suffirait pas de les voir croître constamment avec des parties déterminées du système nerveux, de manière à conclure sans erreur de telle partie à tel mouvement, et réciproquement de tel mouvement ou de telle action à telle partie; il faudrait encore que cette coïncidence si difficile à constater

ne fût jamais démentie ni par les expériences artificielles ni par celles que fait la nature au moyen des maladies. Quel travail ! que de temps ! quelle patience, ou plutôt quelle audace ! et qui osera jamais former une telle entreprise, si ce n'est vous, Messieurs, si ce n'est l'Académie : l'Académie, qui ne meurt point, et qui vous impose le devoir de léguer à vos successeurs de grands travaux et de grands exemples ; l'Académie, qui compte dans son sein les plus habiles expérimentateurs, et les plus habiles professeurs d'une école justement célèbre, celle d'Alfort, qu'elle peut un jour rapprocher d'elle ; l'Académie, qui peut se ménager dans cette école les facilités nécessaires pour multiplier sur les animaux les plus utiles expériences? Non qu'il s'agisse d'immoler à une vaine et cruelle curiosité des êtres sensibles comme nous : dans les animaux que je sacrifie, s'écriait Démocrite, je ne cherche qu'à connaître et contempler l'admirable sagesse du créateur. Eh ! Messieurs, quelle perte pour l'expérimentation ! Six mille chevaux périssent annuellement à Paris, soit par des lésions accidentelles, soit par des maladies réputées incurables. On les abat, sans fruit pour la science. Deux maux à la fois : leurs souffrances sont inévitables, et elles sont stériles ! Que de vérités ensevelies avec eux non seulement sur la nature des accidents qui les tuent, sur les maladies propres aux espèces, et sur la durée moyenne de leur existence, mais encore sur les secrets les plus importants de notre économie ; soit qu'il s'agisse de ces actions nerveuses dont nous parlions tout-à-l'heure, soit qu'il s'agisse des modifications que les agents extérieurs impriment à nos solides et à nos

liquides, au sang et au reste des humeurs, dans la digestion, l'absorption, la respiration, les sécrétions et la nutrition; toutes fonctions qui, à vrai dire, ne sont qu'une absorption transformée et d'autant plus facile à pénétrer. Un seul vœu resterait à former peut-être; c'est que, sans rien ôter à la liberté de leur génie, les physiologistes qui tenteront d'éclaircir de pareils mystères songent à mettre dans leurs expériences plus de suite, d'enchaînement et d'ensemble, et que dans toutes les parties de l'Europe ils s'assujettissent à des plans convenus, et mieux concertés qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici.

De la connaissance des lois de l'économie vivante et saine, lois fixées par la physiologie, doit sortir l'hygiène privée et l'hygiène publique, deux branches des sciences médicales qui nous ramènent à ces intérêts particuliers et sociaux que j'ai touchés précédemment. A cet égard, la médecine civile, militaire, navale, a mille fois senti quelles améliorations il s'agirait d'introduire dans une infinité de services publics; dans les hôpitaux, dans les maisons destinées aux aliénés, lesquelles offrent encore presque partout l'aspect de la plus affligeante barbarie; dans les maisons de sevrage; même dans les églises, dont le séjour, pendant les froides humidités des hivers, est quelquefois si funeste aux organisations délicates; dans les prisons, auxquelles je voudrais donner des dispositions telles qu'elles fussent comme des hôtes pleins de douceur et de bonté, qui ouvrent à la misère, à la honte, au repentir, aux habitudes cruelles, un asile de paix, de tempérance, de travail et de protection; asile dont la propreté, l'ordre, et jusqu'au silence même, seraient

pour le criminel comme un langage inconnu et divin, dont le charme n'avait point encore touché son oreille ni son cœur, et qui l'avertirait qu'il existe entre les hommes des actions d'un autre caractère que les siennes, et une destinée plus heureuse que celle qu'il s'était faite. Peut-être que ses anciennes impressions seraient effacées par des impressions si nouvelles; peut-être que son cœur serait amolli et changé; ou si sa perversité demeurait implacable, l'administration du moins et la sévérité des lois seraient également justifiées. Que dirai-je de la nécessité d'établir des bains publics, nécessité si manifeste dans les grandes populations telles que celle de Paris? Que dirai-je sur le choix des eaux de blanchissage? Car n'est-il pas affreux d'appliquer sur sa peau un linge trempé dans la liquide pourriture d'un ruisseau tel que la Bièvre? N'est-ce pas, en quelque façon, revêtir la robe du Centaure? Quelques règles ont été prescrites par l'autorité sur la distribution des manufactures; mais puisque les travaux qu'on y exécute ont une action si continue et à la fin si profonde sur la santé des hommes, que dirai-je de l'obligation où seraient les architectes de se familiariser avec l'étude des diverses industries, afin de savoir approprier l'un à l'autre le bâtiment et le travail; de régler sur la distribution de celui-ci la distribution de celui-là; de réserver l'espace nécessaire d'une part au mouvement, de l'autre à la séparation des ouvriers; et de ménager enfin des courants propres à renouveler l'air et à modérer la température, comme on l'a fait pour les théâtres, comme on le peut faire pour tous les lieux de rassemblements, les écoles, les casernes, les tribunaux?

Je m'arrête, Messieurs : ce petit nombre d'exemples fait assez entrevoir quel champ sans limite nous aurions à parcourir, si nous suivions pas à pas tous les détails de l'hygiène civile, militaire, navale ; détails dont pas un seul cependant ne doit être négligé par vous, parce qu'il n'en est pas un seul dont la perfection ne soit nécessaire à la perfection du tout.

A la physiologie, à l'hygiène, qui s'appliquent à la santé, succède la médecine proprement dite, laquelle embrasse la pathologie et la thérapeutique, et dont le propre est de connaître et de traiter les maladies. A l'exception de ces maladies appelées maladies sans matière, qui dépendent de certains désordres inexplicables du système nerveux, et de quelques unes encore qu'il n'est pas nécessaire de caractériser, toutes les autres peuvent être envisagées, ce me semble, comme autant d'expériences physiologiques faites par la nature ; laquelle, après avoir choisi et peut-être créé l'irritant qu'elle veut, comme le dit Arétée, en dispose comme elle veut, le place où elle veut, ou par des lois de nécessité qu'il nous est impossible de comprendre ; soit qu'elle le distribue d'une manière uniforme sur tous les points de l'organisation, soit qu'elle le concentre sur un seul lieu, sur un viscère, sur une partie superficielle ou profonde. Dans tous les cas, l'irritant agit comme l'épine de Van-Helmont. Il met en jeu cette confédération, cette synergie qu'Hippocrate appelait le consentement universel des organes ; en d'autres termes, il provoque une réaction, un ensemble d'efforts qui manifeste et peut-être développe entre nos différents systèmes des intelligences ou des sympathies inconnues

jusque là. Et comme, en raison de la nature variable de la cause irritante, en raison du siége non moins variable qu'elle occupe, aussi bien qu'en raison de l'extrême différence des organisations, les expériences dont il s'agit ou les maladies sont prodigieusement diversifiées; comme c'est néanmoins dans ces expériences que le médecin doit intervenir, pour les conduire à une terminaison favorable, que s'ensuit-il, si ce n'est que, pour agir avec succès dans quelques unes, il est tenu de les connaître toutes? Mais quel moyen de les connaître dans leur totalité, avec une vie si courte, qu'un grand poëte a comparée au rêve d'une ombre? Au milieu de ses observations propres, au milieu de toutes celles de ses contemporains, quelque nombreuses et quelque variées qu'on les suppose, le génie trop à l'étroit sent que la nature lui cache encore plus de choses qu'elle ne lui en montre; et ne pouvant anticiper sur l'avenir, il s'élance dans les siècles passés, pour s'en approprier l'expérience. Ce génie, c'est vous, Messieurs; vous allez réaliser l'espérance et les plans du grand Boerhaave: vous allez reprendre la médecine dès ses fondements, et depuis Hippocrate jusqu'à nos jours. Vous allez tirer de l'ombre où elle dort, cette énorme foule d'observations disséminées sans ordre dans des milliers d'excellents ouvrages. Vous réunirez sur chaque maladie les observations qui la concerneut; vous les combinerez avec les vôtres; et après les avoir soigneusement comparées entre elles, vous consacrerez comme résultats irrévocables, et vous placerez au premier rang les points ou les faits à l'égard desquels tous les écrivains sont unanimes. Vous réserverez pour le second rang, et pour tous

les autres rangs subalternes, les points à l'égard desquels ils s'accordent tous, moins un, moins deux, moins trois, moins quatre, ainsi de suite, jusqu'à ce que vous soyez descendus à ces points douteux qui, faute d'un nombre suffisant de voix, manquent d'autorité et doivent être soumis à un examen ultérieur qui les fera rejeter ou admettre. Par ce mécanisme de pure arithmétique, déjà pratiqué par Hippocrate et par Boerhaave lui-même, vous construirez, à leur exemple, des aphorismes, des déterminations, des résultats de compte, car c'est tout un : résultats d'autant plus sûrs qu'ils seront tirés d'une quantité surabondante de faits observés dans des lieux, dans des temps et par des hommes très divers, et qu'ils seront dégagés de tout ce qui n'est que fictif ou hypothétique. Si jamais ce grand travail se fait, et s'il se fait par vous, la médecine aura reçu de vous toute la certitude qu'elle peut avoir; et après avoir ainsi posé sur leurs bases naturelles toutes les vérités qu'elle comporte, vous ferez évanouir devant elles cette multitude importune de questions oiseuses qu'élèvent de loin en loin des esprits faux, bornés, exclusifs, passionnés pour des chimères; questions vides, sans substance, aliments de discordes éternelles, que l'on n'agite que pour s'aigrir et non pour s'éclairer. En revanche, Messieurs, vous jetterez une lumière vive et nouvelle sur le caractère des maladies, sur leur marche spontanée, sur leur durée et leurs phases, sur les voies de solution qu'elles affectent, sur la doctrine des crises et des métastases qui sont liées l'une à l'autre; sur les rapports de fréquence et de mortalité que présentent les maladies avec les âges, les tem-

péraments, les travaux, les localités, les saisons; sur les affinités qui leur permettent de s'associer, de coexister, de se suppléer, de s'imiter l'une l'autre, et de se convertir l'une dans l'autre; sur les répulsions au contraire qui les portent à s'exclure et, en quelque façon, à se chasser mutuellement; sur le privilége qu'ont certaines maladies de ne paraître qu'une seule fois dans le même individu, tandis que certaines autres se remontrent de temps en temps, et sans cause perceptible, comme si elles tentaient de se changer en habitude : ainsi de suite, pour une infinité de problèmes importants qui trouveraient leur solution dans votre travail.

Du reste, cette revue générale des maladies serait incomplète, si elle n'embrassait les épidémies et les endémies; j'ajouterais les épizooties si je n'avais déjà touché cette matière, et si je n'étais pressé par le temps. L'histoire des épidémies fait une partie essentielle de l'histoire de l'espèce humaine. Ce qu'il importerait ici d'éclaircir avant tout, c'est la génération des causes productrices; et ces causes sont encore peu connues. Hippocrate et Sydenham ont fait voir qu'elles ne résidaient ni dans l'influence des lieux, ni dans les habitudes de régime, ni dans les conditions originelles de l'organisation. Ils les faisaient consister dans les secrètes et inexplicables altérations que contracte l'air extérieur. Mais si l'on ne peut nier, d'un côté, que des épidémies cruelles ont quelquefois succédé à des inondations, à des tremblements de terre, à des éruptions de volcans, toutes choses qui ont pu changer, au moins localement, la constitution de l'atmosphère, comme elles ont, à ce qu'il paraît, changé

la température moyenne de quelques parties du globe, il faut avouer, de l'autre, que des causes de cette nature ne sont entrées pour rien, au moins en apparence, dans la formation d'un grand nombre d'épidémies meurtrières, et que, relativement à la part qu'a pu y prendre une secrète inclémence du ciel, les observations météorologiques faites jusqu'à présent, malgré la suite et la précision qu'y portent depuis quelques années les plus habiles physiciens, n'ont ni renversé ni confirmé cette supposition. La question reste donc encore indécise; et jusqu'à ce que des recherches ultérieures aient permis de la résoudre, on sera réduit, ce me semble, à l'égard des épidémies, à considérer un petit nombre de points d'ailleurs très importants : sur leur succession; leurs retours à périodes fixes, leur marche sur la surface de la terre; sur leur caractère intrinsèque; sur leur danger selon les lieux et les personnes : comment, sous des apparences similaires, elles cachent un génie très différent; et l'inverse, comment, sous des apparences très différentes, elles cachent un génie similaire : point capital qui fait sentir quelles sont les difficultés du traitement; quelles sont les épidémies non transmissibles et comme isolées; quelles sont celles qui marchent sur les pas de l'homme, et franchissent avec lui les continents et les mers pour envahir et dévorer tout ce qui est humain; les hameaux, les bourgs, les villes, les cités opulentes : comme l'a fait la peste dans tous les siècles, et la variole, il y a mille ans; comme l'a fait plus récemment le double fléau venu d'Amérique; comme le fait sous nos yeux ce terrible choléra-morbus de l'Inde, qui, parti depuis peu d'années de

l'embouchure du Gange, a promené sa fureur des Philippines et des Mariannes à l'Ile de France, et vient de la porter jusqu'à l'embouchure du Volga, après l'avoir signalée dans la Perse, la Syrie et l'Asie-Mineure, et enlevé plus de six millions d'hommes : étranges migrations qui nous enseignent à quel point sont liées l'une à l'autre les destinées des peuples dans toutes les contrées de la terre, et quelle vigilance est imposée aux gouvernements contre l'invasion de ces fléaux non moins destructeurs que la guerre !

A l'égard des endémies, ou des maladies qui sont affectées à certaines localités, comme elles sont produites et entretenues, ici par des habitudes vicieuses, là par des aliments de mauvaise qualité; plus loin, par les émanations d'un sol marécageux ; ailleurs enfin par des causes absolument inconnues, il est visible, pour les endémies propres à la France, qu'elles ne disparaîtront de ce pays si favorisé d'ailleurs que par le concours de la médecine et de l'administration. Pour les éclairer l'une et l'autre sur l'étendue et la qualité des causes, vous jugerez qu'il serait nécessaire de reprendre ce grand travail de Topographie dont notre Société royale a proposé de si beaux modèles. Ce travail conduirait, vous n'en doutez pas, à des découvertes qui intéresseraient à la fois la médecine et toutes les branches de la prospérité publique. Quant aux endémies que les voyageurs ont rencontrées dans les différentes régions de la terre, peut-être vous semblera-t-il qu'une entreprise digne de l'Académie serait d'en écrire l'histoire, et de composer une géographie médicale ; vaste sujet pour lequel l'Allemagne a déjà rassem-

blé des matériaux, et qui permettrait de peindre sous leurs vraies couleurs et les variétés de l'espèce humaine, et l'action si puissante des différents climats, soit sur les indigènes, soit sur les étrangers venus d'Europe; car les Européens sont les seuls peuples que leur génie entreprenant ait jetés sur tous les points du globe. Et qu'on ne regarde point de telles connaissances comme stériles; c'est par là qu'une nation voisine, soigneuse de la vie des hommes, comme d'une valeur qui produit toutes les autres, a compris qu'ayant à transporter des troupes d'Europe sous le ciel ardent de quelques unes de ses colonies, elle devait les préparer par degrés à l'action de cet excès de chaleur et de lumière qui rend si dangereuses pour nous les régions équatoriales. Du reste, un jour viendra sans doute où, agrandie par les bienfaits du Monarque, l'Académie, à l'exemple de Buffon et de Linné, et surtout à l'exemple de Freind et de son noble ami Richard Mead, l'Académie enverra dans toutes les parties du monde de jeunes élèves dignes d'elle et de la France, et qui, sur les pas d'un Tournefort et d'un Alexandre de Humboldt, iront interroger au milieu des nations les causes qui leur impriment de si sensibles différences, et conspirent à leur ruine ou à leur conservation.

Le traitement des maladies étant, comme tout le reste, une chose purement expérimentale, il ne s'agirait pour chaque maladie que de soumettre les traitements divers dont elle a été l'objet à ce même mécanisme de comparaisons dont je parlais tout-à-l'heure, afin de reconnaître quel est le traitement que consacre le plus grand nombre de succès: car c'est évidemment celui-là qu'il faudrait

préférer. A l'égard des maladies incurables, ou de celles du moins qui l'ont été jusqu'à présent, peut-être est-il du devoir de l'Académie de tenter pour ces maladies de nouvelles expériences ; mais des expériences faites avec de tels ménagements, que tout y soit concilié, et l'intérêt de la médecine, et le respect dû au malheur. D'un autre côté, cette grande réforme que je propose de faire de toute la médecine peut tirer de l'oubli soit des remèdes, soit des méthodes tombées depuis longtemps en désuétude, mais efficaces contre des maladies même désespérées : en même temps qu'elle peut mettre dans vos mains tous les matériaux nécessaires à la composition non seulement d'une histoire de la médecine et de ses révolutions ; mais encore d'une histoire des maladies elles-mêmes ; histoire qui nous apprendrait avec exactitude quelles sont les maladies qui ont toujours persisté, et qui paraissent inhérentes à l'espèce humaine ; quelles sont les maladies éteintes ; quelles sont les maladies nouvelles ; quelle en a été l'origine, les progrès, le caractère primitif ; si ce caractère a changé avec les siècles ; si le nombre total des maladies croît ou diminue ; par quelles causes et dans quelles proportions ; si telle maladie prenant une intensité plus grande, telle autre s'affaiblit et tend à s'effacer ; si ce qui a été épargné par celle-ci ne l'est point par celle-là ; de sorte qu'au lieu de varier en plus et en moins, la somme des maux resterait à peu près constamment la même : conclusion désespérante que des hommes supérieurs ont soutenue, mais que je crois démentie par les faits ; car, après les grands vides que les épidémies laissent dans une population, souvent cette population se rétablit avec une

extrême rapidité : non que la nourriture soit plus abondante, comme on l'a dit, mais parce que les organisations qui ont survécu ont été comme retrempées par la maladie : elles transmettent plus facilement cette flamme de la vie qu'elles n'ont pas perdue ; elles la transmettent plus vive et plus féconde. On a fait la même remarque pour les animaux, après de grandes épizooties. Ce qu'on ne saurait nier du moins, c'est que, pendant des épidémies meurtrières, au milieu de la destruction générale, des complexions faibles et délicates prennent tout-à-coup une force et un développement extraordinaires ; tant il y a de variété dans nos organisations, et tant, par cette variété même, la nature se ménage de ressources pour la perpétuité de ses ouvrages ! Enfin, cette histoire des maladies nous dirait si parmi les maladies que l'on croit perdues, il en est qui se sont conservées, mais qui sont rares, qui se montrent de loin en loin, et qui, ayant été décrites par les médecins de l'antiquité, sont encore reconnues de nos jours, par d'habiles observateurs, comme l'a fait l'Espagnol Casal dans les Asturies ; comme l'a fait M. Dupuytren il y a quelques années dans l'Hôtel-Dieu de Paris ; et de même que, dans les annales du genre humain, on voit une dynastie succéder à une autre, un peuple à un autre, un empire à un autre ; de même aussi l'on verrait, dans cette histoire des maladies, que tel siècle a été marqué par la prédominance des affections inflammatoires, tel autre par la prédominance des affections bilieuses ou muqueuses, et tel autre enfin par des affections nerveuses, ou des affections d'un caractère mixte. Et comme ces grands changements supposent des changements corrélatifs qui se

passent dans l'intérieur de nous-mêmes, et qui affectent à la fois de grandes masses d'hommes, ce sont ces derniers changements, ce sont ces derniers états qui forment, si je ne me trompe, ce qu'on appelle constitutions médicales; constitutions plus ou moins permanentes, qui s'établissent, qui se décomposent, qui se succèdent, quelquefois sans dépouiller leurs apparences, et sans qu'il soit possible de dire encore si cette succession est assujettie à un ordre régulier, ou si elle est éventuelle et purement fortuite. L'art n'a conséquemment encore aucun moyen d'agir sur cette succession, pour la modifier dans des vues conservatrices. Les observations lui manquent sur ce point essentiel, comme Sydenham le remarquait avec douleur; mais ce que n'a point fait le passé, l'avenir le doit faire. C'est à vous, Messieurs, qu'est réservée une si belle initiative, et il suffira que l'Académie donne le premier exemple des recherches qu'il importerait de faire sur ce grand sujet, pour qu'elle laisse dans les fastes de la médecine un monument qui ne périra point.

Il est, Messieurs, un complément d'étude indispensable à la connaissance des maladies, c'est la recherche des altérations dont nos organes portent les tristes marques après la mort. Malgré les justes raisons que l'on a de croire que l'ancienne médecine, et spécialement l'école des Asclépiades, n'avait point négligé ce genre de travail, il est permis de le considérer comme tout moderne; et l'on ne peut nier que depuis environ deux siècles, et surtout dans ces dernières années, en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre, il n'ait pris un développement qui tient du prodige. Cette espèce d'ana-

tomie (appelée anatomie pathologique) a, dans une infinité de cas, redressé le diagnostic, dissipé les illusions des hypothèses, et justifié le médecin, en mettant au jour des désordres qu'il ne pouvait apercevoir même des yeux de l'esprit. Elle a fait découvrir des particularités de lésions qui ont conduit aux inductions les plus heureuses pour le traitement de quelques maladies chirurgicales, et même pour celui de quelques autres maladies, telles que l'apoplexie, le croup, etc. Le même attrait qui engageait les physiologistes à s'occuper des fonctions si cachées et si complexes du système nerveux, a engagé les pathologistes à s'occuper des maladies de ce merveilleux organe; et d'excellents ouvrages viennent d'être publiés sur cette matière. Les diverses transformations de nos tissus, et la production de quelques tissus accidentels, sont encore des objets mieux connus qu'ils ne l'étaient; mais, il faut l'avouer, quelles que soient les notions acquises à cet égard, elles n'ont rien appris encore ni sur l'origine de ces bizarres phénomènes, ni sur les signes qui la manifestent, ni sur les moyens de la prévenir ou d'en arrêter les progrès. Quant aux altérations que l'on rencontre après des maladies aiguës, après des fièvres qui ont été funestes, quelque apparence que présentent nos parties, il n'est pas toujours possible de passer avec sûreté de ce que les sens peuvent attester à ce que la raison peut conclure. La moindre erreur que l'on puisse commettre dans des cas semblables, c'est de confondre les effets avec les causes; et il est à craindre que cette méprise ne passe de l'esprit dans la pratique, et n'ait une influence malheureuse sur

toute la suite des actions. Mais la même source qui produit le mal produit aussi le remède ; c'est à la science à multiplier les épreuves, à les rectifier l'une par l'autre, et à se former ainsi dans elle une garantie contre elle-même.

Je m'arrête ici, Messieurs : je me borne à cette faible esquisse sur les travaux réservés soit à l'Académie tout entière, soit à la première de ses trois sections. Je n'aurai point la témérité de vous entretenir des travaux réservés aux deux autres. C'est un soin que je laisse à des esprits plus éclairés, à des voix plus éloquentes. Elles vous apprendront, à l'égard de la chirurgie, quels perfectionnements ont été portés depuis trente années dans cette science : quelle sage hardiesse préside aujourd'hui à l'application du feu ; comment d'habiles mains ont fait disparaître, par de simples sutures, les divisions naturelles de la luette et du voile du palais ; comment à une infirmité douloureuse de la dernière extrémité des intestins, maladie inconnue dans sa cause, incurable dans ses effets, une inspiration heureuse a substitué une incision linéaire, c'est-à-dire la maladie la plus légère et la plus facile à guérir ; comment, d'après les travaux de Scarpa et l'expérience de deux membres de votre Académie, la dépression et le broiement sont préférés presque partout à l'extraction, dans l'opération de la cataracte ; comment, dans toutes les fractures et spécialement dans celles du col du fémur, la position des membres qui relâche et détend les muscles est depuis longtemps employée avec succès pour favoriser la consolidation ; comment les méthodes d'amputation ont été améliorées par des procédés nouveaux et

des modifications ingénieuses; comment ce qu'ont pu faire des projectiles lancés par la poudre à canon, la chirurgie l'a osé faire à son tour, en enlevant la mâchoire inférieure : sorte d'imitation où le copiste a été supérieur au modèle, autant qu'un art consommé peut l'emporter sur une puissance tout aveugle; comment, par un procédé complexe dans ses détails et simple dans son action, cet art a fait évanouir les inconvénients et les dangers de l'infirmité dégoûtante qui succède quelquefois aux hernies étranglées; comment, dans le traitement des anévrysmes, une seconde ligature est appliquée au-dessous de la tumeur pour en fermer les approches au sang des artères voisines; comment l'extraction du calcul par une voie insolite prépare sur ce point de doctrine une révolution comparable peut-être à celle que fit la taille latéralisée; et comment enfin, pénétrant dans des replis comme inaccessibles, et jusque dans la profondeur de nos cavités, des mains audacieuses sont allées saisir des troncs artériels, et pratiquer sur ces gros vaisseaux, presque immédiatement émanés du cœur, des opérations qui ont été heureuses, mais dont la seule pensée eût glacé d'effroi vos prédécesseurs. Telles sont, Messieurs, si je ne me trompe, telles sont les principales conquêtes de la chirurgie. D'un autre côté, Messieurs, vous apprendrez avec quelle persévérance la chimie s'applique à séparer les éléments des corps; avec quel art merveilleux elle dégage une substance de la foule de celles qui la masquaient et la retenaient comme prisonnière; et avec quelle chaleur de bien public elle s'attache maintenant à poursuivre jusque dans les veines, jusque dans les chairs et les moindres

liqueurs des animaux, les traces les plus fugitives des poisons les plus subtils : expériences délicates, pénibles, hérissées de difficultés, et pourtant d'un succès presque infaillible, où la loi puisera tout-à-l'heure des moyens de conviction qui feront pâlir le crime et tourner contre lui ses propres attentats. Eh! quels services ne point attendre en effet, Messieurs, de vos lumières, de vos talents, de votre activité, de ce zèle ardent pour la science, qui, au milieu des embarras, et pour ainsi parler, au milieu du chaos d'une première formation, a pourtant fait naître au milieu de vous des productions du plus rare mérite! car ce n'est pas ma voix, c'est celle de la vérité même qui qualifie ainsi le beau travail que vous a présenté l'un de vous sur les épidémies, et quelques uns des rapports qui vous ont été lus sur les remèdes secrets. Quels riches matériaux un petit nombre d'années a déjà réunis dans vos mains, lorsque vous étiez environnés de difficultés sans cesse renaissantes, et que votre existence même était à peine connue! De combien de trésors ces premiers trésors ne seront point augmentés, lorsque vos suffrages auront désigné à l'auguste choix du Monarque les auxiliaires que vous désirez attacher à vos travaux et associer à votre gloire; lorsque, dans l'intérieur de la France et dans le sein des nations étrangères, les hommes les plus laborieux et les plus éclairés s'empresseront d'ajouter encore à l'éclat de leur propre gloire et à l'illustration de leur patrie même, en vous remettant le tribut de lumières que vous leur imposerez, et que vous leur paierez à votre tour, avec cette magnificence que la France porte partout avec elle! Heureuse confédération

des pensées ! notre alliance des esprits ! gages immortels de paix, de savoir et de liberté, qui rapprochent les nations, et forment entre elles ces liens doux et sacrés de famille, que Dieu, père des hommes et source de toute intelligence et de toute vérité, remet aujourd'hui dans la main des rois, pour le repos et la félicité du genre humain !

Pour moi, Messieurs, que ma place plus que mon talent destine à l'insigne et dangereux honneur d'être votre organe auprès du public, puissé-je, dans les comptes annuels que je dois lui rendre de vos travaux, me montrer le digne interprète d'une si noble compagnie ! Trop averti de mon peu de capacité par la grandeur de ma tâche, c'est en vous que je chercherai mes appuis ; c'est sur vous que je fonde toutes les espérances que je ne puis fonder sur moi-même. Votre génie suppléera à la faiblesse du mien ; c'est un droit que votre supériorité vous donne, c'est un devoir que ma sincérité vous impose. Unissons-nous pour le bien. Marchons ensemble vers le but glorieux qui nous est proposé. Soyons les serviteurs de la science, pour être les protecteurs de nos semblables, et les défenseurs de tant d'intérêts sacrés qui nous sont remis : que dis-je ? pour être les plus fermes soutiens de la morale et de la religion elle-même. Car, Messieurs, ce sentiment qui abaisse notre faible intelligence sous la majesté de l'intelligence éternelle ; ce sentiment qui nous avertit de la fragilité de notre vie, de l'avenir qui la suit, et du prix qui nous attend ; ce sentiment qui nous humilie pour nous élever, comme il élevait les grandes âmes de Boerhaave et de Newton, ce sentiment

peut-il se mieux former dans le cœur de l'homme que par la continuelle contemplation de cet abîme de merveilles rassemblées en nous-mêmes? Peut-il se mieux fortifier que par l'habitude de tout rapporter dans nos moindres actions à l'utilité des hommes? En effet, Messieurs, jetez les yeux autour de vous. Toutes les afflictions humaines vous environnent; tout le cœur de l'homme est devant vous, pour ainsi dire, saignant de mille blessures, déchiré de mille plaies cruelles. C'est vous qu'il appelle; c'est vous qu'il attend; vous êtes son unique espérance. Que de souffrances à soulager! que de consolations à répandre! que de larmes à tarir! que de vœux, d'attentes, d'espérances à combler! Muette de douleur, une famille est à vos pieds. Elle vous demande, pâle et tremblante, la vie de l'un des siens, d'un père, d'une mère, d'un enfant! Approchez, homme divin; dissipez ces ténèbres de mort: que les enchantements de votre art renouent les fils à demi rompus d'une vie si précieuse, et que des torrents de joie succèdent aux angoisses cruelles qui remplissaient tous les cœurs! Quels gémissements remplissent tes murs désolés, ville infortunée, Marseille! hier, noyée dans les délices et fière de ton opulence! aujourd'hui, plongée dans le deuil, dépouillée de tes richesses, et veuve de tes citoyens! Mais quel rayon divin perce la nuit qui te couvre? Qui te l'envoie? La religion et la médecine. Oui, Messieurs, votre existence tout entière est une existence de savoir et de bienfaits. Elle vous élève, si vous savez en être dignes, elle vous élève au-dessus des autres hommes; et c'est par là que les noms des créateurs de votre art ont été consacrés par

des apothéoses. Vérité, vertu, vous sans qui tout l'homme n'est rien sur la terre, vous qui imprimez sur cet être de néant tous les caractères de la divinité même, que l'Académie royale de Médecine soit votre sanctuaire ! C'est vous seules qui lui donnerez l'immortalité ! c'est vous seules qui la rendrez digne de notre glorieuse patrie et des augustes Princes que la Providence nous a conservés.

ÉLOGE

DE

M. le Baron CORVISART,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE LA SECTION DE MÉDECINE, LE 28 JUILLET 1824.

Jean-Nicolas Corvisart naquit le 15 février 1755, année remarquable dans l'histoire du monde par le tremblement de terre de Lisbonne, et dans l'histoire de France par les folles querelles de la magistrature et du clergé. La vivacité de ces querelles troublait l'État depuis quelques années, elles avaient fait exiler le Parlement de Paris ; et cet exil partagé par le père de Corvisart, procureur au Parlement, l'avait contraint de s'éloigner de la capitale. Il s'était retiré à Dricourt, petit village près de Vouziers, dans l'ancienne Champagne, et compris aujourd'hui dans le département des Ardennes. C'est là que Jean-Nicolas Corvisart reçut le jour. Bientôt l'instabilité des affaires, alors si commune en France, fit rappeler le Parlement, et le père de Corvisart revint à Paris avec toute sa famille. Il était riche, dit-on ; mais il aimait passionnément les ta-

bleaux, et cette passion lui coûta sa fortune. Il envoya son fils à Vimille, village voisin de Boulogne-sur-Mer, chez un oncle maternel, curé du lieu. Ce respectable ecclésiastique fut le premier maître de Corvisart. Il forma ses premiers sentiments et ses premières idées; il l'initia aux lettres françaises et latines. Une continuelle habitude avec les villageois fit que le jeune élève apprit aussi quelques unes de leurs chansons; des études plus sévères les lui firent oublier, et pendant plus de cinquante années elles furent comme entièrement effacées de son esprit. Cependant, après un si long temps, c'est-à-dire dans les derniers temps de sa vie, ces anciennes impressions se réveillèrent avec force. Corvisart se donna tout un jour le plaisir de chanter ces airs qu'il croyait perdus, et qu'il s'étonnait de retrouver; fait peu important sans doute, et peu digne de figurer ici, s'il ne servait à démontrer quelle est la singulière persistance de nos souvenirs, au milieu de ce torrent qui emporte et renouvelle sans cesse les parties matérielles de nous-mêmes.

A l'âge de douze ans, Corvisart fut reçu dans ce collége de Sainte-Barbe, d'où l'on a vu sortir tant de vertus et de lumières. Corvisart y acheva ses humanités. On se plaît à rechercher dans la vie des hommes célèbres les premiers traits de génie qui les révèlent à leurs contemporains. A cet égard, l'enfance de Corvisart fut toute négative; elle ne laissa point échapper de ces éclairs qui sont comme le présage d'un brillant avenir, et que l'avenir n'a que trop souvent démentis. Seulement, il se fit remarquer de très bonne heure par deux qualités qui semblaient en lui n'en former qu'une, parce qu'en effet la seconde pouvait bien

ranimer par les années. Élève assidu de ces grands hommes, Corvisart cultivait avec la même ardeur toutes les parties de la médecine et de la chirurgie. Admis dans la familiarité de ses maîtres, il devint leur ami et leur auxiliaire; il préparait pour eux les pièces qui servaient aux démonstrations. Ce fut dans une de ces préparations que Corvisart se fit au doigt une blessure, légère en apparence, mais qui lui eût coûté le bras et peut-être la vie, s'il ne se fût trouvé dans les habiles mains de Desault. On raconte que Corvisart suivait des yeux, sans s'émouvoir, les progrès du mal, et que, la montre à la main, il comptait de sang-froid le peu d'heures qui lui restaient à vivre; sorte de fermeté stoïque qui, dans Corvisart, n'était que celle de son imperturbable raison, et qui ne l'abandonna jamais.

Cependant le terme des études médicales et le temps des actes probatoires approchait pour Corvisart. Par une de ces contradictions étranges, que l'on ne rencontre que trop dans les institutions humaines, même chez les nations les plus éclairées, la Faculté, qui croyait faire assez de donner à ses élèves un enseignement borné, incomplet, sans suite, sans cohérence et comme mutilé, multipliait pour eux les épreuves, et y portait une rigueur excessive. Elle exigeait d'eux infiniment plus qu'ils n'avaient reçu: d'où nécessité pour eux de suppléer à tout par des cours particuliers. Encore les plus habiles professeurs n'entreprenaient-ils ces cours qu'avec l'agrément des professeurs titulaires ou privilégiés : agrément ou tacite, ou obtenu par cent formalités incommodes, et que le moindre caprice pouvait révoquer. Quoi qu'il en soit, les épreuves que subit Corvisart furent pour lui autant d'occasions de

faire admirer l'étendue de ses connaissances et la singulière solidité de son esprit : aussi eut-il, quoique le plus jeune, le premier rang dans sa licence. D'un autre côté, bien qu'également versé dans la médecine et la chirurgie, et déjà capable de pratiquer indifféremment l'une et l'autre, il était dans l'obligation d'opter, et il se prononça pour la médecine ; mû probablement par le pressentiment secret qu'en portant dans la médecine l'exactitude et la netteté des notions chirurgicales, il donnerait au diagnostic et au traitement des maladies intérieures un degré de précision et de sûreté que cette partie de l'art n'avait point reçu jusque là. Dans la thèse qu'il soutint, en langue latine, il prit pour texte cette question : « Si la pléthore suffit pour » produire l'évacuation menstruelle. » L'affirmative ne pouvait entrer dans un esprit justement détaché des théories mécaniques; de ces théories qu'il est impossible de bannir de la médecine, mais qui n'y doivent avoir qu'une autorité très limitée, même pour les phénomènes de mouvement qu'elles veulent expliquer : car, en admettant, contre toute vraisemblance, que les ressorts qui nous composent tirent de leur propre fonds la force motrice dont ils sont pénétrés, du moins ne saurait-on nier, d'une part, que pour les fabriquer eux-mêmes, il fallait une force qui leur fût antérieure, et qui les a faits ce qu'ils sont; de l'autre, que leur force actuelle ayant pour objet deux fins principales, l'une immédiate, qui est la conservation individuelle; l'autre éloignée, qui est la perpétuité de notre espèce, l'emploi de cette force ne saurait être fortuit, ni les mouvements qu'elle produit, éventuels et déréglés : d'où l'on peut voir que non seulement le mécanisme de

nos organes, ainsi que la force qui les vivifie et le met en jeu, mais encore les mouvements que cette force fait naître, la succession, l'enchaînement, le concert de ces mouvements admirables, l'appui mutuel qu'ils se prêtent, leur marche uniforme vers le but qui leur est marqué, dirai-je, leur subordination et leur discipline ; tout est prévu, tout est prescrit dans nous-mêmes, tout y est assujetti à des lois dont le plan s'exécute en nous, mais a été conçu et fixé hors de nous, puisqu'il nous précède et que nous en sommes l'ouvrage et l'expression ; à des lois qui échappent aux conceptions mécaniques, et dont il faut chercher l'archétype dans cette sagesse qui a tout fait et tout pondéré dans l'univers. Voilà ce que cache et ce que semble méconnaître le mécanisme grossier des écoles ; voilà ce qu'a rendu sensible le spiritualisme de Stahl et de Bordeu ; voilà ce qui frappait le sens droit et délicat de Corvisart, et ce qu'il a formellement établi dans sa thèse ; dans cette thèse écrite d'ailleurs du style le plus correct et le plus élégant.

En 1785, Corvisart fut reçu docteur-régent de la Faculté. L'usage était de prononcer un discours de réception. Il composa le sien sur « les agréments de l'étude de la » médecine et les désagréments de la pratique. » Ce discours n'est point venu jusqu'à nous ; mais le choix du sujet dit assez quelle était la situation de Corvisart, et quelle est celle de tout médecin qui sort des écoles, pour faire son entrée dans le monde, et réduire en acte ce qui n'a été jusque là que précepte, exemple ou spéculation. Quel attrait, en effet, dans ces études qui embrassent tout l'homme ; son organisation, ses développements, ses be-

soins, ses facultés, les merveilles de son intelligence, les changements, les altérations que lui impriment tous les agents de la nature, l'air, le climat, les aliments ; les travaux qu'il supporte, les habitudes qu'il se fait; les passions qu'il se crée ; les institutions et les lois qu'il se donne ! car, par son action sur lui-même, l'homme devenant en quelque façon l'œuvre de ses propres mains, semble, par là, s'associer au pouvoir divin qui l'a formé. Quel inépuisable fonds de vérités toujours nouvelles ! Et quelles vérités plus précieuses que celles qui apprennent à conserver? Conserver, n'est-ce pas créer perpétuellement? Et pour un cœur d'homme, est-il un plus digne objet de méditations et de recherches? Mais, lorsqu'à ces sublimités idéales succèdent les tristes réalités de ce monde, celles surtout que la médecine aspire à changer, la souffrance, la douleur et les maladies; lorsqu'il s'agit de transformer la science en art et de lui faire produire ce qu'elle a promis; en un mot, lorsqu'il ne s'agit plus de raisonner, mais d'agir, et de conserver en effet, quel embarras ! quelle incertitude ! que de tâtonnements ! que la science tient mal sa parole ! qu'elle fait passer rapidement de la richesse à l'indigence, de la confiance au désespoir, et de l'orgueil à l'humiliation ! Ce n'est pas tout : guérir une maladie et gagner une bataille, sont deux événements presque semblables, que l'ingratitude et l'envie travestissent l'un et l'autre, pour diminuer la victoire, ou pour en attribuer l'honneur à toute autre chose qu'au talent du général ou du médecin. Puissance trop bornée de l'art ; justice des hommes trop contentieuse et trop tardive; double source d'amertumes pour les médecins !

Corvisart s'en consolait par les enchantements de l'étude et les soins de l'enseignement. Antoine Petit avait fondé dans la Faculté plusieurs chaires, et spécialement une chaire d'anatomie, qu'il destinait au fils de l'un de ses amis. Corvisart occupait cette chaire en qualité d'adjoint. Au cours obligé d'anatomie, il joignait des cours de physiologie, d'opérations chirurgicales et d'accouchements. On le fit médecin des pauvres de St-Sulpice. Il porta dans ses nouvelles fonctions l'exactitude rigoureuse qui formait le trait dominant de son caractère. Qui le dirait? au milieu d'une vie si utile et si laborieuse, Corvisart touchait, peu s'en faut, à un entier dénûment. Son traitement annuel n'excédait pas cent écus; et plus d'une fois il fut réduit à la dure nécessité de faire des emprunts. Il s'en ressouvenait plus tard; et lorsqu'il se vit au sein de l'opulence, environné de jeunes ambitieux plus épris peut-être de sa fortune et de son crédit que touchés du rare mérite qui en était la source, il se plaisait à rappeler devant eux, et les anxiétés de sa longue misère, et les bienfaits qui l'avaient adoucie. Toutefois une seule pensée l'occupait dans sa détresse, c'était de vivre pour connaître, et se perfectionner par l'expérience; mais l'expérience que donne la pratique particulière est toujours lente et bornée. Il en est des maladies comme des talents; diversifiées comme eux, et comme eux séparées par les lieux et les époques : de sorte que réunir des talents dans une Académie, et les maladies dans un hôpital, c'est à la lettre y accumuler à souhait les dons, ou, si l'on veut, les accidents de l'espace et du temps. Corvisart sentait tout le prix d'une pareille réunion : il désirait vivement que

le soin d'un hôpital lui fût confié. Le hasard fit qu'une place de médecin fut vacante dans un établissement de ce genre qu'une dame célèbre avait fondé en 1778, du côté de Vaugirard. Corvisart se présenta chez cette dame et lui demanda la place dont elle seule pouvait disposer. La simplicité n'est pas toujours compagne de la bienfaisance. Il paraît qu'entre les deux interlocuteurs les paroles furent vives et singulières ; et ce qui prouverait que l'esprit de la dame se fourvoya dans le dialogue, c'est l'étrange condition qu'elle voulait imposer : elle exigeait que, pour traiter les malades de son hôpital, Corvisart prît perruque. Ce grotesque embellissement n'était point du goût de Corvisart ; il ne soupçonnait pas qu'en s'affublant d'un ridicule, on se rendît plus habile ; et comme l'*ultimatum* proposé ne souffrait point de restriction, il prit congé, rentra chez lui, et s'applaudissant d'avoir sauvé sa chevelure, se hâta d'écrire un billet fort poli, où toute négociation était rompue. Quelque poids qu'aient dans le monde les signes extérieurs, et particulièrement celui dont on voulait orner Corvisart, il ne faut pas que le respect qu'on leur porte dégénère en superstition.

Un dédommagement se préparait pour Corvisart. Hélas! il était loin de le prévoir et surtout de le souhaiter! Un homme doué des qualités les plus rares, et que son heureux génie avait rendu grand praticien de très bonne heure, Desbois de Rochefort, était alors médecin de l'hôpital de la Charité. Cet homme, dit M. le baron Desgenettes, cet homme saisissait d'un coup d'œil le vrai caractère des maladies ; il mesurait promptement et sûrement les ressources de la nature et celles de l'art. C'est lui, c'est Des-

bois de Rochefort qui, de son propre mouvement, a donné le premier exemple de ces leçons de clinique aujourd'hui si multipliées dans la capitale. L'intimité la plus parfaite l'unissait à Desault ; et pour peu que l'on se pénètre par le souvenir du caractère et du talent particulier de ces deux hommes, on concevra qu'avec son génie mixte en quelque sorte, et tenant à la fois de l'un et de l'autre, Corvisart devait leur appartenir. Une double sympathie l'avait depuis longtemps comme identifié avec eux ; et il arriva ce qui ne pouvait arriver qu'à lui, c'est qu'en raison de sa double aptitude, Desbois et Desault cherchaient presque dans le même temps à l'attacher à leurs fonctions, sous le titre de suppléant ou d'adjoint. Ainsi placé entre deux cliniques, car Desault lui-même était fondateur d'une clinique chirurgicale (et l'on sait quel éclat elle a jeté dans toute l'Europe), Corvisart médecin donna la préférence à la clinique médicale, et seconda de tous ses efforts ceux que faisait Desbois pour en jeter les fondements. Il avait pour témoin de son zèle en faveur des pauvres et en faveur de son maître et de son ami Desbois, le père Potentien, supérieur de l'hôpital de la Charité : homme d'un sens admirable, et à qui bientôt s'offrit l'occasion tout à la fois heureuse et funeste de faire reconnaître et récompenser les services de Corvisart. Une mort prématurée enleva Desbois de Rochefort. Ce grand professeur s'éteignit à la fleur de l'âge, laissant après lui, pour honorer sa mémoire, non seulement les nombreux élèves qu'il avait formés, et qui portèrent son nom dans toute la France, mais encore un ouvrage précieux sur la matière médicale ; précieux, ai-je dit, moins peut-être,

ainsi que l'a remarqué M. Desgenettes, moins par les notions d'histoire naturelle et de chimie qu'il renferme, que par le grand nombre d'observations et de vues pratiques que l'auteur y a consignées. Dépositaire des manuscrits de Desbois, Corvisart en publia la première édition en 1789, et pour mieux associer son nom à celui de son maître dans le souvenir de la postérité, il plaça à la tête de cette édition le touchant éloge qu'il lui avait consacré dix-huit mois auparavant, dans une des séances publiques de la Faculté. Ce monument d'une piété en quelque sorte filiale lui concilia tous les suffrages; et comme si la sainte protection d'un ami s'étendait au-delà du tombeau, ce fut à celle dont l'avait honoré son maître, ce fut à l'appui qu'elle lui donnait dans l'estime du père Potentien, estime dont ce vénérable et savant religieux faisait hautement profession; c'est à ce concours si honorable que Corvisart dut l'heureux changement qui s'opéra dans sa situation. Dès 1788, il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité. L'élève devint le successeur du maître; et la gloire du maître en reçut un nouveau lustre. Corvisart reprit et continua l'enseignement clinique; et dès ce moment, sa réputation, jusque là concentrée parmi ses confrères et parmi ses élèves, commença à se répandre au-dehors : chaque jour, elle s'affermissait de plus en plus; et sept années après, en 1795, lorsque la première école de médecine fut créée, la chaire de clinique ayant été comprise dans l'ensemble de ce grand et bel établissement, Corvisart, désormais sans rivaux, fut confirmé dans sa place, sans obstacle et sans hésitation. Seulement, son titre, sanctionné par la

livre que Corvisart proposait à ses auditeurs comme un guide à suivre ou comme un arbitre entre eux et lui ; et, du reste, si, maître de choisir entre tant d'autres ouvrages de pratique, il donnait à celui de Boerhaave et de Stoll une préférence si marquée, n'est-ce point parce qu'il sentait en lui-même quelque chose de cette puissance d'esprit qui les avait animés? N'est-ce pas lui, ne sont-ce pas ses vues élevées et fines tout ensemble qu'il retrouvait, qu'il appréciait, qu'il affectionnait en eux? Car telle était la trempe de son esprit, qu'heureux intermédiaire entre Desbois de Rochefort et Desault, il eût pu l'être encore entre Boerhaave et Stoll, comme Stoll l'eût été lui-même entre Boerhaave et Sydenham.

La prédilection de Corvisart pour son auteur favori donnait à ses leçons un caractère particulier. Ces leçons étaient vives, animées, spirituelles, étincelantes de clarté. Il ne s'y préparait jamais, précisément parce qu'il y était toujours préparé. Il portait habituellement dans lui-même un si riche fonds d'idées et de vues; son expérience personnelle était si étendue, il avait si bien réglé ses connaissances; elles s'appuyaient tellement l'une l'autre, qu'en rappeler une seule c'était les rappeler toutes; et l'on conçoit qu'un esprit si exact, si méthodique et si bien meublé, était toujours prêt à tout, et que son langage naturel était celui de l'improvisation ; de cette improvisation qui est pour ainsi dire l'allure du génie, et qui, en lui laissant toutes ses forces, lui découvre souvent tout-à-coup, par le feu de la parole, des vérités qu'il n'avait point aperçues jusque là. « Je veux en parlant me sentir à l'aise, disait

» Corvisart ; la contrainte d'une préparation me gêne ;
» elle éteint ma verve, elle m'ôte toute liberté. »

Cette liberté, du reste, il la portait plus encore dans la pensée que dans l'expression. Le commentateur de Stoll n'en était point l'esclave, il expliquait, il développait, il approuvait ; mais il corrigeait et blâmait avec une franchise égale. Il faisait à l'égard de Stoll ce que Stoll avait osé faire à l'égard de Boerhaave ; et de l'indépendance de ses commentaires, ses élèves retiraient un fruit plus précieux encore que des connaissances médicales ; ils apprenaient à penser par eux-mêmes.

Tel était Corvisart au Collége de France. Suivons-le dans l'hôpital de la Charité. En général, on n'admettait dans les salles de clinique, pour les soumettre à l'observation, que les maladies les plus graves et les mieux caractérisées. La visite achevée (et Corvisart la faisait chaque jour avec le soin le plus minutieux), il se rendait, suivi de ses nombreux élèves, à l'amphithéâtre réservé aux démonstrations. Là, Corvisart prenait la parole, et avec cette facilité d'élocution toujours la même et toujours admirable, il attachait l'attention de ses auditeurs sur chacun des malades qu'il venait de visiter avec eux ; il exposait avec ordre tous les signes que présentait la maladie ; et non seulement il prenait ces signes dans leurs sources nécessaires, je veux dire dans les lésions des fonctions, mais encore tout ce que pouvait offrir de perceptible une foule de signes fugitifs ; l'expression de la physionomie ; un regard ; un son de voix ; les nuances les plus délicates de la couleur et de la température ; les plus petits changements dans le volume et la forme des parties, la plus petite al-

tération dans le son des cavités; un cri, un geste, un mouvement, une attitude ; les modifications les plus fugaces de la respiration et du pouls ; le bruit le plus léger, les secousses, les tremblements ; toutes les inductions que l'art peut tirer de l'âge, du tempérament, du sexe, de la profession, de la demeure, des habitudes, des accidents antérieurs, et même des vices originels de l'organisation : comme il s'était enquis de tout, et qu'il avait tout saisi, il rappelait, comparait, appréciait, balançait tout, avec une justesse, une précision, une sûreté telles, que presque jamais il n'échouait dans l'établissement toujours si difficile du diagnostic : et ce premier point déterminé, la même sagacité le conduisait à déterminer tout le reste, et pour le prognostic et pour le traitement. Cependant la maladie marchait : il en faisait suivre les progrès divers ; il en indiquait les signes préparateurs ; il en marquait la concordance, soit avec les remèdes mis en usage, soit avec le travail spontané de la nature, soit avec le caractère primitif du mal ; et si enfin la solution était funeste, ce que tant d'autres redouteraient pour leur justification, il le réclamait pour la sienne ; il en appelait à la seule épreuve décisive, à l'ouverture. Avant d'y procéder, il reprenait l'histoire de la maladie ; il en retraçait les phénomènes, il en faisait ressortir les traits principaux ; et si la maladie avait été simple, il indiquait aisément, et les désordres intérieurs qui l'avaient produite, et ceux qu'elle laissait après elle ; mais si elle avait eu dans son cours une marche obscure et un caractère équivoque, il rattachait l'explication des phénomènes à une série d'hypothèses diverses dont il pesait les probabilités :

et dans cette reproduction du tableau de la maladie, faisant quelquefois figurer des signes qu'avaient négligés les élèves, mais qui avaient frappé l'œil du maître, et qui dans la question à résoudre faisaient pencher la balance plutôt en faveur de telle hypothèse qu'en faveur de telle autre, le maître se décidait enfin et prononçait son jugement. On ouvrait : et à chaque trait de l'instrument dans ces restes inanimés, une vérité en sortait qui confirmait ses paroles. Peindrai-je la joie des uns, la confusion des autres, l'étonnement de tous ? Peindrai-je surtout la honte et le désespoir des malveillants et des envieux ? Car.... Je n'achèverai point, par respect pour notre faible nature, et par ménagement pour des hommes qui trouvent dans leur malignité même leur condamnation et leur châtiment.

Cette supériorité en quelque sorte surnaturelle que Corvisart avait acquise dans le diagnostic, il la devait non seulement à la perfection de ses sens, mais encore à l'éducation qu'il leur avait donnée. Il faut qu'à cet égard il se soit plus d'une fois consulté lui-même, et qu'il se soit toujours fait la même réponse : car un point sur lequel il affecte de revenir dans ses ouvrages, un point dont il ne cesse de relever, je ne dis pas les avantages, mais l'indispensable nécessité pour les médecins, c'est cette éducation du toucher, de l'odorat, de la vue, et surtout de l'ouïe. Les travaux de quelques modernes, qui, formés à l'école de Corvisart, sont aujourd'hui l'honneur de la médecine française, les travaux de Corvisart lui-même, ont en effet démontré que la vue proprement dite ne transmettant à l'esprit que les phénomènes superficiels, ce sens trouve dans le secours de l'oreille un

supplément qui non seulement ajoute à son action, mais encore la surpasse infiniment, puisque secondée par le toucher, et même sans rien emprunter aux autres sens, l'oreille habilement exercée devient comme un œil qui, à travers les enveloppes extérieures, permet de lire dans les profondeurs de l'organisation. Ce trait seul peut nous apprendre ce qu'entendait Corvisart par l'éducation des sens; idée de laquelle il était préoccupé au point de la proposer aux écrivains comme un sujet fécond en développements du plus haut intérêt. Ce sujet touche en effet aux mystères mêmes de notre entendement : il conduirait à chercher jusqu'à quel point la justesse des combinaisons intellectuelles est subordonnée à celle des sensations, et réciproquement; il toucherait surtout à l'étroite dépendance où sont l'un à l'égard de l'autre l'ensemble de nos mouvements et celui de nos sentiments : deux ordres de phénomènes tellement liés entre eux qu'il suffirait de nous familiariser profondément avec le premier, pour connaître, prévoir, changer, ou produire toutes les modifications que le second peut éprouver. Mais sans entrer plus avant dans l'idée fondamentale de Corvisart, je ferai remarquer seulement, qu'outre les prodiges de sagacité qui répandaient une sorte de merveilleux sur sa clinique, il en était venu à ce point, qu'en jetant les yeux sur un malade, en étudiant son attitude, en écoutant sa respiration et les seules inflexions de sa voix, il en recevait des impressions tout à la fois si nombreuses, si rapides et si sûres, qu'elles le faisaient arriver, d'un trait, à la connaissance, et comme au foyer du mal. Bien plus : au-delà d'une maladie apparente pour laquelle il était consulté, il

lui est arrivé de démêler une autre maladie plus profonde, indépendante de la première, que le malade ignorait, et sur laquelle il ne songeait point à demander un avis. Tel fut le cas de ce malheureux qui se plaignait à lui d'une indisposition légère, et qui, atteint d'une affection grave du cœur, n'en avait aucun sentiment et n'en parlait pas. Corvisart la reconnut, et, l'homme retiré, il la signala à ses élèves, et annonça la fin prochaine du malade : triste prédiction que l'infortuné vint réaliser peu de temps après à la clinique. Rappellerai-je un second trait non moins significatif peut-être, ou qui suppose du moins une grande fidélité dans les impressions et les souvenirs ? Le hasard fait tomber les yeux de Corvisart sur un portrait : à l'instant, il s'écrie : « Si le peintre a été exact, l'original de » ce portrait est mort d'une maladie du cœur. » Corvisart avait deviné juste : l'homme était mort d'une maladie du cœur. N'est-ce pas là une ouverture faite par les yeux ? On a vu dans les hôpitaux des sœurs hospitalières et de simples infirmiers se former, au seul aspect des malades, une idée juste de l'issue qu'aurait la maladie; mais il n'appartient qu'aux organisations privilégiées, il n'appartient qu'aux esprits du premier ordre, de voir à cette profondeur, et de juger avec tant de vitesse et de sûreté.

Que manquait-il à la renommée de Corvisart ? Au Collége de France, à l'école de clinique, l'affluence des auditeurs se précipitait chaque jour à ses leçons. Et ce qui sans doute en relevait le prix à ses propres yeux, c'est que son confrère, son ami, son adjoint, son successeur, mon vénérable maître, le maître de tout ce qui est aujourd'hui l'espoir de la médecine, J.-J. Leroux, les honorait

de sa présence. Il venait s'y mettre au rang des élèves ; et ce trait de déférence, ou plutôt cet hommage d'un ami rendu à son ami, ajoutait encore au juste respect qu'ils inspiraient l'un et l'autre. Enfin le grand monde n'ignorait plus Corvisart ; et les succès qu'il obtint dans les rangs les plus élevés de la société achevèrent de mettre à sa célébrité le sceau de l'approbation publique.

Cependant, au milieu de nous, et dans le tumulte de nos discordes, un homme parut, que la fortune prit dans l'obscurité pour le mettre à la tête des armées, que la victoire porta jusqu'aux pieds du trône, et qui n'eut plus qu'un pas à faire pour consommer son élévation et sa ruine. Cet homme extraordinaire attirait à lui toutes les illustrations pour rehausser la sienne. Comme il honorait tout, il voulut honorer la médecine. Il appela près de lui Barthez et Corvisart ; et unissant, en quelque sorte, des mêmes liens la théorie et la pratique, la gloire de Paris et celle de Montpellier, il les nomma l'un et l'autre médecins du gouvernement. Bientôt Corvisart devint celui du chef de l'État ; et dès ce moment tout change pour lui : des devoirs nouveaux, étendus, impérieux, l'éloignèrent insensiblement des écoles, et firent succéder aux paisibles travaux de l'enseignement la vie toujours orageuse que l'on mène dans les cours. Toutefois, au milieu des embarras qui l'environnaient, et dont sa raison ferme et nette tranchait souvent les difficultés, Corvisart sut se ménager quelques loisirs. Il en profita pour composer sur les maladies du cœur un traité dont la première édition fut publiée en 1806, et la seconde en 1811. Il eut le juste soin d'attacher à l'une et à l'autre le nom de M. Horeau.

son élève, son ami, son collaborateur. Et du reste, cet ouvrage étant de toutes les productions de Corvisart celle dont se servira la postérité pour lui marquer sa place et juger les éloges dont il a été l'objet, qu'il nous soit permis de nous y arrêter un instant.

Les maladies du cœur ne sont ni rares ni nouvelles. Nées avec l'homme, elles se sont multipliées avec lui ; et si, dès que l'homme s'est occupé de lui-même, il eût osé se permettre d'ouvrir les corps qu'il osait brûler ou cacher dans la terre, les ouvertures eussent mis de très bonne heure ces maladies en évidence. Dès la plus haute antiquité, néanmoins, par exemple en Égypte, avant qu'Alexandrie existât, elles ont été sinon connues, du moins soupçonnées (1). Des traits indécis, des linéaments qui en ébauchent le dessin, sont jetés çà et là dans les premiers écrivains de la Grèce et de l'Italie. Galien a traité avec étendue des palpitations et de la syncope par inflammation du cœur ; du danger de cette inflammation pour les gladiateurs et les athlètes ; de l'inflammation, des fausses membranes, de l'hydropisie, de l'endurcissement squirrheux du péricarde ; il connaissait fort exactement les relations du cœur avec les artères, et quelques uns des changements que les altérations du premier de ces organes impriment aux battements du pouls et à la respiration. Il décrit surtout une maladie, celle du médecin Antipater, laquelle, par ses phénomènes, sa marche, sa terminaison malheureuse, représente tous les effets d'un

(1) Dans les courses qu'il a faites en 1829 sur le mont Liban, l'auteur de cet Éloge a rencontré beaucoup de maladies du cœur et des gros vaisseaux.

anévrysme du cœur et des gros vaisseaux. Il n'y manque que le nom. Arétée comprend les vices du cœur parmi les causes d'une respiration difficile. Cœlius Aurelianus traduit par maladie du cœur l'affection que ses prédécesseurs appelaient cardiaque. Enfin, comme on peut le voir dans la préface placée par l'illustre Testa à la tête de son grand traité sur le même sujet, malgré la confusion et l'obscure subtilité que l'on reproche si justement à la littérature des Arabes, on rencontre dans les écrivains de cette nation une foule de notions de détail qui autorisent à croire que dans les écoles de Tolède et de Séville, les maladies du cœur et de ses dépendances avaient été singulièrement approfondies, spécialement par l'homme qui fut honoré du titre de sage, d'illustre, d'émule de Galien, par Avenzoar.

Chez les peuples de l'Europe moderne, depuis qu'ils ont reçu les lettres bannies de l'Orient par la conquête, depuis qu'ils ont établi des écoles, des facultés, des académies et des journaux, depuis surtout qu'ils ont cultivé l'anatomie pathologique, il n'est presque point de maladie du cœur qui n'ait été observée. Les traités pratiques, les recueils des sociétés savantes, les compilations laborieuses et raisonnées de quelques écrivains, font foi de ce que j'avance à cet égard ; et sans m'engager ici dans des recherches superflues, il me suffira de citer, parmi tant d'autres noms, ceux de Rivière, de Fernel, de Baillou, de Bartholin, de Wepfer, de Willis, de Th. Bonet, de Lancisi, de Haller, de De Haen, de Storck, de Senac, de Lieutaud, de A. Portal, et surtout le nom de l'immortel Morgagni. Reprenez toutes les observations publiées par ces grands hommes, et voyez s'il est une des altérations

essentielles du cœur, de ses parties, de ses annexes, qu'e n'y soit consignée; voyez si, par une sorte d'expérienc anticipée, le nombre et la singularité de ces altérations ne vous préparent point à celles qui n'ont pas encore été découvertes.

Cependant, au milieu de tant de richesses, vous cherchez en vain ce qui pourrait seul les plier à votre usage. Les maladies du cœur peuvent exister une à une et à des degrés différents ; elles peuvent s'associer deux à deux, et former ainsi des milliers de combinaisons diverses. Chacun de ces états se manifeste par des signes propres; et comme alors l'action troublée du cœur peut troubler celle des poumons, du diaphragme, etc., à ces signès propres peuvent aussi se joindre ceux d'une respiration lésée, etc. : de part et d'autre, quel excès de complication! et pour y porter le jour, que restait-il à faire? Il s'agissait de reprendre chaque maladie du cœur, d'en bien déterminer la nature, le lieu, le degré, la simplicité, les complications, l'influence sur les organes voisins, et de lui attacher invariablement la collection des signes qui la manifestent dans toutes ces modifications. Faute d'avoir établi cette corrélation rigoureuse entre chaque maladie et ses signes propres, il est visible qu'on laissait tout dans le chaos, et que, privé d'un appui si nécessaire, on s'exposait dans la pratique à se méprendre sur les maladies du cœur, ou à les méconnaître complétement, ou à les confondre avec de tout autres maladies, et spécialement avec celles des organes respiratoires : sorte de confusion dont Corvisart n'avait rencontré que trop d'exemples, et dont peut-être lui-même ne s'était pas suffisamment défendu.

Une entreprise si difficile, Corvisart était seul en état de la tenter, et de la tenter avec succès. La preuve qu'il l'a pu, c'est qu'il l'a fait; et la preuve qu'il l'a fait, je la tire non des choses de son livre, qui sont de doctrine, de développements, de préceptes, mais des observations qu'il y a renfermées. Ces observations, c'est lui qui, pour la presque totalité, les a faites ou qui les a fait faire sous ses yeux par ses meilleurs élèves. Chaque jour, on les lisait dans les leçons. Or, ici, tout était public. La lecture faite, et la rédaction fixée par le maître, venait l'ouverture; et, j'emprunte ici les paroles de M. le baron Dupuytren : « Nous l'avons vu assigner, avec une précision » qui tenait du prodige, la nature, le siége, et, à quel» ques lignes près, la mesure des rétrécissements des » orifices du cœur et des gros vaisseaux qui en partent. »

Quoi donc! Corvisart était-il infaillible? Rassurez-vous : Corvisart s'est trompé, et il en convient; mais il s'est trompé si rarement et de si peu, que l'erreur même était admirable. Un jour, il annonce un liquide accumulé; on trouve une masse solide. Qu'importe? tout demeure dans l'observation; tout est intact, les signes, les raisonnements, les conclusions; tout est ferme; tout reste, moins pour expliquer l'erreur que pour la justifier. Mais le traité de Corvisart est-il complet? Non, sans doute : il est des choses qu'il n'a pu déterminer. Qui les déterminera? Il est des choses qu'il a prévues, qu'il a comme dérobées à l'avenir, et que l'avenir prépare. Quand seront-elles vérifiées? Par exemple, il n'ignorait pas qu'entre les mouvements du cœur et la composition chimique du sang, il existe des corrélations constantes et

prescrites par la nature : que les mouvements de l'organe altérés, la composition du liquide l'était elle-même ; et cela, des deux parts, dans des proportions infinies, que l'œil de l'homme ne peut saisir, que l'esprit de l'homme ne peut compter, que la parole de l'homme ne décrira jamais. Là commence pour lui le domaine, dirai-je l'abîme sacré où rien de nous ne peut plus pénétrer. Et l'inverse : il ne saurait être indifférent que le sang ait telle ou telle composition, pour que l'organe moteur le lance avec tel degré de force ou avec tel autre : si la résistance est extrême, à quoi peut contribuer encore la quantité du liquide à mouvoir, le tissu du cœur, ou se relâche et s'amincit, ou s'épaissit et se fortifie. Dans les deux cas, la composition du sang change, et nous rentrons dans le même cercle et dans les mêmes obscurités. Or, qui jamais se promettra de régler à souhait des éléments si variés et si mobiles : surtout s'il fait intervenir dans la question les inégalités d'énergie que portent avec elles-mêmes les pièces de notre organisation : pièces le plus souvent dépareillées ; les unes plus solides et plus vivaces, les autres plus faibles, plus fragiles, et d'une caducité toujours prochaine : d'où résulte un tout qui, pénétré d'une quantité fixe, originelle, héréditaire, immuable de vitalité, ne l'outre-passera jamais, et tombera au terme prescrit. Voilà, si je l'ai bien compris, voilà ce qui frappait Corvisart, ce qui lui faisait sentir si vivement les limites de son art, ce qu'il s'appliquait à lui-même, puisque vingt ans avant la maladie qui l'a tué, il l'avait prophétisée. Voilà pourquoi, n'accordant à la médecine qu'un pouvoir malheureusement très borné, il en accordait encore

moins à la chimie. Il voulait que l'impuissance de l'art fléchît sous l'autorité de la nature ; et lorsque, sondant les profondeurs de notre organisation, il rencontrait partout et sous tant de formes les traits de mortalité dont elle est empreinte, il s'arrêtait saisi de pitié devant l'espèce humaine, et, dans le désespoir d'en voir jamais changer la destinée, il semblait jeter sur elle le regard de la fatalité.

Je reprends mon sujet, et je termine par deux réflexions. Si, habitué dans la pratique à rencontrer si juste, Corvisart a pu se tromper, quel homme ne doit être en garde contre lui-même? et si des yeux si perspicaces et si exercés n'ont pas tout vu, qui peut se flatter de tout voir? De quelque prix que soient les ouvrages composés, depuis que le sien a paru, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, même celui de Kreysig, si estimé chez nos voisins, on peut, sans blesser les convenances, et surtout sans blesser la vérité, encore plus respectable qu'elles, on peut mettre en doute qu'ils le fassent jamais oublier. Qui lui ravira le mérite d'avoir ouvert de larges routes dans une contrée couverte de ténèbres, à travers les épines et les ronces? et ce mérite n'est-il pas incomparable?

Lorsque la question des prix décennaux fut agitée, son livre fut mis en parallèle avec un ouvrage qui, de même que le *Traité des maladies du cœur*, fera un éternel honneur à l'école de Paris : je veux parler de la *Nosographie philosophique* du modeste et savant Pinel. Arbitre entre les deux rivaux, le sage Hallé, qui tenait la balance et portait la parole, loua dignement l'un et l'autre, et ne prononça point. Son indécision venait de son intégrité. Placé entre ses deux amis, il songea que la postérité l'é-

coutait. Il ne décerna point la couronne; mais ne la donner point, c'était la partager; et du reste, lorsqu'il s'agit de comparer les productions du génie, pour préférer celle-ci à celle-là, où est la mesure commune ? et comment décider entre des valeurs qui n'ont rien de pondérable ni de matériel ?

Pour s'éclairer sur les maladies du cœur et des gros vaisseaux, Corvisart avait fait usage d'une méthode découverte et publiée en Allemagne vers l'année 1760. L'auteur de cette méthode, Avenbrugger, praticien de Vienne, homme plein de patience et de sagacité, s'était appliqué pendant sept années à l'étude des maladies de la poitrine. Le résultat de ses recherches était rédigé en style aphoristique, et formait une petite brochure de moins de cent pages. Ce livre parut en 1761 et en 1763. Il était excellent. On n'en parla point ou que très peu. *Habent sua fata libelli.* En France surtout, il était presque complétement ignoré. Notre curiosité, vive et dédaigneuse tout ensemble, ne lit guère, surtout ce qui vient des étrangers : c'est un reproche qu'ils nous font, et qui est mérité. Corvisart partageait l'ignorance commune. La lecture de Stoll lui fit découvrir le petit traité d'Avenbrugger. C'était un livre fait pour lui; il le lut avec admiration; et désormais la méthode d'Avenbrugger, qui est la méthode de la percussion, fut une de celles qu'il pratiquait habituellement dans l'étude des maladies. Elle l'avait conduit si loin dans l'art du diagnostic, qui était le sien propre; cet art était à ses yeux d'une telle importance, qu'il crut servir la médecine et l'humanité même, en publiant, en 1808, une traduction française du traité

d'Avenbrugger : traduction qu'il entreprit, moins pour faciliter l'intelligence du texte, que pour en faire ressortir l'excellence par les commentaires dont il l'accompagnait. Tout homme de bonne foi jugera ces commentaires d'un prix très supérieur à celui de l'original. On y prend une idée fidèle de ceux que Corvisart faisait de vive voix au Collége de France sur les aphorismes de Stoll : même richesse, même élévation, même originalité de vues, même variété, même critique, même profondeur, même indépendance, même liberté. Toutes les questions générales de médecine qu'il avait effleurées dans l'ouvrage sur les maladies du cœur; sur les altérations éventuelles ou fixes, physiques et chimiques de nos parties; sur l'inégale distribution des forces de la vie; sur les sympathies; sur les efforts spontanés de la nature; efforts heureux, malheureux, qu'il voudrait qu'on prît la peine de compter, pour en former la balance, et décider pour ou contre l'action ou l'expectation; sur les jours critiques, les métastases, la conversion des maladies, l'absorption des matières purulentes, les acrimonies diverses, et la génération des maladies organiques; toutes ces questions sont ici reprises, discutées, approfondies; et chemin faisant, Corvisart en touche quelques autres d'un intérêt plus immédiat peut-être et surtout plus piquantes : sur les querelles des solidistes et des humoristes; sur la succession des théories; sur leur stérilité dans la pratique; enfin, sur le danger des idées exclusives et la vanité des innovations, lesquelles se réduisent à n'être souvent que des transpositions ou des abus de mots. Je m'arrête sur cet ouvrage. On voit que si le traité des maladies du cœur

est éminemment un livre de pratique, le commentaire sur la méthode du praticien de Vienne est un livre de haute philosophie médicale. Dans le premier, l'écrivain manie avec légèreté les détails les plus fins et les plus délicats; il s'élève, dans le second, aux conceptions les plus hardies et les plus sublimes ; esprit plein de souplesse et de force qui se joue également avec des extrémités si opposées, et qui, dans son vol, répand partout la lumière.

La maladie organique dont il s'était le plus occupé, après les maladies du cœur, est celle que l'on connaît sous le nom de squirrhe du pylore. Il avait rassemblé sur cette affection de nombreux matériaux qui sont perdus pour la science. A la vérité, dans les thèses qu'ils ont écrites sur ce sujet, quelques uns de ses élèves ont inséré une certaine quantité de remarques et d'observations qui lui appartiennent : soit qu'il ait autorisé lui-même l'usage qu'ils en ont fait, soit par cette sorte d'infidélités, et, tranchons le mot, de larcins dont on lui a donné lieu de se plaindre plus d'une fois, et qui, du reste, ne l'ont point appauvri. Il ne comprenait pas qu'on le supposât l'ennemi des nosographies. Il convenait sans peine que les séries de tableaux dont elles se composent facilitent les études médicales : seulement il soutenait que les maladies ayant rarement ou la physionomie franche, ou le degré de simplicité qui permet de les ranger dans les cadres nosologiques, la connaissance de ces cadres servait peu pour la pratique. Trop averti de la courte portée de notre esprit en tout genre, il aimait à faire cette question : « Renonceriez-vous à ce que vous savez, pour apprendre » ce que vous ne savez pas? » Et il s'est trouvé des

hommes assez contents d'eux-mêmes pour lui répondre par la négative. La médecine étant toute d'expérience, et d'une expérience si difficile et si longue, il est deux espèces d'hommes qu'il ne pouvait souffrir : d'une part ces intrépides *devineurs* de maladies, hautains, affirmatifs, tranchants, et qui, dans les cas les plus douteux, ne doutent jamais ; de l'autre, ces jeunes écrivains qui, dans l'âge de l'inexpérience et de l'imagination, fabriquent d'un trait de plume des traités complets, des encyclopédies médicales, et les jettent fièrement dans le monde qui les dédaigne et les oublie. Quel contraste avec la conduite si réservée de Corvisart ! A quarante-deux ans, il n'est encore que traducteur ; à cinquante un ans, il ose produire de son propre fonds ; à cinquante-trois, il traduit et commente. A l'exemple des anciens philosophes, qui presque jamais ne quittaient les écoles avant quarante ans pour écrire, c'est à cet âge que le grand Boerhaave, l'illustre Stahl, et tant d'autres, mettent au jour leurs premiers ouvrages. Héberden (1) ne compose le sien qu'à soixante-douze ans, et Mead en avait soixante-dix-huit lorsqu'il écrivit ses *Præcepta* courts et substantiels si estimés de Zimmermann. Baglivi et Bichat forment, je l'avoue, de glorieuses exceptions ; mais c'est surtout ici que l'exception fortifie la règle ; ici, dis-je, où il s'agit de médecine-pratique ; et puissions-nous toucher à l'époque (car elle doit arriver) où la présomption qui porte à écrire prématurément sur une telle matière élèvera contre l'auteur un préjugé doublement salutaire, et pour les autres et pour lui-même !

(1) *Historia morborum.*

Maintenant, qu'était Corvisart dans le commerce de la vie, dans ses relations avec ses confrères et avec le monde, dans la familiarité avec ses amis? Qu'était-il avec lui-même et dans l'intimité domestique? le voici. Trop sincère avec lui-même pour faire sentir ses avantages, il était naturel et simple, peu affirmatif, respectant l'opinion d'autrui, ne renonçant point à la sienne, et, dans l'occasion, prenant son parti et le suivant avec fermeté. L'envie, la médisance, les basses passions de ceux qui n'ont qu'elles au défaut de mérite, il ne les comprenait pas, et si elles se montraient à lui, il les méprisait. Voilà ce qu'il était avec ses confrères; voilà ce qu'il était dans le monde; d'ailleurs, d'une probité rigoureuse, et d'une discrétion à toute épreuve; incapable de trahir le secret même d'un ennemi. Jamais homme ne fut plus fidèle à l'amitié. Il choisissait ses amis surtout parmi les hommes qu'il avait obligés, tant il croyait à la gratitude; à cette vertu, qu'il possédait au plus haut point; et soit qu'enfin il ouvrît quelquefois l'oreille à la secrète voix de sa supériorité, soit que se donnant tout à ses amis, il voulait qu'ils se donnassent tout à lui, la vérité, cette vérité dont le culte était sa religion, la vérité veut que je déclare ici qu'environné de ses amis, il se considérait comme un chef mis à leur tête, pour maintenir entre eux la discipline et l'union. Vice de cœur? non! mais effet nécessaire et peut-être caché d'une raison trop forte pour apercevoir et ménager de petites convenances et de petits égards. Cet homme, du reste, cet homme dont le monde avait une si fausse idée, que l'on a figuré comme un homme livré aux dissipations et aux emportements de la

joie, cet homme était d'un naturel morose et mélancolique. « Le Mesrour de Voltaire, disait-il, avait perdu » l'œil qui voit le mauvais côté des choses; je suis borgne » comme lui, mais c'est l'autre œil que j'ai perdu. » Cette complexion triste et nébuleuse le portait à dédaigner les hommes, à mépriser les louanges et les honneurs; mais, par un retour de cet amour-propre dont la chair de l'homme est comme pétrie, les hommages des hommes, les louanges, les honneurs, il les recevait: il les recevait moins pour s'enivrer d'un vain encens, que pour honorer sa place et appuyer son crédit : c'était une satisfaction, ce n'était plus un piége. Sans doute que l'ataraxie des philosophes n'a jamais été qu'une chimère. On conçoit qu'avec les dispositions chagrines de Corvisart, il ne se peut qu'un mouvement d'impatience et d'humeur (eh! qui peut s'en défendre!) ne lui ait quelquefois arraché des torts et n'ait quelquefois étouffé sa sensibilité; cette sensibilité contre les surprises de laquelle, d'ailleurs, la sévérité de sa raison le tenait en garde. Mais sa justice, qui n'était encore que sa raison, ne tardait pas à se réveiller et à le ramener, dirai-je à sa bonté, dirai-je à sa rectitude naturelle? Aussi cet homme qui avait ressenti si longtemps les horreurs de l'indigence, n'hésitait point à soulager celle des autres; et, encore une fois, soit sensibilité, soit justice, il rendait les bienfaits qu'il avait reçus, et les rendait avec usure. Mais sa bienfaisance était cachée; elle le serait encore, si nombre de quittances trouvées parmi ses papiers n'en avaient révélé non seulement le secret, mais encore toute l'étendue.

Quelle étrange opposition! Cet homme habituellement

si peu expansif, cet homme naturellement si triste et si concentré, Corvisart était passionné pour Virgile, pour Voltaire, pour Molière. Il savait par cœur presque tout Virgile : Virgile le plus pathétique et le plus harmonieux des poëtes ; et pour se délasser de ses ennuis et de ses fatigues, il lisait presque journellement les deux autres. Peut-être avait-il puisé dans le premier de ces deux écrivains, dans Voltaire, cette promptitude et cette agilité de l'esprit qui tournent si vivement autour des questions ; cette subtilité qui les pénètre, les dénoue, et met à nu l'idée qui en est le fond ; ce goût pour l'ironie ; en un mot, cette gymnastique prompte et souple que Corvisart portait dans la dispute, et qui, par des reparties piquantes, brusques, inattendues, lui donnait presque toujours l'avantage ; habile toutefois à faire retraite, quand il ne l'avait pas. Quant à Molière, qui jugeait de si haut la médecine, outre ce premier trait de ressemblance qu'avait avec lui Corvisart, il en eut encore un second fort singulier : le mélancolique Molière avait une gaieté intérieure qu'il jetait dans ses écrits : Corvisart, dans ses épanchements familiers avec ses amis, laissait échapper la sienne par des explosions vives, soutenues, brillantes, pleines de verve, où son esprit, jaillissant par éclairs, frappait et saisissait tout ensemble. Mais, au milieu de ces éclats, un visage nouveau venait-il à paraître, sur-le-champ tout ce feu s'éteignait : Corvisart reprenait toute la gravité de son naturel et de sa profession. Défiance des hommes? Oui, sans doute : défiance et défiance légitime, moins de leur méchanceté peut-être que de la

légèreté de leurs jugements, presque toujours faux et iniques, parce qu'ils sont précipités et superficiels.

Pour peindre des derniers traits le caractère de Corvisart, suivons-le sur un autre théâtre, dans ce palais, dans cette cour, où se pressent tant de respects et tant d'obéissances. Quand il aurait eu moins de droiture et de fermeté naturelle, Corvisart eût bientôt compris que la faiblesse, une complaisance servile, et d'autres soins que ceux de ses devoirs, l'eussent mal soutenu dans sa place, et le sentiment de son intérêt l'eût conduit comme l'a fait celui de sa propre dignité. Libre avec le maître, mais de cette liberté qui impose le respect par celui qu'elle sait garder elle-même, il contestait avec lui, s'il était nécessaire, et cédait non au pouvoir, mais à la vérité. Lorsqu'il fallut organiser le service médical de la cour, Corvisart n'accorda rien à la faveur; il ne porta dans ce service que des caractères et des talents qu'il avait éprouvés; et, chose décisive dans cette question si délicate, les choix qu'il fit furent ratifiés par l'assentiment public. L'antipathie que le maître marquait contre des amis de Corvisart n'altéra jamais son attachement pour eux : il les défendait, au contraire, il s'appliquait à dissiper ces ombrages, et il y parvenait. Dans la pompe de cette cour qui imposait par le faste, jamais sa convoitise ne fut émue, ni son désintéressement affaibli. Il ne voulait rien ni pour lui ni pour les siens, aux dépens de l'équité. Un jour, et il était loin de s'y attendre, il reçut des mains de l'empereur le brevet d'une place à laquelle son frère était nommé: « Permettez, s'écria-t-il, que je refuse pour » mon frère. La place exige une capacité qu'il n'a pas. Je

» sais qu'il est pauvre, mais c'est mon affaire. » Le ministre qui avait fait le travail était présent ; Bonaparte se tourna vers lui, et lui dit ces paroles : « En connaissez-» vous beaucoup comme celui-là ? »

Corvisart était assurément de ceux que la bonne fortune rend meilleurs. Bonaparte le sentait : il eut une occasion de s'expliquer sur Corvisart : « Honnête et habile » homme, » dit-il ; et il ajouta pour correctif : « Seulement » un peu brusque. » Brusque avec l'empereur ! Qu'en conclure ? C'est que, dans cette cour si soumise et si craintive, et, pour parler avec plus de vérité, dans cet abîme de servitude, où presque personne ne conservait une ombre même de liberté, Corvisart avait gardé la sienne. Le jour qu'il fut premier médecin, il croyait l'avoir perdue, et il en soupirait de douleur.

En 1803, dès l'institution de la Légion d'honneur, Corvisart fut créé officier de cette légion ; il fut ensuite créé baron, et commandeur de l'ordre de la Réunion. Admis en 1811 à l'Institut, il y communiqua un mémoire où il proposait pour sujet de prix cette question : *De sedibus et causis morborum per signa diagnostica investigatis, et per anatomen confirmatis.* Un Corvisart futur proposera, pour complément, ce second programme : *et de istius modi morbis ab exordio dignoscendis, et, vel statim tollendis, vel saltem in posterum cohibendis.* Au titre de membre de l'Académie des Sciences, il joignit ceux qui l'attachaient à la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Dans la plénitude de sa prospérité, comme il n'avait oublié ni ses amis ni ses bienfaiteurs, il n'oubliait ni les écoles ni les hôpitaux, berceaux de sa gloire et de sa for-

tune. Ses libéralités furent ressenties par la Faculté, par une société en faveur de laquelle il fonda un prix, par des physiologistes qui ne savaient où prendre de quoi continuer leurs expériences. Il fit élever une pierre monumentale à la mémoire de son ami Desault, à la mémoire de Bichat; de ce Bichat, enlevé de si bonne heure à la science, à la patrie, au genre humain. Sa vie était heureuse, parce qu'elle était plus que jamais utile et honorée. Mais, commencée dans les épreuves, c'est dans les épreuves qu'elle devait finir. Sa situation, celle de la France, celle de l'Europe, avaient été, comme sa vie elle-même, pesées dans les balances de ce jugement si parfait. Les chances de l'avenir étaient devant lui. Sa pénétration lui rendait présentes et la catastrophe de l'empire, et la catastrophe inévitable qui menaçait sa santé. En 1814, l'empire tomba. Une main fut tendue à Corvisart; Corvisart, en la bénissant, demeura fidèle à ses affections; et la générosité applaudit à cette pudeur de gratitude et à une sincérité si rare. En 1815, Corvisart eut une première attaque d'apoplexie. Son esprit, assis, pour ainsi dire, sur les ruines de ce corps d'une construction primitive si solide, jugea que le mal n'en était que plus grand, et que ces ruines ne pouvaient se réparer. Pressé par l'importunité de ses amis, il tenta des remèdes et fit des voyages; inutiles secours! Son esprit seul conserva jusqu'à la fin sa vigueur et sa lumière; et, le 18 de septembre 1821, la mort, qu'il appelait comme le dernier bien qu'il pût goûter en ce monde, termina lentement ses longues souffrances, et lui ouvrit les portes d'un monde meilleur. Il laisse pour héritier de sa fortune

et de son nom M. Scipion Corvisart, son neveu et son fils adoptif, dont la tendresse adoucit les amertumes de ses dernières années.

En 1820, lorsque le roi de France créa l'Académie royale de Médecine, Corvisart fut nommé membre honoraire de la section de médecine, au nom de laquelle ma faible voix vient de rendre à sa mémoire ce tardif et douloureux hommage.

J.-N. CORVISART a publié

1° Cours élémentaire de matière médicale, par Desbois de Rochefort. *Paris*, 1789. 2 vol. in-8.

2° Aphorismes sur la connaissance et la cure des fièvres, trad. du latin de Max. Stoll, avec le texte en regard. *Paris*, 1797, in-8.

3° Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerpti ex H. Boerhaave. *Parisiis*, 1802, in-8.

4° Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux, publié sous ses yeux par le docteur C.-H. Horeau. *Paris*, 1806, in-8. — 2e édition, *Paris*, 1811; — 3e édition, *Paris*, 1818, in-8 : cette troisième édition porte le nom de J.-N. Corvisart seul.

5° Nouvelle méthode pour reconnaître les maladies internes de la poitrine par la percussion de cette cavité, par L. Avenbrugger, trad. du latin et commenté par J.-N. Corvisart. *Paris*, 1808, in-8.—Les Commentaires étendus et importants ajoutés par Corvisart à l'opuscule d'Avenbrugger, font de cet ouvrage un livre vraiment original.

6° En l'an IX, conjointement avec J.-J. Leroux et A. Boyer, Corvisart fonda le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*. Paris, an IX-1817. 40 vol. Corvisart a fourni divers mémoires à ce recueil.

ÉLOGE

DE

C.-L. CADET DE GASSICOURT,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 26 MARS 1825.

Charles-Louis-Cadet de Gassicourt naquit à Paris, le 23 janvier 1769, de Louis-Claude Cadet de Gassicourt et de Thérèse-Françoise Boisselet. Son père, chimiste et pharmacien célèbre, était de l'Académie des Sciences et de l'Académie Impériale des curieux de la nature. Depuis longtemps les diverses branches de l'art de guérir avaient été cultivées dans sa famille. C'était un patrimoine que le père léguait à ses enfants, comme dans la famille des Asclépiades. Sa mère était d'une beauté extrême; et par la ligne féminine, elle descendait d'Antoine Vallot, premier médecin de la reine Anne d'Autriche, et par la suite premier médecin de Louis XIV. Elle était par conséquent l'alliée de son mari avant d'être sa femme; car le père de Louis-Claude-Cadet était l'un des arrière-neveux de ce même Vallot si décrié par Guy-Patin, qui ne lui pardonnait point d'avoir adopté le laudanum, l'émétique et

le quinquina. Charles-Louis Cadet de Gassicourt avait donc été formé en quelque façon dans le sein de la médecine ; et s'il est vrai, comme le remarque La Mothe le Vayer, que chacun de nous, en venant au monde, rencontre des volontés toutes faites qui l'attendent, pour s'emparer de la sienne et la déterminer, on peut dire que l'amour des sciences était dans Cadet de Gassicourt un sentiment héréditaire qui coulait en lui avec le sang, et que sa carrière était toute tracée dans les exemples et les traditions domestiques.

Il fit ses premières études au collége de Navarre, où il eut pour condisciples les deux princes de Saxe, Louis et Joseph ; l'abbé de Brienne, qui soutint thèse en hébreu, en syriaque, en samaritain ; les deux frères André et Marie-Joseph Chénier, si égaux par le talent, et si divers par la destinée. Il fit ensuite sa rhétorique au collége Mazarin. Là il reçut les leçons de cet abbé Geoffroy, devenu depuis si fameux par son aversion pour les philosophes et son ardente complaisance pour le despotisme. L'élève ne marcha point sur les traces du maître. A l'âge flexible où se trouvait alors Cadet de Gassicourt, il se fit dans ses idées une de ces révolutions qui se rattachent de plus près qu'on ne pense aux révolutions politiques, et qui tiennent, d'une part à l'extrême diversité des esprits, et de l'autre à l'opposition, ou plutôt à l'espèce d'inimitié qui se rencontre quelquefois entre les préceptes de l'école et ceux de la famille. A l'école, l'âme tendre et neuve de Gassicourt s'était ouverte tout entière aux sentiments religieux ; elle s'en était vivement et profondément pénétrée ; elle en était comme pétrie ; et dans les

élans de sa ferveur, il écrivait à son père que désormais il était revenu des illusions d'ici-bas (il n'avait pas douze ans), et que sa résolution était prise de s'enfermer dans une solitude, pour y sanctifier toute sa vie par les austérités de la pénitence. Son père sourit d'une résolution si ferme; il n'en dit mot à son fils, et se contenta de l'admettre à sa table les jours où il recevait quelques uns de ses confrères de l'Académie. Or, quels confrères! Lalande, d'Alembert, Condorcet, Fourcroy, Bailly, Vicq-d'Azyr: quels noms! quels hommes! quels talents! mais aussi quel redoutable fonds d'hérésies! et que leur dangereuse éloquence eut bientôt fait du néophyte un transfuge! Non qu'il soit permis d'approuver une défection si prompte et un changement si facile: qu'y retrouvons-nous en effet? que l'étrange instabilité de nos idées: et quel âge en est préservé? Seulement, pour peu que l'on veuille réfléchir à la versatilité de nos jugements, aux causes qui la font naître et la tournent en habitude; aux tristes effets qu'elle entraîne dans nos sentiments, nos volontés et nos actions, on finit toujours par souhaiter que les différentes parties de notre éducation soient liées entre elles par une harmonie plus parfaite, et que nos pères, nos précepteurs, nos institutions, nos lois et le monde lui-même, mettent dans les leçons qu'ils nous donnent plus de concordance et d'uniformité. Que ne serions-nous pas, s'il ne fallait pas sans cesse désapprendre?

Ses humanités achevées, Cadet de Gassicourt dut prendre une profession. Il choisit la profession d'avocat; mais à l'étude rebutante des lois, il associait une étude pleine

de charmes, l'étude de l'histoire naturelle : et tandis qu'il suivait les heureuses inclinations qu'il avait reçues de la nature, en contribuant à fonder le Lycée, illustré depuis par le talent de Deparcieux, de Fourcroy, de La Harpe, et à créer une société de bienfaisance judiciaire, qui devait épargner du temps et des frais à ceux que leur malheur condamne au supplice de plaider, il composait sur différents points de ces études favorites des mémoires pleins d'intérêt, que Buffon lui-même honora de ses suffrages. Possesseur de quelques objets fort rares et fort recherchés, Gassicourt en fit hommage, partie à l'Académie, partie au Cabinet du Roi. Le peintre de la nature qui présidait alors à cette précieuse collection voulut marquer sa gratitude au jeune Gassicourt; et qu'on me pardonne le récit que je vais faire : il serait indifférent, s'il ne touchait qu'un homme vulgaire; mais il s'agit d'un écrivain du premier ordre, d'un de ces hommes qui font la gloire des nations, et qui, par la richesse et la force de leur esprit, se forment jusque dans la postérité la plus reculée un empire qui ne finira point. La postérité jouit de leurs ouvrages. Les contemporains jouissent surtout de leurs faiblesses; car ces faiblesses, en les rapprochant de nous, semblent nous rapprocher de leur génie, ou du moins nous en dédommager. Un jour donc, Buffon invita les deux Cadet, père et fils, à un léger repas du matin. Avec quelle émotion le jeune adepte franchit le seuil du sanctuaire! Le dieu avait souffert toute la nuit, et se fit attendre quelque temps; mais enfin il parut : il parut dans cette magnificence de toilette et dans cette solennité d'attitude dont Hérault de Séchelles a fait une

peinture si vive, et que Buffon semblait transporter, en écrivant, dans la pompe de ses paroles. Il était précédé d'un valet de chambre, et suivi de deux secrétaires, qui prirent place à deux tables différentes, l'une à droite et l'autre à gauche. Il s'excusa de son retard avec politesse, et vint se fixer lui-même entre la table où l'on avait servi, et un petit bureau, où il se mit à continuer une lettre qu'il avait commencée. Tout en écrivant, tout en conversant avec ses convives, et prenant un peu de chocolat, il s'interrompait pour occuper les deux secrétaires, et dicter à celui-ci la description d'un animal rare et nouveau; à celui-là des considérations générales sur la minéralogie : passant ainsi de la composition à un entretien familier, et de l'entretien familier à la composition, avec une présence d'esprit, une liberté d'idées, une suite, un choix, un à-propos d'expressions, qui ne permettent pas de supposer que cette petite scène eût été préparée. L'était-elle cependant? Ce vaste et sublime génie aspirait-il à la petite vanité d'étonner un jeune homme par un artifice de théâtre, afin de lier désormais dans sa mémoire le nom de César à celui de Buffon? Cadet de Gassicourt se l'est imaginé; mais l'en devons-nous croire? Quelle flexibilité ne prend point un esprit naturellement souple et fort, que la méditation porte rapidement sur des milliers de séries d'idées et de combinaisons diverses; qui se les rend familières par la répétition; qui s'identifie avec elles, et finit par les reproduire à souhait, et par s'élancer de l'une à l'autre, à des extrémités opposées, sans transition préliminaire, sans embarras et sans confusion! Si jamais entendement a été capable de se jouer ainsi avec ses propres

richesses, c'était sans doute celui de Buffon; de l'auteur de tant d'écrits immortels; de ce génie étendu et élevé qui, promenant ses regards contemplatifs sur les œuvres du créateur pour les peindre aux regards des autres hommes, se pénétrait de la beauté de ces divins modèles, et en traçait des tableaux pleins de chaleur et de sentiment, où tout, jusqu'au détail le plus minutieux et le plus aride, prend de la grâce et de la dignité, et où semblent respirer toute la grandeur et toute la majesté de la nature. Au milieu de tant de nobles conceptions, où trouver place pour des supercheries d'enfant?

Cependant Gassicourt poursuivait avec ardeur sa principale étude. En 1787, il fut reçu avocat, et depuis 1787 jusqu'à 1800, c'est-à-dire pendant une période de treize années, dont plus de dix furent marquées par les sinistres événements d'une révolution sans exemple, Gassicourt fut enveloppé dans les agitations et les périls qu'entraînait avec soi ce grand phénomène politique. On le vit s'exercer tour à tour dans les fatigues du barreau et dans des compositions littéraires de genres très différents; et, ce qui est d'un prix infiniment plus relevé sans doute aux yeux de tous les hommes, on le vit signaler plus d'une fois son humanité, son désintéressement et son courage par des actes pleins de noblesse et de générosité. Les infortunés surtout pouvaient disposer de lui comme d'un bien qui leur était propre. On se rappelle encore avec intérêt ce jeune couple dont l'amour, l'innocence et le malheur ont été célébrés par Marmontel. Annette et Lubin, ces deux orphelins de Bezons, protégés autrefois par M. de Saint-Florentin, achevaient tristement leur carrière,

chargés d'enfants et plongés dans les horreurs de la misère et des procès. Je ne sais quelle heureuse inspiration suggéra l'idée de remettre leurs affaires entre les mains de Cadet de Gassicourt. Gassicourt fut pour eux un second Saint-Florentin. Il retira leur vieillesse affligée des épines de la chicane; il améliora leur situation, pourvut aux pressantes nécessités de toute la famille; et grâce à l'exemple qu'il avait donné, les derniers jours de ces deux enfants de la nature, toujours épris l'un de l'autre malgré les glaces de l'âge, furent embellis par la bienfaisance publique, comme leur printemps l'avait été par la vivacité de leurs feux mutuels.

Des services plus importants, un dévouement plus méritoire devaient encore honorer le caractère de Gassicourt. Le parlement de Besançon avait condamné, d'abord à la peine capitale, et, après révision, aux galères perpétuelles, un homme dont le crime apparent était le meurtre de sa sœur de complicité avec son frère, et dont le crime réel était de n'avoir point livré ce frère contumace, et qui seul était coupable. Après cinq ans de prison et trois ans de galères, ce malheureux, désormais sans fortune, sans famille, sans consolation, affaibli, exténué par des maladies cruelles, trouva enfin dans Gassicourt un défenseur dont le zèle et l'éloquence lui rendirent les deux seuls biens qui puissent donner quelque prix à la vie elle-même; je veux dire, l'honneur et la liberté! Ce triomphe de l'équité sur la justice, obtenu en 1792, mit dans les mains de Gassicourt les moyens d'arracher plus tard une autre victime aux mêmes douleurs et à la même ignominie: et si je ne parle point ici de l'aversion qu'il manifestait

dès lors contre les charlatans, ni de la sentence qu'il fit porter contre l'un d'entre eux, on ne me pardonnerait pas de taire le généreux oubli qu'il montra de lui-même, dans ces jours de confusion, d'aveuglement et de fureur, où l'on ne gouvernait plus en France que par des assassinats, et où les sentiments les plus doux au cœur de l'homme, l'amitié, la gratitude, la piété filiale, l'ombre même d'un intérêt pour les siens persécutés, étaient punis du dernier supplice. Le 1er septembre 1792, il apprend que son oncle M Cadet de Chambine est dans les prisons. Cadet de Gassicourt vole à la Commune, alors souveraine absolue; il prie, il presse, il conjure, et ses bourreaux amollis remettent leur proie dans ses mains. On connut, par les horreurs du jour suivant, à quel danger M. de Chambine échappait. Ce danger, Gassicourt l'encourut lui-même, en 1795, à l'époque où le corps politique le plus monstrueux qui fut jamais, entreprit de continuer, et peut-être de perpétuer son autorité par son autorité même. Gassicourt présidait alors l'une de ces nombreuses assemblées de citoyens qui, justement révoltés d'une telle insolence après une si longue tyrannie, en appelèrent à la force, et tentèrent de briser le joug, les armes à la main. La victoire décida contre eux le 13 vendémiaire, ou 4 octobre; et les fauteurs d'une résistance si légitime furent envoyés après leur défaite devant des tribunaux. Gassicourt y fut condamné à mort; et comme il était caché dans une retraite impénétrable, il n'y eut qu'un vain simulacre d'exécution. Heureusement le sang versé jusque là avait produit une sorte de satiété; non que l'humanité fût rentrée dans les âmes : on avait

seulement changé de vice; la cruauté avait fait place à la corruption: et soit par une nouvelle façon de mépriser la vie des hommes, soit par le secret aveu qu'ils ne pouvaient plus l'ôter sans péril, les maîtres la disputaient, pour ainsi dire, avec moins d'âpreté : aussi, après une proscription de treize mois, le jugement qui condamnait Gassicourt fut annulé, et on lui permit de rentrer dans sa famille et de reparaître dans le monde.

Rendu à la liberté et à lui-même, Cadet de Gassicourt retrouva toute l'activité de son esprit, et reprit ses travaux littéraires et politiques. Il avait publié, dans le recueil *des soupers du jeudi*, quelques unes de ces pièces fugitives d'un tour enjoué et naturel, qui échappaient sans effort à la facilité de son talent : aimables et légères productions dont il a orné depuis beaucoup d'autres recueils. Dans cette même année 1795, où sa vie fut si fort compromise, il avait mis au théâtre un petit drame d'un genre tout nouveau, qui a fait depuis beaucoup d'imitateurs. Ce drame était *le Souper de Molière*. Gassicourt y fait figurer quelques uns des premiers hommes de ce siècle, qui a été le premier de tous les siècles. Il les représente au moment où, réunis dans la maison de Molière, à Auteuil, et troublés par les vapeurs du vin et la chaleur des propos philosophiques, ils s'aigrissaient contre les maux de la vie, au point de n'y trouver de remède que de se jeter dans la Seine. Cette résolution bizarre allait, dit-on, s'exécuter; le sage Molière était dans une pièce voisine : on l'avertit, il accourt : il en appelle, comme la femme de Macédoine, à Philippe à jeun : et le lendemain, en effet, nos philosophes furent, à leur réveil, un peu honteux.

mais enfin charmés d'être encore vivants, et le plaisir fit supporter la honte. Quoi qu'il en soit de cette scène extravagante, pour oser la traiter au théâtre et pour peindre ceux qui l'ont jouée sous leurs vraies couleurs, il fallait une grande hardiesse et tout l'esprit qui devait la faire pardonner. Le suffrage du public apprit à Gassicourt qu'il n'avait pas trop présumé de lui-même. Ici la fable, ou, si l'on veut, le conte était donné par l'histoire : l'auteur n'avait à y mettre du sien que les développements et les mouvements du dialogue ; mais dans d'autres compositions du même genre qui ne sont point sorties de son portefeuille, et spécialement dans une sorte de roman à compartiments épisodiques, dont l'intrigue et le nœud se forment à bord d'une corvette, entre des passagers qui se rendent d'Europe en Amérique, Gassicourt a prouvé qu'il était capable, non seulement d'invention, mais encore de ces combinaisons suivies qu'enfante une tête dramatique. Peu de temps après le Souper de Molière, Gassicourt fit paraître une histoire des sociétés secrètes : ouvrage plein d'attrait pour la curiosité, et qui fut recherché surtout en Allemagne, où les imaginations sont plus éprises de tout ce qui est mystérieux, et où les sociétés de cette nature se sont multipliées plus que partout ailleurs. Gassicourt cherche quelle est l'origine de ces sociétés. Il remonte jusqu'aux initiations pratiquées par les prêtres de l'Inde et de l'antique Egypte, adoptées par les Grecs, introduites dans les écoles des philosophes, et spécialement dans celle de Pythagore : il passe ensuite aux singulières institutions du vieux de la Montagne, à celle des Templiers, à la destruction de cet ordre si cruellement persé-

cuté, aux vengeurs qui sont nés, dit-on, de sa cendre : à la franc-maçonnerie, qu'ils ont chargée du soin de leurs querelles, et qui les a laissées tomber dans l'oubli ; aux rose-croix, et finalement aux illuminés dont le fondateur, selon Gassicourt, ne fut qu'un servile imitateur d'Ignace de Loyola. Du reste, il faut l'avouer, l'érudition que déploie Gassicourt dans son ouvrage n'éclaircit en rien les questions qu'il veut résoudre. Réduit à tâtonner, en quelque sorte, dans ces obscurités historiques, au lieu de découvrir entre des sociétés si diverses une filiation qui les fasse dériver l'une de l'autre, il ne rencontre que des conjectures, dénuées de preuves, incohérentes, contradictoires, qui fatiguent sans instruire. En revanche, lorsqu'il s'agit d'apprécier l'utilité des sociétés secrètes, Gassicourt s'exprime sur ce point délicat en homme judicieux et modéré. A l'exception de la franc-maçonnerie, qu'il traite avec beaucoup de ménagement et même avec une sorte d'affection, il fait voir, par d'excellents arguments, et surtout par les résultats historiques, que toute association, religieuse ou séculière, qui se sépare de la grande société politique, et prend une discipline intérieure, un langage, un emblème, des symboles qui la singularisent, est mue nécessairement par un intérêt distinct, et bientôt ennemi de l'intérêt général. Fût-elle composée d'hommes choisis, et se proposât-elle d'assurer à la vertu l'empire de la terre, par cela seul qu'elle vit dans l'ombre, elle concevra des préventions, elle sera égarée par le mensonge, et ses œuvres finiront toujours par être des œuvres de ténèbres et d'iniquité. Comment une corporation qui s'estime exclusivement et se préfère

à tout, ne serait-elle pas ambitieuse? comment son ambition ne changerait-elle pas ses prétentions en droits, ses principes en dogmes, ses volontés et ses moindres caprices, en lois sacrées pour les autres hommes? et marchant ainsi d'usurpations en usupations, comment ne romprait-elle pas l'unité sociale? comment ne troublerait-elle pas la paix publique? paix, unité, biens précieux, dont le maintien veut que tout soit fait au grand jour, afin qu'il y ait pleine sécurité dans la grande famille! que le citoyen marche librement sans se croire entouré de piéges! et que la peur d'une autorité cachée ne puisse jamais distraire de l'amour du prince, ni balancer le poids de l'autorité légitime! Malheur aux nations qui souffrent dans leur sein des divisions si funestes! Malheur aux gouvernements qui tendent la main à de si dangereux protecteurs, pour en recevoir un joug honteux: eux qui ne doivent porter que le noble joug de la loi, et ne tenir que d'elle toute leur indépendance! Telle est l'utile vérité que Gassicourt a consacrée dans son ouvrage, et qui suffirait seule pour en perpétuer la mémoire.

A côté de l'histoire des sociétés secrètes, je rangerai quelques autres productions littéraires de Gassicourt; telles que ses lettres sur l'ancienne Normandie, ouvrage écrit en vers et en prose, dans le goût de Chapelle et de Bachaumont, mais d'une poésie moins vive peut-être, et d'un ton plus négligé; telles que l'essai qu'il composa sur la vie privée de ce puissant orateur, dont le talent plein de véhémence et de fierté renouvela parmi nous ces merveilles de la parole, que l'antiquité seule avait connues: je veux parler de Mirabeau, homme fougueux et passionné,

des malades. Rien ne paraît changé, parce que rien ne l'est en effet pour le public. L'absence du père n'est plus aperçue, si ce n'est du fils lui-même; ou plutôt on eût dit que, sous les traits du fils, le père renaissait pour mériter encore une fois l'estime des hommes, et figurer de nouveau parmi les pharmaciens les plus honorés de la capitale.

La preuve que Gassicourt n'obtenait si rapidement une confiance si générale que parce qu'il en était digne, et qu'à cet égard le public ne se laissait abuser ni par de vaines apparences, ni par la force de l'habitude, cette preuve, on peut la tirer moins encore du changement de domicile que des travaux publiés ultérieurement par Cadet de Gassicourt. En 1803, il fit paraître un *Dictionnaire de Chimie* en 4 volumes in-8°. Ce dictionnaire, destiné à remplacer celui de Macquer, que les progrès de la chimie avaient fait si promptement vieillir, a éprouvé le même sort par la même cause : il est aujourd'hui très suranné : mais la justice que l'on a rendue à Macquer, on la doit à Gassicourt; et pour peu que l'on jette les yeux sur l'introduction qu'il a mise à la tête de son ouvrage, et sur le plan ou l'espèce d'itinéraire qu'il a tracé pour en diriger la lecture, on conviendra qu'il entendait à merveille la chimie de son temps, déjà si étendue et si riche; on jugera qu'à l'esprit de détail, il joignit cet esprit d'ensemble et de méthode qui coordonne tout en mettant chaque chose à sa place; et qu'enfin son style, toujours pur, ne manque ni d'élégance, ni de facilité, ni d'harmonie. Bientôt après il composa, sous le titre de *Petite Pharmacie domestique*, une sorte de manuel peu volumineux et d'autant plus utile aux personnes qui vivent à la campagne, au sein

de l'opulence, mais environnées de malheureux qui les implorent dans leur détresse, et les mettent dans la nécessité de préparer et d'administrer des médicaments. Ce petit ouvrage, où le savoir va au secours de la bienfaisance, a eu plusieurs éditions, et chaque édition était un éloge. Le même succès a consacré le *Formulaire magistral;* recueil où Gassicourt réunit une suite de formules éprouvées dans un grand nombre de maladies épineuses; formules sorties des plus habiles mains, et déposées dans celles de son père et dans les siennes. Former ce recueil était un travail sans mérite, s'il n'eût été fort utile; mais ce qui en rehausse le prix à l'égard de Gassicourt, ce sont les sages vues qu'il a développées dans la préface. Elle fut écrite à l'époque où les esprits, irrités contre la polypharmacie, la proscrivaient sans restriction, et vantaient exclusivement l'emploi des médicaments simples. Gassicourt fit voir qu'en parlant avec toute la rigueur qu'exige l'expression de la vérité, la qualification de simple n'appartenait à aucune substance de la nature; que si l'on excepte les procédés moraux, l'action du geste ou de la parole, ainsi que l'action de la main et des instruments dans les procédés opératoires, tout ce que la médecine emploie pour changer l'organisation est composé; qu'à cet égard. la différence n'est que du plus au moins; et que du reste, les médicaments doivent être appréciés, non par leur simplicité ou leur composition, mais par la nature et le degré de leur action sur nous-mêmes. Ce principe admis, et il est incontestable, Gassicourt montre que, malgré la diversité des organisations, chaque médicament a une action propre et spéciale; que cette action est inimitable à tout

autre médicament ; que, par conséquent, il n'existe point de vrais succédanés, pas plus qu'il n'existe de synonymes entre les mots d'une langue ; et que finalement, parmi ce grand nombre de modifications si diverses que nous imprime tout ce qui nous touche, il est telle modification que l'on ne peut obtenir que d'un mélange de beaucoup de substances hétérogènes, et telle autre, que d'une seule matière très simple en apparence ou très peu composée ; d'où il tirait cette conclusion, que dans le procès intenté aux polypharmaques par leurs adversaires, l'art n'avait aucune raison de préférer ceux-ci à ceux-là ; et qu'au lieu de proscrire l'une des deux méthodes opposées, on devait s'attacher à les perfectionner l'une et l'autre : conclusion pleine de sagesse, si je ne me trompe, et qui fait assez voir quelle était la justesse et la modération de son esprit.

Comme la flamme qui s'accroît par l'aliment qu'on lui donne, cet esprit, à mesure que Gassicourt multipliait ses relations, prenait plus de force et d'étendue. Tout en sacrifiant aux muses et aux lettres, dont l'amour ne s'éteint jamais dans les cœurs qui l'ont une fois senti, Gassicourt faisait dans son laboratoire des expériences sur une infinité de matières des trois règnes encore peu connues, quoique très usuelles : le thé, le café, quelques tabacs du commerce, une espèce de manne observée sur un saule ; le suc du papayer ; la cire qui recouvre la graine du myrica de la Louisiane et de la Pensylvanie, arbre que la nature a fait en quelque chose le rival de l'abeille ; vingt autres objets qu'il serait superflu d'énumérer ont été examinés, maniés, dirai-je pénétrés par lui. Est-il nécessaire d'ajouter à cette liste l'invention de quelques instruments de

physique et de pharmacie, les essais qu'il a tentés pour la coloration des bois indigènes, et les heureuses innovations qu'il a proposé de porter dans les procédés de quelques arts? C'est au milieu de tant de travaux divers, c'est avec ce fonds si varié d'idées, de vues, de projets, qu'il écrivait presqu'en même temps pour les *Annales de Chimie*, pour le *Bulletin de la Société d'encouragement*, pour le *Bulletin de Pharmacie*, pour des collections faites dans des pays que les chances de la guerre avaient attachés à la France et qu'elles en ont depuis séparés. Un prix avait été proposé pour qui trouverait le moyen le plus simple d'analyser les terres destinées à la culture, sans recourir aux finesses de la chimie, toujours trop compliquées pour être populaires. Gassicourt s'occupa de ce problème; et conduit par cette vue principale, déjà autorisée par la belle expérience de Van-Helmont et par celles de Boyle, d'Eller et de Krafft, savoir, que toutes choses égales d'ailleurs, les terres ne peuvent servir à la végétation qu'autant qu'elles sont pénétrées d'une quantité convenable d'humidité, il tenta des expériences propres à lui faire mesurer avec précision, et la quantité d'eau qu'attire à soi chaque terre, et la force qu'elle met à la retenir et à la disputer à l'action de l'air et à l'action de la chaleur. Ce qu'il fit sur chaque terre en particulier, il le fit sur des mélanges de terres, prises deux à deux, trois à trois, et associées dans des proportions diverses. Ses expériences terminées, il en consigna les résultats dans les *Annales des Arts et Manufactures*, sous le titre de *Recherches géoponiques*; recherches que l'on peut répéter avec un peu de terre et d'eau, et vérifier avec une balance et des

poids. La simplicité de ces procédés les met donc à la portée des esprits les moins cultivés; et sous ce rapport, le problème posé serait résolu, si, dans une question si complexe et qui embrasse une infinité d'éléments divers, l'élément qu'ont éclairci les expériences agissait indépendamment de tous les autres; mais il n'est point entre eux d'action parfaitement isolée, et ici, comme dans l'économie vivante, tout est consentement et concours. Outre l'attraction des terres pour l'humidité, leur friabilité, leur consistance, leur inclinaison vers le soleil, l'absence de la lumière directe, ou la facilité qu'elle trouve à les pénétrer, les degrés, l'égalité, les variations de la température, l'état électrique et les autres qualités de l'air, l'action des météores, les conditions primitives des germes, aussi variées peut-être que les tempéraments dans les animaux, les émanations et les sucs divers dont le sol est imprégné, enfin, les soins de la culture et l'influence plus ou moins éloignée des lois, quelle foule de données dont il s'agirait de mesurer la valeur, ou propre ou comparée, avant de poser un résultat et d'établir un principe! Que ces réflexions toutefois ne fassent point oublier l'exactitude et l'esprit que Gassicourt avait portés dans ses recherches. En toute chose, l'invention et la méthode sont d'un prix inestimable.

Une autre idée que Gassicourt a longtemps nourrie, et qu'il n'a fait connaître qu'en 1820, était la création d'un institut nomade ou voyageur; sorte de corporation scientifique mi-partie civile, mi-partie militaire, qui aurait à Paris un conseil suprême sous la surveillance et la direction des ministres, et qui, parcourant les départements

de la France, scruterait avec curiosité toutes les sources de nos richesses, toutes les branches de notre industrie, et, de concert avec les autorités locales, dresserait des plans de réforme et d'amélioration, combattant partout les erreurs, les préjugés, les méthodes vicieuses; préparant partout des exploitations nouvelles; et surtout s'appliquant à familiariser avec la bêche et la charrue des mains qui jusque là n'ont porté que le glaive et n'ont appris qu'à verser le sang des hommes. Les vues morales que développe à ce propos Gassicourt sont grandes et belles; et le projet dont elles sont le plus précieux ornement a été presque réalisé en Egypte par l'armée qu'y fit passer la France, il y a près de trente ans. Cette armée, qu'était-elle en effet? qu'un grand institut voyageur qui, les armes à la main, allait reporter les sciences dans leur berceau primitif, et qui, sous un ciel toujours pur et sur un sol inépuisable, eût présenté peut-être aux yeux des nations, si Dieu l'eût permis, le plus ravissant de tous les spectacles, celui de la force soumise à la sagesse. Mais, en Egypte, l'armée française était souveraine: tout fléchissait devant elle; elle agissait et rien ne gênait la liberté de son action. En France, au contraire, où tout est pris, établi, distribué, possédé sous la garantie de la loi; où l'on sent à chaque pas la main de l'autorité qui l'exécute; où se pressent tant d'intérêts privés, publics, unis ou divisés, mais habitués dans leur lutte réciproque à suivre des formes prescrites; l'institut nomade de Gassicourt, cette machine insolite, jetée tout-à-coup au travers des rouages administratifs, en arrêterait le jeu, sans pouvoir développer le sien. Elle rencon-

trerait partout des résistances, parce qu'elle élèverait partout des ombrages. Quel homme, en effet, verrait sans inquiétude faire le recensement de ses richesses ou de ses procédés industriels, et ne traiterait d'abord le perquisiteur en émissaire du fisc, plutôt qu'en missionnaire de la raison? Mais quoi! n'est-il plus rien de bien à faire? et l'idée de l'institut nomade est-elle donc une idée stérile? Deux questions auxquelles on peut répondre, pour la première, que le bien, s'il en reste à faire, doit être fait par l'administration, laquelle n'en sera que plus respectable et plus sainte aux yeux des hommes; et pour la seconde, que l'institut nomade de Gassicourt, instrument parasite et déplacé dans une nation toute constituée, serait peut-être excellent pour en constituer une : ce serait, si l'on veut, un excellent plan de colonisation; et ce mérite est trop rare pour n'en pas rappeler le souvenir, dans le cas, par exemple, où le gouvernement adopterait les vues de quelques écrivains philanthropes, et songerait à fonder en France des colonies intérieures; comme l'ont fait de simples particuliers en Ecosse et en Hollande, et comme la Russie le fait chaque jour pour elle-même, autant peut-être que les États-Unis d'Amérique.

Il est du reste une institution qui, formée sous l'empire, et conservée par l'autorité légitime, a pour ainsi dire consacré son existence par ses services, et dont la création est due principalement au zèle éclairé de Gassicourt: je veux parler du conseil de salubrité, établi près de la Préfecture de police. Le premier magistrat qui fut honoré de cette préfecture, M. le comte Dubois, se trouvait à chaque instant forcé de statuer sur une infinité de ques-

tions administratives où il s'agissait de concilier les intérêts particuliers avec le premier de tous les intérêts publics, qui est la conservation. Sur la plupart de ces débats qu'elle n'avait pas prévus, la loi était muette; il fallait un autre guide. M. le comte Dubois voulut suppléer à la loi par l'équité; mais l'équité toute seule ne suffisait pas; il fallait encore des lumières, et Gassicourt suggéra à M. le comte Dubois l'heureuse idée de former près de sa personne un conseil composé d'hommes recommandables à la fois par leur caratère et par leur profond savoir dans l'hygiène et l'économie publique. La proposition fut agréée. Gassicourt fit partie du conseil; il en fut nommé secrétaire-rapporteur. Thouret, Parmentier, Deyeux, Huzard, furent ses principaux collègues; et ce conseil fut, dès le principe, environné d'une telle faveur, que, choisi par l'autorité, on eût dit qu'il l'avait été par les citoyens. Ainsi placé entre eux et le magistrat, il devint l'arbitre, et l'arbitre toujours applaudi de ces petits différends qui se décident moins par un texte formel que par des considérations, je dirai presque par des nuances fugitives, délicates, éventuelles, qu'un jury seul peut apprécier avec justesse, mais qui échapperont toujours à la prévoyance du législateur. Ces détails, cependant, n'excluaient pas les questions d'un ordre plus élevé touchant la salubrité publique; et peut-être que, par les mesures qu'il a fait adopter, le conseil a prévenu plus d'une fois de grandes calamités parmi nous. Mais n'insistons point sur un éloge que m'interdit la bienséance. Qu'il me soit seulement permis de faire remarquer, à l'égard du conseil de salubrité, que les principales villes de France cherchent

aujourd'hui à imiter en ce point la capitale ; qu'elles se donnent des institutions formées sur le même modèle ; et à l'égard de son secrétaire, Gassicourt, que jamais homme ne remplit les devoirs de sa place avec plus d'exactitude et une activité plus soutenue. Il a été pendant quinze années le moteur et comme l'âme de ce conseil qu'il aimait, comme il est naturel d'aimer une création qui nous honore. C'est assez dire à quel point il y a multiplié ses travaux ; travaux presque uniquement connus de ses collègues et de l'autorité qui les ordonnait ; travaux qui seraient sans gloire, si nous étions sans justice et sans gratitude ; mais qui, plus tard, eussent reçu de la main même de leur auteur tout l'éclat dont ils sont dignes, si une fin prématurée n'en eût arrêté les progrès et empêché l'achèvement. Gassicourt, en effet, jeté, pour ainsi dire, dans tout le matériel de l'hygiène publique, ne négligeait rien de ce que sa situation lui permettait d'apercevoir. Il a rassemblé sur toutes les parties d'une si vaste matière les notes les plus positives et les documents les plus authentiques ; et de ces résultats d'une expérience toute pratique, il préparait un édifice immense dont il n'a comme ébauché qu'un petit nombre de compartiments. Puissent les héritiers de Gassicourt voir dans ce précieux dépôt une espépérance publique qu'ils ne doivent pas tromper ! Puisse leur piété achever pour sa gloire un travail qui le charmait encore dans ses derniers moments, et dont la mort seule a pu détacher sa main défaillante ! Si jamais ce grand ouvrage est publié, on n'y retrouvera pas sans intérêt les recherches que Gassicourt avait faites, non seulement sur les difformités et les maladies . mais encore

sur les qualités et les défauts, les vertus et les vices, en un mot sur les habitudes morales, inhérentes en apparence à certaines professions : recherches pleines d'originalité, dont il fit paraître un extrait dans les *Mémoires de la Société médicale d'Émulation*, sous le titre de *Statistique physiologique et morale*. Supposez faite, et bien faite, une statistique de cette nature, quel champ s'ouvre devant une administration protectrice, pour découvrir, dans les professions diverses, les causes du bien et les causes du mal ; pour étouffer celles-ci et fortifier celles-là ; pour affermir les bons dans la pureté de leurs penchants, et ramener, s'il se peut, les hommes dépravés à ce noble sentiment de la dignité humaine, qu'il suffirait peut-être de réchauffer dans les cœurs pour délivrer notre espèce des plus hideuses plaies dont elle puisse être affligée, je veux dire, les crimes et les supplices. Songez à l'Ecosse, et ne désespérez jamais de la vertu des peuples.

Poursuivons. Gassicourt n'était pas seulement dans le conseil le plus assidu de ses membres, comme il en était le plus laborieux : il s'y distinguait encore par une haine vigoureuse contre la race sacrilége de ces imposteurs qui se jouent de la vie des hommes, et que l'on désigne sous la qualification assez mal déterminée de charlatans. Le charlatanisme, en effet, n'est souvent qu'un travers d'esprit qui nous porte à surfaire ou à exagérer notre crédit, nos richesses, notre pouvoir, notre naissance, nos talents, nos qualités, n s vertus ; il n'est pas jusqu'à nos défauts et à nos vices que notre sottise n'amplifie quelquefois pour en tirer vanité, et nous honorer de ce qui nous déshonore : forfanterie presque toujours ridicule, parce

qu'elle est inoffensive. Mais il est un charlatanisme dangereux et criminel : c'est celui dont les agents ne soutiennent leur vie qu'en l'arrachant à leurs semblables ; qui, sous l'apparence d'un commerce légitime, tend des piéges à la crédulité, surprend la bonne foi des familles, et consomme sans remords, et comme de gaieté de cœur, sur le père, sur la mère, sur les enfants, le plus lâche et le plus noir des attentats, l'empoisonnement. Soit oubli, soit impuissance, la loi n'est point armée contre le monstre. On dirait qu'elle autorise ce qu'elle ne punit pas : et cette impunité qui devrait rendre le charlatanisme plus odieux, en le rendant plus redoutable, est précisément ce qui en affaiblit l'horreur. Poussé lui-même par ce ménagement, le charlatan court à ses meurtres, le front levé ; persuadé qu'une industrie qu'on n'arrête pas, est une industrie que l'on respecte. Mais ce que la loi semble protéger par sa faiblesse, ce que le public alimente par la sienne, Gassicourt le poursuivait avec une ardeur infatigable. Non seulement il écrivait contre le charlatanisme, soit dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, soit partout où l'occasion l'y invitait ; mais encore rencontrait-il un charlatan, le surprenait-il dans son insidieux manége, il rompait sur-le-champ tout ce maléfice, en le déférant à l'autorité, en le traînant devant les tribunaux. Après une première condamnation, il en provoquait, s'il le fallait, une deuxième, une troisième, une quatrième, une cinquième : plus habile et plus opiniâtre dans son indignation, que le charlatan ne l'était dans ses ruses et dans sa perversité. Heureux zèle, s'il n'eût pas excédé un ·ment les justes limites, et s'il eût mesuré plus à

propos les coups qu'il portait! Mais qui peut se défendre de quelque emportement contre ce mélange de bassesse et d'improbité dont se compose le charlatanisme! Des paroles vives échappèrent à Gassicourt : on les crut téméraires: la forme offensée prévalut sur le fond. Il en fut repris; et cet échec, qui fut un triomphe pour la malignité, devint pour Gassicourt la source des plus cruelles amertumes. Il ne pouvait comprendre que son dévouement reçût une telle récompense, car il se croyait puni pour avoir bien fait. Sa vivacité l'empêchait de voir que, même pour faire le bien, il faut de la réserve et de l'art; et que se précipiter, c'est tout perdre. On abuse de tout, excepté de la vertu, disait Aristote; c'est que dans la vertu, tout est convenance et proportion.

Cependant, que ce léger écart de Gassicourt ne donne point le change sur son vrai caractère. Quel homme fut plus sincère, et quel homme fut plus modéré? Sa franchise, tempérée par sa bonté, et inaltérable comme elle, n'alla jamais jusqu'à la rudesse, à plus forte raison jusqu'à la violence. Les plus dures vérités, s'il en dit jamais de telles, prenaient dans sa bouche l'accent de la douceur d'âme et du désir d'obliger. Modeste et simple, avec quelle défiance de lui-même je l'ai vu soutenir son opinion lorsqu'elle était combattue! avec quel empressement et quelle soumission je l'ai vu sacrifier son avis à celui de ses collègues, quand il le croyait meilleur! Jusqu'où n'a-t-il point porté la bienfaisance! et de quels soins délicats, de quelle pudeur il assaisonnait ses moindres bienfaits! Qui le sait mieux que moi, qui en ai été l'objet? et qu'il m'est doux aujourd'hui d'offrir à sa mé

moire l'expression publique de mon éternelle gratitude, et de mêler un si juste hommage à ces paroles que je consacre devant vous à la vérité! J'insisterai sur cette qualité généreuse qui le distinguait éminemment, et qui me paraît la plus digne d'être proposée à l'imitation des hommes; car dans ce peu de jours qui leur sont départis, et que traversent tant de maux, les hommes ont encore plus besoin de vertus que de lumières. Est-il une douleur, est-il une infortune que Gassicourt ait connue sans la soulager, sans la secourir, sans lui tendre une main protectrice? Un jour, il reçoit d'un jeune pharmacien le manuscrit d'un mémoire qui devait paraître dans le *Journal de Pharmacie*. En feuilletant ce manuscrit, Gassicourt trouve une lettre que l'auteur y avait laissée par inadvertance. Cette lettre renfermait les plus tristes détails sur la situation du jeune homme : il s'était porté caution; on l'avait trompé; il était débiteur, et le rigoureux créancier le menaçait de la prison. Que fait Gassicourt? il fait prier le jeune homme de revenir, et lui remet en secret la somme qui devait l'acquitter. Le jeune homme, touché au cœur, écrit un reçu et force Gassicourt à l'accepter. Peu de temps après il revient à son bienfaiteur, muni de la somme que portait le reçu et parle de rendre : « Rendre! » lui dit Gassicourt, vous ne me devez rien; voilà bien » votre billet, mais il est déchiré : nous sommes quittes.» On me pardonnera de ranger ce trait à côté de celui que Gassicourt a consigné dans son article HONORAIRES du *Dictionnaire des Sciences médicales*, et qu'il raconte avec cette complaisance d'une âme tendre qui, en applaudissant à la bonté, s'applaudit à elle-même. Bouvart visitait un

malade que des pertes inattendues livraient aux chagrins les plus déchirants. Ce grand praticien découvre sur-le-champ la cause du mal, et, pour toute ordonnance, il laisse plié sur la table un bon de trente mille francs à toucher chez son notaire. Le don de Gassicourt était sans doute moins magnifique ; mais la bonté se mesure-t-elle au poids? la richesse est-elle la bienfaisance? et souvent un mot, un regard, que dis-je? un silence même, n'est-il pas d'un prix supérieur à tous les trésors?

A cette noblesse de cœur, Gassicourt joignait une droiture inflexible et le désintéressement le plus parfait. Si sa bonté le disposait à l'indulgence, si sa modestie le portait à des concessions, sa probité, ce respect que tout homme bien né conçoit pour lui-même, le défendait contre ce qui eût senti la faiblesse, et l'empêchait de trahir jamais la justice et la vérité. Ce sentiment qui repousse de nous tout ce qui peut nous avilir, grandit aisément dans l'occasion, et la facilité se change alors en courage indomptable. Gassicourt donna des preuves de ce courage d'esprit et de cet oubli de son propre intérêt, dans une circonstance où il fallait défendre les intérêts d'un pupille, sinon contre la fraude, du moins contre les prétentions d'un homme tout-puissant ; homme d'un naturel ardent et impétueux, qui pouvait d'un mot trancher la question, et d'un geste jeter Gassicourt dans le néant. Gassicourt tint tête, et la fermeté le fit respecter de la hauteur. Générosité des deux parts, fort bien : pourvu que l'on accorde que le plus difficile et le plus glorieux de cette affaire est du côté de Gassicourt. Sa correspondance privée porte partout le même caractère ; et s'il était pos-

aujourd'hui à imiter en ce point la capitale ; qu'elles se donnent des institutions formées sur le même modèle ; et à l'égard de son secrétaire, Gassicourt, que jamais homme ne remplit les devoirs de sa place avec plus d'exactitude et une activité plus soutenue. Il a été pendant quinze années le moteur et comme l'âme de ce conseil qu'il aimait, comme il est naturel d'aimer une création qui nous honore. C'est assez dire à quel point il y a multiplié ses travaux ; travaux presque uniquement connus de ses collègues et de l'autorité qui les ordonnait ; travaux qui seraient sans gloire, si nous étions sans justice et sans gratitude ; mais qui, plus tard, eussent reçu de la main même de leur auteur tout l'éclat dont ils sont dignes, si une fin prématurée n'en eût arrêté les progrès et empêché l'achèvement. Gassicourt, en effet, jeté, pour ainsi dire, dans tout le matériel de l'hygiène publique, ne négligeait rien de ce que sa situation lui permettait d'apercevoir. Il a rassemblé sur toutes les parties d'une si vaste matière les notes les plus positives et les documents les plus authentiques ; et de ces résultats d'une expérience toute pratique, il préparait un édifice immense dont il n'a comme ébauché qu'un petit nombre de compartiments. Puissent les héritiers de Gassicourt voir dans ce précieux dépôt une espépérance publique qu'ils ne doivent pas tromper ! Puisse leur piété achever pour sa gloire un travail qui le charmait encore dans ses derniers moments, et dont la mort seule a pu détacher sa main défaillante ! Si jamais ce grand ouvrage est publié, on n'y retrouvera pas sans intérêt les recherches que Gassicourt avait faites, non seulement sur les difformités et les maladies. mais encore

sur les qualités et les défauts, les vertus et les vices, en un mot sur les habitudes morales, inhérentes en apparence à certaines professions : recherches pleines d'originalité, dont il fit paraître un extrait dans les *Mémoires de la Société médicale d'Émulation*, sous le titre de *Statistique physiologique et morale*. Supposez faite, et bien faite, une statistique de cette nature, quel champ s'ouvre devant une administration protectrice, pour découvrir, dans les professions diverses, les causes du bien et les causes du mal ; pour étouffer celles-ci et fortifier celles-là ; pour affermir les bons dans la pureté de leurs penchants, et ramener, s'il se peut, les hommes dépravés à ce noble sentiment de la dignité humaine, qu'il suffirait peut-être de réchauffer dans les cœurs pour délivrer notre espèce des plus hideuses plaies dont elle puisse être affligée, je veux dire, les crimes et les supplices. Songez à l'Ecosse, et ne désespérez jamais de la vertu des peuples.

Poursuivons. Gassicourt n'était pas seulement dans le conseil le plus assidu de ses membres, comme il en était le plus laborieux : il s'y distinguait encore par une haine vigoureuse contre la race sacrilége de ces imposteurs qui se jouent de la vie des hommes, et que l'on désigne sous la qualification assez mal déterminée de charlatans. Le charlatanisme, en effet, n'est souvent qu'un travers d'esprit qui nous porte à surfaire ou à exagérer notre crédit, nos richesses, notre pouvoir, notre naissance, nos talents, nos qualités, nos vertus ; il n'est pas jusqu'à nos défauts et à nos vices que notre sottise n'amplifie quelquefois pour en tirer vanité, et nous honorer de ce qui nous déshonore : forfanterie presque toujours ridicule, parce

qu'elle est inoffensive. Mais il est un charlatanisme dangereux et criminel : c'est celui dont les agents ne soutiennent leur vie qu'en l'arrachant à leurs semblables ; qui, sous l'apparence d'un commerce légitime, tend des piéges à la crédulité, surprend la bonne foi des familles, et consomme sans remords, et comme de gaieté de cœur, sur le père, sur la mère, sur les enfants, le plus lâche et le plus noir des attentats, l'empoisonnement. Soit oubli, soit impuissance, la loi n'est point armée contre le monstre. On dirait qu'elle autorise ce qu'elle ne punit pas : et cette impunité qui devrait rendre le charlatanisme plus odieux, en le rendant plus redoutable, est précisément ce qui en affaiblit l'horreur. Poussé lui-même par ce ménagement, le charlatan court à ses meurtres, le front levé ; persuadé qu'une industrie qu'on n'arrête pas, est une industrie que l'on respecte. Mais ce que la loi semble protéger par sa faiblesse, ce que le public alimente par la sienne, Gassicourt le poursuivait avec une ardeur infatigable. Non seulement il écrivait contre le charlatanisme, soit dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, soit partout où l'occasion l'y invitait ; mais encore rencontrait-il un charlatan, le surprenait-il dans son insidieux manége, il rompait sur-le-champ tout ce maléfice, en le déférant à l'autorité, en le traînant devant les tribunaux. Après une première condamnation, il en provoquait, s'il le fallait, une deuxième, une troisième, une quatrième, une cinquième : plus habile et plus opiniâtre dans son indignation, que le charlatan ne l'était dans ses ruses et dans sa perversité. Heureux zèle, s'il n'eût pas excédé un moment les justes limites, et s'il eût mesuré plus à

propos les coups qu'il portait ! Mais qui peut se défendre de quelque emportement contre ce mélange de bassesse et d'improbité dont se compose le charlatanisme ! Des paroles vives échappèrent à Gassicourt : on les crut téméraires : la forme offensée prévalut sur le fond. Il en fut repris ; et cet échec, qui fut un triomphe pour la malignité, devint pour Gassicourt la source des plus cruelles amertumes. Il ne pouvait comprendre que son dévouement reçût une telle récompense, car il se croyait puni pour avoir bien fait. Sa vivacité l'empêchait de voir que, même pour faire le bien, il faut de la réserve et de l'art ; et que se précipiter, c'est tout perdre. On abuse de tout, excepté de la vertu, disait Aristote ; c'est que dans la vertu, tout est convenance et proportion.

Cependant, que ce léger écart de Gassicourt ne donne point le change sur son vrai caractère. Quel homme fut plus sincère, et quel homme fut plus modéré ? Sa franchise, tempérée par sa bonté, et inaltérable comme elle, n'alla jamais jusqu'à la rudesse, à plus forte raison jusqu'à la violence. Les plus dures vérités, s'il en dit jamais de telles, prenaient dans sa bouche l'accent de la douceur d'âme et du désir d'obliger. Modeste et simple, avec quelle défiance de lui-même je l'ai vu soutenir son opinion lorsqu'elle était combattue ! avec quel empressement et quelle soumission je l'ai vu sacrifier son avis à celui de ses collègues, quand il le croyait meilleur ! Jusqu'où n'a-t-il point porté la bienfaisance ! et de quels soins délicats, de quelle pudeur il assaisonnait ses moindres bienfaits ! Qui le sait mieux que moi, qui en ai été l'objet ? et qu'il m'est doux aujourd'hui d'offrir à sa mé-

moire l'expression publique de mon éternelle gratitude, et de mêler un si juste hommage à ces paroles que je consacre devant vous à la vérité! J'insisterai sur cette qualité généreuse qui le distinguait éminemment, et qui me paraît la plus digne d'être proposée à l'imitation des hommes; car dans ce peu de jours qui leur sont départis, et que traversent tant de maux, les hommes ont encore plus besoin de vertus que de lumières. Est-il une douleur, est-il une infortune que Gassicourt ait connue sans la soulager, sans la secourir, sans lui tendre une main protectrice? Un jour, il reçoit d'un jeune pharmacien le manuscrit d'un mémoire qui devait paraître dans le *Journal de Pharmacie*. En feuilletant ce manuscrit, Gassicourt trouve une lettre que l'auteur y avait laissée par inadvertance. Cette lettre renfermait les plus tristes détails sur la situation du jeune homme : il s'était porté caution; on l'avait trompé; il était débiteur, et le rigoureux créancier le menaçait de la prison. Que fait Gassicourt? il fait prier le jeune homme de revenir, et lui remet en secret la somme qui devait l'acquitter. Le jeune homme, touché au cœur, écrit un reçu et force Gassicourt à l'accepter. Peu de temps après il revient à son bienfaiteur, muni de la somme que portait le reçu et parle de rendre : « Rendre! » lui dit Gassicourt, vous ne me devez rien; voilà bien » votre billet, mais il est déchiré : nous sommes quittes.» On me pardonnera de ranger ce trait à côté de celui que Gassicourt a consigné dans son article Honoraires du *Dictionnaire des Sciences médicales*, et qu'il raconte avec cette complaisance d'une âme tendre qui, en applaudissant à la bonté, s'applaudit à elle-même. Bouvart visitait un

malade que des pertes inattendues livraient aux chagrins les plus déchirants. Ce grand praticien découvre sur-le-champ la cause du mal, et, pour toute ordonnance, il laisse plié sur la table un bon de trente mille francs à toucher chez son notaire. Le don de Gassicourt était sans doute moins magnifique ; mais la bonté se mesure-t-elle au poids? la richesse est-elle la bienfaisance? et souvent un mot, un regard, que dis-je? un silence même, n'est-il pas d'un prix supérieur à tous les trésors?

A cette noblesse de cœur, Gassicourt joignait une droiture inflexible et le désintéressement le plus parfait. Si sa bonté le disposait à l'indulgence, si sa modestie le portait à des concessions, sa probité, ce respect que tout homme bien né conçoit pour lui-même, le défendait contre ce qui eût senti la faiblesse, et l'empêchait de trahir jamais la justice et la vérité. Ce sentiment qui repousse de nous tout ce qui peut nous avilir, grandit aisément dans l'occasion, et la facilité se change alors en courage indomptable. Gassicourt donna des preuves de ce courage d'esprit et de cet oubli de son propre intérêt, dans une circonstance où il fallait défendre les intérêts d'un pupille, sinon contre la fraude, du moins contre les prétentions d'un homme tout-puissant ; homme d'un naturel ardent et impétueux, qui pouvait d'un mot trancher la question, et d'un geste jeter Gassicourt dans le néant. Gassicourt tint tête, et la fermeté le fit respecter de la hauteur. Générosité des deux parts, fort bien : pourvu que l'on accorde que le plus difficile et le plus glorieux de cette affaire est du côté de Gassicourt. Sa correspondance privée porte partout le même caractère ; et s'il était pos-

aujourd'hui à imiter en ce point la capitale ; qu'elles se donnent des institutions formées sur le même modèle ; et à l'égard de son secrétaire, Gassicourt, que jamais homme ne remplit les devoirs de sa place avec plus d'exactitude et une activité plus soutenue. Il a été pendant quinze années le moteur et comme l'âme de ce conseil qu'il aimait, comme il est naturel d'aimer une création qui nous honore. C'est assez dire à quel point il y a multiplié ses travaux ; travaux presque uniquement connus de ses collègues et de l'autorité qui les ordonnait ; travaux qui seraient sans gloire, si nous étions sans justice et sans gratitude ; mais qui, plus tard, eussent reçu de la main même de leur auteur tout l'éclat dont ils sont dignes, si une fin prématurée n'en eût arrêté les progrès et empêché l'achèvement. Gassicourt, en effet, jeté, pour ainsi dire, dans tout le matériel de l'hygiène publique, ne négligeait rien de ce que sa situation lui permettait d'apercevoir. Il a rassemblé sur toutes les parties d'une si vaste matière les notes les plus positives et les documents les plus authentiques ; et de ces résultats d'une expérience toute pratique, il préparait un édifice immense dont il n'a comme ébauché qu'un petit nombre de compartiments. Puissent les héritiers de Gassicourt voir dans ce précieux dépôt une espépérance publique qu'ils ne doivent pas tromper ! Puisse leur piété achever pour sa gloire un travail qui le charmait encore dans ses derniers moments, et dont la mort seule a pu détacher sa main défaillante ! Si jamais ce grand ouvrage est publié, on n'y retrouvera pas sans intérêt les recherches que Gassicourt avait faites, non seulement sur les difformités et les maladies. mais encore

sur les qualités et les défauts, les vertus et les vices, en un mot sur les habitudes morales, inhérentes en apparence à certaines professions : recherches pleines d'originalité, dont il fit paraître un extrait dans les *Mémoires de la Société médicale d'Émulation*, sous le titre de *Statistique physiologique et morale*. Supposez faite, et bien faite, une statistique de cette nature, quel champ s'ouvre devant une administration protectrice, pour découvrir, dans les professions diverses, les causes du bien et les causes du mal ; pour étouffer celles-ci et fortifier celles-là ; pour affermir les bons dans la pureté de leurs penchants, et ramener, s'il se peut, les hommes dépravés à ce noble sentiment de la dignité humaine, qu'il suffirait peut-être de réchauffer dans les cœurs pour délivrer notre espèce des plus hideuses plaies dont elle puisse être affligée, je veux dire, les crimes et les supplices. Songez à l'Ecosse, et ne désespérez jamais de la vertu des peuples.

Poursuivons. Gassicourt n'était pas seulement dans le conseil le plus assidu de ses membres, comme il en était le plus laborieux : il s'y distinguait encore par une haine vigoureuse contre la race sacrilége de ces imposteurs qui se jouent de la vie des hommes, et que l'on désigne sous la qualification assez mal déterminée de charlatans. Le charlatanisme, en effet, n'est souvent qu'un travers d'esprit qui nous porte à surfaire ou à exagérer notre crédit, nos richesses, notre pouvoir, notre naissance, nos talents, nos qualités, n s vertus ; il n'est pas jusqu'à nos défauts et à nos vices que notre sottise n'amplifie quelquefois pour en tirer vanité, et nous honorer de ce qui nous déshonore : forfanterie presque toujours ridicule, parce

qu'elle est inoffensive. Mais il est un charlatanisme dangereux et criminel : c'est celui dont les agents ne soutiennent leur vie qu'en l'arrachant à leurs semblables ; qui, sous l'apparence d'un commerce légitime, tend des piéges à la crédulité, surprend la bonne foi des familles, et consomme sans remords, et comme de gaieté de cœur, sur le père, sur la mère, sur les enfants, le plus lâche et le plus noir des attentats, l'empoisonnement. Soit oubli, soit impuissance, la loi n'est point armée contre le monstre. On dirait qu'elle autorise ce qu'elle ne punit pas : et cette impunité qui devrait rendre le charlatanisme plus odieux, en le rendant plus redoutable, est précisément ce qui en affaiblit l'horreur. Poussé lui-même par ce ménagement, le charlatan court à ses meurtres, le front levé ; persuadé qu'une industrie qu'on n'arrête pas, est une industrie que l'on respecte. Mais ce que la loi semble protéger par sa faiblesse, ce que le public alimente par la sienne, Gassicourt le poursuivait avec une ardeur infatigable. Non seulement il écrivait contre le charlatanisme, soit dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, soit partout où l'occasion l'y invitait ; mais encore rencontrait-il un charlatan, le surprenait-il dans son insidieux manége, il rompait sur-le-champ tout ce maléfice, en le déférant à l'autorité, en le traînant devant les tribunaux. Après une première condamnation, il en provoquait, s'il le fallait, une deuxième, une troisième, une quatrième, une cinquième : plus habile et plus opiniâtre dans son indignation, que le charlatan ne l'était dans ses ruses et dans sa perversité. Heureux zèle, s'il n'eût pas excédé un moment les justes limites, et s'il eût mesuré plus à

propos les coups qu'il portait! Mais qui peut se défendre de quelque emportement contre ce mélange de bassesse et d'improbité dont se compose le charlatanisme! Des paroles vives échappèrent à Gassicourt : on les crut téméraires : la forme offensée prévalut sur le fond. Il en fut repris ; et cet échec, qui fut un triomphe pour la malignité, devint pour Gassicourt la source des plus cruelles amertumes. Il ne pouvait comprendre que son dévouement reçût une telle récompense, car il se croyait puni pour avoir bien fait. Sa vivacité l'empêchait de voir que, même pour faire le bien, il faut de la réserve et de l'art ; et que se précipiter, c'est tout perdre. On abuse de tout, excepté de la vertu, disait Aristote ; c'est que dans la vertu, tout est convenance et proportion.

Cependant, que ce léger écart de Gassicourt ne donne point le change sur son vrai caractère. Quel homme fut plus sincère, et quel homme fut plus modéré? Sa franchise, tempérée par sa bonté, et inaltérable comme elle, n'alla jamais jusqu'à la rudesse, à plus forte raison jusqu'à la violence. Les plus dures vérités, s'il en dit jamais de telles, prenaient dans sa bouche l'accent de la douceur d'âme et du désir d'obliger. Modeste et simple, avec quelle défiance de lui-même je l'ai vu soutenir son opinion lorsqu'elle était combattue! avec quel empressement et quelle soumission je l'ai vu sacrifier son avis à celui de ses collègues, quand il le croyait meilleur! Jusqu'où n'a-t-il point porté la bienfaisance! et de quels soins délicats, de quelle pudeur il assaisonnait ses moindres bienfaits! Qui le sait mieux que moi, qui en ai été l'objet? et qu'il m'est doux aujourd'hui d'offrir à sa mé-

moire l'expression publique de mon éternelle gratitude, et de mêler un si juste hommage à ces paroles que je consacre devant vous à la vérité! J'insisterai sur cette qualité généreuse qui le distinguait éminemment, et qui me paraît la plus digne d'être proposée à l'imitation des hommes; car dans ce peu de jours qui leur sont départis, et que traversent tant de maux, les hommes ont encore plus besoin de vertus que de lumières. Est-il une douleur, est-il une infortune que Gassicourt ait connue sans la soulager, sans la secourir, sans lui tendre une main protectrice? Un jour, il reçoit d'un jeune pharmacien le manuscrit d'un mémoire qui devait paraître dans le *Journal de Pharmacie*. En feuilletant ce manuscrit, Gassicourt trouve une lettre que l'auteur y avait laissée par inadvertance. Cette lettre renfermait les plus tristes détails sur la situation du jeune homme : il s'était porté caution; on l'avait trompé; il était débiteur, et le rigoureux créancier le menaçait de la prison. Que fait Gassicourt? il fait prier le jeune homme de revenir, et lui remet en secret la somme qui devait l'acquitter. Le jeune homme, touché au cœur, écrit un reçu et force Gassicourt à l'accepter. Peu de temps après il revient à son bienfaiteur, muni de la somme que portait le reçu et parle de rendre : « Rendre! » lui dit Gassicourt, vous ne me devez rien; voilà bien » votre billet, mais il est déchiré : nous sommes quittes. » On me pardonnera de ranger ce trait à côté de celui que Gassicourt a consigné dans son article Honoraires du *Dictionnaire des Sciences médicales*, et qu'il raconte avec cette complaisance d'une âme tendre qui, en applaudissant à la bonté, s'applaudit à elle-même. Bouvart visitait un

malade que des pertes inattendues livraient aux chagrins les plus déchirants. Ce grand praticien découvre sur-le-champ la cause du mal, et, pour toute ordonnance, il laisse plié sur la table un bon de trente mille francs à toucher chez son notaire. Le don de Gassicourt était sans doute moins magnifique ; mais la bonté se mesure-t-elle au poids? la richesse est-elle la bienfaisance? et souvent un mot, un regard, que dis-je? un silence même, n'est-il pas d'un prix supérieur à tous les trésors?

A cette noblesse de cœur, Gassicourt joignait une droiture inflexible et le désintéressement le plus parfait. Si sa bonté le disposait à l'indulgence, si sa modestie le portait à des concessions, sa probité, ce respect que tout homme bien né conçoit pour lui-même, le défendait contre ce qui eût senti la faiblesse, et l'empêchait de trahir jamais la justice et la vérité. Ce sentiment qui repousse de nous tout ce qui peut nous avilir, grandit aisément dans l'occasion, et la facilité se change alors en courage indomptable. Gassicourt donna des preuves de ce courage d'esprit et de cet oubli de son propre intérêt, dans une circonstance où il fallait défendre les intérêts d'un pupille, sinon contre la fraude, du moins contre les prétentions d'un homme tout-puissant ; homme d'un naturel ardent et impétueux, qui pouvait d'un mot trancher la question, et d'un geste jeter Gassicourt dans le néant. Gassicourt tint tête, et la fermeté le fit respecter de la hauteur. Générosité des deux parts, fort bien : pourvu que l'on accorde que le plus difficile et le plus glorieux de cette affaire est du côté de Gassicourt. Sa correspondance privée porte partout le même caractère ; et s'il était pos-

C'est ainsi qu'avec tant de motifs de sécurité, et au milieu de tant d'éléments de bonheur, l'âme de Gassicourt était consumée de je ne sais quelle fièvre de perfection idéale dont le type n'était nulle part qu'en elle-même. Une obsession si constante et si vive, que j'appellerais presque une hypochondrie politique, et l'importun souvenir du revers dont j'ai parlé tout-à-l'heure, faisaient ressentir à ses organes les plus fâcheuses impressions. Bientôt sa santé fut altérée: elle devint de plus en plus chancelante. Une tumeur d'une nature dangereuse se forma dans une partie essentielle du système digestif. La nutrition fut désormais languissante et imparfaite: des douleurs lancinantes ôtèrent le repos et le sommeil. Gassicourt cherchait dans le travail un remède ou plutôt une consolation qui aggravait le mal; et les sources de la vie se tarissant par tant de causes à la fois, il s'éteignit le 21 novembre 1821, dans sa 53e année, c'est-à-dire à l'âge où l'esprit humain, plein de force et de maturité, imprime à ses productions un caractère de profondeur et d'éclat qu'elles n'auraient à aucune autre époque de la vie : réflexion bien propre à ajouter, s'il se peut, aux regrets que laisse après elle une perte si difficile à réparer.

Gassicourt avait une taille élevée, une physionomie noble et ouverte, un esprit enjoué, une conversation légère et pleine d'agrément. Il était membre correspondant des Académies royales de Madrid et de Turin, de la Société économique de Florence, de la Société de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie de Bruxelles, des deux Sociétés des sciences Physiques et d'Émulation de Liége, de la Société Pharmaceutique de Bavière. Il appartenait

aux Sociétés savantes d'Orléans, de Lyon, d'Autun, de Strasbourg; à la Société Philotechnique et à la Société libre de Pharmacie de Paris. Aux titres de pharmacien de la Société maternelle, et de pharmacien honoraire du corps des sapeurs-pompiers, il joignait le titre de pharmacien ordinaire du chef de l'État. Ce chef qui, en 1809, se l'attacha en cette qualité, lui fit faire la campagne d'Autriche, et, pour prix de son zèle, de son humanité, de son courage, il lui conféra le titre de chevalier, sans lui accorder toutefois la croix de la Légion. Ce complément de justice et d'honneur, Gassicourt le reçut, en 1815, des mains du roi de France. En 1812, il avait pris le grade de docteur ès-sciences, et soutenu, pour l'obtenir, deux thèses, l'une sur l'extinction de la chaux, l'autre sur l'étude simultanée des sciences. On aurait pu mettre sur celle-ci pour épigraphe : *De te fabula narratur*. Ce sujet, c'était lui-même : il donnait à la fois le précepte et l'exemple. Enfin en 1821, la section de pharmacie de l'Académie royale de Médecine l'appela dans son sein, et, par un suffrage unanime, elle lui confia les fonctions de secrétaire. Elle ne pouvait mieux choisir pour sa gloire et pour celle de Gassicourt.

C.-L. Cadet de Gassicourt a publié :

Observations sur les peines infamantes. *Bouillon*, 1789, in-8.

Observations sur le bégaiement (*Médecine éclairée par les sciences physiques*. Paris, 1792, t. III, p. 215).

Observations sur les dangers de la saignée dans le traitement de l'asphyxie. (*Journal des mines*, t. III.)

L'antinovateur, *Paris*, 1794, in-8.

Le Tombeau de Jacques Molai, ou Histoire secrète et abrégée des initiés anciens et modernes, des templiers, des francs-maçons, des illuminés. *Paris*, 1796, in-8.—Les Initiés an-

ciens et modernes, suite du Tombeau de Jacques Molai. *Paris*, 1797, in-8.

Raison d'un bon choix, ou Théorie des élections. *Paris*, 1797, in-8.

Le Souper de Molière, comédie-vaudeville en un acte. *Paris*, 1798, in-8

La Visite de Racan, comédie-vaudeville en un acte. *Paris*, 1798, in-8.

Mon Voyage, ou Lettres sur la Normandie, suivi de quelques poésies fugitives. *Paris*, 1799, 2 vol. in-12.

Le Poëte et le Savant, ou Dialogues sur la nécessité pour les gens de lettres d'étudier la théorie des sciences. *Paris*, 1799, in-8.

Cahier de Réforme, ou Vœu d'un ami de l'ordre. *Paris*, 1800, in-8.

Essai sur la vie privée de H.-G. Riquetti de Mirabeau. *Paris*, 1800, in-8.

Esprit des sots, passés, présents et à venir. *Paris*, 1801, in-18.

La Chimie domestique, ou Introduction à l'étude de cette science mise à la portée de tout le monde. *Paris*, 1801, 3 vol. in-12.

Dictionnaire de Chimie, contenant la théorie et la pratique de cette science, son application à l'histoire naturelle et aux arts. *Paris*, 1803, 4 vol. in-8.

Éloge de Baumé. *Bruxelles*, 1805, in-8.

Saint-Géran, ou la Nouvelle langue française, anecdote récente. *Paris*, 1807, in-12.—Suite de Saint-Géran : Itinéraire de Lutèce au Mont-Valérien, en suivant le fleuve Sequanien et revenant par le mont des Martyrs. *Paris*. 1811, in-12.

Le Thé est-il plus nuisible qu'utile ? ou Histoire analytique de cette plante, et des moyens de la remplacer avec avantage. *Paris*, 1808, in-8 de 32 pages.

Cours gastronomiques, ou les Dîners de Manantville, ouvrage anecdotique, philosophique et littéraire. 2e édition. *Paris*, 1809, in-8.

Formulaire Magistral et Mémorial pharmaceutique. *Paris*.

1812, in-12. — VIIe édition, considérablement augmentée par les docteurs F. Cadet de Gassicourt, P.-L. Cottereau et L. Delamorlière, avec le Rapport de l'Académie royale de Médecine sur les nouveaux poids et mesures, et la concordance des poids anciens avec le système décimal. *Paris*, 1840, in-18 de 744 pages.

Éloge de A.-A. Parmentier. *Paris*, 1813, in-8.

Des moyens de destruction et de résistance que les sciences physiques peuvent offrir dans une guerre nationale, etc. *Paris*, 1814, in-8.

Pharmacie domestique, d'urgence et de charité. *Paris*, 1815, in-12, 2e édition.

Considérations statistiques sur la santé des ouvriers. (*Mémoires de la Société médicale d'émulation*. Paris, 1816, t. VIII, p. 160 et suiv.).

Analyse raisonnée, ou Liste d'électeurs et d'éligibles du département de la Seine en 1817. In-8.

Voyage en Autriche; en Moravie et en Bavière, fait à la suite de l'armée française pendant la campagne de 1809. *Paris*, 1818, in-8, avec cartes et plan.

Confidences de l'hôtel Bazancourt. *Paris*, 1818, in-8.

Les quatre âges de la garde nationale. *Paris*, 1818, in-8.

Qui nommerons-nous? *Paris*, 1820, in-8.

Projet d'institut nomade. *Paris*, 1820, in-8.

C.-L. Cadet de Gassicourt a fourni de nombreux articles au *Bulletin* et *Journal de Pharmacie*, dont il fut un des fondateurs en 1809, aux *Annales de Chimie*, au *Bulletin de la Société d'encouragement*, au *Dictionnaire d'Agriculture*. Parmi les articles qu'il a insérés dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, nous citerons : Alchimie, Charlatans, Cosmétiques, Fard, Honoraires, Médecine politique, etc.

ÉLOGE

DE

M. le Comte BERTHOLLET,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 28 MARS 1826.

—

Claude-Louis Berthollet naquit au bourg de Talloire, à deux lieues d'Anneci, le 9 décembre 1748, d'une ancienne famille, originaire de France. Louis Berthollet, son père, était châtelain du lieu. Philiberte Donier, sa mère, était d'une famille noble de Savoie. Leur fils, dès l'âge le plus tendre, eut un goût décidé pour les études sérieuses. Il fut envoyé de bonne heure au collége d'Anneci; collége fondé, il y a quatre siècles, par un paysan du voisinage qui, de berger, devint cardinal. Là, Berthollet suivit avec chaleur son penchant naturel, et ne voulut pour amis que quelques élèves aussi studieux que lui. Souvent il passait des nuits entières à s'instruire avec eux. Déjà ce jeune cœur savait goûter les seuls biens réels dont la vie de l'homme soit embellie, le plaisir d'aimer et celui de connaître. Son seul délassement, les jours de vacance,

était de suivre ses amis à la chasse; mais dans son bagage il mettait furtivement un volume ou deux; et tandis que les autres se dispersaient dans les champs, emportés par leur ardeur, Berthollet, retenu par son talisman, s'arrêtait au pied d'un arbre ou à l'ombre d'un rocher; et c'est là, qu'au retour de leur course, ses amis le retrouvaient plongé dans la lecture ou la méditation. Sa philosophie terminée, Berthollet dut songer à prendre un état. Le barreau, l'administration, l'église, s'ouvraient devant lui comme devant ses amis. Il pouvait s'y promettre, comme eux, des succès, des dignités, des postes brillants et lucratifs. Il fit alors ce qu'il avait fait à la chasse. L'amour des sciences prévalut, et Berthollet choisit la médecine. Il se rendit à l'université de Turin; il y prit ses degrés, et fut reçu docteur en 1770. Mais ce titre, en conférant le droit d'exercer, ne va pas toujours avec la capacité nécessaire; il la suppose, et ne la donne pas. La probité de Berthollet lui faisait vivement sentir que, si, pour faire la médecine, il faut la savoir, en revanche, pour la savoir, il faut la faire; cercle vicieux que, du reste, l'on rencontre partout; et, soit pour y échapper en se perfectionnant par une expérience plus profonde, acquise sur un plus grand théâtre et sous de plus habiles maîtres, soit par le secret espoir de mieux cultiver quelques unes de ces sciences, qui, nées de la médecine, en sont les plus utiles auxiliaires, et qui avaient pour Berthollet un attrait invincible, il prit, à l'exemple des jeunes médecins, ses compatriotes, la résolution de se rendre à Paris; et il y était, en effet, dès l'année 1772.

Paris, à cette époque, était la ville de l'Europe, et

peut-être du monde, la plus spirituelle et la plus polie. On l'avait appelée la nouvelle Athènes ; et peut-être qu'en effet rien ne lui manquait de ce qui faisait la gloire et les agréments de l'ancienne. Elle avait ses artistes, ses poëtes, ses écrivains, ses philosophes; elle avait ses théâtres, ses lycées, ses académies, ses combats et ses couronnes littéraires. Elle avait dans le caractère et l'esprit de ses habitants la même grâce, la même finesse, la même légèreté; et si elle le cédait par quelques uns de ces avantages qui tiennent à la différence des gouvernements, elle l'emportait du moins par la délicatesse et les raffinements de cet art de vivre qui faisait de Paris le modèle de la nation française et les délices des étrangers. Mais dans un séjour si dangereux et si plein de charmes, et quelque vive impression qu'en ressentît Berthollet, que lui importaient et les prodiges des arts, et les merveilles du luxe, et cette élégance de manière à laquelle répondait si peu la simplicité des siennes? Nouvel Anacharsis, il ne venait dans Athènes que pour y fortifier son génie; et sauf le goût très vif qui l'entraînait aux jeux du théâtre, et qu'il a conservé toute sa vie, quel autre commerce pouvait l'attirer que celui des savants? Une science qui, si l'on excepte les phénomènes du sentiment et de l'intelligence, embrasse tout et s'applique à tout; qui, achevée complétement, serait la science de l'univers; mais qui, bornée durant des siècles à un amas confus, à un mélange indigeste de faits mal vus, mal compris, mal interprétés, n'en avait tiré que des vues chimériques et des prétentions extravagantes; stérile et pauvre au milieu de ses richesses; hérissée de termes barbares, et orgueilleuse

de son obscurité; une science qui commençait depuis un siècle seulement à sortir du chaos, et avait reçu de Stalh comme un premier souffle de vie; cette science, devenue sous nos yeux si belle, si étendue et si sûre, touchait alors à la révolution finale qui devait en dissiper les ténèbres, en changer la face, porter une véritable organisation dans toutes ses parties intérieures, et y répandre comme dans une terre bien préparée, ces germes de fécondité qui la font fleurir et prospérer de nos jours. Les plus nobles esprits d'Angleterre, de Hollande, de Suède, de France, d'Allemagne et même d'Italie, formaient une sainte ligue en faveur de ce grand œuvre. Un si bel exemple enflamma Berthollet de la même ardeur; et sans doute averti par son instinct que, dans ce grand concours d'efforts intellectuels, les siens le conduiraient à d'utiles découvertes, il se consacra sans réserve à la chimie; et il y fit des progrès si rapides, qu'en peu d'années il devint non seulement un émule digne de ses maîtres, mais encore un guide fait pour les conduire à son tour dans la recherche de la vérité.

Cependant Berthollet n'avait point de fortune, et il fallait vivre. Si la chimie devait pourvoir à la considération future, il fallait que la médecine pourvût aux nécessités présentes. A cet égard, tout était difficulté pour Berthollet : sa jeunesse, sa qualité d'étranger, la timidité de son caractère, la modestie de son extérieur, et jusqu'à cette élévation de principes qui ne lui eût jamais permis de former en faveur de ses intérêts aucune entreprise sur les intérêts d'autrui : sorte de scrupule dont s'embarrassent pourtant assez peu les rivalités de profession! Heureuse-

ment, Paris possédait alors parmi ses plus célèbres médecins l'un des derniers et des plus chers élèves de Boerhaave : homme qui avait hérité de la sagesse d'un si grand maître cette maxime que l'âge et l'expérience gravent dans l'esprit des praticiens, savoir : que l'on ne doit ajouter à la puissance de l'art qu'une foi très modérée, et n'en user avec les malades qu'avec une extrême sobriété : homme, du reste, supérieur aux préjugés ; propagateur des nouveautés utiles ; qui, après avoir naturalisé l'inoculation en Hollande, l'avait portée à Genève, son pays natal, à Parme et en France, dans une maison du sang royal. Cet homme était Tronchin, objet de la faveur publique et de l'animosité de ses confrères. Une sorte de conformité le rapprochait de Berthollet. Ils étaient nés l'un et l'autre presque dans le même lieu, de familles également distinguées, dans un état de fortune également médiocre ; le sang français coulait également dans leurs veines : on voyait des Berthollet aux pieds des Pyrénées, comme on avait vu des Tronchin dans la Provence, d'où les avaient bannis les déplorables guerres de religion ; enfin ils parcouraient tous deux la même carrière ; avec cette différence que l'un n'avait plus rien à souhaiter, et que l'autre avait tout à faire. Soit dessein, soit hasard, Tronchin connut Berthollet, et le connaître, c'était l'aimer. Dès la première vue, Tronchin démêla sous les dehors simples et négligés, sous l'air franc et ouvert, mais grave et réfléchi, du jeune Savoisien, quelle était la candeur et l'honnêteté de sa belle âme, quelle était la vigueur et la sagacité de son esprit. Bientôt l'affection de Tronchin pour Berthollet devint une tendresse de père. Il appela sur lui

les bontés dont l'honorait le duc d'Orléans. Ce prince, qui, par un goût héréditaire, aimait les sciences et protégeait les savants, adopta Berthollet : il le fit agréer en qualité de médecin à la personne qui était l'objet de sa prédilection ; et pour mettre le comble à tant de félicités, il lui donna un laboratoire et un préparateur. Heureux les princes qui savent user ainsi des dons qu'ils tiennent de la Providence ! Heureux les hommes qui, à l'exemple de Tronchin, tendent les mains au mérite naissant, et aplanissent devant lui les difficultés trop souvent suscitées par l'ignorance ou l'envie ! Ce généreux exemple, Berthollet l'a imité depuis pour des élèves qui l'imiteront à leur tour; et c'est ainsi que, pareil au don de Franklin, un premier bienfait peut se reproduire et se perpétuer.

Dans une situation si heureuse, Berthollet ne négligea rien de ce qui pouvait l'honorer aux yeux de ses bienfaiteurs. Il avait déjà publié dans le *Journal de Physique*, et lu à l'Académie des Sciences, plusieurs mémoires sur les acides tartareux et sulfureux, sur l'or fulminant et la décomposition de l'acide nitreux, sur la combinaison des huiles avec différentes substances, etc. ; mémoires empreints de ce cachet de sagacité, de finesse et d'étendue qu'il savait déjà mettre à ses ouvrages. Cependant, pour exercer à Paris, tout médecin étranger devait, d'après les statuts de la Faculté, obtenir une seconde fois le doctorat, et l'obtenir en soutenant thèse. Berthollet, affranchi de cette formalité par son savoir et surtout par le titre qui l'attachait à un prince du sang, ne voulut point profiter de son privilége. Il composa et soutint, en 1779, une thèse sur un sujet qui tenait à ses deux sciences favorites. Elle

avait pour titre : *De lacte animalium medicamentoso* ; sujet d'une merveilleuse délicatesse, qui, traité complétement, épuiserait les plus fines ressources de la chimie et formerait par ses conséquences la plus parfaite histoire de nos fonctions intérieures : mais, plus occupé de satisfaire à une convenance que de résoudre un problème, Berthollet n'écrivit qu'une légère esquisse, où la matière est à peine effleurée. Il n'avait expérimenté que sur un trop petit nombre de chèvres, avec peu de substances, pendant peu de jours, et n'avait obtenu que des résultats peu concluants et presque négatifs. Il avait surtout cherché si le mercure administré en frictions peut pénétrer dans le lait. Il fit l'essai sur l'une de ses chèvres. Le huitième jour, après avoir absorbé vingt-six gros d'onguent napolitain, la chèvre était mourante ; mais le lait qu'elle avait donné n'offrit pas un atome de métal. Bergmann et Klaproth avaient tenté la même recherche sans être plus heureux. Zeller et Autenrieth ont trouvé du mercure dans le sang d'un malade, mais ils en ont trouvé trop pour n'être pas suspects. Dans ces derniers temps, le professeur Cantu de Turin a confirmé ce qu'avait vu, il y a plus de soixante années, Lamourier, chirurgien de Montpellier : il a rencontré des globules très atténués de mercure dans le liquide urinaire ; mais il avait eu soin de réunir jusqu'à soixante livres de ce liquide. Berthollet n'avait sans doute opéré que sur des quantités trop petites. Il est certain, d'un autre côté, que le lait d'une femme contracte par le mercure des propriétés anti-vénériennes ; et s'il était possible que le mercure capable de se manifester dans l'urine ne le fût point de se manifester dans

le lait, il s'ensuivrait, ce qui est assez prouvé d'ailleurs, savoir : que les médicaments agissent sur notre économie par des particules d'eux-mêmes qui n'ont rien de sensible ni de pondérable pour nous. Où doit s'arrêter la division de la matière? et qui peut dire à quel point l'excessive divisibilité d'un médicament peut en augmenter l'énergie ?

Cependant, le rapide mouvement qui emportait la chimie vers la réforme prenait chaque jour plus de profondeur et d'étendue. Des légions de faits tout nouveaux, dont la découverte des gaz avait en quelque sorte rompu les liens, sortaient de tous les coins de l'Europe et formaient comme des flots successifs dont le bel édifice de Stahl était ébranlé jusque dans ses fondements. Tel est toutefois l'ascendant que prend le génie sur le reste des hommes; il imprime à ses moindres productions un caractère qui les subjugue; et lorsqu'on le voit fouler aux pieds les idées reçues, même pour n'y substituer que des chimères, loin que cet exemple d'indépendance apprenne aux hommes à penser par eux-mêmes ou seulement à douter, ils ne savent qu'admirer, se taire et obéir, pour embrasser en aveugles des opinions nouvelles, quelles qu'elles soient. Les profondes spéculations du Périgourdin Jean Rey sur la pesanteur de l'air et sur celle que prennent les métaux en se calcinant, ces sublimes idées qui, alors comme de nos jours, eussent fondé la science, étaient tombées dans l'oubli. Soixante ans après qu'elles furent effacées de l'esprit des hommes, on sait avec quel applaudissement fut reçue l'idée toute contraire, je veux dire l'hypothèse de ce phlogistique qui devint en quelque

sorte le dieu de la chimie. Une fois admise, cette divinité fut l'objet d'un culte superstitieux. Chaque expérience était comme un sacrifice où elle avait la part principale : et lorsque le temps fut venu que cette idolâtrie devait tomber, les premiers coups qu'on osa lui porter parurent autant de sacriléges. Mais la foi qui reçoit un échec touche bientôt à sa ruine. Plus les observations se multipliaient, plus le phlogistique devenait incommode. Malgré les tempéraments que l'on imaginait pour le conserver, la force de sa destinée l'emportait : on ne savait plus qu'en faire ni où le mettre. Chassé d'une expérience, il se réfugiait dans une autre, d'où ne tardait point à le faire exclure l'importune gêne qu'il y causait. Enfin tous les yeux s'ouvrirent : on reconnut que ce qui cachait encore la vérité des faits était l'ombre qu'y jetait ce vain fantôme; et dépouillant désormais tout respect humain, on le bannit d'une science qui ne voulait plus d'illusions, et qui, pour s'élancer dans la carrière qu'elle s'était ouverte, sentait qu'elle devait rejeter tout bagage superflu. Étrange vicissitude ! j'ai presque dit contradiction ! La chimie n'eût rien été sans la supposition du phlogistique, et c'est par cette supposition qu'elle eût cessé d'être ! Grand exemple du danger et pourtant de la nécessité des hypothèses !

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que la chimie se trouva libre du seul obstacle qui en arrêtait les progrès. Cette espèce de rédemption fut presque l'ouvrage d'un seul homme, et le nom de cet homme prodigieux, vous l'avez sur les lèvres : c'est Lavoisier; Lavoisier, l'un des plus rares esprits qui aient jamais existé : aussi élevé, aussi

étendu, aussi profond que Stahl, mais plus scrutateur, plus positif et plus rigoureux; qui ne pouvait souffrir les faux dehors, les probabilités, les à-peu-près, ni les suppositions, ni les peut-être; cherchant et portant partout la vive clarté qui était son élément naturel; habile à tourner autour des faits pour en découvrir les approches et les entamer par tel ou tel point; multipliant les expériences et les éclairant l'une par l'autre; comptant tout, pesant tout, parce que rien n'étant détruit dans les combinaisons, tout doit se retrouver dans les produits; et n'opérant jamais sans avoir dans les mains ces instruments qu'il interrogeait comme des génies familiers, et qui n'étaient que l'emblème du sien, je veux dire la balance et la mesure. Aussi, dans l'investigation de tant de vérités toujours prêtes à échapper, savait-il, à travers tous les changements d'apparence et de lieu, démêler et suivre la trace de celle-ci ou de celle-là, pour la saisir à propos sous sa forme nouvelle, pour la mettre nettement au jour et la faire servir à la démonstration des vérités concomitantes; car dans cette intelligence si souple et si lumineuse, toutes les vérités se tenaient par les liens même de la nécessité. On a parlé de la pomme de Newton; on a parlé de l'impression singulière que faisait sur Bergmann, encore enfant, le spectacle de la combustion. Ce fut en contemplant le foyer où brûlaient quelques morceaux de bois, que Lavoisier conçut tout de suite et l'invraisemblance de la théorie de Stahl, et le vide de son hypothèse. Par quelles transitions passa-t-il d'un phénomène si ordinaire à une conclusion qui l'était si peu? Il est des esprits qui franchissent l'espace comme les dieux d'Ho-

mère. Quelques sentiers qu'ait suivis la pensée de Lavoisier, il est certain que, dès 1777, sa tête portait tout l'ensemble de ces idées à la fois simples, grandes et neuves, dont s'est formée cette chimie qui, de concert avec l'économie politique, est appelée, si je ne me trompe, à changer la surface de la terre et la destinée des nations ; et de même que Lavoisier ne prétendait point nier ce qu'il devait à ses prédécesseurs et à ses contemporains, de même aussi l'équitable postérité qui a sitôt commencé pour lui ne niera jamais que c'est lui seul, que c'est Lavoisier qui, s'emparant de quelques vérités éparses et les épurant par leur mélange avec la foule des siennes propres, a imprimé au tout qui en résultait ce sceau d'unité, ou, si l'on veut, d'harmonie, qui en garantit la valeur, et sans lequel une science ne saurait ni se produire ni subsister.

Toutefois, dans cette même année 1777, si glorieuse pour Lavoisier, malgré la beauté de ses vues et la solidité de ses preuves, malgré l'heureuse présomption qu'inspirait en sa faveur l'uniformité des résultats qu'il obtenait depuis 1772, malgré l'assentiment des géomètres et des physiciens du premier ordre qu'il associait à ses travaux et qu'il prenait pour arbitres, Lavoisier n'avait encore de partisan déclaré que lui-même, et les hommes étaient pour lui plus difficiles à subjuguer que la nature. Cependant la précision et la netteté de ses expériences, leur nombre toujours croissant et qui les rendait formidables, l'autorité qu'elles tiraient du caractère de leur auteur et du témoignage de ses amis, enfin le poids que leur donnait une dialectique inépuisable autant que vigoureuse, toutes ces armes maniées habilement jetaient le trouble dans la

phalange des phlogisticiens. Ils se sentaient déconcertés. Ils publiaient des opinions mitigées, où ils essayaient d'ajuster les erreurs anciennes aux vérités nouvelles; trahissant ainsi leur faiblesse et préparant leur défaite. Mais que ne peut l'entêtement, lors même qu'il n'est point soutenu par l'amour-propre ou aigri par l'envie? Que ne peut une longue habitude et la dureté de conception qui en est la triste suite? Cette défaite ne fut consommée, comme la prise de Troie, qu'après dix années de siége et de combats; et Berthollet lui-même, Berthollet, l'ami, le confident et presque l'égal de Lavoisier par le nombre, l'exactitude, la nature de ses expériences, et qui plus est, par la presque identité des résultats, Berthollet combattit jusqu'à la dernière extrémité. En 1785, il parlait encore de phlogistique, tandis que depuis 1777 son adversaire n'en avait prononcé le nom qu'une fois, pour faire ressortir les contradictions de la chose et en rendre le néant plus manifeste; et cependant ce fut en 1785, année qu'illustra Berthollet par sa belle analyse de l'ammoniaque, ce fut cette même année que, pressée par des arguments sans réplique, sa raison vaincue céda à la seule force qui pût la soumettre, je veux dire la force de l'évidence. Abjuration tardive, mais entière, mais franche et loyale, d'autant plus glorieuse pour Berthollet que la résistance avait été plus longue et plus sincère; d'autant plus glorieuse pour Lavoisier qu'elle n'était point un sacrifice de complaisance, mais un hommage de conviction rendu à la vérité seule: abjuration du reste qui, faite entre les mains de Lavoisier et devant toute l'Académie, eut, d'une part, toute la solennité, et de l'autre, toutes les

conséquences qu'elle pouvait avoir. Si vous exceptez, en effet, un petit nombre de chimistes endurcis qui persistèrent dans leur paganisme et sont morts dans l'impénitence, cette soumission entraîna toutes les autres. De qui ne devait pas triompher une doctrine qui triomphait de Berthollet ?

Mais détruire n'était point créer; et la doctrine nouvelle, bien qu'elle pût s'écrier comme le philosophe : « Je » porte tout avec moi, et les principes, et les conséquen- » ces, et tout ce qui doit suffire à mes développements » ultérieurs, » la doctrine nouvelle, pareille à une riche matière en fusion, était encore sans forme et sans ordre, si ce n'est dans l'entendement de ses fondateurs ; et c'est cet ordre même qu'il s'agissait d'établir. Des faits nouveaux formaient des idées nouvelles; et ces idées, pour être transmises et même pour devenir plus exactes et plus complètes, exigeaient des signes qui fussent créés pour elles. L'invention de ces signes, abandonnée au caprice individuel, eût produit autant de dictionnaires qu'il se serait trouvé d'inventeurs; et dans une science où la complication des phénomènes rend la clarté si nécessaire, on eût vu se renouveler le miracle de la confusion des langues. Pour être d'un usage mutuel, ce qui est la fin de toute langue, celle de la chimie devait se composer désormais de termes nettement définis et d'une acception invariable. Mais cette fixité de sens supposait eutre les chimistes un pacte, un accord, une convention qui n'avait point encore été faite. Le premier qui comprit, à ce qu'il paraît, la nécessité d'un tel travail, était un magistrat qui, à la connaissance des lois humaines, associait l'étude des lois de

la nature : c'était Guyton de Morveau, avocat général au parlement de Bourgogne, et professeur de chimie aux écoles de Dijon. Il ouvrit sur ce sujet une correspondance avec Bergmann. Bergmann, comme on le voit dans les Mémoires de la Société d'Upsal, applaudit à une si utile entreprise; et en 1784, Buffon l'honora du suffrage le plus éclatant, puisqu'il en fit entrer une esquisse dans le troisième volume qu'il publia cette même année sur les minéraux. Jusque là toutefois ce grand travail n'était qu'une ébauche; le poursuivre avant de connaître à fond les nouvelles découvertes n'eût pas été praticable. Vers la fin de 1786, M. de Morveau se rend à Paris; il court à Lavoisier; il court à Berthollet; il voit de ses yeux les expériences; il vérifie, constate, admire; il mêle ses acclamations à celles de Laplace, de Dionis, de Condorcet, de Coulomb, de Monge, de cent autres; et sur son projet favori de refondre le langage, il trouve Berthollet et Lavoisier dans les dispositions où il est lui-même. Sur-le-champ, ils y travaillent de concert. A ce triumvirat s'associe Fourcroy, esprit de feu et professeur d'un talent si rare, que, dépouillée de ses épines et ornée de toutes les grâces de la parole, la chimie prend dans ses leçons tout le charme et tout l'éclat d'un sujet littéraire : d'où vint cet attrait si vif qu'elle eut tout-à-coup pour les gens du monde, et qui autoriserait a mettre en question si Fourcroy n'a pas autant servi la chimie par son éloquence que Berthollet et Lavoisier par leur génie. Comme il n'existe en chimie que des corps simples et des corps composés, ou, si l'on veut, des éléments et des combinaisons, les réformateurs comprirent que, pour représenter clairement dans le discours

les êtres de ces deux divisions, ils devaient, à l'égard des éléments, les désigner par des termes simples comme eux; et à l'égard des combinaisons, les imiter par celles qu'ils feraient subir à ces mêmes termes : en sorte que de ces deux classes de combinaisons, celle des corps et celle des mots, la seconde fût exactement calquée sur la première, et en devînt ainsi l'expression fidèle, ou plutôt, la contre-épreuve et l'image. Or, en cela, ils réussirent avec un bonheur qui sembla prodigieux. Des finales changeantes, et de légères modifications dans leur structure intérieure, firent prendre aux nouveaux mots une sorte d'affinité artificielle qui leur permettait de s'attirer, de s'unir, de se séparer, de se précipiter, en un mot, de se plier dans leurs évolutions à toutes celles des éléments eux-mêmes; et de cette façon, l'on eut deux chimies, l'une de choses, l'autre de mots : la réelle et la nominale, toutes deux identiques l'une à l'autre; ou plutôt, on n'en eut qu'une seule; car la parole n'était que le fait lui-même qui, après avoir parlé aux yeux, parlait aux oreilles, et ne taisait à l'esprit que ce qu'il ne pouvait exprimer. Ce chef-d'œuvre de nomenclature fut terminé promptement. Dans les six premiers mois de 1787, Guyton de Morveau qui l'avait conçu, Lavoisier, Berthollet, Fourcroy, qui l'avaient retouché, le portèrent à l'Académie des Sciences, et le livrèrent bientôt au public. On sait le reste. Il fut adopté par l'Europe entière; et peut-être que dans le monde savant, il fraya la route à la doctrine dont il était à la fois le précurseur et l'interprète. On fait volontiers des expériences si nettement exprimées; et après les avoir vues dans la

nature, les retrouver dans le langage, c'est en quelque sorte les voir ou les faire une seconde fois.

Mais quelle œuvre humaine est parfaite? Le temps a découvert de grands défauts dans la nomenclature; et si figurer parmi ceux qui l'ont fondée est une gloire pour Berthollet, l'intérêt de cette gloire me prescrit de marquer de quelques traits les défauts dont je parle. Dans la désignation des substances simples, nouvellement découvertes, le congrès de nos chimistes suivit follement ce qu'avait proposé Bergmann, de préférer les noms empruntés de quelques propriétés essentielles; et c'est visiblement sur ce principe qu'ont été créés pour l'oxigène, l'hydrogène et l'azote, les noms qui les qualifient. Mais, ainsi que le démontraient dès l'origine et Chaptal en France, et Aréjula en Espagne, créer de telles qualifications, n'était-ce pas consacrer comme absolues des propriétés qui ne sont jamais que corrélatives ou réciproques? n'était-ce pas dire à la fois trop et trop peu? n'était-ce pas anticiper sur l'expérience, décider ce qu'il fallait mettre en question, et se préparer pour l'avenir des erreurs ou des démentis? Qui ne sait aujourd'hui, par exemple, qu'en s'unissant à différentes bases, le générateur des acides, ou l'oxigène, produit des acides, des alcalis, des neutres; déployant dans ces différents cas des propriétés opposées en apparence, mais ni plus ni moins essentielles l'une que l'autre. En second lieu, ne se forme-t-il d'acide que par l'intervention de l'oxigène! fausse vue qui porte à supposer cet élément là où il n'est pas: méprise qu'a redressée Berthollet lui-même, puisqu'il est le premier qui ait reconnu dans la combinaison de l'hydrogène et du

soufre les mêmes propriétés qu'aux acides; le premier qui ait prononcé que l'acide prussique ne contenait pas d'oxigène : tant la fermeté de sa raison le défendait contre le prestige de ses propres théories! Remarquons, toutefois, que ces vices sont encore plus des vices de logique que de nomenclature. Les idées étaient fausses, mais les signes étaient fabriqués avec art; et du reste, en faisant pour ces trois éléments ce qu'on a fait pour tous les autres; en y attachant des noms aussi peu significatifs que le sont les noms de soufre, d'or, d'argent, etc., lesquels représentent des êtres, sans représenter des propriétés, on eût évité ces inconvénients dès l'origine; on les évite aujourd'hui en usant de ces trois noms, sans tenir compte de ce que l'étymologie leur fait dire, et en maintenant ainsi l'intégrité d'une nomenclature que l'on ne peut plus altérer, et qui, malgré les justes reproches d'inconséquence et de précipitation qu'elle peut encourir, sera toujours considérée comme l'une des plus belles conceptions de l'esprit humain.

Durant le cours de ces glorieux travaux, la situation de Berthollet, déjà si heureuse, s'était encore améliorée. En 1780, la mort prématurée de l'éloquent Bucquet, l'ami de Lavoisier, et le plus zélé de ses collaborateurs, laissait une place vacante à l'Académie des Sciences. Cette place fut donnée à Berthollet, et l'on vient de voir à quel titre. Elle lui était disputée par Fourcroy et par d'autres compétiteurs pleins de mérite, qui, plus tard, sont devenus ses collègues. En 1784, Macquer mourut : Macquer, disciple élégant, sage et mesuré, d'un maître impétueux et véhément, de ce François Rouelle, aussi célèbre

par sa fougue que par son génie; qui, dans des leçons pleines de verve et d'originalité, gourmandait la paresse des esprits, jetait en tumulte et pêle-mêle les vérités et les paradoxes, relevait la hardiesse de ses idées par la rudesse de son langage, et prenait, en parlant de son art, l'enthousiasme et l'accent des prophètes : Macquer, nouveau Mélanchthon de ce nouveau Luther, et l'écrivain le plus châtié peut-être que la chimie ait eu jusqu'ici, Macquer laissait après lui deux places : l'une de profes-fesseur au Jardin du Roi; l'autre de commissaire pour la direction des teintures. La première demandait un homme habile à manier la parole; Berthollet ne fut point choisi : ce fut Fourcroy. La seconde demandait un homme habile à manier les choses; Fourcroy n'y fut point nommé : ce fut Berthollet. Deux choix excellents : et voyez les suites. Des milliers d'auditeurs, français ou étrangers de toutes les nations, se pressaient chaque jour comme des flots autour de Fourcroy; ils sortaient de ses leçons, éblouis de son talent et pénétrés de Lavoisier; puis, se répandant soit dans les villes de France, soit dans toutes les capitales du monde, ils s'y faisaient les apôtres de la nouvelle chimie De son côté, Berthollet s'engageait, sur l'art de préparer et d'appliquer les couleurs, dans les recherches les plus délicates d'une chimie consommée; et bientôt l'on en vit sortir des industries et des richesses toutes nouvelles. Quels résultats des deux parts! Les hommes, comme les mots, n'ont de prix qu'à leur place. Berthollet et Fourcroy étaient donc merveilleusement à la leur. Transposez-les. Quel contre sens! quel grossier mécompte pour la France et l'Europe! Le duc d'Orléans avait solli-

cité pour Berthollet la place de professeur. Buffon, qui tenait de la sienne le droit de nommer, résista au prince et nomma Fourcroy. Le prince n'écoutait que son attachement; Buffon n'écouta que la justice. Fourcroy pourvu d'un côté, Berthollet le fut de l'autre; et cette justice eut ainsi le double effet que je viens de signaler.

Suivons maintenant Berthollet dans sa nouvelle carrière. L'art de la teinture est un art tout chimique et prodigieusement compliqué. A la singulière fantaisie de se teindre le corps, les hommes ont fait succéder celle de teindre leurs vêtements; mais pour les teindre, il faut commencer par leur donner la seule couleur qui fasse paraître toutes les autres; il faut les blanchir, et c'est alors que les étoffes sont pour les couleurs ce qu'est un entendement bien préparé pour les idées: de part et d'autre, il y a table rase. Toutefois, avant Berthollet, cette opération préliminaire était longue, difficile, embarrassante, et finalement dispendieuse. L'air, la lumière et l'eau, qui en étaient les agents, ne coûtent rien, il est vrai; mais ils exigeaient le concours de beaucoup de temps et d'espace; des mois entiers et de vastes prairies, consacrées à ce travail, en élevaient singulièrement le prix. Que fallait-il pour changer un tel art? Presque rien : l'incident le plus fortuit. Schéele découvre un gaz, et dans ce gaz la propriété de détruire les couleurs végétales. Cette destruction consiste dans un dérangement et une soustraction légère dans les principes colorants; soustraction telle que ceux qui restent sont désormais accessibles à l'action des alcalis : première idée que forme ou que saisit Berthollet, et d'où part son esprit pour enrichir les arts

d'un procédé neuf, expéditif, conservateur et d'une efficacité plus complète. Par ce procédé, l'objet que l'on veut blanchir est plongé tour à tour dans une solution du gaz, qui décompose la matiere colorante, et dans une lessive alcaline, qui détache cette matière et l'emporte : ou, si quelques atomes de fer ajoutent leur rouille à la couleur originelle, quelques atomes d'acide sulfurique mêlés à l'eau font évanouir cette nouvelle tache, et achèvent à peu de frais l'opération. A la faveur de ces immersions alternatives, et graduées à volonté, les fils et les tissus qu'on en forme revêtent un blanc plus éclatant et plus solide ; leur texture intérieure est moins altérée ; le nombre des manipulations est moins grand ; leur durée totale incomparablement plus courte ; et l'agriculture, tout-à-l'heure dépouillée par l'art, reprend sur lui les immenses terres qu'il avait usurpées et qu'il condamnait à la stérilité. Que d'avantages dans un seul ! et où peut conduire une petite remarque indifférente en apparence ? Cette remarque a produit le bel art que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de blanchisserie bertholienne ; art tellement spécial, et tellement populaire, qu'il a introduit dans le langage industriel des termes particuliers tirés du nom de son auteur. Imprimer son nom si avant dans la mémoire des hommes, et par des traits de cette nature, quel gage plus sûr et plus touchant d'immortalité ! On sait du reste qu'on a fait servir à d'autres usages ce même gaz, ou le chlore. Traités par ce gaz, la toile déjà peinte, les estampes et les vieux livres que la poudre avait noircis, ont repris dans les mains de M. le comte Chaptal leur premier lustre et un air de jeunesse. La cire même

blanchit par le chlore. Enfin, le papier formé des matériaux les plus communs, lorsque la pâte en a été travaillée et comme pétrie par le chlore, ainsi que M. Chaptal en a donné l'exemple, ce papier en reçoit un blanc plus vif et une qualité supérieure.

Ce n'est pas tout. En interrogeant le chlore sans relâche, pour en pénétrer la nature, au milieu des expériences qui auraient dû la lui montrer, Berthollet ouvrit un vaste champ qu'ont si heureusement exploité, depuis, Chénevix, Gay-Lussac et Vauquelin. Il découvrit les chlorates : non qu'il ait jamais séparé l'acide chlorique d avec ses différentes bases ; cette séparation a été faite par Gay-Lussac : mais il soupçonna la présence d'un acide particulier dans ses nouveaux sels ; et il en jugea ainsi par les singulières propriétés qui les distinguent, et que manifeste surtout le chlorate de potasse. Mêlé au soufre, au phosphore, au charbon, à toutes les matières combustibles, avec quelle énergie ce sel se décompose ! Il brille, il tonne, il fulmine. Malheur aux imprudentes mains qui osent seulement le presser, le triturer, le percuter ! A la vue de ces phénomènes, dont il a le premier développé la théorie, Berthollet conçut l'idée de fabriquer avec ce sel une nouvelle poudre à canon. Étrange dessein dans un esprit si paisible ! On fait des essais à Essone. On allait se jouer avec la foudre. Au premier choc des pilons, le sel frappé réagit. Il éclate, brise, renverse : le moulin saute, et cinq victimes déchirées sont enterrées sous ses débris. Comment préparer une poudre qui porte avec soi de telles fureurs, et punit de mort un simple froissement !

Mais une substance plus redoutable encore devait sortir

des mains de Berthollet : plus redoutable, puisque s'il est nécessaire de fouler vivement l'une contre l'autre les molécules du chlorate de potasse, pour en déterminer l'explosion, il ne faut, à l'égard de la substance nouvelle, que l'effleurer légèrement. J'ai déjà parlé de l'analyse de l'ammoniaque faite par Berthollet en 1785. A la vérité, Schéele, Priestley, en traitant l'ammoniaque par les métaux oxidés et par l'étincelle électrique, et Bergmann, en étudiant les produits de l'or fulminant décomposé, avaient préparé et presque consommé cette analyse; mais, en la faisant à son tour, Berthollet mit dans ses résultats une précision si rigoureuse, que presque rien n'y a été changé depuis. C'est par cette exactitude qu'il s'est comme approprié cette analyse; ou plutôt, c'est par ce motif qu'on l'a toujours rangée parmi ses découvertes. Berthollet du moins eut le mérite que personne ne partage avec lui, de déduire de cette connaissance, et la connaissance de la vraie nature des matières organisées, et la différence essentielle qui distingue sur ce point les animaux et les végétaux : grande vue qui éclaira une foule de phénomènes, et que les découvertes ultérieures ont restreinte et confirmée tout ensemble! Enfin, en traitant par l'ammoniaque de l'oxide d'argent précipité de l'acide nitrique par l'eau de chaux, il fit naître ce terrible argent fulminant, l'un des plus instables et des plus dangereux composés qu'ait jamais créés la chimie. Il est d'une susceptibilité, j'ai presque dit irritabilité telle, qu'il prévient même la provocation, et qu'il éclate et fulmine spontanément, lorsqu'il est encore baigné par la liqueur. A quoi tiennent ces effets formidables? et si dans cette combinaison les éléments sont si

impatients des liens qui les retiennent, comment en supportent-ils un instant la contrainte?

En 1791, Berthollet fit paraître en 2 volumes in-8° l'ensemble de ses recherches sur l'*Art de la Teinture*, dont les progrès lui étaient confiés. Cet art était l'objet des soins du gouvernement depuis Colbert. Mais comme il tient à la physique très délicate des molécules colorantes, à leurs rapports avec l'air et la lumière, à leurs affinités réciproques, à celles qu'elles ont pour les autres corps, etc., on conçoit qu'il n'a été possible de pénétrer dans cette multitude infinie d'actions et de réactions promptes, légères, fugitives, que depuis un demi-siècle. Les écrits de Dufay et de Hellot, d'ailleurs si estimés, ne suffisaient plus. Le commerce sollicitait de partout des lumières et proposait des prix. Bergmann, en 1776, dans un mémoire couronné par l'Académie des Sciences, avait ébauché la théorie générale d'un art si intéressant. Macquer s'en était longtemps occupé; mais au lieu du grand ouvrage qu'il avait promis, et dont les matériaux se sont perdus, selon toute apparence, on n'avait de lui que l'article TEINTURE de son *Dictionnaire de Chimie*, et un ouvrage excellent, mais court, sur la teinture de la soie. Berthollet vint; et rejetant les conceptions mécaniques, qu'il ne croyait plus soutenables, et la chimérique influence du phlogistique, dont Bergmann parlait encore, il rapporte les phénomènes de la teinture à leurs causes réelles, savoir : aux propriétés chimiques des parties colorantes; aux affinités qui les combinent avec les acides, les alcalis, les oxides métalliques, avec quelques terres et spécialement avec l'alumine. C'est par le jeu de ces affinités qu'il ex-

plique l'action des nombreux matériaux que l'on réunit dans les bains ; c'est sur ce fondement solide qu'il établit la vraie théorie des mordants. Tout n'est pas dit sans doute sur l'art de teindre ; les travaux de quelques modernes et les découvertes toutes récentes de M. Chevreul en font foi ; mais depuis plus de trente ans le livre de Berthollet sert de guide aux travailleurs. Ils y ont appris à mieux raisonner leurs opérations ; ils s'y sont formés avec moins de peine et de temps ; et de toutes les économies, celle du temps est la première. Enfin l'art y a tellement profité que, selon la remarque de M. Cuvier, l'Inde, qui autrefois nous envoyait ses couleurs avec orgueil, reçoit aujourd'hui les nôtres avec reconnaissance.

Nous touchons, Messieurs, vous le voyez, nous touchons à une époque sinistre. Plus dangereuses que le ferment qui avait remué la chimie de fond en comble pour la régénérer, une sourde inquiétude, une fatigue intérieure, des pensées de sédition et de révolte, mille passions ardentes, les unes généreuses mais déréglées, les autres haineuses, aveugles, implacables, tourmentaient le corps politique et en préparaient la dissolution. Recherchez dans vos souvenirs toutes les horreurs de ces temps de calamité : vous n'y trouverez rien dont on ait à rougir pour la mémoire de Berthollet. Ce sage esprit détestait les innovations violentes et précipitées. Il aimait la liberté, mais cette liberté qui n'est que le pouvoir d'être juste, et qui, loin de méconnaître les lois, les établit au contraire pour limiter les droits réciproques, et imposer les devoirs dont ces droits sont la source et la mesure. Lorsque l'Europe eut tiré le glaive contre la France, les talents de Berthollet

étaient un instrument de victoire. On lui demanda ses services; il ne les avait point offerts; il ne les refusa point. Monge et lui s'unirent pour tirer du néant des moyens de défense. On eût dit que leur génie couvrait comme une égide la surface de la patrie. Cette terre, si aisément envahie par l'espérance des étrangers, semblait se transformer contre eux en salpêtre et en soufre; et le fer, et l'airain, devenus plus dociles et plus meurtriers, vomissaient une mort plus certaine et plus rapide. L'Europe frappée recula, saisie de terreur et d'admiration, comme si Cadmus eût jeté devant elle ses dents redoutables. On a dit que dans le mystère de leur laboratoire, la chimie, comme une autre Euménide, avait dévoilé à Berthollet et à Monge d'horribles secrets de destruction; des secrets plus effrayants que tous les secrets connus jusqu'ici. Ces affreuses révélations, si elles sont vraies, ont été ensevelies avec eux. Hommes, ils ont eu de la pitié pour les hommes: ils ont sacrifié leur gloire à l'humanité; ils ont senti que leur génie devait à leurs contemporains et à la postérité de moins funestes présents.

Bientôt la destinée de Berthollet changea. Il était depuis 1792 attaché à l'administration des monnaies. En 1795 et 96, il eut des missions particulières : il parcourut une partie de la France et de l'Italie; de l'Italie, qui, vaincue par nos armes et prompte à fléchir notre courage, mettait à nos pieds ses monuments, et en faisait à la fois le prix de la paix et le gage de sa soumission. C'était pour les choisir et les recevoir au nom de la France qu'était envoyé Berthollet. Il vit le chef de l'armée. Ce chef victorieux et déjà tout puissant fut charmé de tant de génie

et de simplicité; et comme son instinct le portait à s'approprier tout ce qui peut ajouter au pouvoir de l'homme, il conçut l'idée de se faire initier à la chimie par un si grand maître : fantaisie qu'il satisfit à Paris quelques mois après, lorsque, revenu dans la capitale, il pouvait dérober aux affaires de courts instants de loisir.

Mais dans cette tête vaste et inquiète un autre dessein se formait. Soit suggestion étrangère, soit inspiration spontanée, soit enfin pour donner le change à des jalousies politiques dont il avait eu le pressentiment, Bonaparte, semblable à l'aigle qui marque de loin sa proie, Bonaparte avait les yeux sur l'Orient; car, ainsi qu'il aimait à le répéter, « l'Orient, pour prendre une face nouvelle, n'attend qu'un homme; » mais cet homme peut-il être un Européen? et pour remuer cette partie du monde, où cet homme cherchera-t-il son point d'appui? Quoi qu'il en soit, dans les plaines de l'Italie, au milieu de ses premiers triomphes, Bonaparte déroulait devant lui la carte de l'Egypte. Il attachait là sa pensée. Il considérait les conditions de cette contrée singulière; il en étudiait les rapports avec les contrées voisines et avec les anciens continents; et il concevait ce qu'un tel pays pourrait être dans la balance des nations, si, possédé, cultivé, défendu par un peuple habile et valeureux, il recouvrait son indépendance et sa fertilité première. Par quels sentiers s'égare la pensée de l'homme! On a dit qu'effrayés de la fortune et du caractère entreprenant de Louis XIV, les princes allemands avaient engagé Leibnitz à composer pour ce monarque un mémoire où le philosophe développait avec art tous les avantages qui résulteraient d'une

colonie française établie en Egypte : leurre pour occuper Louis XIV hors de l'Europe ; mais vue de génie qui, réalisée dès ce temps-là, eût tout changé parmi les hommes. Qu'on en juge par le mouvement qu'impriment sous nos yeux à la marche des affaires les premiers essais que fait aujourd'hui l'Egypte en agriculture et en industrie ! Les Indes l'avaient fait oublier ; elle pourrait à son tour faire oublier les Indes, et redevenir ce que l'avait faite Alexandre, le centre des transactions commerciales. Du reste, relativement à la conquête de l'Egypte, quel qu'en ait été le premier instigateur, du Directoire ou de Bonaparte, il est certain qu'elle fut préparée de longue main, et que rien ne fut épargné pour le succès. On ignora longtemps le but de l'expédition. Berthollet fut mis dans le secret par Bonaparte. La grandeur du dessein, celle des moyens d'exécution, l'habileté si bien éprouvée du chef, la confiance qu'il inspirait et que fortifiait une juste admiration, le charme attaché aux souvenirs historiques, ce goût du merveilleux et des aventures dont ne se défendent presque jamais les têtes françaises, même les plus phlegmatiques, le bonheur de contempler de ses yeux le pays d'Hermès, et le berceau de la chimie ; dirai-je enfin la fatigue et le dégoût de nos discordes civiles ? tout entraîna Berthollet ; tout concourut à lui déguiser ce que le projet avait de romanesque et de prématuré ; et comme il était chargé de choisir les savants les plus éclairés et les plus résolus, pour les engager dans l'expédition, il jeta les yeux sur ceux qu'il aimait le plus, et pour les enrôler, il lui suffisait de leur dire en empruntant déjà le style oriental : « Venez, je serai avec vous. »

Je ne vous peindrai point les prodiges opérés par cette petite nation française composée de soldats et de savants; de force et de sagesse; s'ouvrant par la force les villes, les citadelles, les campagnes du Delta et de la longue vallée du Nil; formant, par la sagesse, des instituts, des observatoires, des écoles d'agriculture et de dessin; dressant des machines, créant des industries inconnues à la barbarie des habitants; et instituant un système d'administration encore plus inconnu, puisqu'il avait pour principe la justice, et la modération qui en est inséparable. Au milieu de cette grande organisation, au milieu des périls qui en marquaient tous les instants, et dont sa tranquille fermeté ne fut jamais ébranlée, Berthollet, conduit par ses idées habituelles, s'attachait à l'examen des teintures tirées du pastel, du carthame et du henné; il étudiait, par la combustion du phosphore, les qualités de l'air, et il y trouvait au Caire ce qu'on y trouve à Paris; il observait des formations d'ammoniaque dans des cas où l'on n'a nulle raison d'en soupçonner l'existence; et finalement, emporté malgré le bruit des armes, comme Archimède à Syracuse, dans ces profondes régions du savoir où son génie aimait à pénétrer, il s'affermissait de plus en plus dans un grand et vaste système d'idées qu'avaient suscité dans son esprit ses derniers travaux en France, et dont le germe l'avait suivi au-delà des mers. Pour mûrir et développer ce germe, lui fallait-il, nouvel Hermès, l'influence de ce ciel de l'Egypte, si favorable à la chimie?

Vous devinez, Messieurs, que je veux parler de la théorie générale qu'il s'était faite sur les affinités. Pardonnez à ma hardiesse de s'essayer à reproduire ici tout

le fond de cette théorie. Si j'ai bien compris sa pensée, Berthollet concevait dans les dernières molécules de la matière qui nous environne des forces toujours actives et toujours opposées, qui par leur équilibre établissent et font persévérer les corps dans l'état où ils se trouvent actuellement, et qui, par leur mobile prééminence, troublent cet équilibre, et déterminent les changements inévitables auxquels les corps sont assujettis. Ces forces diverses constituent les véritables éléments de l'action chimique: et puisque c'est de leur énergie réciproque que dépendent les compositions et les décompositions dont ce monde est le théâtre, il est visible que, pour s'approprier ces forces et les tourner à ses propres desseins, l'homme doit s'appliquer à les connaître individuellement, pour ainsi dire, et à mesurer leurs rapports mutuels, afin de découvrir dans la production des phénomènes quelle est l'exacte part qu'y prend chacune d'elles, et de se servir de ces données, que je suppose rigoureuses, pour appeler à volonté l'action de telle ou telle force à la production de tel ou tel effet : théorème de l'ordre le plus élevé, dont la contemplation captivait le génie de Berthollet depuis dix années. Qui l'eût prévu ! C'est au milieu de sables arides, c'est dans un désert presque oublié des hommes, que de si hautes spéculations devaient trouver leur complément et leur dernier terme. Au commencement de 1799, Berthollet, accompagné d'Andréossy, va visiter, à l'occident du Delta, une longue gorge, embarrassée de sables mobiles, mais creusée sur une roche poreuse de véritable craie. C'est là, c'est dans cette vallée dirigée du pied des Pyramides vers le golfe des Arabes, que sont en quelque sorte cachés au

reste du monde les six lacs où chaque année d'immenses quantités de sel marin, qu'y fait arriver une transsudation souterraine, se transforment en carbonate de soude. Par quel agent s'exécute une conversion si contraire aux lois alors admises des affinités électives? A la vue de ce démenti si formel et si grand, donné par la nature à ces prétendues lois, une foule de faits analogues se réveillent dans le souvenir de Berthollet. Il se rappelle surtout ce qui le frappait en France, il y a peu d'années, pendant l'extraction du salpêtre, sur la force toujours croissante avec laquelle la terre chargée de ce sel le disputait à l'eau qui devait en effectuer la dissolution ; et pesant avec soin toutes les circonstances du grand fait qui est actuellement sous ses yeux, il voit clairement alors que, parmi les puissances chimiques, il en est qui sont restées comme inconnues jusqu'ici, et dont le concours néanmoins pourrait, dans une infinité de cas, l'emporter sur toutes les autres. Par cette vue, sa théorie est achevée. Il compose, pour l'établir, des mémoires qu'il communique d'abord à l'Institut du Caire, et qu'il a soin, à son retour à Paris, de communiquer à l'Institut de France. Enfin paraît, en 1803, son *Essai de Statique chimique*, ouvrage profondément médité, rempli de vues originales et neuves, dont quelques unes peut-être ont un air de paradoxe ; mais ouvrage qu'il est permis de considérer comme le testament chimique de Berthollet, où il a refondu ses mémoires, et exposé avec l'appareil de preuves que comporte un sujet si grave, sa théorie des affinités, ou, si l'on veut, sa philosophie sur une science qu'il avait cultivée trente ans avec tant d'ardeur et de succès. Le principe fondamental de

cette philosophie est que toute substance qui tend à se combiner, agit à raison de son affinité et de sa quantité; principe d'où il suivrait que l'action chimique d'un corps serait égale au produit de son affinité par le nombre de ses parties, et que, pour produire des effets égaux, il suffirait de suppléer au premier de ces deux éléments par le second, et au second par le premier. La mesure de la quantité se détermine aisément : celle de l'affinité, selon Richter et Berthollet, se trouve dans la capacité comparée de saturation; et ces deux mesures données, c'est de leur rapport composé que résulte pour un corps ce que Berthollet appelle la masse ou la valeur chimique de ce corps : d'où l'on voit, comme je l'insinuais tout-à-l'heure, que l'affinité la plus forte serait toujours vaincue par la plus faible, s'il était toujours possible que cette seconde affinité eût par la quantité ce qui lui manque par l'énergie; sorte de substitution qui donnerait à l'homme un empire presque absolu sur les combinaisons; car ne pouvant rien sur l'essence même de l'affinité, son pouvoir pour l'affaiblir ou l'accroître par la quantité serait le plus souvent sans limites. Cela posé, Berthollet fait voir comment deux puissances, par exemple deux bases, se disputant un acide, avec des attractions inégales, chacune d'elles s'en approprie une part proportionnelle à sa masse; et pour faire rentrer dans cette loi les apparentes anomalies qui la combattent, Berthollet fait voir, et fait voir le premier, à quel point une combinaison peut être modifiée, soit dans sa durée, soit dans ses résultats, par les conditions diverses, les unes physiques, les autres chimiques, où se trouvent actuellement les corps que l'on met en présence ; et parmi

ces conditions qu'il considère comme autant de forces réelles, il range la cohésion, l'aptitude à cristalliser qui en est un mode spécial, la pesanteur spécifique, l'élasticité, etc.; toutes considérations que l'on peut rattacher aux importantes questions de la distance, de la figure et de la situation des molécules, et qui embrassent implicitement tout ce qu'on a dit sur l'influence du calorique et sur celle de l'électricité.

En écrivant sa Statique, Berthollet se proposait de ramener les phénomènes de la chimie ou de l'attraction moléculaire à ceux de l'attraction universelle: idée grande du grand Newton, mais qui, selon toute apparence, manquera toujours d'une démonstration directe; car, dans l'attraction universelle, tout se réduisant à des variations de distance, de mouvement et de pression, c'est-à-dire à des rapports purement mécaniques, il serait difficile, il l'eût été même pour Berthollet, de n'admettre en chimie que des rapports de cette nature, lui qui n'admettait rien de semblable, même dans l'action des substances colorantes. D'un autre côté, en accordant à la masse une influence aussi étendue, n'était-ce pas méconnaître dans les combinaisons les proportions si strictement définies auxquelles elles paraissent assujetties? N'était-ce pas du moins faire considérer comme éventuel ou contingent ce qui est ou paraît être constant, fixe, invariable? Et comment concilier cette doctrine avec celle de Richter, de Dalton et de Berzelius? à moins que, jouant sur le fond de la question, on ne veuille soutenir que, même dans les proportions définies, la force qui dérive de la quantité se manifeste encore plus clairement que partout ailleurs,

puisque les combinaisons qui en résultent n'auraient jamais lieu si les éléments qui les forment ne se présentaient avec telle quantité plutôt qu'avec telle autre, et qu'ainsi la doctrine de la masse se trouve confirmée par l'argument même qui l'attaque. A l'égard des éléments qu'une combinaison n'a point admis, parce qu'ils y auraient été superflus, s'ils restent sans action sur la combinaison formée, c'est que leur masse est trop affaiblie: fortifiez-la suffisamment par une masse nouvelle, et la combinaison sera tróublée; ou, ce qui est la même chose, une autre combinaison se formera. Enfin, s'il est vrai que les éléments se combinent entre eux atome à atome, ou par groupes invariables d'atomes. la séparation d'un dernier atome : par exemple, d'acide carbonique d'avec une masse de chaux, d'hydrogène d'avec une masse de charbon, etc., se ferait aussi aisément que la séparation du premier atome; or, cela n'est pas; et la raison de cette différence, où la trouver, sinon dans l'excès de force que la quantité transmet dans de semblables cas à l'affinité? N'est-ce point par cette même transmission de force que 43,000 grains d'eau parviennent à dissoudre un seul grain de sulfate de baryte? N'est-ce point par des attractions de même nature qu'une combinaison emporte toujours avec elle quelques éléments qui lui sont étrangers, et que, de deux combinaisons simultanées et provoquées l'une par l'autre, celle-ci retient toujours quelque chose de celle-là, et réciproquement, comme deux voisins infidèles qui se font mutuellement des larcins, ou, si l'on veut, comme deux amis qui, en se quittant, se font des présents l'un à l'autre?

Je m'arrête ici, Messieurs. Quelle que soit la destinée d'une théorie qui n'est ni admise ni détruite, qui a subsisté, pleine de vigueur, entre les applaudissements et les contradictions, et qui, du reste, ne peut se soutenir comme toutes les autres que par l'autorité des faits, ce qu'on ne peut nier, c'est qu'elle porte avec elle un caractère de puissance et de profondeur qui doit à jamais la préserver de l'oubli. Elle a élevé le génie des chimistes; elle leur a découvert dans les phénomènes des forces qu'ils n'avaient pas nettement démêlées et dont le repos, comme celui du ressort comprimé, n'est jamais qu'apparent. La chaleur que l'on a mise vingt ans à l'attaquer et à la défendre montre assez quelle forte impression en ont reçue les esprits; et dans une époque d'indépendance telle que celle où nous sommes, une impression de cette nature excite l'intelligence et ne l'asservit pas. Elle a tous les avantages d'une vue nouvelle sans en avoir le danger.

Mais il est temps de tourner les yeux vers d'autres objets. L'homme dont Berthollet avait partagé les périls était à la tête de l'état. Fidèle à ses attachements, ou, si l'on veut, à sa politique, et soigneux de s'environner de tous les talents et de toutes les illustrations, Bonaparte, consul, avait créé Berthollet sénateur; empereur, il le créa comte, grand-officier de la Légion-d'Honneur, grand'croix de l'ordre de la Réunion et titulaire de la sénatorerie de Montpellier. Comblé de gloire, de fortune et d'honneurs, Berthollet ne perdit rien de sa simplicité. Sa modestie préféra la retraite à la cour; et ce qui le toucha le plus dans son élévation, ce fut l'éclat qu'en recevait la chimie; ce fut l'espoir que cette science, si utile aux

nations, n'en aurait que plus d'attraits pour les jeunes talents qui se consacreraient à son culte. Nous verrons tout-à-l'heure ce qu'il fit pour que cet espoir ne fût pas chimérique. Dans les loisirs que lui laissaient ses nouveaux devoirs, il reprenait d'anciennes études demeurées imparfaites; il refaisait des expériences sur le charbon; il constatait, d'un côté, l'énergie singulière avec laquelle le charbon retient l'hydrogène, et de l'autre la facilité que met l'hydrogène à se combiner avec le charbon dans des proportions indéfinies; et comme le charbon, en attirant fortement l'hydrogène, n'altère point l'eau et n'est point altéré par elle, Berthollet comprit que, pour conserver pure l'eau que l'on embarque pour les navigateurs, il suffirait de convertir en charbon l'intérieur des tonneaux qui la reçoivent : idée simple et juste, qu'un amiral russe a suivie, et dont son équipage a eu lieu de se féliciter pendant un long voyage d'exploration. Chose merveilleuse, qu'une idée conçue à Paris sauve des hommes dans le détroit de Behring! Enfin, en 1809, Berthollet rendit compte des expériences qu'il avait faites avec Bérard, pour perfectionner l'analyse des substances organiques; expériences qui ont préparé les belles méthodes inventées par deux de ses plus illustres élèves. Ce sont là, je pense, ses derniers travaux, mais ce ne sont pas ses derniers bienfaits.

Reprenez maintenant, Messieurs, dans votre esprit, toute la suite d'une vie si laborieuse, vous serez frappés, ce me semble, parmi les grands traits qui la caractérisent, d'un trait qui domine sur tous les autres et qui nous apprend quel était le vrai principe des actions de

Berthollet. De grandes prospérités sont venues à lui, il n'y songeait pas, il ne songeait pas même à la gloire; il ne se proposait que la vérité, et dans la possession de la vérité, que l'utilité dont elle est la source. Tel est le dessein qui respire dans ses moindres ouvrages, sans en excepter les premiers; tel est le mouvement qui portait sans cesse Berthollet au-delà de ses expériences et de ses découvertes. Une vérité acquise était dans ses mains un remède précieux qu'il s'agissait d'appliquer à quelque nécessité particulière ou publique, et son œil inquiet semblait chercher le mal pour le guérir ou le pallier. Bien faire était pour lui le point de repos. Une tendance si constante entraîne aisément avec elle toutes les facultés de l'esprit. C'est de là que le sien avait contracté l'habitude des patientes et profondes méditations. Penser longtemps et mûrement à une même chose, comme Newton, et ne la quitter que pleinement achevée, voilà comment il a mis le sceau de la perfection à presque tout ce qu'il a fait : non qu'il ait échappé à la fatalité commune, il a eu ses erreurs, il a eu ses préoccupations. Par sa fidélité outrée pour le phlogistique, il a plus honoré Stahl que lui-même, et après avoir établi le premier deux vérités qui rentrent l'une dans l'autre, et que l'on prit dans le temps pour deux hérésies, savoir : que l'hydrogène sulfuré était un véritable acide, et que l'oxigène n'était pas indispensable à l'acidification, Berthollet, toujours prévenu que le chlore contenait de l'oxigène, Berthollet a été comme fasciné par cette supposition. Il n'a pu reconnaître la nature de ce gaz : il en a mal compris l'action sur les oxides métalliques. Ne semblerait-il pas d'un autre côté qu'on

chimie, comme en médecine, l'expérience elle-même a quelque chose d'insidieux? Berthollet a fait passer des torrents d'hydrogène au travers du chlore, et les deux gaz sont restés muets! Mais que sont ces légères ombres! et dans ses remarques sur ses propres ouvrages, sur son Traité de la Teinture, et même sur sa Statique, avec quelle franchise il reconnaît qu'il s'est trompé! Enfin, il faut l'avouer, on eût dit que cet esprit si hardi et si profond n'avait point été poli par des études littéraires. Soit indifférence pour ce qu'on croit n'être que pur agrément, soit plutôt habitude d'apercevoir à la fois un grand nombre de choses et de rapports, sans prendre la peine de les coordonner, il est certain que dans ses écrits et dans ses discours il négligeait cette économie, cette distribution d'idées qui portent la clarté, le mouvement et la chaleur dans le style et la parole. L'essai qu'il fit aux écoles normales en qualité de professeur montra seulement quelle vénération profonde il avait inspirée par ses découvertes. On les voyait rangées autour de lui comme autant de victoires sur la nature, et ces nobles trophées donnaient au timide embarras de son langage une éloquence particulière : l'éloquence des choses, si supérieure à celle des mots. N'en concluez pas que Berthollet fût insensible aux charmes des lettres. Loin de partager la barbarie de certains savants qui ne sont que savants, et dont la vue trop délicate s'offense d'une lumière un peu vive, il respectait toutes les productions de l'esprit humain. Archimède ne lui faisait point oublier Homère; ni Newton, Shakspeare; ni Pascal, Corneille ou Molière. Il savait que l'homme est un être sensible encore plus que raisonnable.

Aussi touché des beautés de nos grands poëtes que l'était son ami d'Alembert, il allait souvent respirer au théâtre ce parfum de poésie qu'Euripide ou Virgile y répand dans les vers de Racine; et dans l'Institut d'Egypte, il s'unissait à M. Fourier pour protéger la muse délaissée de l'un de nos plus excellents poëtes.

S'il ne pouvait souffrir la vanité du savant qui se préfère à l'écrivain, il souffrait moins encore l'artifice, le mensonge et tout ce manége de petites fraudes dont les savants, comme les autres hommes, se font des armes pour écarter des rivaux et s'élever sur leurs ruines. Il détestait l'intrigue et le charlatanisme au point que ses souvenirs à cet égard avaient quelquefois l'expression du ressentiment. On se rappelle les premières extravagances du magnétisme de Mesmer. Le duc d'Orléans avait prié Berthollet d'étudier de près le fond de cette thaumaturgie singulière, et Berthollet ne portait dans cet examen que sa droiture et sa bienveillance naturelles. Où ne va point se mêler parmi nous l'engouement et le fanatisme? Des hommes frivoles qui suivaient les cures magnétiques se prirent d'enthousiasme pour tant de folies, et ne pardonnaient pas qu'on en fît la matière de quelques doutes. Cependant Berthollet en avait de grands et beaucoup: il s'en ouvrit librement avec l'un des adeptes qui alla secrètement le dénoncer aux autres. Dans l'assemblée suivante, un des coryphées prit la parole. Il avertit, avec aigreur, que parmi les assistants s'étaient glissés de faux frères et des traîtres. Tous les yeux se tournèrent vers Berthollet; et pour mieux inculquer la réprimande, on l'assaisonna d'un procédé que je pourrais appeler monstrueux. Le souvenir de

cette violence le blessait encore dans ses dernières années, et il en parlait souvent avec amertume à ses amis.

Ce que je viens de raconter serait incroyable, si l'esprit de cabale et d'intolérance n'étouffait toute modération; si la modération, la sagesse, la probité de Berthollet, si sa bonne foi moins connue permettaient de mettre le témoignage d'un tel homme en balance avec les aveuglements du prosélytisme. Cette exacte probité de Berthollet donnait à ses moindres paroles toute la sanction de la vérité même, je pourrais dire toute l'autorité d'un oracle : aussi, en devenant, sans le vouloir, l'oracle que Bonaparte consultait sur une infinité de cas douteux, il montrait ce que peut sur les hommes les plus défiants une sincérité qui ne se dément jamais : et comme tant de nobles qualités se confondent toutes avec la justice, c'est cette justice souveraine qui, avec l'indulgence et la bonté, lesquelles sont encore de la justice, formait l'essence même de Berthollet, et servait de règle invariable à sa conduite. Cette règle n'a jamais été fléchie ni par les séductions de l'amitié, ni par les menaces de la force, ni par la peur des tyrans. Berthollet sut défendre en Italie, contre les ruses de la convoitise et les violences de la rapacité, les précieuses collections dont il était dépositaire; et sous ce terrible comité de salut public qui marchait dans le sang, des hommes encore fumants du meurtre de Lavoisier chargèrent Berthollet d'analyser des eaux-de-vie qu'un fournisseur avait, disait-on, empoisonnées. Ce fournisseur était riche, on avait soif de ses dépouilles. Berthollet examine et ne trouve dans l'eau-de-vie qu'un dépôt fortuit et innocent : résultat qu'il n'hésite point à

consigner dans un rapport. Les tyrans irrités le font venir, et d'un accent féroce : « Es-tu sûr de ce que tu dis ? — » Très sûr. — Ferais-tu sur toi l'épreuve de cette eau- » de-vie? » Berthollet, sans répondre, en avale une coupe. « Tu es bien hardi ! — Moins que je ne l'étais en écrivant » mon rapport, » réplique Berthollet. N'est-il pas naturel que l'homme animé d'un tel courage ait encore eu le courage que l'on porte dans les batailles ? Berthollet en Egypte partageait les fatigues, les dangers, la faim, la soif de l'armée comme le dernier soldat. Il remonte le Nil sur une barque où pleuvaient les balles des mameloucks : il leste ses poches de pierres. « Que prétendez- « vous faire? lui demanda-t-on. — Couler à fond plus « vite, répondit-il, et n'être pas mutilé par ces barbares. » Pendant un séjour au Caire, une révolte éclate. On lui assigne hors de la ville un poste à défendre, celui de l'Institut. La mort l'environne de partout. On propose de fuir. Berthollet résiste, et contient tout dans le devoir. Après des courses longues et répétées sur un sable et sous un ciel de feu, il assiste au siége de Saint-Jean-d'Acre, et reconnaît la peste. Annoncer ce fléau terrible était une témérité. Cependant il parle ; il parle aussi franchement que le baron Larrey ; on le blâme, on l'accuse d'imprudence et presque d'imposture. « Dans huit jours, s'écrie- » t-il avec douleur, je serai trop vengé ! » Il le fut en effet (1). On lève le siége ; il rentre en Egypte avec les

(1) Ceci ne détruit en rien les services éminents rendus par M. le baron Desgenettes, médecin en chef, et dont le major-général, Alexandre Berthier, rendit un compte si avantageux au gouvernement d'alors.

débris de l'armée. Il abandonne à des généraux blessés sa voiture de voyage, et franchit à pied vingt lieues de désert. J'ajoute que Monge et lui ne se quittaient jamais, et que leurs noms n'étaient pas plus séparés que leurs personnes : d'où il arrivait que ceux qui entendaient seulement parler d'eux les identifiaient l'un avec l'autre et se figuraient que Monge et Berthollet étaient un seul et même personnage, tandis que ceux qui les voyaient réellement les enveloppaient dans le même respect et la même estime, et, il faut bien le dire, quelquefois aussi dans les mêmes malédictions. Souvent, en effet, le soldat, rebuté de tant de fatigues et de maux, les accusait d'avoir trompé leur général, et de l'avoir engagé dans les périls et les embarras de cette interminable conquête.

A tant de probité, de droiture, de courage, à cette bonté qui tempérait si heureusement ce que sa franchise avait de brusque ou de peu ménagé, Berthollet joignait le plus parfait désintéressement. Lorsqu'il eut créé l'art de blanchir qui porte son nom, il permit que cet art devînt la propriété de qui pouvait le faire prospérer. De partout s'élevaient des fabriques : on lui offrit des parts dans les bénéfices, il n'en voulut point. Des Anglais enrichis par cet art lui envoyèrent des présents magnifiques. Il n'accepta qu'un échantillon de toile blanchie par le procédé bertholien. Ce détachement absolu le laissait tout entier à l'unique passion qui le dominait : c'était la chimie. Il ne respirait que pour elle. C'est pour elle, c'est pour en suivre les progrès, c'est pour en connaître, dirai-je, les moindres fortunes, qu'il entretenait avec les savants de l'Europe la correspondance la plus active : aussi, rien de nouveau

n'arrivait en chimie chez les étrangers qu'il n'en fût instruit sur-le-champ. Un jour, Cavendish lui fait passer son analyse de l'acide nitreux. Berthollet riposte courrier pour courrier par son analyse de l'ammoniaque. Heureuses les nations! heureuses l'Angleterre et la France, si elles ne s'étaient jamais envoyé que de tels présents! Tous les étrangers éclairés qui se rendaient à Paris, Berthollet les rassemblait chez lui pour faire avec eux échange de lumières, et donner aux hommes l'exemple de ce commerce, le plus digne de les occuper, et qui est, après la vertu, le principe de tous les biens réels. Enfin, et c'est là, ce me semble, l'œuvre la plus méritoire de Berthollet et la plus honorable pour son caractère et pour son génie, loin de craindre le talent dans les autres, il l'épiait, pour ainsi dire, à son aurore; il en recueillait les premières étincelles; il l'attirait à lui, l'encourageait, l'éclairait, le soutenait de ses conseils et quelquefois de ses dons. C'est de là, c'est des jeunes talents appuyés et cultivés par lui que s'était formée cette société d'Arcueil, pleine d'ardeur et de savoir, à qui l'on doit des travaux (1) où l'âge a été devancé par la sagesse. Telle était la famille toute scientifique que Berthollet s'était faite; telle était la cour qu'il avait composée, non pour lui, mais pour la vérité. Et de quels hommes! Vous y figuriez, vous qui faites aujourd'hui la gloire de la France, l'ornement de l'Europe, l'espoir, et comme lui, le modèle de la postérité, Poisson, Biot, Gay-Lussac, Thénard, Dulong (que ne puis-je

(1) *Mémoires de physique et de chimie de la Société d'Arcueil*, Paris, 1807-1817, 3 vol. in-8.

nommer avec tant d'autres et ce Malus, et ce Legallois, sitôt moissonnés par le travail!), hommes excellents, qui transmettrez à vos successeurs les trésors de savoir et les exemples de justice et de bonté qu'il vous a laissés pour héritage. Environné de vos respects et de votre gratitude, Berthollet, comme Pythagore au milieu de ses élèves, contemplait en vous une colonie d'hommes éclairés et surtout d'hommes de bien qu'il préparait pour l'avenir. Il sentait qu'il allait revivre en vous, et sans doute il oubliait alors ce qu'il avait perdu. Je me trompe. Un cœur lui manquait parmi les vôtres : il le cherchait en vain de ses yeux paternels, et les empressements mêmes de votre piété lui rendaient ce vide plus sensible et plus douloureux. Sa vénérable physionomie, habituellement pleine de calme et de sérénité, prenait de moment en moment l'expression d'un chagrin cuisant et profond. Cette peine cruelle, si vivement partagée par son aimable compagne, n'était adoucie ni par la tendresse conjugale, ni par les soins de l'amitié, ni par les charmes de la science, ni par les faveurs deux fois répétées du plus sage des rois, ni même par le temps qui éteint tout, et nos douleurs, et nos joies, et nous-mêmes. Les progrès lents mais sûrs de ce mal caché pénétrèrent enfin jusqu'aux sources de la vie, et dans les ravages d'une affection charbonneuse que l'art ne put ni prévenir ni borner, Berthollet expira tranquillement et le sourire de la bonté sur les lèvres, le 6 novembre 1822, à l'âge de soixante-quatorze ans. La veille, il avait reçu la visite d'un ami, de M. le comte Chaptal. M. Chaptal, seul avec lui, cherchait à le rassurer sur sa situation. « Je vous rends grâces, répond tendrement Ber-

» thollet en lui prenant la main ; mais votre bonté s'abuse » elle-même en voulant m'abuser. Je sens la mort qui » s'approche, et je la sens avec joie. Pourquoi la crain- » drais-je? Je n'ai jamais fait de mal, et j'emporte, à ma » dernière heure, la consolante idée que l'amitié qui nous » attache l'un à l'autre depuis plus de quarante années, » et dont vous avez donné tant de preuves à moi et aux » miens, n'a jamais été troublée un seul instant. Qu'il » est donné à peu d'hommes de rendre d'eux-mêmes un » pareil témoignage! Celui-là me suffit : je n'en veux » point d'autres.» Telles furent les paroles de Berthollet. Quel éloge pour Chaptal! Quel éloge pour Berthollet lui-même! et qu'il ajoute à notre respect pour l'auteur de tant de précieuses découvertes! Ses restes ont été déposés dans la commune d'Arcueil, sous les yeux de ceux dont sa bienfaisance soulageait chaque jour les infortunes. Des députations de la Chambre des Pairs et de l'Institut assistèrent à ses obsèques, et l'éloquente voix de ses élèves et de ses amis exprima sur sa tombe les regrets touchants dont ils étaient pénétrés. Les arts eux-mêmes ont ressenti cette perte, et leur douleur a été marquée par un chef-d'œuvre. Les traits de Berthollet, qu'un habile pinceau avait déposés sur la toile, le ciseau de M. Gayrard les a transportés pleins de vie sur le marbre, et c'est au talent de ce grand artiste et à la munificence de M. le ministre de l'intérieur que l'Institut de France doit le magnifique buste de Berthollet qui fait aujourd'hui l'un des ornements de sa bibliothèque. Un hommage public manquait à tant d'hommages : c'est celui de l'Académie royale de médecine, qui avait l'honneur de compter Ber-

thollet parmi ses associés libres. Puissent les paroles que l'on vient d'entendre ne paraître indignes ni de l'Académie ni de l'illustre mémoire qu'elle se proposait d'honorer !

C.-L. Berthollet a publié :

Observations sur l'air. *Paris*, 1776, in-12.

Prospectus d'un cours de matière médicale. *Paris*, 1779, in-8.

Précis d'une théorie sur la nature de l'acier et sur ses préparations. *Paris*, 1789, in-8.

Éléments de l'art de la teinture. *Paris*, 1791, 2 vol. in-8. — 2e édition, augmentée. *Paris*, 1804, 2 vol. in-8.

Description du blanchiment des toiles et des fils par l'acide muriatique oxigéné. *Paris*, 1795, in-8.

Observations sur quelques combinaisons de l'acide muriatique oxigéné. (*Mém. de l'Académie des sciences de Turin*, 1798, t. VII.)

Mémoire sur la teinture du coton et du lin par le carthame. — Observations sur les propriétés tinctoriales du Hhenneh. (*Décade égyptienne*, 1799-1800, t. II.)

Recherches et nouvelles recherches sur les lois des affinités chimiques. *Paris*, 1801-1806, 2 part. in-8. (Extrait des *Mémoires de l'Institut*, sciences physiques, t. III et VII.)

Observations sur le charbon et le gaz hydrogène carbonisés. (*Mém. de l'Institut, sc. physiques*, 1803, t. IV.)

Considérations sur l'analyse animale. (*Mém. de l'Institut*, 1810, t. XII.)

Observations sur la strontiane. — Notice sur une méthode de donner au lin et au chanvre les apparences du coton. (*Journal de l'École Polytechnique*, 1810, t. IV.)

Essai de statique chimique. *Paris*, 1803, 2 vol. in-8.

Les *Annales de chimie*, les *Mémoires de la Société d'Arcueil*, contiennent des mémoires de C.-L. Berthollet.

ÉLOGE

DE

PH. PINEL,

LU A LA SÉANCE DU 28 AOUT 1827.

Philippe Pinel naquit, le 11 avril 1745, à Saint-Paul, village peu distant de la ville de Castres, et compris aujourd'hui dans le département du Tarn. Son père exerçait la médecine et la chirurgie. Sa mère était un modèle de piété. Ils avaient une nombreuse famille et une très médiocre fortune. Ils envoyèrent d'abord leur fils au collége de Lavaur. C'est là que Pinel fit ses premières études; et comme on le destinait à l'église, il se rendit aux écoles de Toulouse. Il y suivit un cours de philosophie, sous un professeur qui le rendit fort habile dans les mathématiques. Il voulut s'attacher à la théologie; mais sa vocation l'appelait ailleurs. De l'aveu de son père, il quitta l'Université, s'affranchit de toute dépendance, en donnant des leçons de calcul et de philosophie; concourut pour les jeux floraux, et remporta la couronne; prit à ses frais tous ses degrés en médecine; fut pendant quelques années choisi pour suppléant par un de ses professeurs,

et finalement, le 22 décembre 1773, après avoir subi glorieusement les épreuves nécessaires, il fut honoré du titre de docteur.

Pinel se trouvait alors dans sa vingt-neuvième année, et sa situation n'était pas brillante. Il avait perdu son père, et ne pouvait rien attendre de sa famille. Les légers profits de l'enseignement lui rendaient à peine le présent tolérable, et lui faisaient redouter l'avenir. L'espoir d'une meilleure destinée, et surtout le désir d'augmenter ses connaissances, lui firent entreprendre le voyage de Montpellier. Il s'y rendit en 1775. L'école de cette ville célèbre était alors dans toute sa gloire. Elle n'avait plus, à la vérité, ni Fizes ni Sauvages; mais les lumières de Barthez, mais le savoir et l'éloquence de Lamure, de Leroi, de Venel, de Gouan, dans les chaires publiques; mais les talents de Vigaroux, de Chaptal, de Fouquet, dans la pratique particulière, jetaient sur Montpellier un éclat qui se réfléchissait sur l'Europe et éclipsait toutes les écoles du monde civilisé. A peine réfugié dans cette Cos nouvelle, Pinel y trouva un asile et des appuis. Il fut reçu dans la maison de M. Benezech, où il eut pour élève un jeune homme qui depuis est devenu l'un des plus habiles officiers du génie. Les soins que Pinel donnait à cette éducation lui laissaient quelques loisirs. Il les employait à perfectionner ses connaissances médicales, à suivre des cours de chimie et d'histoire naturelle, à se fortifier dans les langues grecque et anglaise, à composer des thèses pour de jeunes étudiants. Ces thèses, écrites avec élégance et correction, passaient pour des chefs-d'œuvre de latinité : aussi lui en demandait-on beaucoup ; et ce qui

prouve quelle était la sagesse et la modération de son esprit, presque toujours il prenait pour texte des questions d'hygiène ; car, s'il est en médecine quelque ombre de certitude ou de probabilité, c'est assurément dans les questions de cette nature. Quant à ces hautes questions de philosophie médicale, qu'il devait traiter un jour avec tant de vigueur et de netteté, et qui ont un attrait si vif pour l'inexpérience et l'imagination, Pinel n'y touchait pas ; soit que, pour y porter l'œil du maître, il ne se sentît pas encore la maturité nécessaire ; soit que l'esprit de système ne fût encore pour lui que l'esprit d'hypothèse, et que dans les arrangements les plus méthodiques il vît toujours quelque chose d'arbitraire qui en balançait l'utilité : sorte de réserve d'autant plus digne d'éloges que, dans ces mêmes lieux, à un âge encore moins avancé, et dirai-je, avec un même fond d'études, Sauvages avait donné un grand exemple d'une heureuse audace, et que s'il appartenait à un homme de se faire son imitateur ou plutôt son émule, c'était à celui qui devait un jour réformer son plus bel ouvrage.

Du reste, pour mieux connaître quel tour avaient pris dès ce temps-là son caractère et ses idées, que l'on me permette de rapporter le fait suivant. Un jeune homme se trouvait alors à Montpellier ; passionné pour l'étude, plein d'ardeur et de vues, impatient de produire, s'essayant sur tout ; composant des vers, des comédies, des tragédies, des traités de philosophie et de médecine ; charmé par-dessus tout des beaux arrangements d'idées, cherchant entre les siennes des rapports bien symétriques, substituant, s'il le fallait, aux rapports réels des rapports

imaginaires ou des hypothèses ; en un mot, épris de ce qu'on appelle système, et n'adoptant rien qui n'offrît une exacte ordonnance. Frappé de ce luxe de facultés, et affligé de voir tant de richesses naturelles se consumer en conceptions chimériques, Pinel entreprit de faire revenir son jeune ami de cette sorte d'ivresse et d'enchantement. « Vous êtes malade, lui dit Pinel ; mais pour vous guérir, » je ne veux de vous qu'une légère complaisance : c'est » de lire avec moi, chaque jour, quelques pages d'Hippo- » crate, de Montaigne et de Plutarque. » La proposition fut acceptée. Le matin, les deux amis lisaient Hippocrate. Le soir était réservé pour Montaigne et Plutarque, et ces lectures, faites sans suite, sans contrainte, suspendues par des repos, entremêlées de digressions, de remarques, de commentaires, ces lectures ainsi variées tiraient de cette variété même un charme qui les rendait d'autant plus solides et plus efficaces. Quelle que soit en effet la diversité de leurs tableaux, ces grands peintres de la nature humaine ont un caractère commun qui les distingue des autres écrivains. Dès que vous communiquez avec eux, vous sentez que leur raison s'empare de la vôtre. Ils l'élèvent, ils l'éclairent, ils la fortifient. Souvent, d'un trait, ils ouvrent devant elle un horizon immense, et la promenant, pour ainsi dire, sur cette infinie variété d'idées, de sentiments, de passions et d'infirmités dont se forme le frêle tissu de notre existence, ils vous familiarisent avec ce prodigieux entrelacement de combinaisons et de rapports qui, liant entre eux tant d'états si divers, se prêtent si mal aux arrangements systématiques. Avec ces mâles génies, le jeune ami de Pinel, devenu son élève et le leur,

apprit à se représenter les choses sous leur vraie forme et dans leur vraie situation par rapport au tout. Ainsi ébranlée, sa passion changea d'objet. Elle se détacha des vains systèmes pour se concentrer dans l'intime observation des faits individuels ; car les faits individuels sont les seules réalités de ce monde, et ces réalités sont les uniques fondements de notre raison. Il n'est de principe que ceux qu'elles autorisent : hors d'elles, ces principes ne sont plus que des mots sans substance. Quel fruit tira de ces vérités l'ami de Pinel changé par de si grands maîtres? La France l'a vu depuis briller par son savoir et son habileté dans les écoles, dans les académies, dans les postes les plus élevés de l'administration, à la tête d'un grand ministère. Ses écrits, ses services lui ont mérité la plus glorieuse des récompenses. L'auguste fondateur de la Charte l'a promu au rang des nobles gardiens de nos libertés. Il siége à la Chambre des pairs : c'est M. le comte Chaptal.

Le même pays qui, dans le cours d'un siècle, avait produit Machiavel et Guichardin, Michel-Ange et Raphaël, l'Arioste et le Tasse, avait aussi donné le jour au grand Galilée et fait naître de son école une génération de géomètres qui, après avoir porté le calcul dans la physique, a l'exemple de Descartes, essayèrent de le porter dans la médecine. Le plus heureux et le plus célèbre d'entre eux fut Alphonse Borelli, dont l'écrit posthume sur le mouvement des animaux avait été composé pour Christine, reine de Suède ; livre plein de découvertes et de vues originales dans plus d'un genre. On sait qu'en expliquant l'action de ce double appareil de cordes et de leviers qui

meut les animaux, Borelli a montré le premier, contre le sentiment des anciens, que, pour mettre en jeu ces organes et leur faire vaincre un très léger obstacle, l'animal, et spécialement l'homme, dépense une force excessive et disproportionnée ; mais il fait voir aussi qu'à ce prix l'animal occupe moins d'espace, a plus d'élégance dans les formes, plus de légèreté dans sa masse, plus de fermeté dans les articulations, plus de vitesse dans les mouvements, et que par cette compensation merveilleuse il a plus de prise sur les corps extérieurs et n'en donne que le moins possible sur le sien : vérités admirables qui seraient à elles seules tout un cours de théologie, et dont ni les critiques, très justes d'ailleurs, de Parent, de Varignon, de Hamberger, ni le travail de Perrault sur la mécanique animale, ni les observations de Vicq-d'Azyr, ni le traité de Barthez (1) sur la même matière, ne raviront la gloire à Borelli. A l'exemple de Chirac et de tant d'autres, Pinel se passionna pour un si bel ouvrage. Il en fit une étude profonde, afin d'en appliquer plus directement les principes aux mouvements que l'homme exécute. Ce travail important comprenait deux parties : l'une relative aux mouvements partiels des extrémités, l'autre aux mouvements de totalité ou d'ensemble. La première, terminée dès 1777, fut communiquée par l'auteur à la Société royale de Montpellier. La seconde, achevée seulement

(1) *Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*, Carcassonne, 1798, in-4. — Voyez surtout l'ouvrage remarquable de G. et E. Weber, *Traité de la mécanique des organes de la locomotion*, traduit de l'allemand par A.-J.-L. Jourdan; Paris, 1843, in-8, avec atlas de 17 planches in-4.

quelques années après, était réservée pour l'Académie des sciences de Paris. Aucune des deux n'est devenue publique. Il est permis de croire que les articles de zoologie, d'anatomie comparée, et même de chirurgie, que Pinel publia plus tard dans des recueils périodiques, n'en sont que des fragments, et que ce sont là malheureusement les seules parties de son travail sur le traité de Borelli qui soient venues jusqu'à nous.

Quelle que fût sa modestie et même sa timidité naturelle, et quelque raison qu'il eût de se plaire à Montpellier, cependant un secret sentiment de ses forces avertissait Pinel qu'il était digne de figurer sur un plus grand théâtre. Il avait les yeux tournés vers la capitale, et dans l'année 1778, il s'y rendit, accompagné d'un Anglais à qui de grands talents ont fait depuis un grand nom dans la médecine. Comme les deux amis voyageaient sans passeports, on en prit ombrage dans je ne sais quel village où ils furent tenus au secret pendant quelques jours; incident qui dit assez quelle était la modestie de leur équipage. Arrivé à Paris, Pinel songea à se faire des moyens de vivre. Il avait heureusement pour lui la ressource qu'avait eue Boerhaave, la géométrie. On l'avait recommandé à un grand géomètre de la capitale, à M. Cousin, qui, frappé de son génie pour les mathématiques, s'empressa de lui chercher des élèves pour l'artillerie et le génie. Pinel n'en accepta que deux, le prix qu'il en recevait devant suffire au strict nécessaire, et lui laisser du temps pour des travaux d'un autre genre. Le hasard lui avait donné pour logement une très petite chambre vis-à-vis de celle qu'occupait un jeune homme qui, comme lui, cultivait les

sciences avec une ardeur infatigable ; c'était M. Desfontaines, à qui ses voyages, ses écrits, ses leçons pleines de candeur, l'aimable douceur et l'honnêteté de son caractère ont concilié le respect universel. M. Desfontaines et M. Pinel ne se connaissaient pas ; mais ils se voyaient l'un l'autre, chaque jour, et à toute heure, appliqués à l'étude, et cette vue leur inspira l'un pour l'autre un penchant qui les rapprocha bientôt, et devint une de ces amitiés rares dont le temps fait comme une seconde vie nécessaire à la première. Cette liaison en produisit d'autres. Pinel fit connaissance avec Roussel et Cabanis ; Roussel, dont le pinceau tendre et délicat fit admirer ses esquisses, même après les tableaux sublimes ou plus travaillés de Rousseau et de Thomas : Cabanis, qui, rapprochant les phénomènes de notre sensibilité intérieure et extérieure, et les suivant dans les effets de leur mutuelle influence, a jeté le premier les vrais fondements de la philosophie humaine. Roussel et Cabanis faisaient partie de la société qui se réunissait chez madame Helvétius. Pinel y fut admis sous leurs auspices. Il était reçu dans ces assemblées où régnait, avec une aimable liberté, cette fleur de politesse et d'esprit dont nous n'avons plus que le souvenir, et qui servait d'ornement à la raison. A mesure que ses relations s'étendaient, Pinel voyait se multiplier les occasions de mettre à profit toutes ses richesses intellectuelles. Il écrivait pour le *Journal de Paris* des articles variés de médecine, de physique, de philosophie morale et d'économie. La *Gazette de santé* lui fut confiée, et pendant plusieurs années ce recueil a prospéré dans ses mains. On y remarquait surtout d'excellents morceaux

d'hygiène qu'il y consignait de temps à autre, car l'hygiène était toujours son étude favorite. Dans la critique sur les ouvrages dont il rendait compte, il laissait percer parfois une pointe de malice qui prouvait qu'il aurait eu du succès dans la satire, s'il n'eût été retenu par sa sagesse et sa bonté. De 1754 à 1779, on avait publié en treize volumes in-4° l'extrait de tous les recueils mis au jour par les corps savants de l'Europe, depuis l'époque de leur institution. Cet extrait général n'avait pas été continué, quoiqu'il méritât de l'être, et celui des transactions philosophiques en particulier s'arrêtait à l'année 1694. C'était une lacune qu'il importait de remplir. Un *Abrégé des Transactions* avait été publié en Angleterre. On entreprit de le traduire en France, et cette traduction parut de 1789 à 1791. Sur les quatorze volumes dont elle se compose, le laborieux Pinel en traduisit trois : le premier, sur la chimie ; le deuxième, sur l'anatomie et la physique animale ; et le troisième, sur la médecine et la chirurgie. Il concourut à la rédaction d'un quatrième volume sur la matière médicale et la pharmacie. On ne peut nier que, dans le choix et l'arrangement des matériaux, l'auteur anglais de ce recueil n'ait porté ni le discernement ni l'ordre nécessaires ; il y a compris des répétitions, des superfluités, des morceaux très étendus empruntés de nos propres livres ; et cependant on est charmé de retrouver dans cet abrégé une foule d'articles pleins d'intérêt dont on nous pardonnera de citer les suivants. Le premier se rapporte aux expériences comparatives que l'on fit en 1721 et 1722, à Marseille et à Montpellier, avec de la bile prise, ici dans des sujets morts de maladies ordi-

naires, et là dans des sujets morts de la peste : bile injectée ensuite dans les veines de quelques animaux sains et vigoureux, et provoquant dans le premier cas, des accidents plus ou moins graves et même mortels, mais sans produire ni gangrène, ni bubon, ni rien de ce qui sert à caractériser la peste ; et dans le second cas, au contraire, développant avec rapidité tout ce qu'a de plus formidable une affection vraiment pestilentielle. Dans le deuxième article, que, parmi beaucoup d'autres, Pinel a enrichi de notes, il s'agit d'une femme condamnée qui fut ouverte peu de temps après son exécution. Elle venait de concevoir ; et l'observateur eut l'occasion de constater contre Buffon la justesse des vues que Valisniéri s'était faites sur le mécanisme de la génération. Un œuf dégagé de l'ovaire droit, mais encore retenu dans cet ovaire par un pédicule, et plongé du reste dans un flot d'une liqueur onctueuse et transparente, était embrassé par les digitations épanouies de la trompe, laquelle, par son extrémité dilatée, fléchie et déployée sur la surface de l'ovaire, adhérait fortement à cet organe. Un troisième article est relatif à cet étrange vice de conformation qui semble quelquefois réaliser la fable des Androgynes ou celle de Tirésias, et qui, réunissant les rudiments des deux sexes, n'en constitue aucun. Ce vice, observé dès la plus haute antiquité dans l'homme et dans les animaux, a toujours été un sujet de controverse. En 1786, Pinel avait eu sous les yeux un exemple de cette nature. Il l'a décrit dans le *Journal de physique* et dans le *Recueil de la Société médicale d'émulation*. Cet exemple n'est ni plus ni moins singulier que tous les exemples connus. Il n'apprend rien

sur la question de l'hermaphrodisme, ou de la réunion des sexes; mais en considérant d'une vue élevée cette question, Pinel suppose que, trop restreints dans leurs observations personnelles, les écrivains qui en ont traité ont pris trop aisément ce qu'ils voyaient pour les bornes de ce qui peut être; et balançant entre eux, sans les préférer l'un à l'autre, les témoignages les plus opposés et les plus authentiques, depuis Aristote et Pline, jusqu'à Buffon et Haller, il reconnaît que le problème n'est pas encore résolu, et qu'il ne peut l'être que par l'avenir.

Cet esprit de réserve, qui est souvent un esprit de hardiesse et de vérité, Pinel l'a porté dans l'examen d'un dernier fait non moins étonnant : je veux parler de l'ossification du cerveau, trouvée dans des bœufs dont quelques uns avaient conservé toute leur vigueur. Le premier fait de cette nature fut donné par Bartholin, qui en écrivait sur la foi d'autrui, et ne savait trop qu'en croire (1). Le second l'a été en 1703, par Duverney, dans les mains de qui la pièce altérée fut remise. Valisniéri l'accusa de crédulité; bien qu'à Padoue, en 1670, un fait tout semblable eût été vu et vérifié par Malpighi. Mais telle est la destinée de tout fait insolite : on le traite d'abord comme un aventurier; il n'obtient de crédit que par la répétition, comme si ce que nous appelons notre raison n'était dans le fond qu'une habitude. Quoi qu'il en soit, d'autres cerveaux devenus consistants par une ossification si solide qu'elle leur donnait la dureté du marbre, ont été vus en Saxe et en Écosse par Pitschells et Simson. Le dernier que l'on vit à Paris fut montré par H.-T. Baron, en 1753, à l'Académie des Sciences. C'est ce cerveau, conservé par

(1) V. Barth., cent. iij, epist. viij.

M. Deyeux, que Pinel examina, et sur lequel il écrivit en 1793, en mémoire terminé par ce dilemme plein de sens: « Ou bien ces masses pierreuses sont des cerveaux trans- » formés, comme le prouverait le réseau vasculaire dont » elles conservent les ramifications; ou bien ce sont des » tumeurs qui, croissant lentement jusqu'à remplir la ca- » vité du crâne, n'ont pu manquer de comprimer outre » mesure l'organe cérébral; dans l'un et l'autre cas, il » est incompréhensible que la vie ait pu se maintenir dans » ces animaux, à plus forte raison la santé. » Du reste, en quel état se trouvaient dans ces animaux les origines nerveuses? C'est ce qu'on n'a point étudié : oubli déplorable, selon Pinel, et j'ose dire, aussi selon nous!

Cependant, toujours attiré par les merveilles de la mécanique animale, Pinel s'attachait surtout à développer celles du système osseux; de cette charpente qui, par sa forme, détermine la forme générale des animaux; qui, solide et mobile tout ensemble, fait admirablement servir l'une à l'autre ces deux propriétés contraires; augmente et multiplie sa force par ses courbures; reçoit, soutient, protége, fixe dans la situation la mieux ordonnée toute la société des organes; et mise en jeu par les ressorts dont elle est à la fois le réceptacle et l'appui, fléchit diversement ses propres parties sur elles-mêmes, soit pour attacher l'animal au sol qui le porte, soit pour le promener avec légèreté d'un point à l'autre, soit enfin pour le lancer dans l'espace avec l'impétuosité et le feu de l'éclair. Ce spectacle ravissant, pour qui sait le contempler, avait fait découvrir à Pinel ce que n'avait pas aperçu Borelli; c'est que les forces que Borelli considérait comme perdues

pour le mouvement, avaient pour effet nécessaire de mieux assujettir les articulations, de donner aux os qui les forment des points d'appui plus stables, et de rendre ainsi les mouvements plus sûrs et plus énergiques. D'un autre côté, en étudiant de plus près les articulations, Pinel s'était persuadé que les praticiens ne s'en rendent point le mécanisme assez familier, et que, faute d'en avoir l'image empreinte dans leur esprit, les plus habiles se méprennent trop souvent et sur la réalité des luxations, et sur les manœuvres propres à les réduire. Pour justifier ses vues à cet égard, Pinel composa sur diverses luxations des mémoires qui furent communiqués à l'Académie des Sciences en 1785 et 1786, et dont on retrouve aujourd'hui des extraits dans différents recueils périodiques. Ces extraits ne sont aujourd'hui que des monuments de sagacité, mais d'une sagacité plus géométrique que chirurgicale, et dont l'art a tiré peu de parti. Enfin, plus l'œil de Pinel plongeait dans la structure des animaux, plus son esprit se pénétrait de cette grande idée, savoir : « que dans l'être vivant, tout est lié par la plus étroite dépendance : ses besoins et ses facultés, ses organes et le liquide qui les forme et les entretient ; tellement qu'entre le sang et le système nerveux, entre le sang et les muscles, entre le sang et les autres produits qu'il laisse échapper dans sa course, de même qu'entre le sang et l'aliment d'où il est tiré, et dont le choix est inspiré par le besoin, entre l'aliment et le suc destiné à le fondre et à le vivifier, ainsi de suite pour tout le reste, il existe des dispositions corrélatives, cachées, impénétrables, mais réelles, mais réciproques, ou faites exactement l'une

pour l'autre; d'où résulte, pour chaque animal, l'harmonie de l'ensemble, et d'où l'on voit, pour conclusion finale, que toutes ces choses se supposant mutuellement, il suffirait à des yeux exercés, s'ils pouvaient assez l'être, d'en découvrir une seule pour les apercevoir toutes. Mais, de tous ces éléments dont l'animal se compose, la plupart n'ont de relations qu'avec lui-même; et le seul qui le mette en contact avec le monde extérieur, le seul que l'on puisse toujours interroger, et qui, par la solidité de sa substance et par la permanence de ses moindres formes, puisse toujours répondre sur les habitudes de l'être vivant, au moins dans certaines classes, c'est ce même système osseux; et dans ce système, c'est la partie qui le termine antérieurement, c'est l'appareil des deux os maxillaires, c'est la disposition de leurs dents, et celle de l'articulation qui les unit : articulation serrée ou lâche, selon que l'animal se nourrit de chair ou d'herbage, et, du reste, modifiée de mille façons dans les quadrupèdes, par les variétés de configuration qu'affectent les parties qui concourent à la former, et qui, se combinant diversement, serviraient à distinguer les espèces. Telle est la vue principale dont Pinel s'appuie dans un mémoire où, après l'avoir proposée comme une méthode à suivre ou à tenter pour classer les quadrupèdes, il l'essaie avec une apparence de succès sur une assez grande quantité de ces animaux. Mais on ne tarde point à voir que, même sans sortir de cette classe, le fil qui le guide a trop peu de portée, et va tout à l'heure s'évanouir de ses mains : effort d'esprit louable, quoique stérile, auquel on a suppléé par des combinaisons plus savantes, mais qui fit encore produire

à Pinel trois articles intéressants, l'un, sur la structure et la conformation de la tête de l'éléphant; l'autre, sur la rétractilité des ongles dans les animaux carnassiers; et le troisième, sur les moyens de préparer les quadrupèdes et les oiseaux que l'on veut faire figurer dans les collections, en leur conservant la couleur, la forme, l'attitude, et en quelque sorte la physionomie qu'ils ont dans l'état vivant. Des travaux si variés sur un même objet acquirent à leur auteur une juste célébrité. On a dit que la chaire d'anatomie comparée étant devenue vacante au Jardin du Roi, Pinel fut désigné pour la remplir, en concurrence avec un homme qui, dès ce temps-là même, n'avait plus de rivaux. G. Cuvier fut nommé. Heureuse préférence, favorable à la gloire de Pinel lui-même, et dont nous devons féliciter à la fois l'histoire naturelle et la médecine.

Ainsi partagé entre des occupations si diverses (car il écrivait pour l'*Encyclopédie méthodique;* il donnait une traduction de Cullen et une édition de Baglivi; il suivait la botanique sous son ami Desfontaines, la chimie sous le sage J. D'Arcet et l'éloquent Fourcroy), Pinel, satisfait du présent, plein de sécurité, ou si l'on veut, d'insouciance pour l'avenir, Pinel ne songeait point à se faire une clientèle; et bien qu'il suivît la pratique des hôpitaux, il se refusait aux occasions de voir et de traiter des malades. Cependant il eut, en 1785, la douleur de perdre un jeune homme qu'il chérissait, et à qui des études opiniâtres et une sobriété excessive avaient ôté la raison. Cet infortuné, de retour dans sa famille, était devenu furieux. Un soir, il s'échappa de la maison de son père pour se jeter

dans des bois voisins, où il fut dévoré par des loups. Le jour suivant, on ne retrouva de lui que quelques lambeaux déchirés, et près d'eux un exemplaire du Phédon tout couvert de sang. Pinel fut singulièrement frappé d'une si cruelle catastrophe. Il est probable que ce fut cet événement qui tourna ses idées vers l'étude d'un genre de maladie si bizarre, si effrayant, et si mal connu jusque là. Vers ce temps, en effet, une maison se forma pour le traitement des aliénés. Le premier malade qu'elle reçut y fut placé par Pinel ; et c'est là, selon toute apparence, que Pinel fit le premier essai de ces innovations qui rendront à jamais son nom cher à la postérité. A la contrainte, aux tortures usitées presque partout ailleurs contre les fureurs, si dignes de pitié, qui caractérisent l'extrême folie, Pinel substitua des procédés où la justice était tempérée par la bonté. Il laissait aux malades paisibles toute la plénitude de leur liberté naturelle; il n'employait la répression que contre la violence dangereuse; mais il l'employait avec une telle mesure que l'équité du malade, loin de s'en offenser, y cédait comme d'elle-même; car, chose admirable, au milieu des plus grands tumultes de l'âme, jamais le sentiment de l'équité ne meurt. C'est une intelligence que le médecin doit toujours se ménager dans le cœur du malade, et qui tôt ou tard lui ouvrira la place.

Six années de succès avaient consacré cette méthode, encore plus médicale qu'elle n'est humaine, lorsqu'en 1792, la Société royale de médecine proposa un prix sur cette question : *Indiquer les moyens les plus efficaces de traiter les malades dont l'esprit est devenu aliéné avant*

l'âge de vieillesse. Pinel concourut. Son travail, mentionné dans la séance publique tenue le 28 août 1792, portait cette épigraphe empruntée de Celse : *Gerere se pro cujusque naturâ necessarium;* maxime profonde, applicable à toutes les maladies, mais surtout à l'aliénation. Pinel fut-il couronné? C'est ce que n'apprend point son manuscrit resté incomplet et comme mutilé ; c'est ce que nous apprendraient les *Mémoires de la Société royale de Médecine*, s'ils n'eussent été interrompus par les événements politiques. Quoi qu'il en soit, Pinel en reçut bientôt un prix plus digne de lui, un prix qui tourna à la gloire de la science et à l'utilité des hommes. Thouret était membre de la Société royale. Il faisait partie de la commission qui avait examiné le Mémoire de Pinel, et il avait conçu une grande estime pour les talents et le caractère de l'auteur. Le mouvement des affaires porta Cousin, Thouret et Cabanis à la tête des hôpitaux. Malgré les réformes tentées sous le plus humain de tous les rois, les hôpitaux de la capitale étaient encore dans une barbarie déplorable. Celui qui présentait l'aspect le plus révoltant était la maison de Bicêtre. Le vice, le crime, le malheur, les infirmités, les maladies les plus dégoûtantes et les plus disparates, tout y était confondu comme les services. Les bâtiments étaient inhabitables. Les hommes y croupissaient couverts de fange, dans des loges, toutes de pierre, étroites, froides, humides, privées d'air et de jour, et meublées seulement d'un lit de paille, que l'on renouvelait rarement, et qui bientôt devenait infect : repaires affreux où l'on se ferait scrupule de placer les plus vils animaux. Les aliénés que l'on jetait dans ces cloaques

étaient à la merci de leurs infirmiers, et ces infirmiers étaient des malfaiteurs que l'on tirait de la prison. Les malheureux malades étaient chargés de chaînes et garrottés comme des forçats. Ainsi livrés sans défense à la méchanceté de leurs gardiens, ils servaient de jouet à la raillerie insultante, ou à une brutalité d'autant plus aveugle, qu'elle était gratuite. L'injustice de ces cruels traitements les transportait d'indignation; et le désespoir et la rage, achevant de troubler leur raison égarée, leur arrachaient jour et nuit des cris et des hurlements que rendait encore plus effrayants le bruit de leurs fers. Quelques uns, plus patients ou plus dissimulés, se montraient insensibles à tant d'outrages : mais ils ne cachaient leur ressentiment que pour le mieux satisfaire. Ils épiaient de l'œil les mouvements que faisaient leurs bourreaux, et les surprenant dans une attitude embarrassante, ils les frappaient à coups de chaîne sur la tête ou l'épigastre, et les renversaient expirants à leurs pieds. Ainsi, férocité d'une part, meurtres de l'autre. Une fois dans cette voie criminelle, comment s'y arrêter jamais? et qu'attendre de ces réciprocités abominables pour l'amélioration des maladies mentales?

Les trois administrateurs gémissaient de ce mélange d'opprobre et d'infortune. Tous les trois étaient les amis de Pinel, et tous les trois jugèrent que Pinel était le seul homme de Paris, et même de France, qui fût en état de remédier à tant de maux. Ils le nommèrent médecin de l'hospice de Bicêtre. Il entra en fonctien dans les derniers mois de 1792 (1), et avec lui la pitié, les égards, les mé-

(1) Voyez *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, Paris, 1836, t. V, pag. 31 et suiv.

nagements, la bonté, la justice; procédés ou plutôt vertus dont il avait reconnu le doux empire sur les furieux les plus forcenés. Tout changea de face, mais par des transitions insensibles, comme il convient pour qu'un grand changement ne soit pas dangereux, même lorsqu'il est favorable. Un homme se trouvait à Bicêtre, que son instinct avait en quelque sorte fait le précurseur de Pinel: homme peu cultivé, mais d'un sens droit, d'un tact fin, d'un cœur tendre et compatissant, malgré sa sévérité naturelle: Pussin, qui, bravant les appréhensions et les clameurs, avait osé détacher les fers de quelques malades. Ce premier essai avait été heureux; le reste s'acheva sous la conduite éclairée de Pinel; et n'étant plus défigurées par les traits d'exaspération, de colère, de crainte ou de terreur que leur imprimaient les mauvais traitements, les maladies reprirent leur physionomie naturelle, et permirent désormais à un si sage médecin de les observer avec ordre et d'en tracer des tableaux pleins de vérité. Après deux années de séjour, ou plutôt de bienfaits à Bicêtre, Pinel fut appelé à porter dans un second hôpital l'heureuse révolution qu'il avait opérée dans le premier. Je veux parler de la Salpêtrière, où régnaient les mêmes abus. On n'y recevait que les folles qui avaient d'abord subi le traitement de l'Hôtel-Dieu; traitement imparfait et banal qui rendait plus difficile et plus dangereux l'état des malades. Pour contenir leur fougue, on les accablait des mêmes rigueurs, ou plutôt on les irritait par les mêmes violences. Enchaînées quelquefois toutes nues dans des loges presque souterraines, et pires que des cachots, elles avaient souvent les pieds rongés par les rats, ou gelés par

le froid des hivers. Ainsi blessées de toutes parts, leur cœur ulcéré ne respirait que vengeance, et dans l'ivresse de haine qui les emportait, elles ne cherchaient, comme des bacchantes, qu'à déchirer leurs filles de service, ou à se déchirer entre elles. Qui le dirait? mille obstacles s'élevèrent contre Pinel. Quoiqu'il eût pour lui l'expérience, la méthode qu'il voulait détruire s'autorisait pour se perpétuer du mal qu'elle faisait elle-même; car c'est ainsi que raisonne la cruauté, dit Montesquieu. Mais enfin l'administration comprit que le traitement de l'aliénation veut, plus que tout autre, une grande unité dans les vues, de même qu'il veut une grande variété dans les moyens. On le retira de l'Hôtel-Dieu pour le remettre tout entier dans les mains de Pinel, et désormais secondé par l'auxiliaire de son choix, le fidèle Pussin, Pinel écartant de lui, comme de vaines ombres, les résistances de l'habitude et les mensonges de l'intérêt, parvint à substituer l'ordre à la confusion, la règle aux caprices, et les saints devoirs de l'humanité aux honteux excès de la barbarie. Cet esprit de réforme s'est maintenu jusqu'au moment où je parle; heureuse tradition conservée par M. Esquirol, et suivie par l'administration qui l'a étendue jusqu'aux moindres détails; d'où il est arrivé qu'aujourd'hui la Salpêtrière a pris l'un des premiers rangs parmi les asiles consacrés au malheur.

Mais la science y a surtout profité. Les maladies, mieux rangées, y ont été, comme à Bicêtre, mieux observées, mieux connues, mieux décrites. Après plusieurs esquisses communiquées à des Sociétés savantes, et comprises dans le recueil des *Mémoires de la Société médicale*

d'émulation, Pinel publia, en 1801, les résultats de ses laborieuses études, et ce premier travail, refondu et retouché par l'auteur, reparut en 1809, sous le titre suivant : *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*. Cet ouvrage, succédant à un autre ouvrage d'un ordre plus élevé dont il sera question tout-à-l'heure, mit, en quelque sorte, le sceau à la célébrité de Pinel. C'est qu'en effet cet écrit sur l'aliénation porte plus sensiblement le cachet de l'originalité. Pinel y pénètre plus profondément que ses prédécesseurs dans la nature intime de la manie aiguë. Il apprend à la considérer comme un acte du principe vivant qui doit changer l'organisation ; acte que l'art peut retarder, troubler, pervertir par une médication téméraire, mais dont on ne doit jamais que modérer l'énergie, afin que la manie prenne son développement naturel, et marche en liberté vers sa solution. Des contre-temps de remèdes ou des obstacles spontanés la précipitent trop souvent vers des issues malheureuses qui, après en avoir déconcerté le plan primitif, tantôt la laissent reparaître sous la même apparence, tantôt la dénaturent et la perpétuent sous une apparence nouvelle et désormais immuable. A l'égard des formes diverses que revêt l'aliénation, Pinel les rapporte à quatre formes principales : manie, mélancolie, démence, idiotisme. Cette division est grande : elle comprend, sans contredit, les masses principales ; mais elle ne suffit pas ; et quelque clarté qu'elle porte dans l'étude d'une maladie si variée, il est aujourd'hui reconnu qu'un tel cadre ne saurait embrasser toutes les altérations, même simples, et à plus forte raison composées, auxquelles se prête avec une facilité si affli-

geante ce qu'il y a de moral et d'intellectuel dans nous-mêmes : je veux dire nos sentimens, nos idées, nos volontés, et, ce qu'il n'est pas permis d'en distraire, nos mouvements ou nos actions extérieurs; car tel est le fond sur lequel notre âme opère, et qui, dans l'aliénation, lui échappe ou lui résiste. Il y a plus : Pinel n'a pas porté l'analyse assez loin, puisqu'il a compris sous le même titre la manie sans délire, qui est un état simple, et la manie avec délire, qui est un état composé. Il est en effet des manies simples, ou, ce qui est la même chose, il est des aliénations de sentiments, il est des tristesses, des désespoirs, des fureurs, des rages spontanées, instinctives, irréfléchies, dégagées de toute vue de l'esprit, qui portent l'homme à se nuire ou le poussent aveuglément au meurtre ; il en est d'autres qui non seulement n'intéressent pas les idées, mais sont encore aperçues, jugées, réprouvées par les idées, combattues par toutes les forces de l'intelligence : d'où vient ce phénomène de la double volonté, si bien caractérisé par saint Paul, et si mal éclairci par les philosophes. D'un autre côté, il est des troubles de l'esprit, marqués seulement par un défaut de cohérence, soit entre les idées, soit entre les propositions. En d'autres termes, il est des démences, il est de véritables délires qui, n'étant liés à aucun état de fureur, au moins actuel, constituent par cela même une altération simple de l'intelligence, un délire simple : d'où l'on voit que ces deux genres de lésions sont par eux-mêmes indépendants l'un de l'autre; et que, venant à coexister dans un malade, l'aliénation qui en résulte n'est plus une aliénation simple, mais une aliénation composée, et qu'ici la

manie avec délire est une combinaison de fureur et de démence. Il en est de même de ces aliénations affectives, de ces antipathies subites, de ces aversions dénaturées qui, dans le cœur d'une femme, prennent quelquefois la place de sa tendresse habituelle : impulsions affreuses qui tantôt sont étouffées par la raison, tantôt renversent la raison elle-même, subjuguent tout l'entendement d'une mère, et lui mettent le couteau dans les mains contre ses propres enfants. N'est-il pas visible qu'ici le sentiment seul est dépravé, et que l'intelligence est vaincue plutôt qu'altérée? Que devient ici la liberté morale? et combien il importe qu'en statuant sur des actions de cette nature, la loi sache discerner ce qu'elle doit plaindre et ce qu'elle doit punir! Je reprends, et j'ajoute qu'en traitant de la mélancolie, Pinel n'a pas toujours remonté, comme il l'aurait pû faire, aux causes des faux jugements qui la caractérisent : faux jugements suggérés si souvent à l'esprit, soit par les fausses perceptions des sens, soit par des sentiments de gêne intérieure qui ont toute l'imposture des hallucinations; genre d'impressions trompeuses, mais réelles, dont le principe, quelquefois si difficile à saisir, n'en est pas moins, dans certains cas, le principe originel de tous les troubles de l'entendement. Enfin, et c'est un très léger tort, Pinel engage les médecins à se former au traitement de l'aliénation par l'étude des facultés de l'esprit humain; il les renvoie, pour cette étude, aux écrits des philosophes anciens et modernes qui se sont occupés d'un sujet si sublime : subordonnant à cet égard la médecine à la métaphysique; tandis qu'au contraire, pour sonder les abîmes de l'esprit, ce serait aux métaphy-

siciens à se faire les disciples de la médecine. Instruits à une école si féconde et si nécessaire, ni Locke lui-même, quoiqu'il fût collègue de Sydenham, ni Condillac, ni leurs imitateurs, ne seraient tombés dans les étranges paradoxes qui déparent des ouvrages si glorieux d'ailleurs pour leurs nations et pour eux-mêmes. Notre entendement, j'ose le dire, notre entendement est exclusivement du patrimoine de la médecine. Hippocrate en a renfermé le premier toutes les merveilles dans deux maximes que ses successeurs auraient dû recueillir comme leur plus précieux héritage. Mais cet héritage, ils l'ont méconnu : ils en ont tellement dédaigné la culture, que cette partie si belle et si importante de leur science est encore plongée dans les ténèbres. Rien n'y est vu, rien n'y est mis à sa place, rien n'y est jugé dans ses rapports avec le tout ; et de là vient qu'outre une foule de connaissances qui n'ont d'appui réel que dans cette connaissance fondamentale et première, celle des maladies de l'esprit est encore si imparfaite, et qu'entre les termes qui les qualifient, règne encore chez les différents écrivains si peu de concordance et d'uniformité. Quoi qu'il en soit de ces remarques, le livre de Pinel sera toujours d'un prix infini par les faits, la méthode et les vues qu'il expose, par les leçons de morale que peuvent y puiser les pères, les mères, les instituteurs, chargés surtout de cultiver la raison des jeunes sujets qu'ils élèvent : car la raison est elle-même une source de sentiments élevés et sociaux, d'habitudes régulières et modérées, et la plus noble partie de nous-mêmes, notre âme, n'a pas de plus sûre garantie contre ses propres égarements. Ajoutons-y cette vérité d'expé-

rience que Pinel a si solidement établie, savoir : que pour l'aliéné, la bonté est le plus pénétrant des remèdes, et la justice, la plus auguste des autorités. Et cette double vertu, Pinel ne veut pas qu'on la borne seulement aux rapports journaliers et directs avec les malades, il veut encore que, dans tout ce qui les environne, les touche ou les intéresse, ils en sentent la présence, ils en entendent le langage : aussi, de tout ce qui peut entrer dans un établissement formé pour eux, n'est-il rien que l'attentive humanité de Pinel n'ait indiqué dans son livre ; rien qu'il n'enseigne à prévoir et à régler par avance. Ce livre serait à la fois le manuel des médecins et des administrateurs. Puisse sa touchante sollicitude lui survivre ! Puisse le bienfait dont il a donné l'exemple s'étendre et se perpétuer par ses conseils !

Il est temps de tourner les yeux vers l'époque la plus importante de la vie de Pinel. L'enseignement de la médecine était détruit comme tous les autres ; et cependant jamais les calamités de la guerre n'avaient rendu les connaissances médicales plus nécessaires. Au milieu de la conflagration où s'étaient jetées la France et l'Europe armées l'une contre l'autre, trois écoles furent créées parmi nous sur le plan le plus vaste qu'on ait jamais suivi dans aucun siècle, si ce n'est peut-être sous les Lagides, pour l'institut d'Alexandrie. Les hommes les plus éclairés furent choisis pour former l'école de Paris. Jamais école n'avait réuni, et ne réunira peut-être jamais une si grande variété de talents supérieurs. Ceux de Pinel ne furent point négligés. Il fut associé avec ses amis Thouret et Cabanis à cette élite de personnages éminents. On l'attacha

d'abord à la chaire d'hygiène et de physique médicale. Il eut bientôt après la chaire de pathologie ; et ce dernier choix fut pour sa modestie un double sujet d'inquiétude. Enseigner n'était pas une nouveauté pour lui ; mais autre chose est de s'entretenir dans le tête-à-tête et familièrement de vérités géométriques, si étroitement liées qu'elles sont comme identiques l'une à l'autre, et qui se démontrent plus par des figures que par des paroles ; autre chose est de traiter, devant une grande asssemblée, un sujet complexe dont le développement veut non seulement un plan, une ordonnance, une distribution d'idées qui range chaque chose à sa place, mais encore une suite et comme un tissu d'expressions simples, élevées, lumineuses, toujours faciles et toujours variées, afin d'aiguillonner l'attention, et de tenir sans cesse le sujet à la portée des esprits. Or, cet heureux don de la parole, Pinel ne l'avait pas, du moins pour le public, dont la seule présence effarouchait sa timidité. En second lieu, peut-être n'avait-il jamais envisagé dans toute son étendue le sujet qu'il devait développer aux élèves. Quelle matière inépuisable ! et dans le seul domaine des maladies intérieures, quelle multitude et quelle diversité d'objets ! ou plutôt quel mélange et quelle confusion ! S'engager dans ce dédale avec ses auditeurs avant d'en avoir reconnu les sentiers, répugnait trop à la nature de son esprit, de cet esprit qui ne s'arrêtait qu'à la vue nette des choses et de l'ordre qu'elles peuvent recevoir. Pour trouver cet ordre si nécessaire, l'antiquité ne lui suffisait pas : elle lui disait à la fois trop et trop peu. Il ne pouvait adopter la triple division trop hypothétique de l'école de Galien, ou de celle

de Thémison, si servilement imitée par nos solidistes. A la vérité, ce que Rhazès avait fait pour la variole, Morton pour la phthisie, Mangold pour les tumeurs, les ulcères, l'apoplexie, ce que Mangold avait conçu lui-même et ce que Félix Plater et Hébenstreit avaient tenté pour l'ensemble des maladies, Sauvages l'avait fait pour cet ensemble, et son magnifique travail, retouché par des médecins de Montpellier, de Vienne et d'Upsal, avait excité le génie de Linné, de Vogel, de Macbride, de Sagar et de beaucoup d'autres dans différentes parties de l'Europe; car les arrangements systématiques se multipliaient, et on les avait crus impossibles. Mais ils ne se multipliaient que pour se contredire. Les principes en étaient incertains, les théories obscures, les matériaux mal choisis ou mal distribués. Suivre de tels guides, ou les concilier était également impraticable. Pour sortir de cette difficulté pire que la première, Pinel comprit à la fin qu'il n'avait de ressource qu'en lui-même, et que, loin de s'asservir à autrui, il devait par ses propres lumières créer entre les maladies un système, un arrangement, un ordre qui fût le sien : ordre fondé sur des rapports plus constants et plus uniformes, où il aurait puisé pour ses leçons plus de rectitude, d'évidence et de fermeté; car on exprime toujours mieux les idées que l'on se fait que les idées qu'on emprunte. Telle fut l'origine de l'ouvrage qui répandit au loin la renommée de Pinel, et qui, dans le cours de 1798, parut en deux volumes sous le titre de : *Nosographie philosophique*, ou *Méthode de l'analyse appliquée à la médecine.* Avant que j'ose m'expliquer sur cet

ouvrage, que l'on me permette quelques remarques sur ce qu'on appelle nosologie et nosographie.

Le premier de ces deux termes signifie littéralement connaissance, et le second, description des maladies. Le premier marque donc le but, dont le second n'est que le moyen.

On ne connaît, en effet, qu'une maladie existe, que par les apparences qu'elle manifeste, ou par les symptômes; mais les symptômes ne sont eux-mêmes que l'effet d'un état intérieur, ou d'une cause qui est le fond réel et comme la substance de la maladie. De ces deux éléments de la maladie, ce qu'elle a d'apparent et ce qu'elle a de réel, il est visible que le second est l'élément essentiel, et que, dans une nosologie digne de ce nom, les maladies seraient rapprochées et rangées d'après ce fond de réalité, et non d'après les symptômes, qui ne sont jamais que subséquents, qui subsisteront tant que la réalité subsistera, et ne peuvent s'évanouir qu'avec elle.

A la vérité, si entre la réalité et l'apparence, si entre la cause et l'effet, la nature avait établi une relation constante et invariable, on pourrait toujours conclure de l'effet à la cause, et prendre indifféremment l'un ou l'autre pour principe de classification : mais dans une infinité de rencontres, cette permanence de relation n'existe pas; de sorte que, classer les maladies d'après la similitude des symptômes, c'est risquer de prendre l'ombre pour le corps, le masque pour la personne; c'est substituer l'accessoire au principal, et tout jeter dans la plus dangereuse confusion.

Telle est donc la déplorable condition de la médecine, qu'elle ne peut aller au réel des maladies que par les symptômes, et que les symptômes sont pour l'y conduire des guides trop peu fidèles; d'où l'on voit que, soit qu'elle les consulte, soit qu'elle les néglige, elle se trouve dans l'alternative, ou de se tromper sur les causes, ou de les ignorer complétement ; et trop souvent, à ce compte, tout serait de hasard dans le traitement et la guérison.

Pour échapper à ces difficultés, l'art a fait tout ce qu'il pouvait faire; et c'est ici qu'il faut admirer les ressources d'esprit que Pinel a déployées dans sa Nosographie. Voici, ce me semble, sur quels principes il a raisonné.

Il est de la nature des maladies d'être simples ou compliquées. Mais les maladies compliquées ne peuvent être connues que lorsque les maladies simples, dont elles se composent, sont connues elles-mêmes. De là, Pinel a conclu que les maladies devaient être prises d'abord individuellement, pour ainsi dire, et décrites dans leur plus grand état de simplicité. Pour les peindre dans cet état, il en a cherché les modèles, soit dans sa propre expérience, soit dans les observateurs les plus dignes de foi.

En second lieu, les maladies simples ont des caractères invariables tirés de leurs symptômes, de leur siége, de leur type, de leur durée. Ces caractères ont sans doute des valeurs très différentes. Ceux que fournissent les symptômes, étant les caractères nécessaires, sont aussi les caractères régulateurs. Seuls, ils servent à former les classes; tandis qu'associés diversement aux caractères tirés, ou du siége, ou du type, ou de la durée, ou de quelque circonstance éventuelle, telle que la présence

d'un corps étranger dans l'économie, ils concourent à former les ordres, les genres, les espèces, ainsi que leurs sous-divisions ou leurs annexes : de même que par les relations de chaque maladie avec sa cause, ou propre, ou commune, et par les diverses combinaisons des espèces, Pinel, indique plutôt qu'il ne décrit, et les complications, et les variétés ou de degrés, ou de sympathie. que peuvent affecter ces espèces. De cet art si savant d'enchaîner les choses, est résulté l'ensemble nosologique le plus complet peut-être, le plus clair, et le plus harmonieusement ajusté qu'eût jusque là possédé la littérature médicale.

Mais si Pinel n'a décrit dans sa Nosographie que les maladies simples, et n'a qu'effleuré les complications, ne s'ensuit-il pas que son ouvrage est uniquement composé de nosographies ? Oui, sans doute. C'est qu'en effet, dans toute nosologie, il faut ou raisonner, ou peindre. Or, peindre est plus que raisonner ; de sorte que le meilleur système en ce genre se réduit à n'être décidément qu'une galerie de tableaux ou de portraits de maladies que l'on rapproche et que l'on groupe, selon qu'ils s'appellent, en quelque sorte, par leur ressemblance, ou, si l'on veut, par un air de famille. Le principal, et peut-être l'unique mérite de ces tableaux, est une extrême fidélité; et ce mérite est précisément celui qui recommandera toujours le pinceau de Pinel, soit qu'il ait représenté les objets d'après nature, soit que, pour ceux dont il n'avait pas les exemplaires sous les yeux, il en ait puisé le dessin et le coloris dans les observations les plus authentiques : sorte de choix où il était conduit par le goût le plus pur et le

plus sévère, et par ce tact médical qui a quelque chose de la divination. A ce mérite si rare, Pinel en joint un autre, c'est que dans la longue série de ces tableaux, vous passez du premier au second, du second au troisième, ainsi de suite, à travers les classes, les ordres, les genres, les espèces, par les transitions les mieux ménagées : point de contraste brusque, point de choc, point de confusion : tout est gradations, nuances, continuité; par conséquent, tout est lumière.

Ces justes remarques sur l'excellence de l'ensemble ne seront jamais infirmées ni par les critiques de détail (et on ne les a point épargnées), ni par les objections plus élevées, et en apparence plus solides, que l'on a voulu accréditer contre la Nosographie. Il en est une que je ne tairai point, parce que ceux qui l'ont faite l'ont crue capitale; et que donnée et reçue comme l'expression d'une découverte, elle a ébauché une de ces perturbations de pratique et de théorie qui ont si souvent affligé la médecine. On prétend donc que la classe des fièvres est superflue ; que les fièvres rentrent dans les phlegmasies, et que Pinel en a méconnu la nature, en les considérant comme des affections essentielles. Idée nouvelle? Non. Le premier qui l'ait eue nettement, dit Baglivi, est un médecin de l'antiquité, Dioclès de Caryste, contemporain d'Antigone. Cette idée dormait depuis deux mille ans dans un oubli profond, lorsqu'un médecin militaire, Henri Screta(1), la fit revivre en Allemagne, il y a près d'un siècle et demi. Quesnay, Chirac, d'autres encore, l'ont eue parmi nous. On la reproduit aujourd'hui avec chaleur, et on la fonde sur l'analogie. De ce qu'une inflammation locale

(1) *De febris castrensi maligna*, Basileæ, 1716, in-12.

étant donnée, une fièvre succède, et de ce que la chose arrive ainsi une, deux, trois fois, on établit qu'elle arrive toujours; de sorte qu'étant autorisé à conclure de l'inflammation à la fièvre, on croit l'être de conclure de la fièvre à l'inflammation ; conclusion beaucoup trop absolue des deux parts. L'inflammation peut exister sans fièvre; la fièvre peut exister sans inflammation. Elle n'existera point, il est vrai, sans cause; mais que cette cause soit toujours inflammatoire, et qu'au lieu d'être diffuse dans tout le matériel de l'économie, et d'agir à la fois sur tous les points sensibles de nous-mêmes, elle soit toujours concentrée dans un ou plusieurs foyers circonscrits et primitifs, c'est ce que dément cette même analogie que l'on ose invoquer, puisque s'appliquant à chercher dans le tissu des organes la cause des fièvres les plus meurtrières, souvent les plus grands observateurs, Morgagni lui-même, n'ont pu la découvrir, spécialement au début des grandes épidémies pestilentielles. On se retranche, il est vrai, sur l'imperfection des recherches anatomiques; mais, jusqu'à ce que, devenues plus délicates, elles soient aussi plus décisives, le respect pour l'analogie prescrit de tenir séparé ce qu'elle ne permet pas de confondre. Il y a plus. Les lésions intérieures et locales que l'ouverture met à découvert, sont très souvent, non la cause, mais l'effet de l'acte fébrile; comme le prouve l'inflammation de la peau, dans la variole : inflammation qui, à la vérité, provoque une seconde fièvre, mais qui en termine une première, au lieu de l'exciter; comme le prouvent ces inflammations qu'allume un accès de fièvre intermittente, et qui disparaissent avec lui: comme le prouverait surtout

le bubon pestilentiel qui survit quelquefois au malade, et continue de croître même après la mort ; et de là sortirait peut-être une analogie tout autre, et non moins importante : c'est que les inflammations intérieures seraient, dans certains cas, des moyens de solution créés par l'acte fébrile ; effets et non causes de cet acte, lequel dépendrait lui-même de ce quelque chose d'ultérieur et de mystérieux qu'Hippocrate appelait divin, et que notre faiblesse ne saisira jamais.

D'autres objections se présentent : les unes applicables à tous les arrangements nosologiques, les autres, particulières à la nosographie ; celle-ci, sur la nomenclature ; celle-là, sur la distribution. Par exemple, n'est-ce pas faire violence à la nature des choses, que de ranger la variole parmi les phlegmasies cutanées ? Cette phlegmasie est-elle donc la maladie elle-même ? N'est-elle pas au contraire le dernier terme et l'effet d'une maladie antérieure et plus profonde ? Les accidents nerveux de l'apoplexie ne sont-ils pas des accidents secondaires ? La maladie réelle n'est-elle pas tout autre ? Ou plutôt l'apoplexie n'est-elle pas une maladie mixte ? Pourquoi la ranger ici plutôt que là ? Objections plausibles. Mais quoi ! déplacez la variole pour l'unir aux maladies contagieuses ; et l'apoplexie, pour l'unir aux hémorrhagies : que gagnerez-vous à cette transposition ? Ce nouvel arrangement sera fondé sur un rapport d'affinité, comme le premier l'était sur un rapport de lieu. Vous aurez donc mis un rapport à la place d'un autre, et voilà tout. Par ses rapports, une même chose appartiendrait à plusieurs lieux ; par sa substance, elle n'en peut occuper qu'un seul, et c'est un mal-

heur inévitable dans tout arrangement, de ne montrer qu'un seul côté d'une chose, et de tenir cachés tous les autres. Or, si c'est là un malheur commun à tous les systèmes, pourquoi en tenir compte contre celui de Pinel? A l'égard de la nomenclature, elle est quelquefois instable : par exemple, au terme qui indique la classe un autre terme est joint pour indiquer l'ordre; et ce second terme est emprunté, tantôt d'un symptôme local, d'où viennent les qualifications de fièvre angio-ténique, de fièvre méningo-gastrique; tantôt d'un symptôme général et même universel, d'où vient la fièvre adynamique, la fièvre ataxique : à quoi l'on peut ajouter que ce dernier mot, ayant peut-être un sens pour nous, n'en a point pour la nature. Enfin, la nomenclature est quelquefois erronée, en ce qu'elle exprime un jugement ou une idée fausse : telle est la qualification de fièvre adéno-nerveuse, substituée sans nécessité à la qualification de peste; car dans la peste, ainsi que l'a vu Larrey, le siége du bubon n'est n'est point dans les ganglions lymphatiques de l'aine ou de l'aisselle, mais dans le tissu cellulaire qui les environne. D'où l'on peut conclure que, pour désigner les maladies, les meilleurs termes seraient, comme les mots peste ou syphilis, ceux qui indiqueraient des états, sans réveiller aucune idée de cause ou de localité; de même qu'en chimie, les meilleurs termes sont ceux qui indiquent les êtres, sans indiquer les propriétés.

J'achève sur ce point : tout ce qu'on a dit pour et contre les nosologies se réduit, ce me semble, à ces deux propositions, l'une favorable, l'autre contraire : la première, c'est qu'un ordre quelconque entre les maladies est une

nécessité de notre esprit ; car notre esprit unit ou sépare, malgré lui, les choses, selon leur similitude ou leur différence. La seconde, c'est que tout ordre ou tout système ne reposant que sur un petit nombre de rapports, si les autres rapports n'en sont pas exclus, ils y sont du moins dans des rangs subalternes et trop éloignés de la pensée. L'effet d'un système sur l'esprit est donc de le régulariser, mais de le rétrécir : d'où il suit que dans une tête vraiment médicale, et déjà imbue d'un premier arrangement, et par conséquent des rapports qui en sont la base, tous les autres rapports, ou, si l'on veut, tous les autres principes d'arrangement, doivent coexister avec celui-là, comme ils coexistent dans la nature, comme ils coexistaient dans l'entendement d'Hippocrate.

Du reste, la Nosographie n'avait point à son origine cette perfection d'ensemble, de détails et même de nomenclature qu'elle présente aujourd'hui. Les éditions de cet ouvrage se sont succédé rapidement, il est vrai; mais dans l'intervalle de l'une à l'autre, le sage Pinel mettait à profit les remarques qui lui étaient communiquées, et lorsqu'il les trouvait judicieuses, il les adoptait pour l'édition subséquente, avec une docilité qu'il tenait de sa modestie et de sa bonne foi. L'amélioration la plus sensible est celle qu'offrit la cinquième édition en 1813, amélioration proposée l'année précédente par M. Capuron, et déjà consignée dans la seconde édition de ses Nouveaux éléments de médecine : traité écrit en latin par un homme qui, professant la doctrine de Pinel, était soigneux de la gloire du maître, au point de cacher aux élèves les légers défauts de l'ouvrage original, et d'y suppléer par quelques cor-

rections. A mesure qu'elle se parait de ces heureux changements, la Nosographie se répandait de plus en plus dans l'Europe et au-delà des mers; et pendant qu'on la traduisait presque partout, la première impression qu'elle avait produite en France devenait de jour en jour plus profonde; elle était vive surtout dans l'école de Paris. Semblables à des hommes qui, plongés dans d'épaisses ténèbres, se précipitent, pour en sortir, vers une lumière soudaine, les élèves n'avaient plus d'autre guide pour leurs études, charmés de cette clarté qui semblait leur ouvrir les yeux, de cette simplicité qui les conduisait comme par la main vers les plus importantes vérités pratiques. Une foule d'élèves distingués, pleins d'admiration pour le livre et de vénération pour l'auteur, vinrent lui demander ses leçons au lit des malades. Pinel céda à leur empressement. Il fit une clinique. Chaque maladie était étudiée sous leurs yeux, analysée, caractérisée par le maître. L'observation en était recueillie avec sincérité; et ce travail, après quelques années, produisit le nouvel ouvrage qui parut, en 1802, sous le titre de *Médecine clinique:* ouvrage où les maladies s'étaient rangées comme d'elles-mêmes dans l'ordre prescrit par la Nosographie. Cette clinique était donc à la lettre la Nosographie mise en action. Elle prouvait que ce que Pinel avait dit, il le pouvait faire; et si cette exacte conformité entre l'acte et le précepte n'était pas la meilleure apologie de l'un et de l'autre, on la trouverait, d'une part, dans l'appendice de la Nosographie sur l'art d'étudier et d'observer; et de l'autre, dans les excellentes remarques qui terminent le traité de clinique, touchant l'influence des localités, des saisons, du régime, et avant tout,

du traitement sur les maladies. Quelles vues profondes sur la marche des fièvres aiguës ! sur celles des fièvres intermittentes ! sur le danger de leur suppression prématurée ! sur la juste mesure de la saignée, même dans les grandes inflammations intérieures : dans ces phlegmasies dont l'art doit sans doute modérer la véhémence, mais qu'il est tenu de respecter comme de véritables drames, qui, pour se développer et se résoudre, sont assujettis à des lois que j'ose appeler divines, et qu'on ne viole point sans être sacrilége. Ces lois sont comme une poétique hors de laquelle le médecin n'est lui-même qu'une maladie de plus pour le malade. Pinel était depuis longtemps éclairé sur ce point par son expérience. En 1791, il avait vu des maladies aiguës de la poitrine s'embarrasser dans leur marche après des saignées, et se traîner péniblement, et de rechute en rechute, jusqu'à une convalescence équivoque : tandis que, préservées de ce dangereux secours, ces mêmes maladies allaient sans trouble et rapidement à la guérison. Lisez ce qu'il a écrit sur ce fait dans le journal de Fourcroy. Était-il donc exclusif ? Non sans doute : il était ce que sont les plus sensés ; en cela, comme en tout, il voulait un juste tempérament. Qui douterait de la sagesse de Pinel dans la pratique, peut jeter les yeux, soit sur les articles du traitement dans la Nosographie, soit sur les courtes remarques de sa clinique ; et il rendra hommage au sens droit et profond de Pinel, à l'indépendance et à la fermeté de sa raison. Chose merveilleuse ! Jeté tout d'un coup à Bicêtre, en 1792, Pinel, de son propre aveu, interdit, troublé dans cette foule de malades, hésite, tâtonne, ne sait où se prendre ; en 1800, il est maître, et

grand maître. C'est que son esprit possédait l'instrument par excellence, l'analyse qui sépare les choses, afin de les unir par leurs rapports; et qu'y a-t-il dans notre entendement, sinon des choses et des rapports? Cet art de l'analyse, un jour Pinel en fait l'essai sur un genre de travail qui lui est étranger. Il visite une buanderie à Sèvres; il examine cette industrie qui lui est inconnue, il la trouve imparfaite, il la corrige; on dirait qu'il la crée en se jouant. Supérieur dans les petites choses, cet art ne l'est pas moins dans les grandes; et c'est par lui que Pinel, que la malignité faisait regarder comme le plus inexpérimenté des praticiens, a obtenu le singulier honneur de réformer la pratique de ses contemporains. Il apprenait à voir, à étudier, à séparer les phénomènes, à les rapprocher, à les comparer, à les mesurer en quelque sorte, et finalement à conclure; mais à conclure par des inductions pleines de réserve, et à régler sur cet ensemble le choix et l'application des médicaments; médicaments qu'il voulait toujours simples, en petit nombre et d'un effet connu. En un mot, par ses leçons, par son exemple, il a fait ce que voulait faire Cabanis; il a ramené la médecine d'observation, la seule que, dans ses divins ouvrages, Hippocrate ait léguée à la postérité.

La multitude et la solidité de ses écrits, le nombre et les talents de ses élèves, le sentiment qui les attachait à sa personne et à sa doctrine, tout concourut à former au sein même de l'école de Paris ce que l'on appela dans le temps l'école de Pinel, par opposition avec l'école de la Charité, dont le chef ou plutôt le maître était Corvisart. Ni Corvisart ni Pinel ne songeaient à cette rivalité indigne

de leur noble caractère. Pinel ne souffrait pas qu'on osât devant lui murmurer une parole contre Corvisart. Corvisart réprimait de toute la hauteur de sa sévérité l'ombre d'une insinuation contre Pinel : Pinel qu'il tint à l'honneur de placer parmi les médecins du chef de l'État. Mais ils étaient l'un et l'autre les idoles de leurs élèves ; l'un et l'autre égaux peut-être par le génie ; avec cette différence que dans Corvisart, l'instinct suppléait à l'étude ; dans Pinel, l'étude à l'instinct ; on voit dans l'un tout ce que peut la nature, dans l'autre tout ce que peut l'art : des deux côtés, sagacité presque égale. A l'aspect d'un cadavre, Corvisart s'écrie que le sujet est mort d'indigestion. A l'aspect d'un prétendu phthisique, Pinel juge que le mal est dans l'abdomen : tous deux ont raison, mais Corvisart devine, Pinel conclut ; l'un conduit par ses sens, l'autre par ses inductions : tous deux touchent le but avec la même sûreté et presque la même promptitude. Témoins des soudaines inspirations de Corvisart et des subtiles révélations de Pinel, les deux partis faisaient éclater pour l'objet de leur culte une ardeur également passionnée ; et le public indécis, n'écoutant que son admiration, sans écouter leur enthousiasme, ne faisait pas pencher la balance. Le seul homme peut-être qui se montrât partial contre Pinel, c'était Pinel lui-même, qui, dans l'occasion, se plaisait à fléchir sous l'ascendant de Corvisart. C'est qu'en effet Corvisart avait dans le caractère un nerf qui le portait partout au premier rang. Lorsque plus tard la question des prix décennaux fut agitée, les mêmes motifs ramenèrent la même rivalité. On oublia l'*Anatomie médicale* du vénérable A. Portal, ana-

tomie si estimée des connaisseurs et si riche en observations et en faits pathologiques; on l'oublia pour ne mettre en parallèle que le *Traité des maladies du cœur* et la *Nosographie philosophique*. On sait le reste; et celui qui prononce ces paroles a déjà eu l'honneur d'en entretenir l'Académie (1). Hallé était arbitre et n'osa décider; et peut-être que l'Académie elle-même, érigée en tribunal pour juger une cause si délicate, eût manifesté la même estime pour la même retenue. Les productions de l'esprit ont sans doute des valeurs fort inégales, mais comment les mesurer? et si ce sont des hommes supérieurs que vous comparez entre eux, comment sacrifier celui-ci à celui-là? Le talent est une chose sacrée; l'exclure ou l'avilir par des préférences est une profanation. J'en attesterais ici leur mémoire. Corvisart était trop généreux, Pinel trop modeste, et tous les deux trop justes pour vouloir l'emporter l'un sur l'autre.

Du reste, on ne peut le nier, ils différaient l'un de l'autre par un point capital. Corvisart planait en quelque sorte sur la médecine: il en mesurait des yeux tout le domaine, et il le trouvait infini; puis, se ramenant sur nous-mêmes, il cherchait quels sont nos moyens de connaître, et il les voyait courts, faibles, incertains, bornés à de petites surfaces, et impuissants pour pénétrer les choses. Il gémissait de cette disproportion; il en concevait comme un désespoir. Pinel envisageait toutes ces mêmes difficultés sans en recevoir la même impression. Aguerri par l'analyse aux recherches épineuses, encouragé par les progrès de la chimie, de la physique et de l'histoire naturelle, trois sciences auxquelles il rapportait tout ce

(1) Voyez page 118.

que nous avons de matériel, Pinel s'animait contre les obstacles. Selon lui, ces obstacles étaient moins dans la nature que dans l'homme, moins dans la faiblesse de l'esprit que dans le mauvais emploi de ses forces. Il espérait tout des bonnes méthodes, et ce que sa persévérance en avait obtenu était un appât qui l'aiguillonnait pour l'avenir. Cette différence entre les deux maîtres est peut-être ce qui a formé le caractère des deux écoles, toutes deux également habiles, mais l'une avec plus de hardiesse, l'autre avec plus de rectitude.

Parlerai-je des points subalternes qui les divisaient? Corvisart croyait peu à la simplicité des maladies, par conséquent, à la possibilité d'un bon arrangement nosologique. Est-ce que ce qui était simple aux yeux de Pinel eût été complexe aux yeux de Corvisart? Et dans ce cas, l'analyse de Corvisart allait-elle plus avant que l'analyse de Pinel? Quel homme peut aujourd'hui se placer entre eux pour décider la question? En second lieu, Corvisart admettait ce que l'expérience ne lui permettait pas et ne permet à personne de rejeter : je veux parler de l'altération des liquides. Il était humoriste; il croyait aux cachexies, sans méconnaître, toutefois, la part que prend, soit à la production, soit surtout à la guérison des maladies, le jeu des solides et l'activité des forces dont ils sont pénétrés. Sa doctrine était donc de l'humorisme et du solidisme mitigés l'un par l'autre. Pinel, au contraire, était solidiste presque sans restriction : non qu'il voulût nier absolument la dépravation des humeurs; mais cette dépravation, selon lui, n'était jamais que secondaire et subordonnée au trouble des solides : car c'est ainsi qu'il

s'en explique formellement dans son discours pour l'ouverture de l'École, vers la fin de 1805. Mais ce trouble des solides, d'où vient-il? de l'altération des propriétés vitales. Et cette altération, qui la cause? Question que Pinel laisse indécise. Il rejette les cachexies, comme autant d'états imaginaires; et dans sa *Nosographie*, il fait une classe pour les lésions organiques générales, telles que le scorbut : n'est-ce pas admettre sous un nom ce qu'on rejette sous un autre, et tomber dans une contradiction manifeste?

Il était donc des points où la logique de Pinel, d'ailleurs si solide, perdait en quelque façon l'équilibre, et ne le détournait d'un objet que pour l'entraîner vers un objet équivalent. Il évitait le mot, sans éviter la chose. A ce reproche, il est permis de joindre celui d'avoir affecté dans ses ouvrages un style coupé, sans liaisons, sans cohérence, dépourvu de grâce et de souplesse. Il voulait qu'à l'exemple de la botanique et de l'histoire naturelle, la médecine se fît un langage tout en substantifs, sans verbes, sans conjonctions. Il se flattait par là d'atteindre à l'énergique concision des aphorismes. Mais la concision n'exclut pas les liens communs de la parole: et, faute de ces liens nécessaires, la phrase de Pinel, sèche et maigre, a quelquefois un mouvement heurté qui la rend fatigante. Elle est aussi trop souvent interrogative. Ces continuelles apostrophes tiennent le lecteur incertain, si Pinel lui demande son sentiment pour le combattre, ou s'il expose le sien propre sous la forme d'un doute ou d'une contre-vérité. De cette façon, la pensée de Pinel perd de sa clarté, et la clarté est la première qualité d'un

écrivain. J'ai dit plus haut qu'en professant, Pinel disposait malaisément de ses idées ; il les détachait péniblement et par efforts saccadés, comme pour en vaincre la cohérence et les déprendre l'une de l'autre. Si les idées avaient quelque chose de matériel, et qu'il fût donné à l'homme de suivre leurs mouvements dans le sanctuaire même de son intelligence ; en d'autres termes, si les cerveaux étaient transparents et les idées seules visibles, quelle prodigieuse variété de merveilles n'aurions-nous pas sous les yeux ! Surtout quelle diversité d'union, soit des idées entre elles, soit des idées avec les sentiments, soit enfin des idées avec les signes qui en sont comme l'ombre et la figure ! L'habitude de penser avec des idées et non avec des signes, peut tenir les idées tellement serrées entre elles, et tellement séparées des signes, qu'elles se refuseront, pour ainsi dire, à la parole ; à moins que les sentiments, s'interposant entre les signes et les idées, ne leur servent de liens communs, et n'en facilitent ainsi l'expression. Il semble que ce soit là ce qui se passait dans l'esprit de Pinel. Pour s'énoncer avec quelque liberté sur un sujet, il fallait que son cœur y fût intéressé. Les personnes qui le consultaient sur leurs propres douleurs ou sur celles d'un père, d'une mère, d'un fils, d'un ami, sortaient de ses entretiens, touchées de la douceur, de l'abondance, de la variété, de l'harmonie de ses paroles : sa bonté le rendait éloquent. Partout ailleurs, l'habitude ou la timidité l'enchaînait, et le rendait comme indigne de lui-même. Un jour, M. Desfontaines, l'élève, le protégé de M. Lemonnier, premier médecin du roi, lui présenta Pinel, dans l'espoir d'attirer sur son ami, pauvre

et méconnu, une partie de l'intérêt dont lui-même était l'objet. L'entrevue fut longue. Pinel ne proféra pas un mot. Rebuté de tant de stérilité, M. Lemonnier plaignit seulement M. Desfontaines de l'illusion où il était sur un mérite si discret. Il y avait, dans l'ancienne Faculté, des chaires de docteur-régent que l'on obtenait au concours. Après avoir échoué trois fois, Pinel concourut encore en 1784, et cette fois, avec une grande apparence de succès. Il avait pour antagoniste un jeune docteur qui, ayant été gendarme, s'était dégoûté de sa profession, et qui, à l'époque où Pinel était encore à Montpellier, s'y était rendu pour se faire médecin. Le temps venu de soutenir sa Thèse, il eut recours à Pinel; et, pensant qu'il parlerait plus à l'aise sur un sujet qu'il avait pratiqué, Pinel composa pour lui une Dissertation latine sur l'Équitation. Le jeune homme fut reçu avec applaudissement. Le hasard l'avait amené à Paris en 1784, et je ne sais quel démon, ennemi de Pinel, lui souffla l'envie de concourir. Quel contraste! D'un côté, une taille imposante, un grand fracas de voix, de l'assurance, des paroles à torrents; d'idées, peu ou point : de l'autre, une petite taille, une petite voix; de l'embarras, de la contrainte, beaucoup d'idées, point de paroles. La victoire pouvait-elle balancer? Le cavalier triompha, et Pinel fut rejeté dans son néant.

Et cependant, de cet engourdissement d'esprit sortaient parfois, comme autant d'éclairs, des réparties vives, promptes, pleines de sel. Un homme qui avait une juste célébrité, mais qu'une soif de petite renommée rendait extravagant, rencontre Pinel et lui dit : « Je prépare

» une nouvelle édition de mon *Dictionnaire des Athées ;*
» j'y réserve cette fois pour vous un article dont vous
» serez content. — Et moi, réplique Pinel, je vais donner
» une nouvelle édition de mon *Traité sur la Folie;* comp-
» tez que vous y serez mis à votre place, dans un article
» que j'accommode tout exprès, et qui vous fera grand
» honneur. » L'auteur du dictionnaire ne songea plus à
gratifier Pinel d'un brevet d'athée.

On a mal jugé de Pinel par son silence. On en jugerait mal aujourd'hui par la sévérité de sa méthode. Il avait cœur ouvert à toutes les impressions tendres. Il aimait toujours cette poésie qu'il avait cultivée. Ce feu d'imagination, qui ne brille que dans la jeunesse, s'échauffait encore dans les épanchements de l'amitié, et le portait à des excès d'attendrissement. Que l'on soit ému par une infortune présente, rien de plus naturel, mais rien de plus ordinaire : le merveilleux de l'imagination est d'émouvoir sur des infortunes réelles, mais tellement éloignées qu'elles ne sont plus que chimériques. Pinel était lié depuis longtemps avec le voyageur Savary, que les lettres ont perdu si jeune, et qui, après avoir parcouru l'Égypte et la Grèce, traduisit le Coran, et publia une *Vie de Mahomet* si exacte et si bien pensée qu'elle fit oublier ses premiers ouvrages. Un jour, Pinel et Savary se délassaient d'une longue course en prenant un léger repas. En s'entretenant de ces rares génies qui ont immortalisé la Grèce et l'ont faite la bienfaitrice des nations, ils s'arrêtèrent sur les talents et les malheurs de Sapho. « Quel
» style ! s'écriaient les deux amis : quelle poésie divine !
» quels traits de flamme ! quelle passion vive et profonde !

» et quel prix elle en a reçu! Le mépris, le dédain, l'in-
» différence! Blesser un cœur si épris! et avec tant de
» cruauté! la sacrifier à une rivale! l'abreuver d'outrages!
» la navrer de douleur! la pousser vers le rocher fatal! la
» précipiter!... » Les deux amis n'achevaient pas; ils sanglotaient! ils étaient éperdus : ils étendaient leurs mains pour arracher la victime aux fureurs de la mer. Les pleureurs d'Homère, que fait parler Carmontelle dans un de ses proverbes, n'expriment pas une pitié si déchirante.

Une âme si simple et si expansive pouvait-elle se fermer à la justice? pouvait-elle se nourrir du fiel de l'intérêt, de la médisance et de l'envie? Son temps, ses conseils, ses moindres vues sur les points douteux et mal éclaircis de la médecine, il les tenait à la disposition de tout homme laborieux et de bonne foi; il encourageait, il dirigeait Schwilgué dans ses efforts pour simplifier la matière médicale, et il lui en laissait tout l'honneur. Dans les articles qu'il écrivit pour le *Dictionnaire des sciences médicales*, articles dont il serait superflu d'entretenir l'Académie, il aimait à joindre à son nom celui de ses élèves devenus ses amis. Quelques traits épars de Selle l'ont pu conduire à classer les phlegmasies comme il l'a fait; mais ce qu'on ne saurait nier, c'est que Pinel a le premier donné le modèle de cette classification fondée sur le caractère des affections organiques. « Ce caractère étant
» varié, dit très bien M. Husson, dans sa notice sur Bi-
» chat, Pinel en a conclu que la structure des parties
» membraneuses n'était pas identique. » Cette vue profonde, Pinel l'avait dès 1792 : et lorsqu'elle se trouva

confirmée, en 1800, par le beau travail de Bichat sur les membranes, avec quelle effusion de cœur il applaudit à ce premier essai du génie! Pinel avait tiré la conclusion avant que Bichat eût donné les prémisses : mais Pinel songeait-il à se prévaloir de cette priorité? il ne l'a rappelée, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, que parce qu'on s'appliquait à la faire tomber dans l'oubli.

Et ne pensez pas que ces paisibles vertus de Pinel, sa bonté, sa candeur, sa modestie, ce désintéressement si parfait, cette vive compassion pour le malheur dont il a donné tant de preuves, ne pensez pas que cette sage habitude de n'attaquer jamais et de respecter les droits d'autrui pour faire respecter les siens fût incompatible avec le courage. Ce courage de l'âme, si rare dans les discordes civiles, et si cruellement éprouvé par les nôtres, Pinel l'a déployé à Paris, à Bicêtre, en procurant une retraite à son ami Condorcet, déjà sous le glaive des meurtriers; en cachant parmi les malades de son hôpital des infortunés que leurs sentiments ou leurs vertus allaient conduire à l'échafaud. On sait quelle fut la triste fin de Condorcet. Par pudeur pour l'hospitalité, il s'échappa de l'asile où l'avait placé Pinel. Caché sous les vêtements d'un pauvre manœuvre, après avoir erré dans les champs comme une vaine ombre, il alla frapper à des portes qu'on devait tenir entr'ouvertes, et qu'il trouva fermées. Une invisible main le repoussait du sein de ces hommes qu'il avait cru servir; et jugeant par là que son heure était venue, il prévint la férocité de ses bourreaux, et ne leur laissa que son cadavre. Pinel était alors souffrant et surveillé : il ignorait le dangereux parti qu'avait pris Con-

dorcet; et quand il l'aurait su, que tenter pour le découvrir, pour le recevoir et le cacher? La génération présente n'entend rien aux calamités de ces temps déplorables. Puisse la sagesse et la modération, puisse ce saint respect que chacun de nous doit porter à la dignité de l'homme, puisse ce noble sentiment, unique gage de liberté, préserver de tant de maux notre avenir et celui de nos descendants !

Pinel était membre de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut, médecin en chef de l'hospice de la Salpêtrière, professeur de la première école et ensuite de la Faculté de médecine de Paris. Lorsque cette Faculté fut réformée, en 1822, Pinel ne conserva que le titre de professeur honoraire; cette exclusion n'était point une disgrâce, il n'en murmura point : il demanda seulement si le sort de la médecine était assuré. L'auguste fondateur de notre Académie l'avait nommé parmi nos membres honoraires. S. A. R. Monseigneur le Dauphin vint, en 1818, visiter l'hospice de la Salpêtrière; le lendemain, M. Pinel reçut le grand cordon de l'ordre de Saint-Michel. M. Pinel était d'une petite taille, d'une physionomie vive, d'une humeur impatiente, d'une constitution singulièrement vigoureuse. Comme il était idolâtre du talent de Rousseau, on raconte qu'en 1778, étant allé avec M. Chaptal visiter la cendre de ce grand écrivain, il passa cinq jours et cinq nuits sans dormir, ne prenant de repos que pour prendre quelques aliments; et que de retour à Paris, loin de céder à la fatigue, il alla donner ses leçons avec la même facilité qu'à l'ordinaire. En 1823, il eut une première attaque d'apoplexie. A peine en con-

valescence, bien que faible et chancelant, il voulut encore visiter les malades; mais bientôt il ne put vivre que pour la retraite. Enfin, malgré les soins éclairés de ses nombreux élèves, qui font aujourd'hui l'honneur de la médecine, et qui se pressaient autour de son lit de mort, une dernière attaque l'enleva le 25 octobre 1826. Si sa perte a été ressentie par les sciences, elle l'a été surtout par sa famille, et, ce qui est la même chose, par cette foule d'infortunées dont il était le père et le consolateur. A la nouvelle de ce sinistre événement, ce ne fut qu'un cri de douleur dans la vaste enceinte de l'hôpital. Des députations de l'Institut, de l'Académie et de la Faculté ont assisté à ses obsèques. Au milieu de ce cortége solennel, que grossissaient des médecins des hôpitaux et des personnes de toutes les classes, on a vu des groupes de malades et même des paralytiques se traîner jusqu'au lieu de sa sépulture. Quel honneur pour sa mémoire ! les savants, par leurs discours, rendaient hommage à son génie; les pauvres, par leur douleur, rendaient hommage à sa vertu.

Pinel a été marié deux fois; il laisse une veuve respectable dont les soins ont adouci les infirmités de ses dernières années, et deux fils assez heureux pour sentir que le nom qu'ils portent est la plus belle partie de leur héritage.

PH. PINEL a publié :

Institutions de médecine pratique, trad. de l'anglais de Cullen. *Paris*, 1781, 2 vol. in-8.

G. Baglivi, opera omnia medica, practica et anatomica,

novam editionem mendis innumeris expurgatam, notis illustravit et præfatus est Ph. Pinel. *Paris*. 1788, 2 vol. in-8.

Nosographie philosophique, ou méthode de l'analyse appliquée à la médecine. *Paris*, 1798, an VI, 2 vol. in-8. —6e édition. *Paris*, 1818, 3 vol. in-8.

Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale. Paris, 1801, in-8, fig.—2e édition augmentée. *Paris*, 1809, in-8, fig.

La médecine clinique rendue plus précise et plus exacte par l'application de l'analyse, ou recueil et résultat d'observations sur les maladies aiguës, faites à la Salpêtrière. *Paris*, 1802, in-8.—3e édition augmentée. *Paris*, 1815, in-8.

Discours inaugural sur la nécessité de rappeler l'enseignement de la médecine aux principes de l'observation. *Paris*, an XIV-1806, in-4.

Abrégé des transactions philosophiques, dirigé par Gibelin. Ph. Pinel a trad. de l'anglais, de cette collection, 5e *partie*, chimie ; 6e *partie*, anatomie et physique médicale ; 7e *partie*, médecine et chirurgie ; 8e *partie*, matière médicale et pharmacie. *Paris*, 1791, 4 vol. in-8.

Ph. Pinel a inséré des mémoires dans divers recueils scientifiques, savoir :

Mémoire sur l'application des mathématiques au corps humain, et sur le mécanisme des luxations.— Mémoire sur le mécanisme des luxations de l'humérus. — Mémoire sur les vices originaires de conformation des parties génitales, et sur les caractères apparents ou réels des hermaphrodites.—Mémoire sur le mécanisme des luxations des deux os de l'avant-bras, le cubitus et le radius.—Mémoires sur les moyens de préparer les quadrupèdes et les oiseaux destinés à former des collections d'histoire naturelle (*Journal de Physique*, 1787, t. XXXI, p. 350.—1788, t. XXXII, p. 12.—1789, t. XXXV.—1791, t. XXXIX).

Mémoire sur une nouvelle méthode de classification des quadrupèdes, fondée sur les rapports de structure mécanique que présente l'articulation de la mâchoire inférieure

(*Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris* Paris, 1792, t. I, in-fol , p. 359).

Observations sur une espèce particulière de mélancolie qui conduit au suicide. — Réflexions sur les buanderies, comme objet d'économie domestique et de salubrité. — Exemples frappants de l'abus de la saignée dans les maladies aiguës de la poitrine. — Recherches sur l'étiologie ou le mécanisme de la luxation de la mâchoire inférieure (*Médecine éclairée par les sciences physiques*). Paris, 1791, t. I, p. 151, 189; t. II, p. 12, 39; t. III, p. 183.

Mémoire sur la manie périodique ou intermittente. — Recherches et observations sur le traitement moral des aliénés. — Nouvelles observations sur la conformation des os de la tête de l'éléphant. — Observations sur les aliénés et leurs divisions en espèces distinctes. — Sur les vices originaires de conformations des parties génitales de l'homme et sur le caractère apparent des hermaphrodites, 2e *édition* augmentée. — Résultats d'observations pour servir de base aux rapports juridiques dans les cas d'aliénation mentale (*Mémoires de la Société médicale d'émulation*. 1798, t. I, p. 94 ; 1799, t. II, p. 215. — 1800, t. III, p. 253. — 1801, t. IV, p. 324. — 1817, t. VIII, p 675)

Résultats d'observations et construction des tables pour servir à déterminer le degré de probabilité de la guérison des aliénés (*Mémoires de l'Institut*, sciences physiques. *Paris*, 1807, p. 169).

Ph. Pinel a été rédacteur de la *Gazette de Santé ;* il a fourni des articles à l'*Encyclopédie Méthodique*, partie de médecine ; au *Dictionnaire des sciences médicales*, seul et avec la collaboration du docteur Bricheteau.

ÉLOGE

DE

BEAUCHÊNE,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 27 AOUT 1827.

—

Pierre-Edme Chauvot de Beauchêne naquit, en 1749, à Villefranche, petite ville de l'ancienne Champagne, près de Joigny. Son père, homme riche et considéré, faisait le commerce de bois. Bien qu'il eût une nombreuse famille, sa fortune lui permettait de ne rien négliger dans l'éducation de ses enfants. Pierre-Edme fut envoyé de bonne heure à Paris pour ses études. Il les fit au collége du Plessis. On s'y ressouvint longtemps des traits d'esprit et d'imagination qui lui échappaient sans cesse, et, ce qui est infiniment préférable, de mille traits de conduite où respirait cette élévation d'âme et cette générosité de sentiments qui formèrent depuis ses habitudes morales et tout le fond de son heureux caractère.

Ses études achevées, il se rendit de Paris à Montpellier, dans le dessein d'étudier la médecine. Aucune réso-

lution n'entrait mieux dans les vues de sa famille. Un de ses aïeux avait été médecin de Louis XIV; et ce titre, accordé par la confiance d'un roi (et quel roi!) avait attaché au nom de Beauchêne une sorte de noblesse qui pouvait revivre et se perpétuer. Que ne promettaient point, en effet, à M. de Beauchêne et les qualités de son esprit, et les leçons, et les exemples qu'il allait recevoir! A cette époque, l'école de Montpellier n'avait point de rivale. Elle venait de perdre, il est vrai, l'homme qui, après Barbeyrac, l'avait le plus honorée; Sauvages n'était plus. Mais Haguenot, mais Venel, mais Charles Leroy, Fouquet, Lamure, Barthez, ajoutaient encore à cet état de gloire qui l'environnait depuis près de six siècles. Quels talents! quelles lumières! et quel séjour plein d'attraits pour un jeune cœur avide de savoir! Toutefois, il faut l'avouer, l'heure de M. de Beauchêne n'était point venue. Il crut un moment que, par complaisance pour les siens, il s'était trompé sur sa vocation; et, soit qu'il eût dans le sang quelque étincelle de cette ardeur guerrière qui nous distingue parmi les nations, soit que son imagination, assez vive pour être romanesque, lui peignît dans la profession des armes un avancement plus rapide ou des aventures plus brillantes, il prit parti dans la gendarmerie de Lunéville, et servit quelques années dans ce corps en qualité de maréchal-des-logis. Mais c'est là qu'était la méprise. A peine eut-il essayé de cette vie d'automate, qu'il en prit en dégoût l'insipide uniformité; et cette même imagination qui l'avait fait tomber dans ce piége d'ennui le ramenait avec d'autant plus de force aux charmes de l'étude et aux divins plaisirs de l'esprit.

Il eut le malheur de perdre son père ; et sa mère lui ayant témoigné le désir de revoir son fils dans la carrière de la médecine, il se hâta d'y rentrer. Il prit ses degrés, fut reçu docteur, et acquit la charge de médecin de la maison de Monsieur, frère du roi : prince qui, dans les épreuves de la bonne et de la mauvaise fortune, fut également supérieur à l'une et à l'autre, et qui, le front ceint de la couronne de ses pères, donna le premier de justes limites au souverain pouvoir, et identifia la majesté du trône avec la majesté des lois.

Le poste que M. de Beauchêne occupait mit bientôt ses talents en évidence. Une éloquence vive et naturelle, des manières engageantes, nobles, généreuses, lui attirèrent l'estime et l'affection de plusieurs personnages d'un rang très élevé. Il fut l'ami de M. de Montesquiou et de M. de Montmorin. Monsieur lui-même le jugea comme il devait être jugé. Ce prince aimait l'esprit, parce qu'il en avait. Il s'était fait une petite cour d'hommes d'élite et de gens de lettres, qu'il réunissait à des heures choisies, pour jouir de leur entretien et de leurs productions, pour les éclairer de ses conseils, les récompenser de ses suffrages, les encourager de ses bienfaits. M. de Beauchêne fut admis avec eux dans la bienveillante familiarité du prince ; et, distingué du prince, tout de suite il le fut des dames. Jeune, bien fait, rempli d'esprit, de politesse et de grâces (de ces grâces, de cette politesse que nous ne voyons plus), et finalement, honoré de la faveur du prince, que de raisons pour qu'il fût un grand médecin ! Les dames le prirent pour le leur, et ne furent point trompées. Sa pratique fut heureuse. Il réussit à merveille dans ces ma-

ladies où le talent consiste moins à employer des remèdes qu'à y suppléer par l'art délicat de divertir le mal et de donner le change à la douleur; dans ces maladies, triste fruit de l'oisiveté, que Tronchin guérissait par la distraction, l'exercice et le travail. Ces maladies étaient alors fort à la mode parmi les dames du grand monde. Les observations que M. de Beauchêne recueillit devinrent le texte d'un ouvrage dont la seconde édition parut, en 1783, sous le titre suivant : *De l'influence des affections de l'âme dans les maladies nerveuses des femmes;* sujet vaste et compliqué, lequel embrasse une infinité de maladies similaires en apparence, et en effet très diverses, que les anciens désignaient sous le nom d'affections hystériques et hypochondriaques; que Lange, le premier, si je ne me trompe, qualifia de vapeurs, il y a près de cent quarante ans : les unes, légères, superficielles, fugaces, presque chimériques; les autres, profondes, opiniâtres, terribles, mortelles; et toutes supposant, soit dans les fonctions, soit dans le matériel encore mal connu du système nerveux, autant d'altérations corrélatives. Le livre de M. de Beauchêne n'était qu'un essai sur une matière inépuisable; et comme on lui trouvait un style cavalier, on le traitait aussi fort cavalièrement. Mais s'il n'avait ni le ton didactique, ni la marche mesurée d'un ouvrage *ex professo*, en revanche, il n'en avait ni la sécheresse ni la pesanteur. M. de Beauchêne écrivait pour ses malades; il les préparait à la sévérité de ses conseils par l'agrément de ses paroles; et pour les guérir, ou, si l'on veut, pour les corriger, il ne perd aucune occasion de mettre sous leurs yeux d'excellentes règles de conduite, et de peindre sous ses

vraies couleurs tout le ridicule de cette sensibilité outrée, factice, extravagante, dont les femmes affectaient les dehors et les simagrées, comme elles se plâtraient le visage de rouge et de blanc; fausse vertu qui servait de masque à des milliers d'hypocrites. Parmi les exemples de cette fausse sensibilité que cite M. de Beauchêne, qu'il me soit permis de rappeler celui de cet officier qui, gâté par la fade galanterie du temps, tombait en langueur, et se prenait de belle passion, même pour les inconnues dont on lui vantait la beauté; et comme il n'est jamais inutile de remarquer les étranges contrastes que présente quelquefois notre espèce, je joindrai à ce fait celui d'un certain homme de guerre qui, intrépide et ferme sur un champ de bataille et dans la chaleur du carnage, tremblait de peur et pâlissait à l'aspect d'un père capucin.

Vers la même époque, M. de Beauchêne, dont la réputation croissait de jour en jour, fut fait médecin de l'hôpital du Gros-Caillou. Dans quel lieu l'habileté d'un médecin peut-elle mieux paraître que dans un hôpital? M. de Beauchêne employa un moyen très simple de prouver la sienne. Ayant fait faire, après un assez long temps, le relevé des malades qu'il avait perdus, il se trouva que, toutes choses égales d'ailleurs, le nombre en était de moitié moindre que sous ceux qui l'avaient précédé. Que contester à des chiffres? On passe des années à disputer sur le mérite d'un homme, d'une secte, d'une méthode; on écrit des volumes pour et contre. Le calcul est plus laconique : il est prompt, sûr et froid comme la vérité. En médecine, aussi bien qu'en presque tout, pour juger du prix des personnes et des choses, il ne faudrait qu'une

opération d'arithmétique. Voilà tout le secret de cette excellence des nombres si vantée par Pythagore.

Tout prospérait à M. de Beauchêne, et il était dans la situation la plus florissante, lorsqu'avec la révolution, arriva la fin de toutes les prospérités. La ville de Paris le comprit au nombre de ses premiers électeurs ; et ce choix, favorable à la cause royale, permit à M. de Beauchêne de combattre, au nom de ses commettants, les efforts de ces imprudentes mains qui allaient rompre le lien social et déchaîner toutes les tyrannies. Chaque jour de tristes vérités étaient révélées à M. de Beauchêne par quelque nouvel attentat; mais plus le présent était périlleux et l'avenir sinistre, plus ce qu'il avait de sentiment et de raison l'affermissait dans sa résistance. Une chose qui honore le plus notre nation, c'est qu'en général elle est moins déterminée par ses intérêts que par ses affections. A cet égard, M. de Beauchêne était tout Français. Il avait le plus parfait dévouement, et on le savait : aussi le prince, qui l'honorait de sa confiance, avait fréquemment avec lui de longs entretiens sur les affaires.

Cependant vint un moment difficile où cette confiance se démentit. Lorsque Monsieur forma le dessein de quitter la France, son premier mouvement fut de s'adresser à M. de Beauchêne pour obtenir un passeport. « Mais (comme le prince l'a déclaré depuis) on n'osa pas : on jugea que le docteur était trop fin pour ne pas deviner tout, et tout de suite. » Ce jugement, qui n'était point celui du prince, était un soupçon, et ce soupçon, une injure gratuite, et j'ose dire cruelle. Il est, en effet, deux sortes de finesses très voisines, mais très distinctes,

l'une, que l'on porte dans ses idées, c'est sagacité; l'autre, dans ses actions, c'est prudence; mais prudence qui touche à ruse et à duplicité. De ces deux finesses, on a souvent l'une sans l'autre; la première sans la seconde, et tel était M. de Beauchêne. Il avait l'esprit très délié; mais il avait une conduite franche et loyale, comme il convient à un cœur trop ouvert pour être dissimulé, et trop généreux pour ne pas se livrer sans réserve. Si donc la finesse est compatible avec la droiture, comment ne le serait-elle pas avec la fidélité? Et dans un homme qui, comme M. de Bauchêne, avait donné tant de preuves de ces qualités, l'une de l'âme, et l'autre de l'esprit, fallait-il donc honorer celle-ci aux dépens de celle-là?

Cette méprise toutefois, car ce n'était qu'une méprise, ne refroidit point le sentiment qui l'attachait à Monsieur. Lorsqu'il sut que ce prince était arrivé à Coblentz, il se hâta de s'y rendre, pour y porter de nouveaux respects, de nouveaux gages de son entier dévouement, et, s'il se pouvait, quelques sages conseils; mais par ce qu'il entendit, par ce qu'il vit à Coblentz, il comprit bientôt que ses avis seraient inutiles, et que sa présence même allait devenir importune. Il revint à Paris, le cœur navré, et changeant de lieu, sans changer d'affections.

Cette échappée à Coblentz fut sans doute connue, et dans ces temps de haine, il en fallait souvent beaucoup moins pour attirer sur sa tête les persécutions et la mort. M. de Beauchêne sentit qu'il devait songer à sa propre sûreté. Il avait acquis dans le voisinage de Sens une propriété entourée de bois; il s'y réfugia avec sa famille. Là, par ses procédés généreux, il se fit la réputation

qu'il cherchait à se faire, et qu'il méritait. Jamais il ne tendit la main, jamais il ne souffrit qu'on voulût reconnaître les services qu'il rendait : trop heureux qu'on voulût bien les accepter ! trop heureux par ce désintéressement de se ménager des protections pour les siens et pour lui-même !

Bientôt cet asile de paix se peupla de proscrits. La sœur de M. de Montmorin, la généreuse madame de Beaumont, le mélancolique de Pange, le spirituel Salgues, reçurent l'hospitalité de M. de Beauchêne. Ils vinrent respirer à l'ombre de ses bois, et goûter près de lui quelques moments de sécurité ! La sienne cependant fut troublée. On l'arracha du sein de sa famille et de ses amis ; on le jeta dans une prison ; mais il n'y passa qu'un petit nombre de jours. Le cri du pauvre qu'il avait servi se fit entendre ; et, en recouvrant sa liberté, M. de Beauchêne reçut le prix de la foi qu'il avait eue dans cette justice humaine qui ne meurt jamais, et dont la flamme obscurcie par les troubles politiques est toujours vivante, et brille par intervalles comme l'éclair dans une nuit d'orage.

Enfin, lorsque l'excès de nos maux en eut amené le terme, et que, sorti des ruines du corps social, un nouveau pouvoir en eut ranimé les éléments, M. de Beauchêne, rendu au monde, comme il avait été rendu à sa famille, fut appelé par ses concitoyens à des fonctions publiques. Il fut choisi membre du conseil général de la ville de Sens et l'un de ses députés à l'assemblée électorale. Plusieurs villes du département de l'Yonne le pressaient d'accepter la direction médicale de leurs hôpitaux. Environné de respects, et rassuré désormais sur

l'existence de sa famille et sur la sienne, il pouvait ne pas quitter Sens, se concentrer dans des devoirs si doux à remplir et si honorables, et, loin d'abandonner sa retraite, y achever en paix les jours qu'elle avait protégés. Heureux en effet qui, digne de vivre parmi les hommes, se tient sagement éloigné d'eux, et laisse couler ses jours innocents dans la double paix de la solitude et de sa conscience ! Mais ce tranquille bonheur n'était point fait pour l'activité de son âme. Un gouvernement neuf et plein de vigueur administrait la France. Des hommes que leurs services avaient élevés au premier rang étaient les amis de M. de Beauchêne, et lui tendaient la main ; il revint avec transport dans la capitale. Ceux de ses compagnons d'infortune que le fer avait épargnés l'accueillirent avec empressement, et bientôt il eut une brillante et solide clientèle. Le premier Consul le fit entrer, dit-on, dans une première commission qui devait travailler à la propagation de la vaccine, et les émoluments attachés à cette place, M. de Beauchêne ne les accepta que pour les distribuer aux pauvres. Par le crédit de M. de Montesquiou, il fut nommé médecin du Corps-Législatif, et par le choix de M. de Fontanes, il le fut de l'École normale. Après la restauration, M de Beauchêne fut placé dans une situation, sinon plus honorable, du moins plus paisible et plus heureuse. Le roi se ressouvint de ses services (et les rois oublient quelquefois, comme les particuliers); le roi le nomma son premier médecin consultant, lui constitua une rente perpétuelle de trois mille francs, et, pour marquer plus sensiblement l'affection dont il honorait sa personne, il lui donna ses entrées. Ce fut alors que com-

mença pour M. de Beauchêne cette période de la vie où le médecin qui a bien mérité des hommes peut se livrer au repos comme à une juste récompense, et où, revenu des illusions de ce monde, et mûri par une longue expérience, un esprit fait pour répandre la lumière peut interroger ses souvenirs et en tirer des résultats utiles à la postérité. Les premières études de M. de Beauchêne avaient eu pour objet l'influence du moral sur le physique : ses loisirs le ramenèrent à ce même moral vu sous un autre jour, et il écrivit ses pensées ; il en forma un recueil de maximes détachées sur la politique, sur la religion, sur les rapports multipliés de la vie sociale ; recueil où brillent à chaque page les traits d'une imagination féconde, originale, et qui sait heureusement se tempérer elle même : trop vive pour ne pas dépasser quelquefois les limites de la vérité ; mais trop juste pour les méconnaître, et n'y pas rentrer aussitôt : et du reste, Messieurs, laissons aux esprits jaloux et bornés le triste soin de blâmer les médecins de ce qu'ils écrivent sur la morale. A qui peut-il convenir d'écrire sur la morale, si ce n'est à ceux qui ont étudié notre propre nature, et qui, malgré les obscurités qui l'enveloppent, doivent cependant la moins ignorer que la plupart des moralistes ?

Telle a été, Messieurs, la vie fort simple, quoique fort agitée, d'un homme qui avait l'honneur de vous appartenir, et qui sentait vivement tout le prix d'un tel honneur. Lorsque sa santé le lui permettait, vous savez avec quelle assiduité il assistait à vos séances, et avec quelle chaleur il défendait la dignité de l'Académie ; mais cette santé périssait par degrés. M. de Beauchêne avait la pierre. Ses

souffrances, d'abord lentes et sourdes, devinrent insupportables. Quels que fussent les secrets désirs des siens et les conseils de sa propre raison, l'exemple funeste de M. Hallé et de quelques autres l'éloignait d'une opération dont les suites sont toujours redoutables ; mais en croyant retarder sa perte, il la précipitait. Des inflammations de mauvaise nature envahirent la vessie et les intestins ; des abcès multipliés se formèrent, et le 24 décembre 1824, il expira dans les bras de sa famille désolée, après avoir reçu les secours de la religion et les tendres soins de son ami Salgues et de M. le baron Dupuytren. J'ajoute qu'il fit éclater en mourant les inclinations généreuses qu'il avait suivies toute sa vie. Jamais il n'avait négligé de subvenir aux nécessités de ses amis; et comme si les pauvres eussent été ses amis de prédilection, il leur a laissé par son testament des legs considérables pour sa fortune. Voilà, Messieurs, ce que vous ne me pardonneriez point de passer sous silence; car dans ces solennités publiques où vous honorez la mémoire de ceux que vous avez perdus, il vous est plus doux encore de rendre hommage à leurs vertus qu'à leurs talents. L'accomplissement d'un si saint devoir est la seule chose qui puisse adoucir l'amertume de vos pertes : heureux du moins, dans celle-ci, de sentir que M. de Beauchêne est encore vivant au milieu de vous, puisque dans votre Section de chirurgie vous possédez le fils (1) d'un père si digne de vos regrets.

(1) Mort à Paris, le 12 avril 1830.

E. P. CHAUVOT DE BEAUCHÊNE a publié :

De l'influence des affections de l'âme dans les maladies nerveuses des femmes. *Paris*, 1781, in-8. — Nouvelle édition. *Paris*, 1793, in-8.

Observation sur une maladie nerveuse avec complication d'un sommeil tantôt léthargique, tantôt convulsif. *Paris*, 1786, in-8.

Maximes, réflexions, pensées diverses. *Paris*, 1817, in-18. — 4e édition, *Paris*, 1821, in-12.

ÉLOGE

DE

E.-C. BOURRU,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 28 AOUT 1827.

Edme-Claude Bourru naquit à Paris le 27 mars 1741, de Claude Bourru et d'Anne-Susanne Dorez. Son père était maître en chirurgie. Il appartenait à une famille où le savoir et les mœurs étaient depuis trois siècles des qualités héréditaires. Le jeune Edme-Claude fit ses humanités dans un des meilleurs colléges qui fussent alors à Paris, celui du cardinal Lemoine. Sa première éducation terminée, comme il se destinait à la médecine, il entra à l'Hôtel-Dieu, et suivit les écoles; soignant ses malades et écoutant ses maîtres avec le même zèle; profitant avec le même succès et de l'expérience et des leçons; et tempérant la sévérité de ses études par la culture de la botanique et de la littérature, et même par celle de la musique : art plein de charme, dont il fit ses délassements toute sa vie, à l'exemple de Boerhaave.

A peine reçu docteur, il fut chargé de traiter les pauvres de plusieurs paroisses : fonction de charité qu'il a continué de remplir, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, dans le quartier de la Sorbonne.

Il y avait, dans la rue des Fossés-Saint-Victor, un couvent de religieuses que l'on appelle encore les Dames-Anglaises, et dont son père soignait la santé. Elles désiraient un médecin. Malgré son aversion pour tout assujettissement, M. Bourru consentit à être le leur, et, pour l'être plus convenablement pour elles et pour lui, il fit un voyage en Angleterre, afin d'étudier la langue et les sciences de cette célèbre contrée. Il apprit l'anglais à merveille, pénétra fort avant dans la médecine du pays, et revint se donner aux devoirs de son nouvel emploi.

A travers toutes les distractions, et malgré la fatigue d'une pratique étendue, il trouvait du temps pour composer et pour traduire. En 1762, il communiqua à l'Académie des sciences une observation sur l'hydropisie du péricarde. Il donna dans les années suivantes la traduction en deux volumes des Mémoires d'une société de médecins de Londres : ces Mémoires faisaient suite aux essais de la société d'Édimbourg ; puis la traduction de l'ouvrage de Gilchrist touchant l'utilité des voyages sur mer dans différentes maladies ; et finalement, la traduction du dernier volume que Smellie avait publié sur les accouchements.

Il avait aussi publié, pendant sa licence, plusieurs thèses qui dans le temps furent accueillies avec faveur ; une entre autres sur l'organisation des cheveux, qu'il assimile aux plantes ; thèse que Valmont de Bomare cite avec éloge

dans son dictionnaire ; et une seconde sur cette question : si l'usage du vin peut être permis à ceux qui jouent du cor et du clairon? La réponse est pour l'affirmative. Il est probable qu'avant d'être décidée par le droit, cette question l'avait été par le fait ; et que de temps immémorial, cette classe de musiciens, par une sorte de science infuse, avait anticipé sur l'affirmative de la thèse.

M. Bourru écrivait pour la bibliothèque historique du père Lelong et pour le *Journal économique*. Il a consigné dans ces deux recueils trois articles excellents ; le premier sur le procès qui a divisé si longtemps les médecins et les chirurgiens de Paris ; car l'histoire des hommes est presque uniquement l'histoire de leurs folles querelles. Les deux autres ont pour objet l'aliénation, et la conduite qu'il est à propos de prescrire aux garde-malades.

En 1770, il donna, en un volume in-8°, l'ouvrage intitulé : *L'Art de se traiter soi-même dans la maladie vénérienne* ; livre qui eut les honneurs d'une contrefaçon, et qui, publié par un homme moins sincère et moins désintéressé, eût fait croire qu'il était écrit pour que les malades eussent recours à l'auteur.

Vers le même temps parurent son Traité sur l'usage des bains de mer et l'édition qu'il donna de la *Médecine de l'esprit*, de M. Le Camus : édition à la tête de laquelle il mit la notice historique qu'il avait composée sur ce médecin.

Cependant il donnait dans les écoles de la Faculté des leçons de chirurgie en langue française. Il enseignait la pharmacie ; et, chargé pendant quatre années du soin de la bibliothèque, il la remit en ordre, et en fit un catalogue exact. C'est ainsi que, pour M. Bourru, les travaux

se succédaient avec les années ; et que, par son activité, ses lumières, son expérience, par sa conduite pleine de tendresse avec les malheureux, de modestie et de simplicité avec ses confrères, il se conciliait l'estime universelle. En 1786, bien qu'il fût encore au nombre de ceux que l'on appelait jeunes docteurs, il fut nommé doyen de la Faculté de médecine ; et cette même année, il eut le bonheur d'obtenir pour compagne l'aimable fille de M. Ambroise Rousseau, célèbre avocat au Parlement, et précédemment lieutenant-général au bailliage de Paris. De cette union sont nés plusieurs enfants. L'un d'eux reçut l'insigne honneur d'être présenté sur les fonts baptismaux par une députation de la Faculté, qui lui imposa le nom sacré d'Hippocrate : et pour perpétuer le souvenir de cette cérémonie, une médaille fut frappée, où la Faculté consacrait pour ainsi dire sa tendre vénération pour M. Bourru. Un second fils fut nommé Galien. Quel avenir de fortune et de gloire permettait une si belle adoption ! Jamais présages plus heureux n'ont été plus trompeurs. Hélas ! ce Galien, cet Hippocrate, ces enfants de la Faculté, ces idoles de leur père, ont été enlevés à la fleur de l'âge, et presque en même temps ; l'un, d'une maladie de consomption., l'autre, d'un accident affreux. Jamais cœur d'homme ne fut plus cruellement éprouvé que celui de M. Bourru. De tous ses enfants, pas un seul ne lui restait dans les tristes jours, et, pour ainsi parler, dans le désert de sa vieillesse.

Cependant un grand événement se préparait. Élu doyen de la Faculté en 1786, et réélu à l'unanimité les années suivantes, il ne cessa de l'être que par la suppression de

la Faculté, en septembre 1793. Témoin de nos dissensions civiles, M. Bourru n'y prit aucune part, si ce n'est pour approuver le bien et blâmer le mal avec une égale indépendance; mais cette indépendance même lui eût été funeste, s'il n'eût été protégé par le respect public, et j'ajouterai par la gratitude des pauvres qu'il avait obligés, et qui alors étaient tout puissants. Nos discordes éteintes, ou du moins assoupies, il songea à relever l'édifice qu'elles avaient renversé. De concert avec plusieurs membres de l'ancienne Faculté, et avec quelques jeunes docteurs de la nouvelle école, il créa une Académie dont les statuts et les règlements étaient combinés avec toute la maturité de l'expérience. Or, bien que tout fût ici gage de durée, et la sagesse, je dirais même la nécessité de l'institution, et le caractère conciliant de son fondateur, et l'appui qu'elle recevait de l'autorité publique, cependant cette société ne tarda point à subir la destinée de toutes les autres. D'abord, unie, laborieuse, utile, considérée; ensuite remplie d'aigreurs, de défiances, d'animosités; à charge à ses propres membres; méprisée du public, et poussée finalement à sa dissolution. Entre des hommes qui ne s'estiment ni ne se respectent, il n'est point en effet de travail ni même de société possible; et lorsque des hommes engagés par devoir dans la recherche de la vérité ont la maladresse d'ajouter aux difficultés de la nature celles que suscitent leurs divisions insensées, en un mot, lorsque l'homme n'est plus qu'un obstacle pour l'homme, tout est perdu. L'ignorance, ou, ce qui est pire encore, l'erreur, voilà le partage honteux qui lui reste, et qu'il s'est fait lui-même.

Ces tracasseries, toutefois, n'altéraient dans M. Bourru, ni l'égalité de son caractère ni son zèle accoutumé pour le bien. Toujours même empressement à soigner les pauvres, à secourir les malheureux, à défendre les opprimés. Les dames anglaises, ces religieuses qu'il n'avait jamais abandonnées, avaient été dépouillées et presque chassées de leur propriété; spoliation d'autant plus criante qu'elles n'étaient jamais sorties de France. M. Bourru et son ami le docteur Guillotin se liguèrent contre une telle iniquité; et, appuyés du crédit de Corvisart, ils obtinrent de l'empereur, en faveur de ces pauvres femmes, un décret de restitution. Elles rentrèrent dans leur asile, plus heureuses de le voir s'ouvrir devant elles par les mains de l'amitié que par celles de la justice.

Ces démarches, où il s'agit de mouvoir beaucoup de ressorts, afin d'atteindre un but éloigné, M. Bourru n'en a fait dans toute sa vie que pour le légitime intérêt des autres, et jamais pour le sien. Sa simplicité naturelle, simplicité qu'il portait jusque dans sa pratique (car, en général, il faisait peu de remèdes), sa modestie, son désintéressement, l'amour de ses devoirs, éloignaient de son esprit toute idée de manége et d'intrigue. Il n'y entendait rien : aussi, jamais il ne sollicita pour lui-même. Lorsqu'il fut nommé membre de votre Académie, cet honneur, qu'il n'attendait pas, lui fut en quelque sorte décerné par sa propre renommée, comme l'avaient été ceux qu'il avait reçus jadis, et qui étaient venus à lui sans qu'il les cherchât; homme, du reste, tellement pénétré de la dignité de notre art, qu'il ne pouvait souffrir qu'on le soumît au tribut de la patente. Il avait écrit avec

chaleur en 1790 et 1791, contre un impôt de cette nature; et appelé devant les tribunaux pour justifier sa résistance, il vainquit celle des juges, et fit triompher l'équité sur la loi. Enfin, le terme d'une vie si pleine et si utile approchait. Vers 1819, M. Bourru eut une première attaque d'apoplexie qui lui ôta la mémoire et presque la parole. Il ne savait plus ni lire ni écrire; et on le vit, à l'âge de soixante-dix-huit ans, recommencer péniblement, et cependant avec succès, les études de sa première enfance; il réapprenait à connaître, à épeler, à prononcer, à former des lettres et des mots. Une lueur d'intelligence se ralluma, mais pour s'éteindre à jamais le 21 septembre 1823.

E.-C. Bourru a publié :

1° Observations et recherches médicales, par une société de médecins de Londres; ouvrage servant de suite aux *E sais et observations de médecine d'Edimbourg*, trad. de l'anglais. *Paris*, 1763-1765, 2 vol. in-12.

2° De aquis medicatis ad Merlanges. *Parisiis*, 1765, in-4.

3° Utilité des voyages sur mer pour la cure de différentes maladies, et notamment de la consomption, avec un appendice sur l'usage des bains dans les fièvres, trad. de l'anglais de E. Gilchrist. *Paris*, 1770, in-12.

4° L'art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes, et de se guérir de leurs différents symptômes. *Paris*, 1770, in-8.

5° Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes, pour servir de suite à l'ouvrage précédent. *Paris*, 1771, in-8.

6° Eloge historique de A. Lecamus. *Paris* 1772, in-8.

7° Recherches sur les remèdes capables de dissoudre la pierre et la gravelle, trad. de l'anglais, de Blackrie, par Guilbert et Bourru. *Paris*, 1775, in-8.

8° Discours prononcé aux écoles de médecine, pour l'ouverture solennelle du cours de chirurgie le 6 février 1776, sur ce sujet : A quel point doit s'arrêter le chirurgien dans les différentes sciences dont l'étude lui est nécessaire? *Paris*, 1780, in-4.

9° Eloge funèbre du docteur J. I. Guillotin (mort à Paris le 26 mai 1814) *Paris*, 1814, in-4.

ÉLOGE

DE

M. le Baron PERCY,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 28 FÉVRIER 1828.

Pierre-François Percy naquit le 24 octobre 1754, à Montagney, petite ville du département de la Haute-Saône. Son père, ancien chirurgien des armées, s'était choisi cette retraite. Il ne lui restait de sa profession que les dégoûts dont elle avait été la source, et son âme, aigrie par de si tristes souvenirs, ne formait qu'un vœu : c'était d'épargner à son fils les mêmes amertumes, en l'engageant dans une autre carrière, quelle qu'elle fût. Docile à ces impressions, le jeune Percy voulut, après ses premières études, se donner aux mathématiques et au génie; mais un instinct plus fort le ramena à cette chirurgie dont le détournait l'inquiétude paternelle. On le vit en peu d'années apprendre, enseigner, remporter les prix de la Faculté, comme il avait remporté ceux du collége : soutenir avec éclat ses examens : mériter et obtenir pres-

que sans frais les honneurs du doctorat. Il fut en effet reçu, en 1775, à Besançon, et il n'avait pas vingt et un ans accomplis. Il vint à Paris se mêler au commerce des grands maîtres. L'illustre Louis le vit, le jugea et conçut pour lui un attachement qui ne s'est jamais démenti. Toutefois, sans fortune, comment vivre à Paris? Percy fut contraint d'accepter du service. On le fit, en 1776, chirurgien aide-major de la petite gendarmerie de Lunéville. Une famille renommée vivait près de là, celle des Valdajols, laquelle conservait religieusement parmi les siens l'art héréditaire de traiter les luxations et les fractures. Cet art n'était-il qu'une pratique machinale, fruit d'une tradition grossière et bornée? Écoutez le fait suivant que raconte Percy; et jugez par ce trait si la science des Valdajols manquait de finesse et de profondeur. Un curé, en tombant de cheval, s'était luxé le bras: il était fort et robuste; et il avait plus de soixante ans. Le mal résista huit jours aux efforts successifs des plus habiles chirurgiens, même à ceux de Percy, qui échoua, comme tous ses confrères. L'oncle des Valdajols vint à son tour; sa longue expérience découvre sur-le-champ l'obstacle: il juge, à l'extrême sensibilité du bras, que les muscles, irrités et roidis, seront rebelles. D'abord il ne touche point au malade, mais il lui fait prendre, à trois quarts d'heure de distance l'une de l'autre, deux larges coupes d'un vin chaud et sucré. A mesure que le vin s'insinue, le curé se trouble, s'appesantit, chancelle, tombe doucement sur un siége, et s'assoupit. Vous voyez la suite. Les muscles étaient ivres comme tous les organes, et cette ivresse les avait détendus. Au signe que fit

Valdajols, Percy assujettit le tronc et fixe l'épaule, puis, saisissant le bras, les mains de l'habile renoueur remettent tranquillement la tête de l'humérus dans sa cavité naturelle. Idée très simple : oui, mais il fallait l'avoir. C'est l'œuf de Colomb ou de Brunelleschi. La leçon, du reste, ne fut pas perdue ; Percy s'en ressouvint dans plus d'une occasion. Pour donner le mouvement à un esprit naturellement plein de vigueur, et pour le jeter dans le vaste champ des méditations et des découvertes, que faudrait-il de plus, en effet, qu'un exemple de cette nature ?

De 1779 à 1784, Percy fit avec succès plusieurs opérations neuves et hardies. Il emporta presque tout le centre d'une mâchoire inférieure profondément cariée, et dans ce grand délabrement, il ménagea à la plupart des dents, flottantes et sans appui, les moyens de se consolider, bien que dépourvues d'alvéoles et de vaisseaux ; et aux parties molles, convenablement rapprochées, les moyens de reprendre leur forme et, en quelque façon, leur consistance première. Un mois suffit pour réparer ces ruines : tant sont promptes les ressources de la vie lorsqu'elle les déploie avec liberté ! Plus tard, Percy opéra par un procédé nouveau deux tumeurs enkystées à large base, situées, l'une au genou droit, l'autre sur le sternum : deux infirmités dont il ne restait après l'opération que de légers vestiges. Il ne fut pas moins heureux dans l'amputation partielle qu'il osa faire d'une langue d'un volume énorme ; sorte de difformité dont le moindre inconvénient est d'empêcher la parole, mais qui peut compromettre la vie elle-même, soit parce qu'elle gêne la

mastication, soit parce qu'elle jette dans l'épuisement, en provoquant un flux perpétuel de salive. D'un autre côté, Percy cherchait des perfectionnements dans les objets les plus familiers, et quelquefois ces perfectionnements ne sont pas les moins utiles. On sait que le propre de l'exercice du cheval est de produire des hernies. Dans la cavalerie, sur vingt hommes. on compte toujours un homme frappé de cet accident, contre lequel l'art n'a que des secours mal assurés, et qu'il serait plus sage de prévenir. C'est dans cette vue que ce que l'ingénieux Camper avait fait pour la chaussure, Percy le fit pour cette espèce de vêtement qu'il serait inutile de nommer, et qui, selon les variétés de sa forme et de ses dimensions, blesse ou protége non seulement les parties qu'il couvre, et les organes qu'il renferme, mais encore les organes intérieurs les plus importants, ceux de la digestion, de la respiration, de la circulation, ceux mêmes du sentiment et du mouvement. Il s'agissait de faire que dans sa partie supérieure ce vêtement fût exactement moulé sur les inégalités de l'abdomen, et qu'appuyant avec souplesse et légèreté sur le vide triangulaire des deux régions inguinales, vis-à-vis les anneaux des muscles grands obliques, il soutînt vers ce point, toujours menacé, le choc des intestins, lesquels, précipités brusquement par les secousses de l'équitation, ne rompent que trop souvent cette double barrière, et se jettent hors de leur propre demeure. Telle est l'innovation que Percy avait imaginée; qu'il fit exécuter; dont il démontra les avantages à la Société royale de médecine; que l'on avait heureusement adoptée pour la gendarmerie, et qui depuis, comme il arrive souvent aux

meilleures choses, est tombée dans l'oubli. Ce fut encore pour la Société de médecine qu'il écrivit, en 1780, l'histoire d'une épidémie insidieuse et meurtrière, dont l'engorgement des glandes du cou formait le symptôme dominant, et qui, s'aggravant par les saignées, ne cédait qu'à l'action graduée des purgatifs. Il est à croire, du reste, que l'activité de Percy ne connaissait point de loisirs, et que ceux que lui laissaient ses devoirs, il les consacrait à l'étude de l'histoire et des antiquités. Bientôt il en donna la preuve. Sa situation était en effet changée. En 1782, on l'avait fait passer de Lunéville à Béthune, où était en quartier le régiment de Berry, dont on l'avait nommé chirurgien-major. Le premier soin de Percy fut de décrire le nouveau séjour qu'il habitait, et d'en composer une topographie médicale et archéologique, laquelle n'a pas été imprimée et serait très digne de l'être. Des essais sur le traitement des bubons ulcérés par le quinquina ; de l'engorgement des testicules par une nouvelle inoculation syphilitique ; de la gonorrhée inflammatoire, du phimosis et du paraphimosis par des saignées faites sur la verge, lui valurent des éloges et des encouragements. Une médaille en or lui fut décernée par l'Académie royale de chirurgie.

Vers la même époque, c'est-à-dire en 1784 et dans les années suivantes, cette Académie proposa une suite de prix sur des sujets qui avaient entre eux la plus étroite connexion ; et peut-être en cela donna-t-elle, sans y penser, un exemple que toutes les compagnies savantes devraient imiter. Quelle est, en effet, la véritable destination des Académies? N'est-ce pas de travailler à l'avancement

des sciences ? Mais pour travailler à l'avancement d'une science quelconque, la première chose à faire ne serait-elle pas de constater l'état actuel de cette science, afin d'en noter les vides et les obscurités ? et ces différents points une fois reconnus, de les prendre comme textes d'autant de problèmes à résoudre ? En second lieu, lorsque vous demandez la solution de ces problèmes aux esprits les plus éclairés d'une nation, est-il indifférent de les proposer sans aucun ordre, et en quelque sorte au hasard ? Ou bien, si les questions proposées sont mutuellement dans une telle dépendance que la solution d'une seule puisse entraîner comme conséquence la solution de toutes les autres, ne serait-il pas nécessaire de les proposer, en effet, dans l'ordre fixé par cette sorte de dépendance ou de subordination ? Avant de les donner pour sujets de prix, il importerait donc de systématiser les questions, pour ainsi dire, ou de les coordonner entre elles et d'en former une suite raisonnée. Or, c'est là précisément ce que fit à cette époque l'Académie de chirurgie. Elle avait entrepris de réformer toute la matière instrumentale, et la première question qu'elle mit au concours fut relative aux ciseaux ; la seconde, aux bistouris ; la troisième, aux instruments imaginés pour extraire les corps étrangers des plaies, et spécialement des plaies faites par les armes à feu. Il s'agissait, sur ces trois classes d'instruments, de déterminer, sinon la matière, du moins le nombre, la forme, l'appropriation de chacun d'eux pour des cas donnés, et de fixer par conséquent d'exactes limites entre l'usage et l'abus. Les trois mémoires qu'envoya Percy furent couronnés : tous trois remarquables par l'ordre, la clarté, le

savoir, l'abondance. L'érudition y fleurit au milieu des plus sages préceptes. Le premier surtout, orné de dessins, fut imprimé aux frais de l'Académie, qui le considéra comme un chef-d'œuvre, et ce magnifique éloge fut confirmé par le suffrage déclaré de Brambilla. Dans le second, Percy avait fait entrer des vues subsidiaires très étendues, et presque équivalentes, pour le temps, à un traité complet d'opérations. A l'égard du troisième, après avoir étudié les instruments qu'a préconisés l'Allemagne pour l'extraction des corps étrangers, Percy les réduit à un très petit nombre, et propose de leur substituer un instrument de son invention, qu'il appelle tribulcon; instrument ingénieux et commode, composé de trois pièces, que l'on peut unir, que l'on peut séparer, et qui, selon ces deux cas, exerce à la fois ou successivement la triple action d'un tire-fond, d'une curette et d'une pince. N'était-ce point se préparer des armes pour l'avenir? et ne semblerait-il pas que, par son travail, Percy préludait aux travaux que lui réservait sa destinée? Ce fut, en effet, ce mémoire qu'il fit paraître, sous le titre de *Manuel du chirurgien d'armée*, dans l'année 1792, c'est-à-dire à l'époque où s'allumait une guerre qui pendant plus de vingt ans devait embraser l'Europe, et placer notre chirurgie militaire sur le plus vaste et le plus glorieux théâtre qu'elle ait jamais occupé.

Attiré par ce grand événement, je passe rapidement sur tout ce qui l'a précédé. En 1787, la Russie demandait à la France un chirurgien en chef pour l'armée de Potemkin. Louis, qui fut consulté, proposa ce poste à Percy; à Percy qu'il désignait déjà depuis longtemps

comme son successeur. Trop touché de ce dernier titre pour le sacrifier à aucun autre, quel qu'il fût, Percy ne voulut quitter ni sa patrie, ni son ami, ni les belles espérances dont il était flatté. L'année suivante, il eut l'occasion d'observer un part hydatique, de déterminer la nature des êtres qui le forment, et de constater l'efficacité d'un moyen qu'il n'avait rencontré que dans Aëtius : je veux parler d'un mélange d'eau de mer et de vinaigre, soit pour provoquer l'expulsion de ces singuliers animaux, soit pour en détruire la vitalité. Percy consigna cette sorte de découverte dans un mémoire qu'il fit remettre à l'Académie de chirurgie, laquelle, sur la proposition d'Andouillé, décerna à l'auteur une médaille en or et le titre d'associé. La Société de médecine s'occupait alors de l'allaitement artificiel. Elle en avait fait le sujet d'un concours. Depuis trente années une pauvre femme de Lunéville sevrait les enfants avec un succès merveilleux. Elle se bornait à substituer au lait naturel une infusion de blé ; pratique simple qu'adopta Percy, puisqu'elle était heureuse, et dont il corrigea cependant l'insuffisance par l'addition non moins simple d'un peu de mucilage, de sucre et de jaune d'œuf. A quoi tient la conservation des hommes? et quels services n'a point rendus à la marine d'Angleterre le peu de sucre, d'alcool et d'acide végétal dont on a pris soin d'animer l'eau qui lui sert de breuvage! Que si dans des organisations déjà consolidées, quelques atomes diversement associés ont une telle influence sur la nutrition, c'est-à-dire sur les combinaisons vitales, quelle ne sera point cette influence dans les tissus mal affermis des enfants nouveau-nés? Le tra-

vail de Percy fut récompensé par la Société royale, et dans les actes de cette société, pour l'année 1789, le titre donné à Percy est celui de chirurgien-major des divisions de Flandre et d'Artois : titre qu'en effet la justice plus que la fortune venait de lui conférer.

Ce n'est pas seulement à la Société royale et à l'Académie que Percy soumettait ses travaux. Il communiqua vers le même temps au directeur des hôpitaux l'heureuse idée qu'il avait eue de substituer dans l'opération de la fistule, au gorgeret métallique inventé par l'Italien Marchettis, un gorgeret fait d'un bois tendre; sorte de matière moins prompte à émousser la pointe du bistouri, et d'un attouchement plus doux pour les intestins. Il en avait approprié la forme et les dimensions à tous les âges et à tous les individus : innovation dont on a fait honneur à Desault, mais qui a été l'œuvre de Percy. A ce mémoire, succéda l'histoire d'une des plus difficiles tailles dont l'art peut-être ait conservé le souvenir. La pierre était presque hors de la portée des plus longs instruments, enveloppée de brides qui la retenaient dans le fond de la vessie : et dans les diverses situations que prenait le malade, sauf une, ce fond, entraîné par la pierre, se renversait en arrière, et la dérobait à toutes les recherches. L'observation écrite par Percy porte la vive empreinte de tout ce qu'il était : érudit, patient, plein de ressources, de résolution, de dextérité. L'excellent mémoire de Houstet ne présente pas de fait plus singulier, ni d'opération plus épineuse. Parmi les raretés que la sagacité de Percy lui fit découvrir, je citerai une fracture de la tubérosité de l'ischion qu'une simple chute avait produite, et qui n'eut

d'abord que l'apparence d'une forte contusion. Son attention, qui ne dédaignait pas les petites choses (et rien n'est petit dans la nature), lui apprit que les baies de l'if, que l'on croyait vénéneuses, avaient, au contraire, des propriétés détersives qui en rendraient l'usage précieux dans les embarras des reins et les affections douloureuses de la vessie. Enfin, en 1790 et 1792, deux concours furent ouverts par l'Académie de chirurgie, sur deux questions qui faisaient suite à celles que l'on a vues précédemment: la première relative à la meilleure forme à donner aux aiguilles, soit pour la réunion des plaies, soit pour la ligature des vaisseaux; la seconde, relative aux instruments propres à la cautérisation; instruments dont il s'agissait de déterminer la matière et la forme, en même temps qu'on devait poser des règles pour en proscrire et pour en limiter l'usage. Le mémoire très soigné que Percy composa sur la question des aiguilles fut envoyé à l'Académie. Qu'en fit-elle? et que fit-elle des autres mémoires? on n'en parla plus, et le prix ne fut pas décerné. Ce travail toutefois l'avait conduit à s'occuper de la ligature des grosses artères. Comme les liens ordinaires ne sont pas sûrs, même quand on a soin de les multiplier, Percy proposait, non de lier les gros canaux artériels, mais de les oblitérer, en les aplatissant, au moyen d'une lame de plomb repliée sur eux et serrée avec une pince. Cette façon de prévenir les hémorrhagies artérielles, Percy l'avait pratiquée avec succès sur différents animaux, et même sur l'artère fémorale d'une femme : artère que la chute d'une grande escarre produite par l'application d'un caustique avait mise à nu, après en avoir altéré la tunique extérieure.

Cette méthode avait obtenu dans le principe l'assentiment des plus grands maîtres, même celui de Desault. Mais depuis, on a élevé contre elle des objections qui en ont restreint l'emploi. Percy finit sans doute par sentir lui-même ce qu'elle a de défectueux, puisque, pour fermer une artère divisée, il avait imaginé plus tard d'employer, non une lame, ou un anneau, ou un fil de plomb, seul ou moulé sur un autre fil intérieur d'or ou de platine, mais une pince d'acier, dont les deux pièces plus ou moins rapprochées dans leurs mors par un bouton mobile, exerceraient sur l'extrémité de l'artère une compression que l'on graduerait à volonté : dernière invention non moins ingénieuse que les autres, mais qui, de même que les autres, a ses inconvénients ; celui surtout d'irriter les plaies par le contact et le poids d'un corps étranger. Qui le dirait ? des artères ouvertes dans une amputation sont liées avec des fils ordinaires, et ces fils sont coupés très près de leur nœud. Avant qu'ils se détachent, la cicatrice se forme. Ces fils sont retenus dans l'intérieur des chairs, et n'incommodent pas. Voilà ce qu'avait vu, ce qu'avait fait Percy, et ce que les Anglais ont adopté, comme une méthode qui dispense de toutes les autres.

Revenons au mémoire sur les instruments de cautérisation. L'auteur l'avait intitulé : *Mémoire sur la pyrotechnie chirurgicale pratique*. Ce fut le seul qui répondit aux vues de l'Académie. Elle le jugea tellement supérieur qu'il eut le prix par acclamation. C'est qu'en effet ce mémoire était un livre ; et ce livre, qui est aujourd'hui dans les mains de tout le monde, ne fut cependant publié qu'en 1810. Dans le rapport qu'il fit à l'Académie sur cette ex-

cellente production, l'illustre Louis en relève le mérite avec une complaisance qui charme et touche tout ensemble. Il n'en présente, il est vrai, que l'analyse; mais on sent que cette analyse est un hommage que son cœur, d'accord avec sa raison, rend au talent d'un ami. Quel hommage l'emporterait sur celui-là?

Cependant, au milieu de ces travaux paisibles, les événements politiques marchent : la France s'émeut; une révolution éclate, profonde, menaçante, terrible. Le genre humain se trouble et s'effraie; on ne respire que la guerre. Tout s'arme, tout se précipite sur des champs de bataille, la France et l'Europe. C'est alors que commence pour Percy cette vie de fatigues, de privations, de douleurs et de périls, qui serait comme l'assemblage de toutes les calamités et de tous les supplices, si, par l'enchaînement de ses vicissitudes, elle n'exerçait toutes les plus nobles facultés de notre âme, le courage, la pitié, la patience, le génie, et si, dans l'accomplissement de ses saints devoirs et le sentiment de sa propre vertu, le chirurgien militaire ne goûtait la plus délicieuse et la plus magnifique des récompenses. Les hommes ont trouvé des louanges pour la plus fatale des industries, celle de la guerre. Quels respects ne doivent-ils point à ceux qui en bravent les dangers, pour en diminuer les horreurs! Quelle chaleur de dévouement! quel oubli continuel de soi-même! ou plutôt quelle abnégation! et cependant quelle intrépidité de tous les jours, de tous les instants! soit qu'ils se jouent avec les contagions dans les hôpitaux, soit qu'ils volent arracher et même soigner sous le feu de l'ennemi des victimes sanglantes et meurtries! Missionnaires d'huma-

nité sur des champs de carnage, représentants de toutes les familles alarmées qui leur crient de sauver un fils, un frère, un ami; espoir, appui, consolateurs des infortunés, dont ils charment les souffrances, dont ils abrègent les maux, dont ils réchauffent les courages : partageant avec eux les rigueurs de la faim, l'inclémence des saisons, la fatigue des rudes voyages, et, quand la nécessité l'ordonne, les nourrissant de leur pain, les couvrant de leurs propres vêtements. Héros éclatants d'or et de renommée, héros de théâtre, qu'êtes-vous auprès de ces héros obscurs et méconnus? Et jusqu'ici, Messieurs, n'ai-je tracé qu'une peinture imaginaire? Ai-je honoré des vertus que nous n'avons pas? Interrogez le monde entier : il vous dira que partout où nos armées ont porté leurs pas victorieux, la chirurgie française a porté les mâles et simples vertus dont je parle, et qui partout aussi lui ont concilié l'estime des hommes; vertus que vingt nations ont vues briller à la fois, et dans ce généreux Larrey (1), que la France vénère comme l'une de ses gloires les plus pures, et dans ce Percy, non moins généreux et non moins éclairé, dont je rappelle ici les actions.

Dans le mois de juin 1792, Percy fut nommé chirurgien consultant de l'armée du Nord. Dans ce poste, qui demandait toute la vigueur et toute l'activité de la jeunesse, il remplaçait le célèbre Sabatier, qui déjà fléchissait sous le poids du travail et des années. Percy arrive à Valenciennes, se met à la tête de son nouveau service, marche sous les ordres de Luckner, sous ceux de Kellerman,

(1) Mort le 25 juillet 1842

et se montre dès le début ce qu'il n'a jamais cessé d'être, plein de zèle et de courage. Cette même année, l'Académie, qui touchait à sa ruine, revint sur une question qu'elle avait mise douze ans plus tôt au concours : question que j'appellerais purement médicale, s'il était possible d'exclure la chirurgie de la médecine. Il s'agissait de déterminer les avantages et les inconvénients de la veille et du sommeil, spécialement dans les maladies chirurgicales. Ce sujet avait été traité, en 1781, pour la même Académie, et par un écrivain non moins érudit, mais plus original peut-être et plus nerveux que Percy, par le Hollandais Camper, dont la tête fut comme chargée de lauriers académiques. Cette fois encore, son mémoire fut couronné. Cependant, comment fut-il enseveli dans l'oubli? comment n'a-t-il paru qu'en 1798, par les soins de la nouvelle école? Quoi qu'il en soit, Percy concourut : mais son travail ne fut pas même jugé. L'Académie n'était plus; et par l'anéantissement de toutes les sociétés savantes et par l'extension que prit la guerre, Percy se trouva renfermé dans les seules fonctions qui l'attachaient aux armées.

N'attendez pas de moi, Messieurs, que je m'engage avec lui dans cette suite de campagnes où il fut le témoin de tant de triomphes et de tant de catastrophes. L'uniformité de mes récits fatiguerait votre patience sans honorer mon héros. Je dirai seulement qu'il parcourut avec nos victoires la plupart des contrées de l'Europe continentale, du Rhin jusqu'au Niémen, et de Tilsitt aux portes de Cadix; épuisant tout ce que la vie militaire a d'extrême; le repos et l'activité, les délices de l'abondance et les hor-

reurs du dernier dénûment; tous les excès de la chaleur et du froid, de la faim et de la soif : se délassant d'un travail par un autre; étudiant partout les mœurs et les antiquités des peuples, et contemplant, non sans émotion, l'étrange et nouveau spectacle de grandeurs qui s'élèvent et de grandeurs qui tombent, de nations entières qui s'écrasent avec fureur, de jeunes rois qui sortent de la poussière des batailles, et d'anciens rois abattus, humiliés, et laissant échapper à la dérobée les secrets gémissements de leurs cœurs ulcérés : tristes jouets de cette fortune qui foule aux pieds leurs diadèmes et se rit de leurs douleurs, et qui, dans l'instabilité de ses caprices, leur prépare pour l'avenir plus que des vengeances. A ces coups qui frappent si haut, quel homme ne s'inquiète pour lui-même, et n'apprend à respecter le malheur dans les rois comme dans les derniers citoyens! Une si noble compassion remplissait le cœur de Percy, et lui rendit d'autant plus sensibles les marques réitérées d'estime que lui donnèrent des souverains étrangers. Étrangers, ai-je dit! il n'en est point pour les services que rend la chirurgie militaire. Dans le cours de ces longues querelles que le fer décide, au travers des préventions et des animosités, le génie d'un grand chirurgien pénètre aisément d'une armée à l'autre, et va protéger même les soldats ennemis; heureux transfuge qui trouve là des imitateurs, et se forme des émules; d'où il arrive qu'au moment où les généraux opposés rivalisent d'efforts pour détruire les hommes, la chirurgie des deux parts rivalise d'efforts pour les conserver. Et ne pensez pas que de tels bienfaits périssent avec la guerre, et que la paix les efface des esprits. Une

tradition religieuse les perpétue, et les fait survivre aux calamités qui en ont marqué l'origine. Ici donc, plus sensiblement encore que partout ailleurs, l'intérêt que sert la chirurgie est l'intérêt de l'humanité tout entière. Aussi, Messieurs, lorsque dans vos assemblées solennelles vous célébrez ceux de nos chirurgiens d'armée qui ont illustré leur carrière, et particulièrement dans cette assemblée où vous rendez un hommage public à la mémoire de Percy, ce n'est pas seulement en votre nom que l'interprète de vos sentiments doit porter la parole, ce n'est pas seulement au nom de la France, c'est encore, je l'ose dire, au nom des nations voisines, c'est au nom de toute l'Europe et de tout le genre humain.

Ce que je viens de dire, Messieurs, il est temps de le justifier, en reproduisant sous vos yeux et les actions qui ont honoré Percy, pendant la guerre, et ses principales remarques sur les maladies et les opérations les plus importantes, et les projets que lui suggéra la bonté de son âme et l'élévation de son esprit, soit pour rendre plus rapides et plus sûrs les secours de la chirurgie militaire, soit pour assujettir cette chirurgie à des règlements protecteurs et à une discipline moins humiliante pour ceux qui l'exercent : après quoi, j'essaierai de développer devant vous les replis secrets de cette âme tendre et forte tout ensemble, et l'étendue de cet esprit dont vous admirez déjà la richesse.

Dans ces vastes champs d'expérience, que l'on appelle champs de bataille, jamais les jeux de la guerre n'ont offert de singularités plus étonnantes que dans les blessures et les plaies faites par l'arme blanche et les projec-

tiles. Imaginez en ce genre la combinaison d'idées la plus bizarre, le problème le plus difficile à résoudre, et comptez que la solution vous en sera donnée par un de ces coups inattendus que notre ignorance qualifie de hasard. On en voit mille exemples dans l'Iliade; comme si son divin auteur eût écrit dans le fracas de la mêlée. Combien d'exemples semblables sous les yeux de Percy! Un bras gauche poussé par un boulet s'enfonce dans la poitrine, à ce point que les doigts font saillie hors du côté droit. Un coup de baïonnette traverse l'abdomen, et le blessé rend, sous la forme d'un gros paquet, un tænia de dix aunes de long. Une balle brise l'os pubis, perce la vessie et fait sortir des calculs. Une autre balle traverse la cuisse, le scrotum, la verge, sans toucher ni l'os, ni les testicules, ni l'urètre, ni les corps caverneux : d'où l'on voit que des cas que l'on jugerait graves n'ont souvent qu'une apparence de gravité. Une autre frappe l'une des malléoles, fracture la tête du péroné et remonte se nicher dans le scrotum : c'est que le malade l'avait reçue le pied levé, parce qu'il fuyait à toutes jambes; fait peu significatif, s'il n'apprenait que pour s'expliquer le trajet d'un projectile à travers nos parties, et pour découvrir le lieu où il se cache, et d'où il s'agit de l'extraire, il n'était à propos de se représenter dans quelle attitude le projectile a surpris le blessé : précepte recommandé par le sage A. Paré, qui le pratiqua lui-même avec gloire, c'est-à-dire avec succès, dans une occasion difficile. Enfin, pour terminer sur ces raretés fortuites, Percy rapporte qu'un jeune soldat eut son schako percé par un boulet qui ne fit qu'effleurer la peau du crâne. Ce soldat ne sentit qu'une chose, c'est

qu'on lui arrachait son bonnet; d'où Percy conclut que ce que l'on a tant répété sur le vent du boulet est purement chimérique : conclusion hasardée peut-être, car dans lés brusques et fortes pressions de l'air, il se produit des déplacements d'électricité qui, dans certains cas, pourraient avoir une très vive action sur notre économie. L'action funeste des orages sur les blessés n'est que trop constatée, et dans les organisations affaiblies et détériorées, le seul ébranlement de l'air ne suffit-il pas pour rouvrir des vaisseaux et produire des hémorrhagies?

Les plaies d'armes à feu que l'on traite dans les hôpitaux se compliquent trop souvent d'une sorte de pourriture contre laquelle l'art n'est pas dépourvu de ressources. La plus énergique et la plus efficace est le feu, selon Percy ; le feu, lorsque la situation de la plaie, le degré du mal et les forces du malade en permettent l'emploi. Après le feu, ce sont les différents caustiques, et au défaut de ces caustiques, ce sont des frictions faites avec de bon vinaigre ou des tranches de citron sur toute la longueur du membre affecté.

Une complication plus sinistre est le tétanos dont l'effet est si douloureux, la suite si funeste, et la cause apparente quelquefois si légère, tandis que la cause réelle est encore absolument inconnue. Percy essaya de combattre ce formidable accident par l'extrait aqueux d'opium, par une infusion rapprochée, et par l'extrait de pomme épineuse qu'il fit pénétrer dans les veines crurales et médianes. Il guérit trois hommes sur sept dans une première tentative et cinq sur huit dans une seconde : succès incomplet, il est vrai, mais suffisant pour encourager à de nouvelles

tentatives. Chercher et trouver, maxime médicale autant qu'évangélique.

Dans le cas où il est impossible de conserver la jambe et nécessaire de la séparer de la cuisse, Percy est le premier qui, au lieu d'amputer sur la cuisse elle-même, ait porté la scie dans les condyles, à deux doigts au-dessous de la rotule. Par là, il conservait le genou, et cette conservation est un perfectionnement dont on a voulu lui ravir le mérite, et que le docteur Malvani de Turin préconise sans en citer l'auteur.

Mais lorsque le genou a été fracassé par un coup de feu, bien que la jambe soit entière et le pied mobile, ne comptez presque pas sur la vie du blessé; l'art en conserve à peine deux sur cent. L'amputation de la cuisse est ici nécessaire; à moins que, la rotule seule étant brisée, ou un condyle intéressé, on ne puisse se borner à les emporter l'un et l'autre; l'expérience ayant démontré, d'ailleurs, qu'un homme privé de rotule peut encore marcher.

L'amputation du bras dans l'article est une de ces extrémités que peut seule excuser une nécessité rigoureuse, et Percy donne les caractères de cette nécessité. Dans tout autre cas, même lorsqu'un projectile avait brisé l'humérus sous l'aisselle, ou la tête de cet os dans sa cavité, Percy, par de larges incisions, portait les doigts dans ce débris pour en retirer les esquilles; des pinces, des tenailles incisives achevaient ce que les doigts n'avaient pu faire; et, finalement, la tête de l'os était-elle séparée, il allait la prendre au fond de la plaie pour la désarticuler et l'extraire; faisant sortir, s'il le fallait, par

la plaie, la portion encore adhérente, afin qu'à l'aide de la scie il emportât et cette portion, et les fragments inégaux, et les points dont le cylindre de l'os était surmonté : opération hardie, mais heureuse, et infiniment préférable à l'amputation dans l'article, exécutée d'ailleurs avec le plus d'habileté. Dès 1790, Percy avait ainsi extirpé une tête d'humérus affectée de carie, et conservé à la fois par cette opération les jours et le bras d'un jeune malade. En 1794, il en fit voir à Sabatier neuf exemples vivants : spectacle assurément tout nouveau pour Sabatier, bien qu'un fait presque analogue eût été publié par Boucher, trente années auparavant. C'était un fait stérile, parce qu'il était isolé ; Percy le convertit en méthode : et cette méthode a fait en Angleterre l'illustration de White, de Bent et de Park ; en France, celle de Moreau et de Champion.

Rappellerai-je avec quel discernement il prescrit, ou de traiter simplement les plaies d'armes à feu, ou de les débrider avec le bistouri, à quel degré, dans quelles vues, avec quelle réserve? et comment il veut qu'on y supplée quelquefois par la résection de masses musculaires saillantes et étranglées? comment, toujours soigneux de tempérer la douleur, il veut que l'on tienne demi-fléchie la jambe du blessé qui a une fracture comminutive? quel parti merveilleux il sait tirer des remèdes les plus simples, l'air, le feu, l'eau? l'eau, dont il sait varier l'emploi de mille façons, et qui, appliquée sur nos organes déchirés et souffrants, en humecte, en assouplit les tissus offensés, en apaise l'irritation, en modère la chaleur ; et laissant à la nature vivante toute la liberté de ses mouvements,

lui permet de substituer son art au nôtre, et d'achever sans erreur et sans trouble le travail spontané de la guérison. Familiarisé avec les prodiges de cet art inimitable et divin que l'on appelle la vie, Percy lui demandait des miracles, et il en obtint. A l'affaire d'Arlon, un bras droit fut coupé dans toute son épaisseur par un violent coup de sabre; il ne restait pour retenir la partie détachée qu'une bande de téguments, sous laquelle le nerf et l'artère étaient heureusement conservés. Assisté de trois chirurgiens pleins d'intelligence, Percy rajuste ce bras; et les deux pièces juxtaposées s'adaptent, se reprennent, se raffermissent; même les muscles, qui, d'abord retroussés en haut et en bas, furent doucement ramenés les uns sur les autres par une compression faite à propos Ce bras, toutefois, perdit de sa vigueur; la main fut diminuée, et deux doigts paralysés : mais de retour aux champs qu'il avait quittés, le blessé reprit sans trop de gêne les travaux de la culture. Ce que Percy avait fait pour ce bras, il voulait qu'on le tentât dans les plaies de tête, même lorsque le sabre avait détaché des pièces osseuses avec les parties molles et la peau; mais il ne promettait de succès qu'autant que la peau intéressée dans la blessure tînt encore au reste des téguments par un lambeau, quelque petit qu'il fût; condition dont je ne contesterai point la nécessité, bien que démentie par la fameuse histoire que rapporte Garengeot, et par le conseil que donne Callisen. Percy, du reste, porta plus loin ses expériences. Comme après la résection faite dans le milieu d'un os long, cet os se raccourcit toujours, pour prévenir ce raccourcissement, il chercha s'il ne serait pas possible de

suppléer à la portion d'os enlevée, par une portion d'os de dimension correspondante, que l'on emprunterait à un animal vivant ; en d'autres termes, il voulut tenter sur les os une véritable greffe animale. Quoique fait avec soin, l'essai ne fut pas heureux : et cependant Percy se flattait de réussir, n'apercevant pas qu'il était en cela contraire à lui-même ; car, s'il n'est plus possible de rattacher à une organisation vivante des parties qu'on en a complétement séparées, comment pourrait-on approprier à un animal des pièces que l'on aurait enlevées à un autre ?

Il est un genre de fractures où la consolidation, quand elle est possible, se fait toujours avec beaucoup de lenteur et de difficulté : ce sont les fractures avec écrasement. Dans un cas de cette espèce, où la guérison, incertaine en dehors, était nulle à l'intérieur, Percy conçut l'idée de passer à travers les cicatrices encore imparfaites un séton, dont la marche, ravivant le travail inflammatoire et entraînant les esquilles, hâterait entre les parties divisées le rapprochement et l'union qui devait les consolider : procédé préférable dans ce cas à tout autre, parce que le mal était à la cuisse. Deux mois suffirent pour l'entière guérison du malade. Ceci se passait en 1799, et Percy n'eut pas le temps d'en parler. En 1802, un chirurgien des États-Unis eut le même succès par la même conduite : invention ? imitation ? on ne sait ; mais les dates font foi que, si l'un des deux ne faisait qu'imiter l'autre, ce n'était pas Percy.

Dans les plaies pénétrantes de la poitrine, vers la partie supérieure, lorsqu'il se fait à l'intérieur un épanchement de sang considérable qui distend le thorax et

suffoque le malade, comment ne pas ouvrir une issue à ce sang par la paracentèse? qu'attendre ici, soit de l'action de la pompe, soit de la dilatation? et lorsque les gros vaisseaux sont ouverts, et le cœur lui-même, qu'attendre de l'indiscrète pratique de la succion ou de la ventouse? A l'égard des coups de feu qui pénètrent dans la même cavité, Percy avait vu que plus ils s'éloignaient des clavicules, plus ils étaient dangereux. L'emphysème, qui succède fort souvent, peut devenir mortel, même quand il est médiocre; ce mal veut de prompts remèdes; le plus efficace est une incision profonde, comme celle de l'empyème, et faite au lieu où la douleur est ressentie par le malade. Une forte contusion sur la poitrine a quelquefois toutes les suites d'une plaie pénétrante. Les poumons s'enflamment, le pus se forme et s'épanche. On ne sauve le blessé que par l'opération de l'empyème.

Les élèves formés par Desault, qui se rendaient à l'armée, apportaient avec eux deux préventions qu'ils tenaient de leur maître, contre le débridement des plaies, et contre l'opération du trépan. L'autorité de Percy les fit revenir de l'une et de l'autre, non pour les jeter dans l'extrémité opposée, mais pour les placer avec lui dans ce juste équilibre d'idées où la vérité conduit toujours les esprits faits pour elle. Du reste, fort sobre lui-même sur l'opération du trépan, il ne cédait, pour la faire, qu'à une nécessité manifeste; et pour prévenir, au moins dans certains cas, cette nécessité, par exemple, lorsque après une violente séparation des os du crâne, on avait à craindre des épanchements ultérieurs, afin que ces épanchements eussent une porte tout ouverte, il tenait écartées les

pièces osseuses par l'interposition de petits coins de bois; c'était un trépan tout fait; et le mal devenait ainsi son propre remède : idée simple, mais importante, puisqu'elle a sauvé des malades, et qu'il s'est trouvé des hommes qui ont eu la tentation de se l'approprier.

Que ne puis-je reproduire ici, Messieurs, cette longue suite d'observations fines, profondes, neuves, que Percy consignait avec tant de soin dans son journal, et que lui suggérait cette infinie variété de cas pratiques qu'il a suivis des yeux, dans le cours de vingt-cinq campagnes? Je vous parlerais de ces phénomènes de phosphorescence qui rendent les plaies étincelantes, et qu'il a le premier constatés; et de ces métastases qui transportent sur les viscères et dans les grandes articulations le pus dont les plaies sont baignées; métastases dangereuses qui colorent quelquefois les malades comme le fait la fièvre jaune, et leur donnent la même hémorrhagie nasale; enfin je vous parlerais de ces dysenteries, et de ces typhus qu'engendre la guerre; double calamité des armées, plus redoutable que le fer ennemi, et dont le génie de Percy avait pénétré la nature, puisqu'il en marquait de si bonne heure et avec tant de netteté le véritable traitement. Ce n'est pas tout : en recherchant les causes de cette fièvre des hôpitaux, si fatale aux armées, c'est-à-dire à l'État, Percy les rencontrait moins encore dans l'excès des fatigues militaires que dans les vices de l'administration : de cette administration légère, imprévoyante, avare, inhumaine et sourde à des souffrances qu'elle ne plaint ni ne comprend. Transporté d'indignation autant qu'ému de pitié, que n'a point tenté Percy, par ses paroles, ses écrits, ses

actions, pour éclairer sur des abus si criminels, et pour les faire étouffer ? Mais quoi ! que pouvait-il contre la ruse et l'avidité des uns, contre l'indolence ou la corruption des autres ? et comment, avec le seul amour du bien, rompre cette ligne de complicités ?

Ces échecs, toutefois, le rendaient plus ardent, et la nécessité surtout aiguillonnait son génie. Le nouveau système que l'on suivait à la guerre était de multiplier les hommes par le mouvement : les armées ne marchaient plus ; elles couraient, elles volaient, faisant des pertes ici et là, presque simultanément ; une chirurgie retenue par les bagages, pesante et immobile comme eux, devenait inutile. Pour servir les hommes, il fallait les suivre ; pour les suivre, il fallait des ailes, et Percy lui en donna. De là vinrent ces légères ambulances, rivales de l'artillerie pour la vitesse, s'élançant avec elle au milieu des batailles, et non moins promptes à prodiguer les secours qu'elle ne l'était à donner la mort. Quel zèle et quel courage dans les collaborateurs de Percy ! combien de fois leur chef ne vint-il pas se jeter dans les mêmes périls, et mériter d'eux les éloges qu'ils recevaient de lui, et que tous recevaient à leur tour et des généraux et des soldats ! heureux liens d'estime mutuelle qui furent bientôt brisés ! De pareilles institutions ne se maintiennent en effet que par les qualités mêmes qui les ont créées : le savoir, le dévouement, le courage, l'infatigable amour du bien, et cet oubli de soi-même qui est le principe de toute force, parce qu'il est le principe de toute société. Comment des qualités si rares pourraient-elles subsister longtemps dans une corporation mobile et changeante ? Percy perdit

l'élite de ses chirurgiens : des hommes nouveaux arrivèrent, qui n'avaient ni les mêmes mœurs ni les mêmes talents, et une admirable institution tomba. Percy s'en plaignit avec amertume; on n'en tint compte. L'ombrageuse pédanterie du pouvoir, la plus ridicule et la plus odieuse des pédanteries, s'en offensa. Une maligne jalousie de bureaux dicta pour la chirurgie militaire des règlements qui en blessaient les intérêts et la dignité. Sous prétexte de régulariser les commissions, on les retirait pour tenir ceux qui les avaient obtenues dans la dépendance et l'abaissement. Enfin, un orage violent s'élevait contre Percy; Percy fit tête; et sa fierté retint ses ennemis dans l'humiliation qu'ils lui préparaient. Étrange contradiction de notre propre nature, que la vertu lui soit nécessaire, et qu'elle ne la puisse souffrir ! Le seul bonheur, dans ces temps déplorables, fut que, mille ambitieux se disputant à la fois l'autorité, l'autorité tombait d'une main dans une autre, et que, persécuté par celle-ci, vous étiez protégé par celle-là : c'est ainsi qu'on échappait au pouvoir par le pouvoir. A des ministres prévenus et bornés, succédèrent des ministres d'un esprit juste et d'une âme élevée; et le moment vint enfin pour Percy où sa sécurité ne fut plus troublée. Ces tracasseries, toutefois, avaient laissé de profondes impressions dans sa mémoire, et il s'en souvenait encore lorsque, plus tard, il rédigea, pour le faire adopter par le chef de l'État, le plan de ce qu'il appelait « chirurgie de bataille, » sorte de corporation qu'il voulait soustraire aux petites épines de la tyrannie administrative, et soumettre à une plus noble discipline, en l'assimilant, par son organisation et

par ses prérogatives, au corps du génie militaire. Ce plan n'eut pas de suite ; la grandeur et la rapide succession des guerres ne permirent pas de l'examiner ; et tel fut l'enchaînement des obstacles, que les mêmes embarras dans les affaires, les mêmes susceptibilités dans les hommes de bureau firent échouer par la suite deux autres projets que proposait Percy : l'un de rétablir des infirmeries régimentaires qui avaient été en partie son ouvrage, et que la révolution avaient anéanties, malgré leur utilité ; l'autre, de créer un corps d'infirmiers, de maîtres, de despotats, pris parmi les soldats mutilés par la guerre, et dressés par la douleur à plaindre et à ménager la douleur ; sorte d'institution dont Percy avait puisé l'idée dans l'histoire de Léon-le-Philosophe, et qui, déjà mise à l'œuvre en Espagne, fut désavouée en France, et détruite presque aussitôt que formée.

Mais de plus nobles pensées s'élevaient dans l'âme de Percy. Figurez-vous deux grandes armées, après un choc violent, se heurtant encore, se précipitant l'une contre l'autre, ou sur les pas l'une de l'autre, au milieu du sang et de la flamme, dans une retraite. dans une fuite, ébranlant, renversant tout autour d'elles, et repoussant devant elles les flots émus d'une population surprise, nue, consternée. Dans cet effroyable tumulte, quel est le sort des blessés ? quelle main peut les secourir ? quelles voitures les transporter ? quel asile les recevoir, à l'abri de la chaleur brûlante et de la poussière, ou de la pluie et des vents rigoureux ? Tout est nécessaire, et tout manque. Et supposé qu'un refuge les ait accueillis, où est le lit de paille pour le repos, l'aliment pour la faim, l'eau pour

étancher la soif et éteindre l'ardeur de la fièvre? où est le foyer pour rappeler la chaleur et la vie? le linge pour couvrir les plaies gonflées et douloureuses? et surtout où sont les moyens de protéger tant de souffrances contre la brutalité d'une soldatesque ivre de sa victoire et furieuse de carnage? qui lui ôtera la lâche frénésie de massacrer un ennemi mourant? Combien de fois Percy eut sous les yeux cet affeux spectacle! Il y cherchait un remède; il ne le trouvait que dans ce fond d'humanité que ne dépouille jamais notre propre nature, au milieu de ses égarements: et le mouvement de générosité qui, après la célèbre affaire de Dettingue, porta lord Stair à léguer ses propres blessés au maréchal de Noailles, ce mouvement inspira de bonne heure à Percy l'idée de proposer aux parties belligérantes de se lier entre elles par une sainte et solennelle convention: c'est que de part et d'autre, les blessés seraient traités avec les mêmes égards, et que les hôpitaux des deux armées seraient inviolables et sacrés pour l'une et pour l'autre. Le général français Moreau eut hâte d'expédier la convention toute rédigée au général ennemi; mais ce général n'avait rien de commun ni avec Percy ni avec Moreau. Il ne comprit rien à cette leçon d'humanité, digne toutefois d'entrer dans le cœur des rois et dans le cœur des peuples, pour en être toujours écoutée; car, Messieurs, cette terre que nous habitons, ce globe qui marche dans les plaines de l'espace, emportant avec lui nos infortunes et nos misères, qu'est-ce autre chose en réalité qu'un vaste hôpital, où, touchés de leurs infirmités réciproques, les malades, loin d'aigrir leurs maux par leurs divisions, devraient les soulager au contraire par

les échanges et les services d'une pitié commune ? Une si belle révolution dans les destinées de notre espèce, ne l'attendez que de la vertu ; et le signe de cette vertu, c'est que l'homme ait pour l'homme le respect qu'il veut pour lui-même.

Et cette humanité si vive, Percy la fit éclater dans de moindres occasions, mais, j'ose dire, avec un courage plus véhément et plus déterminé. Plus d'une fois les balles de l'ennemi le frappèrent, pendant qu'il pansait des blessés. L'un d'eux, qui l'était dangereusement, l'officier du génie Lacroix, se trouvait à Manheim, de l'autre côté du Rhin. Pour le sauver, il fallait le porter, traverser sous ce fardeau toute la longueur du pont jeté sur le fleuve, et ce pont était battu par douze pièces qui tiraient à ricochets. Percy n'hésite pas; il prend le blessé sur ses épaules, il marche, il gagne le pont; les canons tirent, les pontons brisés vont s'ouvrir sous ses pieds. Percy sent redoubler ses forces; il arrive sain et sauf avec sa conquête ; il arrive aux cris de triomphe des escadrons français qui bordaient le rivage et frémissaient de crainte tout ensemble et d'admiration. Jusqu'où, dans nos premières guerres, ne se porta point la dureté de nos lois? Pour elles, un émigré n'était plus un homme. Il le fut toujours pour l'âme de Percy. Après les combats d'Augsbourg, il sauve des émigrés qui allaient se noyer dans un lac ; il en soigne, il en opère près de deux cents qu'il avait cachés dans un monastère. Trente émigrés sont surpris à Rhinfeld. Une commission militaire les condamne à mort La nuit vient. Percy loue un bateau, y fait conduire en secret ces infortunés, et les renvoie de l'autre côté du

Rhin. Quel était le prix de cette action, si l'auteur était découvert? la mort, vous le savez; Percy le savait aussi; mais vivre sans secourir le malheur était pour lui plus que mourir. Il est des hommes qu'une raison froide et sèche rend stoïques; Percy l'était par la chaleur et la bonté de son âme.

Maintenant qu'était Percy dans ses relations familières? ce qu'il était partout, digne de lui-même; affable et doux avec ses inférieurs; simple, ouvert, cordial avec ses égaux; d'une foi inviolable pour ses amis, dévoué pour eux, et secourable jusqu'à l'excès; facile, indulgent, affectueux pour ses subordonnés, qu'il éclairait comme un ami, qu'il protégeait comme un père; sans fiel, même contre les ingrats, et c'est en en faisant encore qu'il se consolait d'en avoir fait; au-dessus de toute envie, au-dessus de tout amour-propre, et toutefois se ressouvenant dans l'occasion du respect qu'il se devait à lui-même, et en faisant ressouvenir les autres; fier, inflexible, intraitable avec les lâches persécuteurs, dont il réprimait l'iniquité, dont il foulait aux pieds l'orgueil et l'insolence. La seule tache peut-être de ce noble caractère fut une sensibilité trop vive, je ne dis pas contre un tort, mais contre un procédé. Jamais il n'oublia, ou plutôt il ne pardonna jamais l'épreuve que lui fit subir le conseil de santé des armées, lorsque, le front ceint de couronnes académiques, il était déjà parmi les périls, à la tête de la chirurgie militaire; il se révoltait à la seule idée de répondre à des questions, lui qui avait surtout le droit d'en faire. Dépit d'enfant. Au lieu de s'irriter contre le conseil qui rendait hommage à sa supériorité, il eût dû le plaindre. Le conseil obéissait à

une loi, et telle était alors la destinée de la loi la plus douce; on en prescrivait l'exécution avec une rigueur qui la rendait tyrannique. Du reste, satisfaire à cette formalité fut un jeu pour lui. Seul, sans livres, sans extraits, et renfermé sous la clef avec sa mémoire, il écrivit ses réponses, et ses réponses furent des chefs-d'œuvre.

Cette facilité de composition, qu'il eut toujours, était le fruit de ses méditations et de sa vaste lecture. Il possédait à fond toute la littérature de son art. Il avait sans cesse présent à l'esprit tout le passé de la chirurgie, pour ainsi dire; et cette vue habituelle des sentiments et des inventions de ses plus habiles prédécesseurs lui découvrait sur-le-champ le fort et le faible d'un sujet, d'un ouvrage, d'un instrument, d'une méthode, de l'art tout entier lui-même. Aussi, une question scientifique s'élevait-elle en présence de Percy? Percy était pris pour arbitre, et son jugement avait force de loi; avantage précieux, et que n'ont pas même les corps savants, où l'érudition est trop négligée. La sienne, toutefois, n'embrassait pas seulement la chirurgie de toutes les nations anciennes et modernes. L'attrait divin des belles-lettres lui avait encore rendu familiers les plus célèbres écrivains de l'antique Italie : poëtes, historiens, orateurs, philosophes , éternelle gloire de l'esprit humain, mâles et sublimes génies avec lesquels Percy s'était, pour ainsi dire, identifié. Leurs sentiments, leurs pensées, tous les secrets de leur merveilleuse éloquence, tout ce qu'ils ont conservé sur les usages, les mœurs, les opinions et les arts des peuples contemporains, Percy s'appropriait tout, en quelque sorte, pour en former les trésors d'une érudition applicable à tout. L'éru-

dition de Percy était, en effet, éblouissante et comme inépuisable; elle débordait de partout; elle se répandait en maximes dans ses entretiens, en citations dans ses ouvrages, en inscriptions graves et mélancoliques dans tout l'intérieur de sa solitude. Horace et Virgile semblaient habiter avec Percy cette solitude embellie de leurs vers; et à l'aspect de ces sentences empruntées aux plus sages esprits, on eût dit que, par une sorte d'hospitalité religieuse, Percy les rassemblait autour de lui pour en faire ses dieux domestiques.

Touché de la raison des grands écrivains, Percy ne l'était pas moins de leur talent, et sous leurs auspices il cultiva l'art d'écrire. Très jeune encore, il sentit que cet art est celui qui donne leur prix à tous les autres, et que c'est surtout aux sciences qu'il est nécessaire; car si la science donne les idées, elle ne donne pas toujours l'ordre, qui en est l'âme et le lien tout ensemble : or, cet ordre, c'est l'art de penser qui le fixe; et l'art de penser manifesté par des signes, qu'est-il autre chose que l'art de parler ou d'écrire? Il n'y a donc de bien pensé que ce qui est bien écrit, et réciproquement : d'où l'on peut voir ce qu'il faut penser du dédain que l'on affecte pour un art indispensable au progrès, et même à la conservation de toute société parmi les hommes. Mais j'oublie que l'apologie d'un tel art est surtout faite par le talent des artistes; et à l'époque où la carrière s'ouvrait pour Percy, la chirurgie française pouvait s'enorgueillir de deux écrivains que distinguaient à la fois l'exactitude et la pureté, mais l'un plus ferme et plus sévère; l'autre plus souple, plus varié, plus élégant, Louis et Sabatier. Leur élève et leur

ami parut bientôt comme leur émule, mais avec un autre caractère. Le style de Percy n'a ni la même précision, ni le même nerf ; en revanche, il a plus de nombre, d'harmonie, d'abondance, de mouvement : et, lorsqu'il s'attache à peindre, il ne manque ni de vérité ni de vigueur. Quelle force et quelle originalité dans le portrait qu'il a tracé des Kalmouks et des Baskirs ! quelle finesse et quelle fidélité dans celui des Espagnols ! Vers la fin de 1812, à l'ouverture des écoles, il fit devant la Faculté la lecture d'un éloge où il rapprochait, pour les comparer, deux hommes qui, si je me trompe, sont l'un à l'égard de l'autre ce qu'étaient entre eux Pinel et Corvisart ; je veux dire Sabatier et Desault. On se souviendra longtemps de la vive impression que fit ce parallèle, où est empreinte la touche du maître ; c'est là surtout que Percy montra qu'il était écrivain, puisqu'il était peintre, et grand peintre. Une particularité que je ne tairai pas, c'est que souvent, à l'ouverture des campagnes, il composait pour ses collaborateurs de courtes allocutions, pour les préparer aux devoirs sacrés qu'ils auraient à remplir : dans le peu de paroles qu'elles renferment respire la morale la plus élevée, c'est-à-dire toute la belle âme de Percy ; c'est alors aussi que son style prend plus d'onction, de noblesse et d'éclat.

Reprenons l'histoire de sa vie. La première école de médecine, où brillèrent toutes les illustrations que donne le talent, cette première école le compta dès l'origine parmi ses professeurs. Il devint, sous le gouvernement consulaire, l'un des six inspecteurs-généraux du service de santé des armées. Après la paix de Tilsitt, il fut com-

blé d'honneurs et de distinctions ; il appartenait à presque tous les ordres et à presque toutes les académies de l'Europe. Il fut, en 1807, le successeur de Lassus dans la première classe de l'Institut; cette classe lui donna la préférence sur deux compétiteurs du premier mérite, Corvisart et Deschamps; il obtint aussi l'honneur d'appartenir à la Société royale d'agriculture. Les travaux que lui imposaient tant de titres suffisaient à peine à son activité. Il composa pour l'École et l'Éloge de Foës, modèle de savoir et de critique, et cet Éloge de Sabatier, si remarquable comme production littéraire ; pour l'Académie des sciences et pour celle des inscriptions et belles-lettres, un grand nombre de rapports et de mémoires sur le danger trop exagéré des blessures à l'aine, sur ces grands vases de terre que les Espagnols ont hérités des Romains; sur les autels et les tombeaux des peuples du Nord ; sur les belles expériences tentées par Le Gallois pour déterminer quel est le principe de la vie; sur les expériences qui ont fondé la délicate et hardie méthode de la lithotritie. Enfin, toujours fidèle à son instinct, il écrivit pour la Société d'agriculture, ou plutôt pour les familles malheureuses, des dissertations pleines d'intérêt sur des objets d'économie domestique; sur l'art de préparer une boisson légère, agréable, salubre, propre à désaltérer les hommes de peine et les laboureurs; dissertations qu'il fit paraître avec beaucoup d'autres dans le *Dictionnaire des sciences médicales;* sur l'art de préparer une huile comestible, tirée de la graine de plusieurs plantes, et spécialement de celle du grand soleil, dernière plante dont il se plaisait à séparer la moelle pour en fabriquer des moxas qu'il appelait

moxas de velours, parce que, non moins efficaces que tous les autres, ceux-là font pénétrer plus doucement la chaleur dans les organes. J'ajoute qu'il achevait de se former une riche collection d'armures de toute espèce et de tous les temps, et que, possesseur de l'épée de Copernic, il en fit don à l'Observatoire de Paris.

Ces soins innocents d'un esprit curieux, d'une âme tendre et compatissante, firent le charme de ses dernières années. Enveloppé malgré lui dans les troubles politiques de 1815, il le fut aussi dans les disgrâces d'un parti qui n'était plus victorieux D'anciennes inimitiés se réveillèrent; on oublia ses services pour le jeter dans la retraite, dans cette retraite dont l'injustice et l'ingratitude des hommes lui firent goûter plus vivement les délices, et qui toutefois ne le mit qu'imparfaitement à l'abri des trames ourdies contre son repos. Il eut du moins la consolation d'apprendre que son ami Goërcke, le Percy de la Prusse, jouissait glorieusement à Berlin du fruit de ses longs travaux. Cependant Percy tombait lentement dans une langueur universelle. Atteint, en 1808, en Espagne, d'une phlegmasie des viscères et d'une hypertrophie du cœur, il fit ce qu'eût fait le médecin le plus insouciant ou le plus incrédule, il ne fit rien, se flattant que la force de sa constitution triompherait aisément de cet ennemi intérieur. Vain espoir! Deschamps meurt (1); Percy vient sur sa

(1) J.-F.-L. Deschamps, né à Chartres le 14 mars 1740, mort à Paris le 8 décembre 1824; auteur de l'ouvrage le plus complet et le plus utile que nous ayons sur la lithotomie : *Traité historique et dogmatique de l'opération de la taille*, augmenté d'un supplément par L.-J. Bégin. Paris, 1826, 4 vol. in-8, fig.

tombe rendre un dernier et touchant hommage à la mémoire d'un ami. Percy, chancelant, respire à peine ; sa voix, jusque là pleine et sonore, sa voix s'arrête et s'éteint ; un accent de mort est déjà dans ses paroles. Il regagne sa demeure ; un remède imprudent aggrave le mal. Averti de sa fin prochaine, il en entretient sa famille éplorée avec résignation, avec douceur, avec gaieté : « Je » vais à la mort, disait-il, par un chemin de roses. » Enfin, après une longue et cruelle agonie, le 18 février 1825, il rendit le dernier soupir. Ses funérailles furent solennelles. Larrey salue de ses adieux l'ombre de son ami : c'était le courage qui honorait le courage. Percy était d'une taille élevée, d'une physionomie haute, pleine de noblesse et de dignité. Il avait un esprit vif, enjoué ; une conversation variée, fleurie, amusante ; une mémoire prodigieuse, et dont jamais Percy ne développa les richesses avec plus d'éclat peut-être que dans les derniers jours de sa vie. Il laisse une veuve respectable, et un neveu (1) qui a l'honneur de vous appartenir, digne élève d'un tel maître, et qui, par l'éloquente histoire qu'il a publiée (2), s'est acquis des droits à la reconnaissance de l'Académie et à l'estime de tous les hommes de bien.

(1) C.-N. Laurent, né à Commercy le 6 mars 1777, mort à Versailles le 12 avril 1838.

(2) *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*. Versailles, 1827, in-8 de 547 pages.

P. F. PERCY a publié :

Mémoire sur les ciseaux à incisions. *Paris*, 1785, in-4, fig.

Manuel du chirurgien d'armée. *Paris*, 1792, in-12, fig.

Eloge funèbre de J. A. Lorenz *Paris*, 1801, in-8.

Pyrotechnie chirurgicale pratique, ou l'art d'appliquer le feu en chirurgie. *Paris*, 1810, in-12, fig.

Eloge historique d'Anuce Foës, savant médecin et très habile helléniste du XVI[e] siècle. *Paris*, 1812, in-8.

Eloge historique de R. B. Sabatier. *Paris*, 1812, in-8 de 128 p.

Mémoire couronné par la Société des sciences, belles-lettres et arts de Mâcon, en 1812, sur la question suivante : Les anciens avaient-ils des établissements publics en faveur des indigents, des enfants orphelins ou abandonnés, des malades et des militaires blessés; et s'ils n'en avaient point, qu'est-ce qui en tenait lieu? Par P. F. Percy et Willaume. *Paris*, 1813, in-8 de 128 p.

Mémoire sur l'ancienneté, l'origine et le fondement de la tradition qui a fait regarder comme mortelles les blessures aux aines. *Paris*, 1812, in-8 de 20 pages (extrait du *Magasin Encyclopédique*).

Exposition des faits, etc., concernant les effets de la vaccination. *Paris*, 1812, in-4.

Rapport à l'institut, sur le nouveau moyen du docteur Civiale, pour détruire la pierre dans la vessie. *Paris*, 1824, in-8.

Opuscules de médecine, de chirurgie, d'hygiène et de critiques médico-littéraires publiés dans l'*Hygie*, par P. F. Percy et C. J. B. Comet. *Paris*, 1826, in-8.

Funérailles de M. Deschamps. *Paris*, 1824, in-4.

P. F. Percy a coopéré au *Magasin Encyclopédique*, aux *Annales des sciences et des faits militaires ;* il a fourni de nombreux articles au *Dictionnaire des sciences médicales*, etc.

ÉLOGE

DE

VAUQUELIN,

LU A LA SÉANCE DU 12 JUILLET 1831.

Il est des sujets que leur extrême richesse rend, en quelque sorte, stériles pour un écrivain. L'uniformité d'une innocente vie consumée dans la paisible obscurité d'un laboratoire, et dont presque tous les instants ont été marqués par des découvertes : quoi de plus touchant pour qui sait le prix des choses humaines ! et quel heureux texte à développer dans un éloge ! Mais lorsque l'utilité de ces découvertes leur a ouvert sur-le-champ toutes les portes ; lorsqu'elles ont été reçues, applaudies, consacrées par un suffrage unanime, et qu'étant entrées dans la pratique journalière, elles se sont comme identifiées avec les plus intimes habitudes, il n'est plus possible de lui donner dans le discours cet attrait de nouveauté qu'elles ont perdu pour l'esprit. Les louer même n'est plus qu'un hors-d'œuvre, et l'homme qui l'entreprend se trouve dans la

situation de cet orateur de l'antiquité qui, ouvrant la bouche pour célébrer le divin Hercule, reçut pour toute réponse cette réflexion décourageante : « Eh ! mon ami, »qui te demande l'apologie de ce héros ? et qui est-ce qui »songe à l'attaquer ? »

Peut-être ne sera-t-il pas un de vous, Messieurs, qui, aux premiers mots que je prononcerai sur Vauquelin, ne soit tenté de me tenir le même langage : et je me l'applique d'autant plus moi-même, que, prévenu dans cet éloge par deux élèves de cet excellent homme, et par le plus grand génie de nos jours, je ne puis que reproduire ici leurs idées et leurs sentiments, sans qu'il me soit permis d'espérer que mes faibles paroles laissent dans votre souvenir l'impression favorable qu'y ont laissée les leurs. S'il est toutefois un intérêt que je doive oublier dans cette conjoncture, c'est celui de mon amour-propre, pour ne songer qu'à vous ; pour ne songer qu'au savant laborieux et modeste à qui vous rendez, par ma bouche, un hommage solennel. Puisse cet hommage n'être indigne ni de vous, ni de lui, ni des panégyristes qui m'ont précédé ! C'est sous leurs auspices que j'oserai vous entretenir : ils seront mes guides, comme ils ont été mes modèles.

Louis-Nicolas Vauquelin naquit le 16 mai 1763, dans la petite commune de St-André-d'Hébertot, comprise aujourd'hui dans le département du Calvados. Ses parents étaient pauvres. Ils cultivaient la terre pour les autres et pour eux-mêmes ; car la fortune leur avait donné une cour, c'est-à-dire quelques champs autour d'une cabane. Dans le voisinage était le château d'Hébertot, possédé par le petit-fils d'un des plus grands hommes qu'ait eus la

France, le chancelier Daguesseau. Là s'exécutaient en grand des travaux dont la direction était confiée au père de Vauquelin, homme que faisait respecter sa probité rigoureuse, et que M. Daguesseau avait mis à la tête de ses ouvriers. Le jeune Vauquelin travaillait avec eux, se formant de bonne heure à cette vie simple et occupée dont il n'a jamais perdu le goût. Cependant il étudiait. Charmée de ses progrès, mais éblouie de la superbe livrée que portaient les serviteurs du château, sa mère lui disait souvent : « Courage, Colin ! applique-toi ; tu auras de beaux » habits comme ces messieurs : » paroles qui, de même que certaines plantes, renfermaient à la fois un aliment et un poison ; un encouragement au travail et un appel à la vanité. Par une sorte de chimie intellectuelle, l'instinct du jeune paysan décomposa ce mélange ; il sépara le bien d'avec le mal ; rejeta le poison, et s'appropria l'aliment. Aussi Vauquelin a-t-il été toute sa vie le plus laborieux et le plus négligé de tous les hommes.

Plus d'une fois, dans l'école d'Hébertot, fondée par le seigneur, et tenue avec une extrême sévérité, la douceur et l'assiduité de Vauquelin désarmèrent l'humeur farouche de son premier maître. Souvent même il eut l'insigne honneur de le suppléer pendant ses absences ; et jamais l'austérité de ce maître n'eut un reproche à faire à l'élève devenu maître à son tour. Enfin il fallait à cet élève de nouvelles lumières. Vauquelin se rendit à Rouen ; un pharmacien de cette ville le prit en qualité de garçon de laboratoire. Quel pénible assujettissement ! quelles fonctions rebutantes ! que de dégoûts ! mais quelle patience ! et quelle résignation ! Ce pharmacien faisait chez lui des

cours de physique et de chimie. Dans l'auditoire qui l'environnait, on ne se doutait guère que la tête la mieux faite pour l'entendre était celle de ce villageois si pauvre et si dédaigné. Tout en entretenant la propreté des laboratoires et le feu des fourneaux, Vauquelin saisissait à la volée jusqu'aux moindres paroles du professeur; et, par ce même esprit d'analyse, qui n'est que le sentiment délicat des faits et des rapports, ce que chaque leçon renfermait de substantiel, il le rangeait avec ordre dans sa jeune et vive intelligence. L'acquisition de la plus petite vérité le consolait de ses fatigues, et lui en faisait supporter de nouvelles. Après le travail du jour, aidé de quelques livres que lui prêtaient les élèves, il rédigeait la nuit, sur des feuilles volantes, ce qu'il avait retenu. Quel contre-sens quelquefois dans les choses de ce monde! Surpris dans ce travail par le professeur, au lieu d'encouragements, il reçut des réprimandes; et comme il était relaps, le maître, dans un accès d'emportement, lui arracha des mains son manuscrit et le mit en pièces. « On m'aurait ôté le seul »habit que j'eusse au monde, s'écriait souvent Vauquelin, »j'aurais été moins affligé! »

Ce trait de dureté le révolta. Il quitta Rouen pour se rendre à Paris tenter la fortune, en se proposant comme élève en pharmacie. Il partit de son village, muni d'un très petit pécule, et de quelques vêtements qu'il dut aux bontés de madame Daguesseau, sa protectrice. Mais ce qui le toucha le plus, ce fut la confiance que lui témoigna le curé d'Hébertot. Ce bon prêtre avait quelques fonds à remettre au chef des prémontrés; ce fut Vauquelin qu'il honora de cette commission. Admis dans le couvent, Vau-

quelin y reçut, dans le sein du luxe et de l'abondance, l'hospitalité la plus généreuse et la plus polie. C'était encore une découverte pour lui ; mais si séduisante cette fois et si nouvelle, que dans ce palais de Circé il eût oublié la chimie et renié sa propre vocation, si un tel sacrilége eût été possible.

Après ces courtes délices, il fallut revenir au travail. Vauquelin passa quelques années dans deux officines de la capitale Une maladie grave le contraignit d'entrer à l'Hôtel-Dieu. Il y fut retenu deux mois par ses souffrances ; et par un de ces contrastes qu'on ne voit guère qu'au théâtre ou dans les romans, ce fut au sortir de l'hôpital qu'il entra, faible encore, dans une maison où l'attendaient, non plus des sensualités de couvent, mais les aimables prévenances, mais la bonté, les égards, les lumières et cette amitié qui a fait le charme et la gloire de toute sa vie. Cette maison était celle de M. Cheradame. Vauquelin y vit notre excellent collègue M. Laugier, qui bientôt fit partie de cette respectable famille ; il y vit quelques élèves qui se sont depuis distingués par le plus rare mérite. Il les vit, et il en fut aimé. Le latin, le grec, la botanique, il cultivait tout avec eux ; il saisissait tout avec une facilité qui les jetait dans l'étonnement. Dans ses longues courses, il emportait quelques feuillets détachés d'un vieux dictionnaire latin, et il en faisait passer tous les mots dans sa mémoire; méthode plus bizarre que raisonnée, et qu'a néanmoins suivie pour dix langues un des plus profonds érudits qu'ait eus la France, Lefebvre de Villebrune. C'est qu'il est des esprits pour qui la voie la plus courte est de se jeter tout au travers des obstacles.

Plus tard, le génie de la langue de Virgile et d'Horace fut révélé à Vauquelin par un homme qui faisait briller en parlant toutes les richesses de la sienne, le facile, le varié, l'élégant, l'éloquent, l'éblouissant Fourcroy. Fourcroy avait une sœur malheureuse qui avait trouvé dans la famille Cheradame un asile et des consolations. Fourcroy venait la voir souvent. Son esprit, sa bonté, son savoir, son admirable talent le rendaient cher à cette famille. Il avait besoin d'un auxiliaire. On lui proposa Vauquelin, c'est-à-dire l'exactitude et l'intelligence même. Vauquelin est agréé. Il se voit tout-à-coup po sesseur d'un logement, d'une table, d'un revenu de 300 fr., et par-dessus tout, d'un laboratoire et de Fourcroy.

On touchait à l'époque où le chaos que l'on appelait chimie allait s'éclaircir. Cette science, fille de l'Égypte, comme toutes les autres, énigmatique comme les hiéroglyphes, peu connue des Grecs, persécutée par les Romains, tourmentée, défigurée par l'extravagance des Arabes, qui voulaient lui arracher un remède pour conserver la vie, et de l'or pour en abuser, cette science s'était traînée pendant six siècles dans les ténèbres et la confusion. Tout en poursuivant des chimères, elle avait recueilli dans cette longue course une multitude infinie de faits précieux, mais incohérents, sans liaison, sans société entre eux, mal interprétés par les hypothèses, et déguisés plutôt qu'indiqués par sa bizarre nomenclature. Jamais science n'a mieux montré quel est le danger d'une erreur, quand elle est spécieuse, et d'une préoccupation d'esprit, quand elle est systématique. Toute la chimie, j'ose le dire.

était dans la découverte de J. Rey (1), faite il y a précisément deux siècles, et dans les vues de Mayow, développées quarante ans plus tard. La vérité était sous la main de Stahl ; mais cette main n'avait pas pris la balance, et faute d'un instrument, je dirais presque d'un oracle si simple et si sûr, ce beau génie ne fit, comme Jupiter, que rassembler des nuages. Cependant les heureux travaux des XVIe et XVIIe siècles excitaient les esprits. Au commencement du XVIIIe, on vit dans la table des affinités dressée par Geoffroy à quel point on avait pénétré dans le secret des forces, des affections, ou, si l'on veut, des mœurs propres à la matière inanimée. Enfin, après les hésitations de Hales, de Venel et même de Black, on était parvenu à mettre au jour l'existence et les propriétés des fluides élastiques, et à franchir le préjugé qui les avait fait considérer jusque là comme de l'air diversement altéré. Ce pas fait, la lumière, et l'ordre avec elle, entrèrent dans le sanctuaire de la chimie. Les phénomènes mieux vus sont mieux appréciés : les liens d'affinité que la nature a établis entre les corps vont se former entre les idées ; mais c'est par les mains de Lavoisier que ces liens seront tissus ; c'est lui qui va consommer ce grand œuvre. Il y consacra dix années de travaux et d'expérience qui, s'appuyant, se fortifiant l'une par l'autre, renversèrent à la fin toutes les résistances et soumirent tous les doutes. On en vit sortir la nouvelle chimie, comme une belle statue qui se dégage sous les coups du ciseau. Témoin et confident de tant de

(1) *Essais sur la recherche de la cause pour laquelle l'etain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine.* Nouvelle édition avec des notes par N. Gobet, Paris, 1777, in 8.

merveilles, Fourcroy y associa son talent : ce talent dont le charme réalisait parmi nous ce que la fable raconte de Linus et d'Orphée. Partout où Fourcroy exerçait son apostolat, au lycée, au Jardin des Plantes, dans son propre laboratoire, quel empressement et quelle foule ! toutes les classes de la société se précipitaient pour l'entendre, pour jouir à la fois et de l'enchantement de tant de vérités nouvelles, et de l'enchantement de cette parole animée, qui les vivifiait, pour ainsi dire, et semblait les multiplier ! Aussi quel ravissement ! quel enthousiasme ! et quelle chaleur d'admiration pour lui, pour Lavoisier, pour la science, soit parmi les élèves et les savants, soit dans le monde, à la cour, et jusque chez les nations étrangères ! Placé à la source de ces mêmes vérités, Vauquelin s'échauffait de la même ardeur : il étudiait la physique, l'anatomie, la physiologie, l'histoire naturelle. Il s'exerçait dans le laboratoire du duc de Larochefoucault, grand seigneur né pour le bonheur des hommes, et se formait par degrés à l'art délicat et profond des analyses. Bientôt il y excella. Bientôt il posséda en maître cette chimie qu'il avait vue éclore, et dont tous les éléments s'étaient, pour ainsi dire, combinés sous ses yeux. Fourcroy, qui le considérait comme son plus digne ouvrage, souffrait impatiemment qu'il se tînt dans l'ombre, et que le monde ignorât tout ce qu'il valait. Il encourageait Vauquelin à se produire ; et, pour l'y mieux engager, il entreprit avec lui des expériences dont les résultats parurent sous le nom du maître et sous celui de l'élève, devenu son ami en devenant son égal. Enfin Vauquelin osa se montrer seul ; et c'est de ce moment que commence cette longue suite de travaux qui l'ont illustré.

Monge et Berthollet s'étaient comme identifiés dans l'esprit des soldats français en Égypte. Fourcroy et Vauquelin le sont également dans l'esprit de toute l'Europe. Le nom de l'un rappelle toujours celui de l'autre, et cette union, fondée sur celle de leurs idées et de leurs travaux, l'est encore beaucoup plus sur celle de leurs sentiments. Tout ce que la plus délicate bienveillance, tout ce que la plus profonde gratitude, peuvent inspirer de tendresse et de respect à des cœurs d'hommes, les leurs en étaient pénétrés l'un pour l'autre; et, du côté intellectuel, jamais deux esprits si divers ne se sont si heureusement associés. On dirait presque d'eux ce que disait Platon de deux de ses disciples, Aristote et Xénocrate, que l'un avait besoin de frein, et l'autre d'aiguillon. Une expérience faite, la vivacité de Fourcroy en embrassait rapidement toutes les conséquences possibles. Plus lent, plus posé, Vauquelin vérifiait paisiblement la chose, en examinait tous les côtés, toutes les issues, et marquait tranquillement les limites du possible par celles de la réalité. Doués d'une égale sagacité, Fourcroy jetait la sienne dans l'avenir, qu'il anticipait sans le préparer; Vauquelin la concentrait dans le présent, et préparait l'avenir sans l'anticiper. L'un avait les vues plus élevées, l'autre les avait plus sûres. Fourcroy sans Vauquelin se fût précépité. Vauquelin sans Fourcroy eût été toute sa vie ce que l'avait fait sa timidité naturelle, exact, appliqué, sachant pour lui-même, et froid pour sa renommée. Séparés, c'étaient deux êtres incomplets; réunis, c'était un composé merveilleux de hardiesse et de réserve, d'idéal et de positif qui touchait à la perfection. C'est ainsi que leurs facultés se réglaient et

prenaient de l'énergie, en se tempérant l'une l'autre. Heureux les peuples, s'ils comprenaient, par ce bel exemple, quels seraient pour eux-mêmes les admirables effets de ce concours de forces qui est l'essence et l'âme de la société!

De garçon de laboratoire, Vauquelin était devenu grand chimiste. Fourcroy voulait qu'il devînt grand professeur. Si ce partage eût été possible, il lui eût communiqué le talent qu'il tenait de la nature. Comment résister à ce talent si persuasif? Vauquelin obéit : il paraît dans la chaire de chimie de l'Athénée des arts. Il essaie en rougissant quelques mots, il hésite, se trouble, balbutie, reste muet. Avec tant d'idées si claires et tenues dans un si bel ordre, comment ne pas les produire à souhait? et ne suffit-il pas de les voir pour les nommer! C'est qu'il est des moments où l'esprit n'aperçoit rien de ce qu'il possède : grand argument contre la sûreté des concours. Toutefois ce premier essai ne fut pas inutile. L'esprit, comme les muscles, a sa gymnastique ; il s'assouplit et se développe par l'exercice. A force de lutter contre les obstacles, la langue de Vauquelin se dénoua, et, sauf l'éclat et la facilité, il eut toutes les qualités d'un excellent professeur, la simplicité, l'exactitude, la bonne foi la plus scrupuleuse, et sur chaque objet, même le plus petit, une profusion de connaissances inépuisable, et qui rendait quelquefois les répétitions nécessaires. Voilà ce qui donnait tant de prix aux cours qu'il fit dans la chaire du lycée que lui céda Fourcroy, et dans les autres chaires qu'il occupa plus tard. Aussi, tandis que par l'éclat de ses leçons Fourcroy répandait le goût de la chimie et se formait des légions d'admirateurs, Vauquelin, par la solidité des siennes,

inculquait la science, et lui formait une élite d'excellents élèves. Tout ce qui fait aujourd'hui l'ornement de la chimie française est sorti de son école. Enfin une place fut vacante dans l'ancienne Académie des sciences ; elle fut donnée à Vauquelin. Vauquelin fut le dernier membre que nomma cette illustre compagnie.

Déjà l'orage grondait au-dessus de ce grand abîme que creusait la révolution française, et où s'engloutirent et l'Académie des sciences, et tous les corps savants, et toutes les écoles, et toutes les institutions. Je ne peindrai point cette époque désastreuse où tout manquait à la France, excepté son invincible courage; où l'on avait banni du sein des hommes la paix, la liberté, la modération, la sagesse et jusqu'à la pitié même; la pitié, le plus humain de tous les sentiments, la plus nécessaire de toutes les vertus. Du moins ne fut-elle jamais éteinte dans le cœur de Vauquelin; et quelle preuve il en donna dans ce jour de fatale mémoire où l'antique trône de la France s'écroula dans le sang, et où ses défenseurs furent si malheureusement aux prises avec la fureur populaire! MM. Chevallier et Robinet racontent que ce jour-là, pour éviter la mort qui le pressait, un garde suisse s'échappe, fuit, court, vole, tourne une rue, trouve une porte, s'y jette, traverse une cour comme un trait et tombe palpitant, où? dans le laboratoire de Vauquelin, à ses pieds et aux pieds de deux femmes qui étaient avec lui. Que faire! il n'est qu'un parti, c'est de rendre ce malheureux si différent de lui-même que l'œil des meurtriers ne puisse le reconnaître. A l'instant ses vêtements sont ôtés, jetés au feu, brûlés, ses moustaches coupées, son visage, ses

mains noircis de charbon : on l'affuble d'un vieux habit et d'un tablier. Le voilà ce que fut Vauquelin, garçon de laboratoire. Quel magicien opéra une métamorphose si prompte et si complète? ce vif sentiment d'humanité, cette pitié pénétrante qui ne raisonne plus avec le péril, et fait renoncer à la vie pour sauver celle d'un infortuné. Heureusement ceux qui, le couteau à la main, poursuivaient le garde suisse, perdirent sa trace. Il s'était évanoui comme l'oiseau qui fuit, comme la flèche qui vole. Le laboratoire qui l'avait reçu faisait partie d'une officine que Vauquelin avait prise dans son changement de fortune, et qu'il tenait avec le titre de maître en pharmacie. Les deux dames qui partageaient sa nouvelle demeure étaient les sœurs de Fourcroy. Il avait été leur pensionnaire. Elles avaient été pauvres, elles l'avaient recueilli : il les recueillit à son tour, et ne s'en sépara jamais. Les rôles étaient changés, parce que les cœurs ne l'étaient pas.

Cependant les événements se précipitent. Seule et debout contre toutes les nations, la France, pour s'en défendre ou pour les attaquer, la France, au milieu de ses divisions, cherche en elle-même toutes ses ressources. Ce qu'elle demandait autrefois à l'étranger, elle le demande à ses citoyens, à Monge, à Berthollet; elle le demande à Vauquelin, mais dans quels termes ! L'ordre qu'il reçoit est ainsi conçu : « Pars, fais-nous du salpêtre ou marche » au supplice. » La postérité le croira-t-elle? Sous ces accents de fureur, on cachait un bienfait : on voulait sauver Vauquelin en le rendant nécessaire. Il part, il visite les départements, il en fait sortir des milliers de salpêtre qu'il expédie pour les ateliers de la capitale. On sait le

reste : l'Europe fut vaincue, et l'histoire, en célébrant les triomphes de la France, fera ressouvenir qu'ils n'ont pas été moins dus au génie qu'à la valeur de ses habitants.

Le moment vint où, par les immenses services qu'elles seules avaient pu rendre, on reconnut à la fois et l'utilité des sciences, et les coups que lui avait portés une politique violente et bornée. On avait détruit : on réédifia, mais avec grandeur et liberté. A côté des lycées et des écoles centrales qu'organisait Fourcroy, à côté de l'école de médecine et de l'école normale s'élevèrent et l'école polytechnique, et l'école des mines, et l'institut national. Une place fut marquée pour Vauquelin dans ces trois derniers établissements. Celle qu'il occupait à l'école des mines, où il était inspecteur et professeur de docimasie, mit dans ses mains une magnifique collection de minéraux. Il crut que tant d'objets précieux ne seraient réellement possédés par l'école que lorsqu'ils seraient parfaitement connus; et de là sont nées les belles analyses qu'en fit Vauquelin, et qu'il publia dans le *Journal des Mines*. Il fut un moment successeur de M. le sénateur J. d'Arcet à la chaire de chimie du Collége de France. Mais Fourcroy était fixé au Jardin du Roi; une occasion vint de se rapprocher de lui : la mort de M. Ant. L. Brongniart y laissait vacante la chaire de chimie appliquée aux arts. Ce fut celle que Vauquelin préféra, et, en se réunissant à l'illustre colonie du Jardin des Plantes, il semblait rentrer dans le sein de sa propre famille.

La Légion-d'Honneur fut créée ; Vauquelin fut un des premiers légionnaires. On le fit chevalier de l'empire; il eut un blason tout chimique en quelque sorte. On forma

des écoles spéciales de pharmacie ; il fut mis à la tête de celle de Paris. On avait fondé un bureau de garantie pour les matières d'or et d'argent ; Vauquelin en sollicitait la direction ; on le refusa : il n'était que grand chimiste. On voulait des connaissances spéciales, et il les avait ; un praticien et un manipulateur, et il l'était. Il s'enferme, compose l'*Art de l'essayeur*, et le jette dans le public, en gardant l'anonyme. A l'instant on se récrie sur l'excellence de l'ouvrage, dont l'auteur ne peut être qu'un essayeur consommé Vauquelin se nomme et obtient la place.

Un dernier hommage lui était réservé. Il eut en 1809 le malheur de perdre Fourcroy. La chaire de chimie à la Faculté de médecine n'appartenait plus à personne. Il fallait, pour l'occuper, l'obtenir au concours, et avoir le titre de docteur en médecine. Ce titre, Vauquelin ne l'avait pas ; mais il en était digne, et par des connaissances médicales très étendues, et par d'autres connaissances que n'ont pas toujours les médecins de profession. Il écrivit, sur l'analyse de la matière cérébrale, considérée dans l'homme et dans les animaux, une thèse qui lui valut à la fois le doctorat et la chaire. L'estime, le respect, la crainte, le sentiment que l'on avait de sa supériorité, sentiment que fortifiait son nouveau chef-d'œuvre, tout concourut à écarter ses rivaux. Il triompha sans combattre, et la chaire vint à lui plutôt qu'il n'alla à elle. Pourquoi la justice, pourquoi la bonté qui n'est encore que de la justice, ne sont-elles pas la règle invariable des actions parmi les hommes ? Je ne le tairai point : cette chaire si noblement obtenue, si dignement remplie, on la lui enlève, après douze ans de professorat, sous le prétexte même qui aurait dû la lui con

server : je veux dire la longue possession. Comme si des services perdaient de leur prix par la durée ! Je crois savoir, du reste, que cette injustice, partagée par d'autres hommes non moins illustres, fut reconnue plus tard, et qu'on songeait à la réparer ; et je crois savoir encore que Vauquelin la supporta comme on supporte une disgrâce non méritée ; qu'il en parlait sans amertume à ses amis, et qu'il y était plus sensible pour les autres que pour lui-même.

Ici, Messieurs, je m'arrête pour m'engager dans cette partie de ma tâche qu'il me sera le plus difficile de remplir. Il est temps, en effet, que je mette sous vos yeux les travaux exécutés par Vauquelin. Mais par où commencer ? Ces travaux sont si nombreux, si divers, et, à ne suivre que l'ordre chronologique, si peu cohérents entre eux ; ils sont d'ailleurs tellement connus des chimistes, que, pour en parler comme il convient dans un éloge, je suis contraint de les présenter dans l'ordre qu'ils avaient probablement dans l'esprit de leur auteur, et de négliger les faits d'un intérêt subalterne, pour m'attacher uniquement aux faits qui constituent des découvertes, ou qui marquent sensiblement quel était le génie de Vauquelin. Je ne ferai encore dans tout cela que marcher sur les traces de mes deux modèles : mais je pense m'honorer moi-même en adoptant pour mon travail le plan qu'ils ont suivi pour le leur ; je sens que je ne serai libre qu'en les imitant.

Occupons-nous d'abord des substances minérales. Dans ses leçons à l'école des mines, Vauquelin devait enseigner aux élèves quelle est le composition des pierres. Les analyses qu'il en fit en grand nombre le conduisirent à des vues générales qu'il développa dans un mémoire où il

montrait que, pour donner de solides bases à la classification des minéraux, on ne peut les prendre ni dans les propriétés physiques, la densité, la dureté, la couleur, ni même dans la cristallisation, bien que ce dernier caractère soit peut-être moins fautif, et que ce qu'il a de plausible ait été confirmé par les analyses. Il savait déjà ce qu'ont démontré les travaux de Mitscherlich, publiés il y a seulement dix années, savoir : que la forme cristalline dépend moins de la nature chimique que du nombre et de l'arrangement des atomes ; et que, bien qu'il y ait une raison pourquoi tel corps affecte telle forme plutôt que telle autre, cependant la même forme ou une forme semblable sera prise par un corps tout autrement composé. Presque jamais, du reste, Vauquelin n'examinait une substance déjà maniée par d'autres chimistes, même les plus habiles, sans confirmer, rectifier, étendre ou compléter les résultats, et sans indiquer les applications qu'on en peut faire soit aux sciences, soit aux arts cultivés par l'industrie. C'est ainsi que dans le feldspath, où Scopoli, Westromb, Fabroni, Mayer, avaient trouvé la silice et l'alumine, puis de la magnésie, de la chaux et du fer, Vauquelin trouve encore de la potasse. C'est ainsi que dans le rubis spinelle, composé, selon Klaproth, d'alumine et de silice, Vauquelin trouve l'alumine combinée, non avec la silice qui n'y existe pas, mais avec un acide particulier qu'il avait découvert. Cet acide est celui du chrome ; et le chrome est un métal qu'il a le premier dégagé du plomb rouge de Sibérie. L'oxide de ce métal est vert, il colore l'émeraude ; son acide est rouge, il colore le rubis et le plomb de Sibérie. Il peut, sous ces deux états, servir à la teinture et

colorer les verres, les émaux, la porcelaine. A cette découverte s'en rattache une autre, celle d'une nouvelle terre, la glucine, que Vauquelin retira de l'aigue marine et de l'émeraude. Cette terre était confondue avec l'alumine par Bindhem et Klaproth; Vauquelin les distingua l'une de l'autre avec une sagacité merveilleuse : il propose de les employer indifféremment dans la teinture, à laquelle elles offrent des mordants d'une égale énergie; et comme la glucine forme, en se combinant avec les acides, des sels d'une saveur sucrée et légèrement astringente, il suppose que dans certains cas elle aurait sur l'économie vivante une action salutaire : supposition d'autant plus fondée que, selon les belles remarques de M. Chevreul, dans un assez grand nombre de sels terreux et métalliques, ainsi que dans quelques substances végétales, la saveur sucrée coexiste avec la saveur astringente; que ces différents corps ont pour les matières animales une affinité singulière, et qu'en se combinant avec elles, ils en resserrent, ils en rapprochent les molécules, et leur donnent une fixité de situation qui les retient dans leurs liens naturels, et en prévient ainsi la décomposition. Je ne sache pas du reste que jusqu'ici on ait songé à vérifier les conjectures de Vauquelin; et c'est, je pense, un oubli qu'il serait à propos de réparer.

Je ne puis que rappeler ici, Messieurs, non par des extraits raisonnés, mais par une simple nomenclature, les services qu'il a rendus soit à l'hygiène publique, par ses observations touchant l'action du vin, du vinaigre, de l'huile sur les vases de plomb et d'étain; soit à l'industrie, par ses expériences sur les fers, les aciers, le plomb,

l'étain ; sur l'eau de couleur des bijoutiers, d'où il a appris à retirer, comme d'une mine, des quantités considérables d'or et d'argent que l'on jetait à pure perte ; sur la fabrication du laiton, de l'alun, du salin, de la cendre gravelée ; et les travaux qu'il a faits de concert, tantôt avec Fourcroy seul, tantôt avec Fourcroy, Séguin, Pelletier, Monge, de Humboldt ; tantôt enfin avec d'autres collaborateurs non moins éclairés, quoique moins illustres, sur les diverses combinaisons de l'acide sulfureux avec les alcalis et les terres ; sur la congélation de différents liquides par un froid artificiel de 40° au-dessous de zéro ; sur la dissolution du gaz nitreux dans une solution de sulfate de fer, opération singulière où il se forme de l'ammoniaque ; sur la combustion de l'hydrogène à vases clos ; et les rapports qu'il a rédigés en son propre nom, ou de concert avec Guyton, Berthollet, Monge, Percy, Pinel, sur une foule d'objets capitaux : la *Sidérotechnie* d'Hassenfratz ; l'éther nitrique de Thénard ; le liquide de Lampadius ; le traité de Riffault, relatif à la fabrication des poudres ; le *Traité de toxicologie* de M. Orfila ; la combustion du bois à vases clos, par MM. Mollerat..... Je n'insisterai pas plus longtemps sur cette première série des travaux dus à Vauquelin : car, dans une telle abondance, je voudrais ne rien taire, et je ne puis tout dire. J'ajouterai seulement que Vauquelin s'est occupé de quelques eaux minérales, et qu'il a donné l'analyse des eaux de Plombières, et de celles de Néris et d'Argentières. Dans les unes et les autres, avec quelques sels qui sont à peu près les mêmes, il a trouvé de la matière animale : beau sujet de spéculation pour les esprits occupés de la composition

du globe et des révolutions qu'il a subies, s'il n'était démontré d'ailleurs, et par Vauquelin lui-même, qu'une matière analogue se rencontre dans les plantes, et que, même dans le règne inorganique, il se forme quelquefois de l'ammoniaque.

Ce que Vauquelin a fait pour ce règne, il l'a fait également pour le règne végétal. Ici, même richesse de résultats, même difficulté pour moi. Je me trouve placé, comme tout-à-l'heure, entre les détails infinis ou une stérile énumération. Je me bornerai donc aux objets les plus importants et les plus singuliers, particulièrement à ceux qui se rattachent de plus près à la physiologie, à l'hygiène et à la médecine proprement dite.

Vauquelin a soumis à l'analyse un grand nombre de plantes dont il a déterminé les principes immédiats. Non seulement ce travail l'a conduit à des découvertes, par exemple, à celle de l'asparagine, qu'il a faite avec M. Robiquet; à celle d'une combinaison de tannin avec une matière animale de quelques végétaux, qu'il a faite avec Fourcroy, etc.; mais encore il en a tiré cette remarque originale, que parmi les principes immédiats des végétaux, s'il en est qui se supposent, en revanche il en est qui s'excluent naturellement; et que, par exemple, on ne voit presque jamais dans une même plante un principe âcre ou vénéneux coexister avec un acide développé. D'où il suit, selon Vauquelin, que toute plante dépourvue d'acide est une plante suspecte; et qu'au contraire, celle qui contient un acide développé est nécessairement salutaire : maxime déjà posée par J.-J. Rousseau, dans le récit qu'il fait de son aventure avec un avocat dauphinois.

Les expériences que M. Deyeux avait tentées sur la sève des végétaux, Vauquelin les reprit, et les continua d'abord seul, et plus tard sur un plan qu'il avait concerté cette fois avec un Portugais fort éclairé, M. Corréa de Serra. Ce savant homme considérait un végétal, quelque grand qu'il fût, comme le produit des transformations successives que subit la sève; mais cette sève elle-même, ce liquide générateur, cette lymphe, ce sang des végétaux, n'avait pas été suffisamment examiné. M. Corréa voulait que, renonçant désormais à ces mouvements irréguliers de leur esprit, à ces caprices fantasques qui portaient les chimistes à expérimenter au hasard sur le premier objet venu, sans vue, sans dessein, sans suite, ils se fissent au contraire, sur chaque problème ou sur chaque collection de difficultés à résoudre, un plan d'opérations si bien réglé que la solution de la première difficulté préparât celle de la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à la fin; et qu'à l'égard de la végétation, par exemple, on suivît l'enchaînement des phénomènes depuis la graine qui se développe jusqu'à la graine qui tombe, c'est-à-dire depuis la première merveille jusqu'à la dernière, en plaçant dans l'intervalle cette série de procédés et de résultats qui établissent la transition de l'une à l'autre. Telle était l'idée de M. Corréa; et ce qu'il proposait, Vauquelin l'eût fait, si un homme le pouvait faire. Malheureusement M. Corréa fut contraint de quitter Paris; les travaux furent interrompus. Vauquelin n'en a publié que les expériences qu'il fit, non sur la sève du marronnier, qu'il avait choisie d'abord, et qu'on n'obtient jamais qu'en très petite quantité, mais sur les sèves d'orme, de bouleau, de

hêtre et de charme. Il résulte des analyses que ces différentes sèves contiennent un assez grand nombre de principes immédiats, lesquels, avec l'acide carbonique et l'oxigène de l'air, sont les matériaux dont se nourrit le végétal. Du reste, il faut l'avouer, quelque intérêt qu'offrent ces analyses, l'idée de M. Corréa n'a pas été remplie. Les conversions ultérieures des matériaux en bois, en fleurs, en fruits, sont encore inconnues; et peut-être le seront-elles toujours. Quelle prise avoir, en effet, sur des transsubstantiations si cachées et si délicates? En second lieu, les éléments primitifs de la sève, simples et peu nombreux, ne se combinent si diversement l'un avec l'autre, pour former des acides, des sels, du gluten, du tannin, des résines, etc., que par l'action même du végétal dont ces matériaux sont le premier aliment : de sorte que, par rapport à lui-même, un végétal est effet et cause, produit et créateur, ouvrage et ouvrier tout ensemble. C'est un moule qui, par son mécanisme intérieur, attire, reçoit, prépare, façonne pour lui-même sa propre nourriture, et lui imprime un tour de composition qu'il peut seul lui donner. En un mot, si la sève le forme, il forme la sève, et prend ainsi une part très réelle à son propre développement. Or, cette part est-elle connue? le sera-t elle jamais? n'est-elle pas l'œuvre d'une chimie transcendante qu'il ne faudrait plus qu'imiter, si elle n'était inimitable? Quoi qu'il en soit, le travail de Vauquelin sur cet objet capital sera toujours une ébauche précieuse qu'il serait avantageux de reprendre et de continuer sur le même plan; car, tout en poursuivant la solution d'un problème

insoluble, on rencontrerait, chemin faisant, des vérités de physiologie végétale dont on ferait d'utiles applications à l'agriculture et à l'économie domestique.

A l'exemple de Fourcroy, de Séguin, de Deschamps, de Reuss, et de quelques autres chimistes distingués, Vauquelin s'est occupé des quinquinas. Il en a examiné toutes les espèces connues de son temps, afin d'en découvrir les différences, et de discerner, comme Séguin l'avait voulu faire, quelles sont celles de leurs parties constituantes où réside exclusivement la vertu fébrifuge. Qu'il me soit permis de rappeler brièvement cette suite de tentatives. On verra par cet épisode à quoi tiennent les plus belles découvertes, avec quelle peine s'élaborent les idées les plus simples, et combien il en coûte quelquefois aux meilleurs esprits d'apercevoir une vérité toute prochaine, et de saisir un fait qu'ils ont, pour ainsi dire, entre les doigts.

Je commencerai par Séguin, c'est-à-dire par la première erreur. Séguin analyse plus de 600 échantillons d'écorces, à la vérité mal caractérisées ; il y croit reconnaître, entre autres principes, de la gélatine végétale et du tannin. Or, le tannin n'est pas fébrifuge ; il en conclut que la gélatine l'est, et veut que dans le traitement des fièvres on lui substitue la gélatine ordinaire : fausse vue que rejette bientôt l'expérience.

Deschamps, de Lyon, prépare en grand le sel essentiel de La Garaye. Il en retire un sel cristallisé dont l'emploi guérit quelques fièvres. Grande rumeur : le spécifique est découvert ! Mais un échantillon de ce sel est envoyé à Vauquelin. Vauquelin trouve que c'est une combinaison de chaux avec un nouvel acide qu'il appelle acide kinique.

Mais cet acide n'est pas fébrifuge ; l'illusion s'évanouit, et le problème reste encore tout entier.

Après cette découverte, Vauquelin examine à son tour dix-sept échantillons de quinquina qui lui sont remis par deux illustres voyageurs. Après avoir bien comparé ces échantillons, il finit par déclarer que les meilleurs quinquinas sont ceux qui précipitent à la fois et le plus abondamment par le tannin, la gélatine et l'émétique. Mais où est le principe fébrifuge? Il est caché dans le précipité que produit la noix de galle ; ce précipité, Vauquelin ne l'examine pas, et le principe lui échappe.

Cependant son travail est lu à Édimbourg par le docteur Duncan. Frappé de ces précipitations diverses par les mêmes réactifs, et de celle que l'eau produit dans la teinture alcoolique de quinquina, le docteur Duncan soupçonne que ces précipités pourraient bien contenir un principe particulier commun à tous les quinquinas ; et ce principe, qu'il ne voit point, au lieu d'en constater la réalité par l'expérience, il la constate seulement par un nom : il l'appelle cinchonin.

Cette idée voyage ; elle va à Lisbonne. Là, le docteur Gomez fait ce qu'avaient négligé de faire et Duncan et Vauquelin. Il obtient le premier, à l'état cristallisé, le principe du quinquina loxa, et lui conserve le nom qu'avait imaginé Duncan.

A la même époque, M. Laubert s'attachait en France à l'étude des quinquinas (1). Il a connaissance du travail

(1) *Recueil de mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, Paris, 1816, t. XI, pag. 145 et 277.

de Gomez, le refait, décolore l'extrait de quinquina par des lotions d'eau de potasse, traite le résidu par l'alcool bouillant, laisse refroidir, évaporer, et obtient ainsi le principe plus pur même que ne l'avait obtenu Gomez. Trésor, mais trésor stérile. On n'en fit rien ; on ne songea ni à l'essayer sur l'organisation, ni à l'extraire en grand. Fait isolé, sans conséquence, et qu'on perdit de vue. Chose étrange! la même main qui tenait ce principe laissait écrire dans le *Dictionnaire des sciences médicales* que probablement il ne serait jamais découvert, et que la propriété fébrifuge du quinquina tenait plutôt à la parfaite harmonie de ses éléments constitutifs qu'à la nature particulière de chacun d'eux.

Les choses en étaient à ce point en 1818, c'est-à-dire à l'époque où deux disciples de Vauquelin, MM. Pelletier et Caventou, achevaient de longs travaux sur plusieurs plantes énergiques, la noix vomique, le colchique, l'ellébore, et venaient de prouver par des expériences que les propriétés de ces plantes étaient dues à un principe unique. L'analogie les conduisit à soumettre les quinquinas à des recherches du même genre : ils répètent les expériences de Gomez et de M. Laubert, et ne tardent point à reconnaître dans le nouveau principe un alcali végétal, lequel était aux quinquinas ce que la morphine était à l'opium, la strychnine aux différents strychnos, la vératrine aux colchicées. Enfin, au lieu de rencontrer du cinchonin dans tous les quinquinas, ils y démêlent en proportions diverses un autre alcali, doué de propriétés différentes, incristallisable, soluble à l'alcool, mais insoluble à l'eau, si ce n'est à l'état salin; ils en forment le sulfate de qui-

nine, c'est-à-dire un des plus précieux remèdes que possède la médecine de nos jours. C'est ainsi qu'une découverte préparée à Paris, mûrie à Édimbourg, et presque réalisée à Lisbonne, revient se confirmer à Paris, et produire une seconde découverte entre les mains de deux élèves de Vauquelin. Elle avait fait presque le tour de l'Europe, pour remonter à sa source. Heureux le maître qui se forme de tels successeurs ! Heureux les élèves qui, nouveaux Élisées de ce nouvel Élie, savent continuer ainsi la gloire de leur maître !

Je me hâte, Messieurs : et quels que soient le nombre et l'importance des autres travaux de Vauquelin sur les matières et les combinaisons végétales, sur l'acide pectique, l'acide citrique, l'acide tartareux ; sur la conversion des acides les uns dans les autres ; sur l'identité de l'acide pyroligneux avec l'acide acétique, et sur les inductions qu'il en tira pour améliorer l'industrie ; sur la presque identité de la gomme, de la fécule et du sucre ; sur la germination et la fermentation ; sur les extractifs et les huiles volatiles ; j'abandonne cet inépuisable sujet pour entrer dans le règne animal, et rappeler brièvement les travaux qui, dans ce règne, ont signalé Vauquelin. Il en est qu'il a exécutés seul. Telles sont, entre autres, ses délicates expériences chimico-physiologiques sur la respiration des insectes et des vers, sorte de petits chimistes qui décomposent exactement l'air atmosphérique, consomment beaucoup d'oxigène, et, de même que tous les autres animaux, exhalent de l'eau, de l'acide carbonique et de la chaleur. Aux yeux de Vauquelin, ce sont d'excellents eudiomètres, fabriqués par le plus admirable de tous

les artistes. Telles sont encore et l'analyse de la liqueur séminale de l'homme, et celle de la laite des poissons, deux matières remarquables par la présence du phosphore, libre ou combiné, et l'analyse de la substance cérébrale de l'homme et des animaux; celle du chyle du cheval; celle de la coquille des œufs; celle de l'urine de l'homme, de l'autruche et de quelques oiseaux; des mémoires pleins d'intérêt sur les bézoards et sur une concrétion analogue retirée d'un poisson. Il est, au contraire, des travaux que Vauquelin a faits en commun, tantôt avec Macquart, sur le suc gastrique du bœuf, du mouton, du veau: liqueur où ils ont constaté la présence de l'acide phosphorique, et confirmé sur ce point ce qu'en avait dit Brugnatelli; tantôt avec Buniva, sur les eaux de l'amnios, considérées dans la femme et dans la vache: deux liquides où ils ont découvert un acide particulier; puis une sorte de suif mucilagineux qui se dépose comme une enveloppe protectrice sur la peau du fœtus, aux aines, aux aisselles, sur le cuir chevelu; et, finalement, une matière extractiforme, colorée et d'une nature toute spéciale. Mais, de tous les travaux de ce dernier genre, les plus étendus et les plus importants sont ceux dont Vauquelin partage la gloire avec Fourcroy, qui l'y avait associé; Fourcroy, dominé par deux sentiments qui se fortifiaient l'un l'autre, ou plutôt n'en formaient qu'un seul : le désir d'être utile aux hommes, et celui d'entrer, par la chimie, dans les secrets de la nature, pour s'en approprier les forces et y puiser des moyens toujours nouveaux de puissance et de conservation. Pénétré de la sublime philosophie de Becker, il contemplait avec ravissement ce grand mouvement qui

agite la matière, et qui, emportant les êtres dans une éternelle succession de formes et de propriétés diverses, produit, change, détruit, renouvelle sans fin la face du monde. C'est surtout dans le règne organisé que résident à ses yeux les forces attractives, intarissable source de tant de merveilles. Il considérait les végétaux et les animaux comme des instruments chimiques, comme des foyers élaborateurs qui, plongés dans ce vaste réservoir où reposent les éléments primitifs, appellent autour d'eux ces éléments, les attirent, les reçoivent dans leur intérieur, les mêlent, les combinent, les altèrent et les assimilent finalement à eux-mêmes, en leur communiquant la vie dont ils sont animés : avec cette différence, dans la gradation de ces étonnants phénomènes, que si l'existence des animaux suppose celle des végétaux, l'existence de ces végétaux suppose à son tour celle des éléments simples et originels dont se composent et leur propre substance et l'air, la terre, la chaleur et les eaux. Quelque difficile qu'il soit pour l'œil de l'homme de suivre dans tous ses points la chaîne de ces transformations singulières, et d'en apercevoir nettement la dépendance réciproque, Fourcroy se persuadait qu'après avoir perfectionné ses moyens d'analyse, l'art parviendrait un jour, d'une part, à constater de quels principes se composent les matériaux que s'approprie le végétal ou l'animal, pour son développement et sa nourriture; de l'autre, à découvrir, à travers le labyrinthe de l'économie, quelles routes prennent ces différents matériaux pour subir les conversions qui les attendent, et constituer en définitive les parties solides et liquides de l'être organisé ; soit que dans ce long dé-

dale ces matériaux conservent leur nature primitive ; soit qu'ils échangent entre eux leurs éléments pour former des produits nouveaux, les uns favorables à la vie, les autres insolites, étrangers, réfractaires ; hôtes séditieux, perturbateurs, qui déconcertent l'harmonie des fonctions, les suscitent dans un nouvel ordre, et déterminent des efforts et des combinaisons, ou funestes, ou critiques et salutaires. Il faut, en effet, reconnaître avec Arétée et Boerhaave, qu'indépendamment des substances qui s'ouvrent un accès dans nous-mêmes par les poumons et la peau, celles qui courent dans l'intérieur de nos organes digestifs, absorbants, circulatoires, sécréteurs, peuvent se prêter à des combinaisons malheureuses, à des déplacements dangereux, et contracter lentement ou développer tout-à-coup l'activité des poisons les plus énergiques. D'où il suivrait qu'à l'exception des maladies purement intellectuelles, et de celles qui ne sont que de simples résultats de pléthore, toutes les autres pourraient être considérées comme des résultats d'empoisonnement. Telle était, si je ne m'abuse, la pensée de Fourcroy. Il voulait faire la statistique de cette industrie intérieure qui est départie à nos organes, et, par une sorte de compte ouvert et de balance, retrouver dans les produits sécrétés ou excrétés l'équivalent de toutes les matières brutes que cette industrie aurait consommées ; soit qu'elle en eût tiré des principes de conservation ou de mort, soit qu'elle en eût fait une distribution régulière, ou que, dans leur long trajet, elle les eût transposés d'un lieu dans un autre. Et cependant vous ne vous figurez pas que Fourcroy voulût s'engager dans les étroites et folles théories des Sylvius

et des Willis, touchant les combats des alcalis et des acides; mais, après les beaux travaux de Rouelle le jeune, de Bucquet, de Poulletier, de Schèele, sur l'urine des animaux, sur la bile, l'acide phosphorique du système osseux, l'acide insoluble retiré de l'urine humaine, et surtout après les expériences de Lavoisier, de Séguin, de Crawford pour éclaircir les phénomènes de la respiration, de la transpiration, de la production de la chaleur; après la découverte de Berthollet sur la composition de l'ammoniaque; après les analyses du sang et du lait, faites par MM. Deyeux et Parmentier; après ses propres essais sur un grand nombre de matières animales et sur le jeu des fonctions excrétionnelles, peut-être était-il permis à Fourcroy de croire qu'en poursuivant ses recherches sur les altérations maladives, la chimie conduirait à de nouveaux moyens de guérison; et qu'en multipliant ses succès, elle changerait un jour la face de la médecine : aussi proposait-il d'établir à côté de chaque clinique un laboratoire où tous les produits morbifiques seraient soumis à toute la rigueur des analyses; et je crois savoir qu'il gourmanda plus d'une fois avec amertume l'incrédulité de son ami Corvisart, qui se refusait à de si belles espérances. Quoi qu'il en soit, telle a été l'origine de ces immenses travaux soutenus pendant plus de vingt années sur presque toutes les matières animales : travaux dont Fourcroy avait dressé le plan; où Vauquelin porta son zèle, sa patience, sa rectitude accoutumée, et parmi lesquels la dernière postérité distinguera toujours les magnifiques recherches sur les urines de l'homme et de quelques animaux de classes différentes, et sur la formation et l'analyse des

concrétions urinaires. Malheureusement, du milieu de ces richesses accumulées, s'élève une réflexion douloureuse : tant de pénibles soins ont éclairé quelques points importants de médecine légale, d'hygiène et de physiologie; mais ils n'ont jeté qu'un faible jour sur les fonctions et les propriétés les plus essentielles, de même qu'ils ont peu servi la médecine pratique. Que conclure, en effet, de la composition d'une certaine liqueur pour sa vertu fécondante ? Que conclure de la composition du cerveau pour les admirables phénomènes d'intelligence et de sentiment dont cet organe est le théâtre ? La force qui meut tout dans l'organisation, la force qui fait sentir et penser, échappe aux instruments des chimistes, aussi bien que la part qu'elle prend à la formation de ces mêmes matières qui constituent leur unique domaine. Le dissolvant du calcul est peut-être connu pour les animaux; il ne l'est point pour l'homme. On dit qu'il existe en Syrie une source dont l'eau dissout le calcul; c'est un fait que les voyageurs n'ont pas vérifié : ils l'auraient fait tout au plus pour une seule espèce de calcul; et relativement aux sécrétions morbifiques, les seuls ouvrages que le praticien puisse consulter avec fruit sont encore ceux d'Hippocrate et de ses imitateurs. Ces remarques, du reste, n'ôtent rien à la gloire de Fourcroy ni à celle de Vauquelin. Tout ce que l'habileté humaine peut faire, ils l'ont fait; et la nature leur eût livré tous ses secrets, si elle en avait fait le prix de la persévérance et de la sagacité.

Une longue habitude des expériences avait conduit Vauquelin aux moyens les plus simples de les faire. Un corps nouveau lui était-il présenté, il le décomposait par

ses sens avant de le décomposer par les réactifs, et presque toujours cette seconde analyse ne faisait que confirmer la première; semblable en ce point, comme en beaucoup d'autres, à l'illustre Schèele, qui tirait de quelques grossiers instruments les plus sublimes vérités. Avec moins de vigueur d'esprit peut-être, Vauquelin avait la même netteté. Uniquement occupé des faits, il y voyait une variété qui le rendait circonspect sur les conséquences. Lavoisier était créateur, Fourcroy apôtre, Vauquelin disciple, disciple fidèle et plein de foi, non d'une foi aveugle, la sienne avait la sanction de l'expérience, et l'expérience était l'arbitre entre lui et ses maîtres, mais d'une foi amie du repos et prompte à s'effaroucher par les objections : trop averti d'ailleurs par la science elle-même des côtés faibles de la science et du peu de portée que lui donnent ses moyens d'investigation. En 1824, il fait avec M. Ségalas des expériences qui constatent la présence de l'urée dans le sang d'animaux qui n'ont plus de reins. L'urée préexiste donc dans le sang : le rein n'en est que le filtre ou l'instrument séparateur, et cependant l'analyse n'en découvre pas un atome dans le sang d'un animal entier. L'analyse est donc fautive? Oui : elle n'atteint pas toujours les infiniment petits. L'année suivante, Vauquelin décompose avec M. Ségalas le sang, l'urine et la salive d'un diabétique (1). L'urine de ce malheureux n'a plus de matières salines, et contient du sucre pour le 7e de son poids : mais nulle trace de sucre ni dans la salive ni dans le sang. Que conclure? ou que le sucre est une production nou-

(1) Magendie. *Journal de physiologie*, Paris, 1824, t. IV, pag. 355.

velle, ou que, s'il existe dans le sang, il y est en quantité inappréciable. Après Berzelius et Brande, Vauquelin examine la matière colorante du sang et n'y trouve pas de fer. M. Le Canu reprend les expériences, décompose la matière colorante, et constate dans l'hématosine la présence du peroxide de fer. Ce résultat eût-il étonné Vauquelin ? Non : il attachait trop peu de foi aux faits négatifs, et savait trop bien que ce grand art que l'on appelle nature a mille et mille moyens de faire ce que le nôtre ne saurait même imaginer.

Cette sage réserve, cette retenue mêlée de quelque hardiesse, la vive gratitude, l'inaltérable dévouement qui l'attachait à Fourcroy et à sa famille, une modestie qui ne se démentit jamais, et si grande que tout l'éclat de son mérite était effacé par la simplicité de ses manières, une économie stricte qui n'était en lui qu'une tradition de famille, et qui le retint constamment dans la sévérité de ses premières habitudes, tel était le fond de caractère de Vauquelin. Il était d'une taille élevée, d'une physionomie ouverte et calme, où se réfléchissait la sérénité de son esprit, qu'animaient seulement deux grands yeux noirs, d'un regard plus ferme que pénétrant, et où se peignaient à la fois l'intelligence et la bonté. Dans les épanchements de son cœur, il aimait à parler du lieu de sa naissance, de la pauvreté de ses parents, de l'humilité de sa condition, des rudes épreuves de son premier âge. Il faisait presque chaque année le voyage d'Hébertot, non pour y promener l'orgueil de sa célébrité, mais pour consoler, pour honorer sa mère, pour assurer son bien-être et celui de ses frères, et retrouver au milieu des siens ces vives

affections de famille dont les premières impressions sont ineffaçables, et qu'il étendait jusque sur ses élèves. On sait quel intérêt il prenait à leurs succès dans le monde, et avec quelle chaleur il arracha l'un d'entre eux, M. Orfila, aux injustes rigueurs d'un pouvoir ombrageux.

Vauquelin était membre de l'Institut, membre de l'Académie royale de médecine, professeur au Jardin du Roi, directeur des essais dans le bureau de garantie. Il était chevalier de la Légion-d'Honneur et de l'ordre de Saint-Michel. Il eut, en 1827, l'honneur d'être élu député pour le département du Calvados, et il répondit par une conduite sans reproche à cet insigne honneur, le plus grand que puisse recevoir un citoyen. Arrivé à la fin de sa carrière, il jouissait à la fois de la considération du monde savant et de l'estime de ses compatriotes. Rien ne manquait à son existence, si ce n'est le seul bien qui donne du prix à tous les autres. Sa santé, longtemps chancelante, était profondément altérée. Il voulut encore respirer l'air d'Hébertot. Après des alternatives de bien et de mal, une imprudence accéléra la funeste catastrophe. Il s'était retiré dans le château de M. Duhamel, son ami. Là, malgré les soins qui lui donnait un très habile médecin de Caen, M. Le Sauvage, il s'affaiblit rapidement, et, qui le dirait? occupé dans ces moments suprêmes de quelques vers de Virgile qu'il essayait de traduire, il expira tranquillement dans la nuit du 14 novembre 1829, laissant après lui, comme un dernier bienfait pour les hommes, l'exemple touchant d'une vie sans tache, consacrée tout entière aux devoirs de la reconnaissance et à la recherche assidue de la vérité.

les artistes. Telles sont encore et l'analyse de la liqueur séminale de l'homme, et celle de la laite des poissons, deux matières remarquables par la présence du phosphore, libre ou combiné, et l'analyse de la substance cérébrale de l'homme et des animaux ; celle du chyle du cheval ; celle de la coquille des œufs ; celle de l'urine de l'homme, de l'autruche et de quelques oiseaux ; des mémoires pleins d'intérêt sur les bézoards et sur une concrétion analogue retirée d'un poisson. Il est, au contraire, des travaux que Vauquelin a faits en commun, tantôt avec Macquart, sur le suc gastrique du bœuf, du mouton, du veau : liqueur où ils ont constaté la présence de l'acide phosphorique, et confirmé sur ce point ce qu'en avait dit Brugnatelli ; tantôt avec Buniva, sur les eaux de l'amnios, considérées dans la femme et dans la vache : deux liquides où ils ont découvert un acide particulier ; puis une sorte de suif mucilagineux qui se dépose comme une enveloppe protectrice sur la peau du fœtus, aux aines, aux aisselles, sur le cuir chevelu ; et, finalement, une matière extractiforme, colorée et d'une nature toute spéciale. Mais, de tous les travaux de ce dernier genre, les plus étendus et les plus importants sont ceux dont Vauquelin partage la gloire avec Fourcroy, qui l'y avait associé ; Fourcroy, dominé par deux sentiments qui se fortifiaient l'un l'autre, ou plutôt n'en formaient qu'un seul : le désir d'être utile aux hommes, et celui d'entrer, par la chimie, dans les secrets de la nature, pour s'en approprier les forces et y puiser des moyens toujours nouveaux de puissance et de conservation. Pénétré de la sublime philosophie de Becker, il contemplait avec ravissement ce grand mouvement qui

agite la matière, et qui, emportant les êtres dans une éternelle succession de formes et de propriétés diverses, produit, change, détruit, renouvelle sans fin la face du monde. C'est surtout dans le règne organisé que résident à ses yeux les forces attractives, intarissable source de tant de merveilles. Il considérait les végétaux et les animaux comme des instruments chimiques, comme des foyers élaborateurs qui, plongés dans ce vaste réservoir où reposent les éléments primitifs, appellent autour d'eux ces éléments, les attirent, les reçoivent dans leur intérieur, les mêlent, les combinent, les altèrent et les assimilent finalement à eux-mêmes, en leur communiquant la vie dont ils sont animés : avec cette différence, dans la gradation de ces étonnants phénomènes, que si l'existence des animaux suppose celle des végétaux, l'existence de ces végétaux suppose à son tour celle des éléments simples et originels dont se composent et leur propre substance et l'air, la terre, la chaleur et les eaux. Quelque difficile qu'il soit pour l'œil de l'homme de suivre dans tous ses points la chaîne de ces transformations singulières, et d'en apercevoir nettement la dépendance réciproque, Fourcroy se persuadait qu'après avoir perfectionné ses moyens d'analyse, l'art parviendrait un jour, d'une part, à constater de quels principes se composent les matériaux que s'approprie le végétal ou l'animal, pour son développement et sa nourriture; de l'autre, à découvrir, à travers le labyrinthe de l'économie, quelles routes prennent ces différents matériaux pour subir les conversions qui les attendent, et constituer en définitive les parties solides et liquides de l'être organisé; soit que dans ce long dé-

dale ces matériaux conservent leur nature primitive ; soit qu'ils échangent entre eux leurs éléments pour former des produits nouveaux, les uns favorables à la vie, les autres insolites, étrangers, réfractaires ; hôtes séditieux, perturbateurs, qui déconcertent l'harmonie des fonctions, les suscitent dans un nouvel ordre, et déterminent des efforts et des combinaisons, ou funestes, ou critiques et salutaires. Il faut, en effet, reconnaître avec Arétée et Boerhaave, qu'indépendamment des substances qui s'ouvrent un accès dans nous-mêmes par les poumons et la peau, celles qui courent dans l'intérieur de nos organes digestifs, absorbants, circulatoires, sécréteurs, peuvent se prêter à des combinaisons malheureuses, à des déplacements dangereux, et contracter lentement ou développer tout-à-coup l'activité des poisons les plus énergiques. D'où il suivrait qu'à l'exception des maladies purement intellectuelles, et de celles qui ne sont que de simples résultats de pléthore, toutes les autres pourraient être considérées comme des résultats d'empoisonnement. Telle était, si je ne m'abuse, la pensée de Fourcroy. Il voulait faire la statistique de cette industrie intérieure qui est départie à nos organes, et, par une sorte de compte ouvert et de balance, retrouver dans les produits sécrétés ou excrétés l'équivalent de toutes les matières brutes que cette industrie aurait consommées ; soit qu'elle en eût tiré des principes de conservation ou de mort, soit qu'elle en eût fait une distribution régulière, ou que, dans leur long trajet, elle les eût transposés d'un lieu dans un autre. Et cependant vous ne vous figurez pas que Fourcroy voulût s'engager dans les étroites et folles théories des Sylvius

et des Willis, touchant les combats des alcalis et des acides; mais, après les beaux travaux de Rouelle le jeune, de Bucquet, de Poulletier, de Schèele, sur l'urine des animaux, sur la bile, l'acide phosphorique du système osseux, l'acide insoluble retiré de l'urine humaine, et surtout après les expériences de Lavoisier, de Séguin, de Crawford pour éclaircir les phénomènes de la respiration, de la transpiration, de la production de la chaleur; après la découverte de Berthollet sur la composition de l'ammoniaque; après les analyses du sang et du lait, faites par MM. Deyeux et Parmentier; après ses propres essais sur un grand nombre de matières animales et sur le jeu des fonctions excrétionnelles, peut-être était-il permis à Fourcroy de croire qu'en poursuivant ses recherches sur les altérations maladives, la chimie conduirait à de nouveaux moyens de guérison; et qu'en multipliant ses succès, elle changerait un jour la face de la médecine : aussi proposait-il d'établir à côté de chaque clinique un laboratoire où tous les produits morbifiques seraient soumis à toute la rigueur des analyses; et je crois savoir qu'il gourmanda plus d'une fois avec amertume l'incrédulité de son ami Corvisart, qui se refusait à de si belles espérances. Quoi qu'il en soit, telle a été l'origine de ces immenses travaux soutenus pendant plus de vingt années sur presque toutes les matières animales : travaux dont Fourcroy avait dressé le plan; où Vauquelin porta son zèle, sa patience, sa rectitude accoutumée, et parmi lesquels la dernière postérité distinguera toujours les magnifiques recherches sur les urines de l'homme et de quelques animaux de classes différentes, et sur la formation et l'analyse des

concrétions urinaires. Malheureusement, du milieu de ces richesses accumulées, s'élève une réflexion douloureuse : tant de pénibles soins ont éclairé quelques points importants de médecine légale, d'hygiène et de physiologie; mais ils n'ont jeté qu'un faible jour sur les fonctions et les propriétés les plus essentielles, de même qu'ils ont peu servi la médecine pratique. Que conclure, en effet, de la composition d'une certaine liqueur pour sa vertu fécondante ? Que conclure de la composition du cerveau pour les admirables phénomènes d'intelligence et de sentiment dont cet organe est le théâtre? La force qui meut tout dans l'organisation, la force qui fait sentir et penser, échappe aux instruments des chimistes, aussi bien que la part qu'elle prend à la formation de ces mêmes matières qui constituent leur unique domaine. Le dissolvant du calcul est peut-être connu pour les animaux; il ne l'est point pour l'homme. On dit qu'il existe en Syrie une source dont l'eau dissout le calcul; c'est un fait que les voyageurs n'ont pas vérifié : ils l'auraient fait tout au plus pour une seule espèce de calcul; et relativement aux sécrétions morbifiques, les seuls ouvrages que le praticien puisse consulter avec fruit sont encore ceux d'Hippocrate et de ses imitateurs. Ces remarques, du reste, n'ôtent rien à la gloire de Fourcroy ni à celle de Vauquelin. Tout ce que l'habileté humaine peut faire, ils l'ont fait; et la nature leur eût livré tous ses secrets, si elle en avait fait le prix de la persévérance et de la sagacité.

Une longue habitude des expériences avait conduit Vauquelin aux moyens les plus simples de les faire. Un corps nouveau lui était-il présenté, il le décomposait par

ses sens avant de le décomposer par les réactifs, et presque toujours cette seconde analyse ne faisait que confirmer la première; semblable en ce point, comme en beaucoup d'autres, à l'illustre Schèele, qui tirait de quelques grossiers instruments les plus sublimes vérités. Avec moins de vigueur d'esprit peut-être, Vauquelin avait la même netteté. Uniquement occupé des faits, il y voyait une variété qui le rendait circonspect sur les conséquences. Lavoisier était créateur, Fourcroy apôtre, Vauquelin disciple, disciple fidèle et plein de foi, non d'une foi aveugle, la sienne avait la sanction de l'expérience, et l'expérience était l'arbitre entre lui et ses maîtres, mais d'une foi amie du repos et prompte à s'effaroucher par les objections : trop averti d'ailleurs par la science elle-même des côtés faibles de la science et du peu de portée que lui donnent ses moyens d'investigation. En 1824, il fait avec M. Ségalas des expériences qui constatent la présence de l'urée dans le sang d'animaux qui n'ont plus de reins. L'urée préexiste donc dans le sang : le rein n'en est que le filtre ou l'instrument séparateur, et cependant l'analyse n'en découvre pas un atome dans le sang d'un animal entier. L'analyse est donc fautive? Oui : elle n'atteint pas toujours les infiniment petits. L'année suivante, Vauquelin décompose avec M. Ségalas le sang, l'urine et la salive d'un diabétique (1). L'urine de ce malheureux n'a plus de matières salines, et contient du sucre pour le 7e de son poids : mais nulle trace de sucre ni dans la salive ni dans le sang. Que conclure? ou que le sucre est une production nou-

(1) Magendie. *Journal de physiologie*, Paris, 1824, t. IV, pag. 355.

velle, ou que, s'il existe dans le sang, il y est en quantité inappréciable. Après Berzelius et Brande, Vauquelin examine la matière colorante du sang et n'y trouve pas de fer. M. Le Canu reprend les expériences, décompose la matière colorante, et constate dans l'hématosine la présence du peroxide de fer. Ce résultat eût-il étonné Vauquelin ? Non : il attachait trop peu de foi aux faits négatifs, et savait trop bien que ce grand art que l'on appelle nature a mille et mille moyens de faire ce que le nôtre ne saurait même imaginer.

Cette sage réserve, cette retenue mêlée de quelque hardiesse, la vive gratitude, l'inaltérable dévouement qui l'attachait à Fourcroy et à sa famille, une modestie qui ne se démentit jamais, et si grande que tout l'éclat de son mérite était effacé par la simplicité de ses manières, une économie stricte qui n'était en lui qu'une tradition de famille, et qui le retint constamment dans la sévérité de ses premières habitudes, tel était le fond de caractère de Vauquelin. Il était d'une taille élevée, d'une physionomie ouverte et calme, où se réfléchissait la sérénité de son esprit, qu'animaient seulement deux grands yeux noirs, d'un regard plus ferme que pénétrant, et où se peignaient à la fois l'intelligence et la bonté. Dans les épanchements de son cœur, il aimait à parler du lieu de sa naissance, de la pauvreté de ses parents, de l'humilité de sa condition, des rudes épreuves de son premier âge. Il faisait presque chaque année le voyage d'Hébertot, non pour y promener l'orgueil de sa célébrité, mais pour consoler, pour honorer sa mère, pour assurer son bien-être et celui de ses frères, et retrouver au milieu des siens ces vives

affections de famille dont les premières impressions sont ineffaçables, et qu'il étendait jusque sur ses élèves. On sait quel intérêt il prenait à leurs succès dans le monde, et avec quelle chaleur il arracha l'un d'entre eux, M Orfila, aux injustes rigueurs d'un pouvoir ombrageux.

Vauquelin était membre de l'Institut, membre de l'Académie royale de médecine, professeur au Jardin du Roi, directeur des essais dans le bureau de garantie. Il était chevalier de la Légion-d'Honneur et de l'ordre de Saint-Michel. Il eut, en 1827, l'honneur d'être élu député pour le département du Calvados, et il répondit par une conduite sans reproche à cet insigne honneur, le plus grand que puisse recevoir un citoyen. Arrivé à la fin de sa carrière, il jouissait à la fois de la considération du monde savant et de l'estime de ses compatriotes. Rien ne manquait à son existence, si ce n'est le seul bien qui donne du prix à tous les autres. Sa santé, longtemps chancelante, était profondément altérée. Il voulut encore respirer l'air d'Hébertot. Après des alternatives de bien et de mal, une imprudence accéléra la funeste catastrophe. Il s'était retiré dans le château de M. Duhamel, son ami. Là, malgré les soins qui lui donnait un très habile médecin de Caen, M. Le Sauvage, il s'affaiblit rapidement, et, qui le dirait? occupé dans ces moments suprêmes de quelques vers de Virgile qu'il essayait de traduire, il expira tranquillement dans la nuit du 14 novembre 1829, laissant après lui, comme un dernier bienfait pour les hommes, l'exemple touchant d'une vie sans tache, consacrée tout entière aux devoirs de la reconnaissance et à la recherche assidue de la vérité.

N. L. VAUQUELIN, a publié :

Instruction sur la combustion des végétaux, la fabrication du salin, de la cendre gravelée et sur la manière de saturer les eaux salpêtrées. *Tours*, 1794, in-4.

Expériences sur les sèves des végétaux. *Paris*, 1798, in-8.

Réflexions sur le mémoire de M. Deschamps, pharmacien, sur les extraits à l'occasion des dépôts qui s'y forment, avec la démonstration de la fausse application de l'oxigène à ces dépôts. *Lyon*, an VII, 1799, in-8.

Analyse de la matière cérébrale. *Paris*, 1811, thèse, in-4.

Manuel de l'essayeur, approuvé par l'administration des monnaies. *Paris*, 1812, in-8.—Nouvelle édition augmentée, suivie de l'instruction de M. Gay-Lussac sur l'essai des matières d'argent par la voie humide, et des dispositions du laboratoire de la Monnaie, par M. d'Arcet, etc. *Paris*, 1835, in-18 avec fig.

Analyse de l'écorce du solanum pseudoquina. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1828, t. I, pag. 371 et suiv.)

N. L. Vauquelin a inséré de nombreuses analyses, des mémoires et rapports, dans le *Journal de physique*, — les *Annales de chimie*, — le *Journal des mines*, — le *Journal de l'école polytechnique*, — le *Bulletin de la Société philomatique*, — les *Mémoires de l'Institut*, sciences physiques et mathématiques, — les *Annales* et les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, le *Journal de pharmacie*, etc.

ÉLOGE

DU

BARON G. CUVIER,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 9 JUILLET 1833.

Georges Cuvier naquit à Montbéliard en 1769, année si féconde en grands hommes. Sa famille, originaire du Jura, n'avait qu'une très médiocre fortune. Son père était officier dans un régiment suisse attaché au service de France. Sa mère était une femme du plus grand mérite; et, suivant l'usage établi de temps immémorial en Allemagne, ce fut elle qui prit soin des premières années de son fils. Jamais précepteur ne rencontra dans son élève des dispositions plus heureuses. Le jeune Cuvier faisait en tout des progrès très rapides. Avoir appris était un aiguillon pour apprendre; et comme cette ardeur se joignait à un naturel sérieux et réfléchi, on le voyait, au sortir des écoles, se dérober aux jeux de son âge, et courir s'asseoir sur un tabouret aux pieds de sa mère. Là, prenant un livre, il en achevait d'un trait la lecture, ne

s'interrompant que pour prêter l'oreille aux sages réflexions de cette bonne mère, et à ses tendres avertissements sur les devoirs de la vie humaine. Imaginez, s'il se peut, une éducation plus propre à rendre l'étude aimable, et à ouvrir un jeune cœur au divin sentiment du beau moral! Cette activité prodigieuse que déploya Cuvier toute sa vie, cette rectitude qu'il porta constamment dans ses idées et ses actions, eurent sans doute leur source dans ces premières habitudes et dans ce goût passionné qu'il prit de si bonne heure pour les connaissances, c'est-à-dire pour les plaisirs de l'esprit. Sa raison prématurée lui faisait rechercher tous les écrits d'un caractère grave, sur l'histoire, les voyages, la philosophie; mais un attrait invincible le ramenait toujours à l'histoire naturelle de Buffon, et dire que bientôt il la sut par cœur ne serait pas une hyperbole. Pour copier les figures de ce bel ouvrage, il se mit, sous la direction d'un de ses parents, à cultiver l'art du dessin, et y acquit, encore enfant, le talent d'un maître, et d'un maître consommé. Son crayon, légèrement promené sur une toile, semblait, en fuyant, laisser après lui l'empreinte même d'un animal; contours, proportions, attitude, physionomie, tout y était : l'image semblait respirer et se mouvoir. Ces copies faites, il les vivifiait en y appliquant des couleurs; et ces couleurs, il en réglait les nuances et la distribution, soit sur les modèles qu'il avait sous les yeux, soit sur ceux qu'il prenait dans la nature. A treize ans, il avait ainsi copié les mille huit planches enluminées que Buffon avait publiées sur les oiseaux; persévérance dont on a peu d'exemples dans un âge si tendre. C'est que jamais Cuvier n'abandonnait une

chose qu'après l'avoir conduite à son dernier terme; et, du reste, jamais homme n'a mieux montré peut-être le merveilleux parti qu'une intelligence supérieure peut tirer d'un seul de ses organes, quand cet organe est parfait. Cuvier avait la vue excellente; et son œil, perpétuellement exercé sur une infinité d'objets divers, soit qu'il en considérât seulement la surface, soit qu'il en pénétrât la structure intérieure, y saisissait des détails de configuration, des rapports de situation ou de symétrie, des coexistences constantes ou éventuelles, qui échappent nécessairement à des yeux moins attentifs, parce qu'ils sont moins délicats; et ces images, ces ensembles de perceptions, fidèlement inculqués et rangés sans confusion dans sa mémoire, y formaient une suite de groupes nombreux, mais distincts, lesquels se multipliant encore avec les années, et se prêtant à toutes les comparaisons possibles, devaient un jour lui manifester les véritables analogies des êtres, et le conduire aux belles déterminations qui l'ont immortalisé. En un mot, ce que J.-P. Frank, ce que Corvisart, voulaient qu'on fît pour la médecine, ce qu'ils avaient fait eux-mêmes, ce que font les minéralogistes, qui, sur la foi de leurs seules sensations, créent des classifications et des méthodes, Cuvier, sans s'en douter peut-être, le faisait pour l'histoire naturelle, et c'est ainsi que, par ses premières études, il préparait en lui l'homme de l'avenir.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de dire ici quelques paroles sur sa patrie originelle. La petite principauté de Montbéliard, d'abord possédée par les Romains, les Francs, les Bourguignons, devint indépendante par l'usurpation de ses comtes, qui la gouvernèrent cinq cents

ans jusqu'à l'année 1397, où un mariage la fit entrer dans la maison de Wurtemberg. Elle n'appartient à la France que depuis 1794 : il y a près de quarante ans. Cuvier était donc né sujet des ducs de Wurtemberg. L'histoire n'oubliera jamais à quel point de prospérité furent élevés les États dont le Montbéliard faisait partie, sous le règne du duc Charles-Eugène, élève du grand Frédéric. L'humanité de ce bon prince fit fleurir les lois, l'agriculture, les sciences, les arts, l'industrie, le commerce; et jamais volonté unique, ferme, éclairée et toute-puissante, sans être absolue, ne fut plus efficace pour le bonheur des hommes. Il protégea l'ancienne université de Tubingen, où la théologie était enseignée; il embellit Stuttgard, sa capitale, et la dota d'une magnifique bibliothèque; il y fonda une seconde université, à laquelle fut annexée une académie qui mérita l'estime de l'Europe, et qui, bien qu'elle eût des élèves de toutes les nations, périt sous le très court règne de son successeur. Ce qui la distinguait était une école de technologie, sorte d'institut jusque là sans exemple, que la Russie adopte, que Cuvier regrettait de ne pas trouver en France, et dont l'école polytechnique et l'école des arts et métiers nous offriraient l'équivalent, si dans ces deux établissements réunis on rendait sensible aux élèves la liaison du travail et de la loi; matière qui embrasserait toutes les branches de l'économie sociale et politique, et formerait le plus beau code de morale qui fût jamais sorti de la main des hommes : car, le travail ayant pour objet de créer la richesse, et la richesse n'étant qu'un moyen de conservation, le capitaliste et l'ouvrier qui se concerteraient pour la produire,

se sentant nécessaires l'un à l'autre, apprendraient à se respecter l'un l'autre, et à se considérer comme un tout dont les parties s'unissent pour leur bien-être mutuel. On ne les verrait plus rivaliser entre eux que d'activité, de justice, de bienveillance, de modération, de pitié ; et ces habitudes de concorde et de paix, si conformes à la morale de l'Évangile, effaceraient de tous les cœurs ces restes de barbarie primitive, ces sentiments d'orgueil et de convoitise qui sont la plaie des sociétés. Supposez de telles idées répandues parmi les hommes, il en résulterait pour les âmes un fonds d'humanités plus réelles que les humanités de collége ; et peut-être est-il réservé aux peuples modernes d'introduire cet heureux changement dans les destinées de notre espèce.

Quoi qu'il en soit, les parents de Cuvier le destinaient à l'état ecclésiastique. Il commença donc à Montbéliard des études de théologie, qu'il fallait achever à Tubingen. Mais pour être admis dans cette dernière université, où les jeunes ministres étaient élevés aux frais de l'État, il fallait subir un concours et l'emporter sur des rivaux. L'époque du concours arrive. Cuvier se présente, répond à merveille, et succombe ; disgrâce qu'il dut à l'animosité d'un professeur qu'il avait piqué par ses railleries, mais dont il se consola en reprenant ses études avec une nouvelle ardeur, et en formant parmi ses condisciples une académie dont il était l'âme. Cependant sa réputation alla jusqu'aux oreilles du duc Charles. Ce prince le fit appeler à Stuttgard, et le plaça dans son gymnase académique. C'est là qu'avait été élevé Schiller, le plus honnête des hommes et le plus dangereux des poëtes. Cuvier était alors dans sa quatorzième

année. Toutes les leçons du gymnase se faisaient en allemand. Cuvier n'entendait pas un mot de cette langue. Il la sut au bout de six mois, et suivit tous les cours. Il cultivait les mathématiques, sa chère histoire naturelle, la science du droit, et surtout la technologie, que l'on pourrait définir la science de l'administration. Y exceller était s'ouvrir l'accès à quelque emploi élevé dans la principauté de Montbéliard, laquelle comprenait une cinquantaine de villages et une capitale peuplée de quatre à cinq mille habitants. Telles étaient ses espérances au terme de ses études à Stuttgard, qui devaient durer quatre années. L'attachement qu'il montra toute sa vie pour cette partie de ses connaissances autoriserait à croire que c'est décidément de ce côté que l'entraînait son génie, et cette prédilection expliquerait comment l'avenir le trouva si disposé à se partager entre la science et les affaires. Cependant les quatre années expirent. Cuvier n'a pour lui que ses aptitudes, et l'étroite gêne où était son père ne lui permet pas d'attendre. Sur ces entrefaites, il reçoit une lettre qu'on lui écrivait de Normandie. Elle était d'un de ses compatriotes, M. Parrot, aujourd'hui membre de l'académie impériale de Saint-Pétersbourg. M. Parrot avait étudié à Stuttgard, il y avait connu Cuvier, dont il estimait infiniment les talents et la personne. Il se trouvait alors dans une situation singulière On l'avait fait précepteur du fils de M. d'Héricy, gentilhomme de Normandie, protestant, et propriétaire du château de Fiquainville, où il faisait sa résidence. On offrait à M. Parrot un établissement en Russie. Il lui répugnait de se séparer de son élève, sans le laisser dans les mains d'un successeur digne

de lui. C'est cette succession qu'il proposait à Cuvier. Cuvier accepte sans balancer; il part pour la France, et vient s'établir à Fiquainville, à deux lieues de la mer, et à une petite distance de la ville de Fécamp.

C'était en 1788, année où l'on perdit Buffon. Cuvier avait dix-neuf ans. Son arrivée dans cette solitude ressemblait à celle d'un navire qui entre dans le port au moment de la tempête. La France et l'Europe allaient se précipiter dans les plus violentes agitations; mais les premiers tumultes de cette époque de fureur et de calamité troublèrent à peine les échos de ces paisibles retraites, et au bruit lointain de tant d'événements glorieux et de sinistres catastrophes, Cuvier ressentit plus d'une fois ces secrètes émotions de douleur et de joie que prête Lucrèce au spectateur qui contemple du rivage le courroux de la mer et le désespoir des naufragés. Aucun de ses moments n'était perdu. Aux leçons qu'il donnait à Fiquainville, comme aux leçons qu'il recevait à Stuttgard, il associait des recherches suivies sur tous les objets que les lieux mettaient à sa portée. Il s'attachait surtout à l'étude des insectes, des poissons et des mollusques, derniers animaux dont Aristote avait si heureusement ébauché l'histoire et l'anatomie, et dont quelques uns, remplissant presque toutes les fonctions des poissons sans avoir avec eux la moindre analogie, se rapprochent d'ailleurs et s'éloignent si sensiblement des animaux vertébrés, d'un côté par la nature et le nombre de leurs parties, et de l'autre par le singulier entrelacement qu'elles affectent entre elles; d'où il arrive que le poulpe, par exemple, est construit sur un plan que l'on ne rencontre dans aucun

velle, ou que, s'il existe dans le sang, il y est en quantité inappréciable. Après Berzelius et Brande, Vauquelin examine la matière colorante du sang et n'y trouve pas de fer. M. Le Canu reprend les expériences, décompose la matière colorante, et constate dans l'hématosine la présence du peroxide de fer. Ce résultat eût-il étonné Vauquelin ? Non : il attachait trop peu de foi aux faits négatifs, et savait trop bien que ce grand art que l'on appelle nature a mille et mille moyens de faire ce que le nôtre ne saurait même imaginer.

Cette sage réserve, cette retenue mêlée de quelque hardiesse, la vive gratitude, l'inaltérable dévouement qui l'attachait à Fourcroy et à sa famille, une modestie qui ne se démentit jamais, et si grande que tout l'éclat de son mérite était effacé par la simplicité de ses manières, une économie stricte qui n'était en lui qu'une tradition de famille, et qui le retint constamment dans la sévérité de ses premières habitudes, tel était le fond de caractère de Vauquelin. Il était d'une taille élevée, d'une physionomie ouverte et calme, où se réfléchissait la sérénité de son esprit, qu'animaient seulement deux grands yeux noirs, d'un regard plus ferme que pénétrant, et où se peignaient à la fois l'intelligence et la bonté. Dans les épanchements de son cœur, il aimait à parler du lieu de sa naissance, de la pauvreté de ses parents, de l'humilité de sa condition, des rudes épreuves de son premier âge. Il faisait presque chaque année le voyage d'Hébertot, non pour y promener l'orgueil de sa célébrité, mais pour consoler, pour honorer sa mère, pour assurer son bien-être et celui de ses frères, et retrouver au milieu des siens ces vives

affections de famille dont les premières impressions sont ineffaçables, et qu'il étendait jusque sur ses élèves. On sait quel intérêt il prenait à leurs succès dans le monde, et avec quelle chaleur il arracha l'un d'entre eux, M Orfila, aux injustes rigueurs d'un pouvoir ombrageux.

Vauquelin était membre de l'Institut, membre de l'Académie royale de médecine, professeur au Jardin du Roi, directeur des essais dans le bureau de garantie. Il était chevalier de la Légion-d'Honneur et de l'ordre de Saint-Michel. Il eut, en 1827, l'honneur d'être élu député pour le département du Calvados, et il répondit par une conduite sans reproche à cet insigne honneur, le plus grand que puisse recevoir un citoyen. Arrivé à la fin de sa carrière, il jouissait à la fois de la considération du monde savant et de l'estime de ses compatriotes. Rien ne manquait à son existence, si ce n'est le seul bien qui donne du prix à tous les autres. Sa santé, longtemps chancelante, était profondément altérée. Il voulut encore respirer l'air d'Hébertot. Après des alternatives de bien et de mal, une imprudence accéléra la funeste catastrophe. Il s'était retiré dans le château de M. Duhamel, son ami. Là, malgré les soins qui lui donnait un très habile médecin de Caen, M. Le Sauvage, il s'affaiblit rapidement, et, qui le dirait? occupé dans ces moments suprêmes de quelques vers de Virgile qu'il essayait de traduire, il expira tranquillement dans la nuit du 14 novembre 1829, laissant après lui, comme un dernier bienfait pour les hommes, l'exemple touchant d'une vie sans tache, consacrée tout entière aux devoirs de la reconnaissance et à la recherche assidue de la vérité.

N. L. VAUQUELIN, a publié :

Instruction sur la combustion des végétaux, la fabrication du salin, de la cendre gravelée et sur la manière de saturer les eaux salpêtrées *Tours*, 1794, in-4.

Expériences sur les sèves des végétaux. *Paris*, 1798, in-8.

Réflexions sur le mémoire de M. Deschamps, pharmacien, sur les extraits à l'occasion des dépôts qui s'y forment, avec la démonstration de la fausse application de l'oxigène à ces dépôts. *Lyon*, an VII, 1799, in-8.

Analyse de la matière cérébrale. *Paris*, 1811. thèse, in-4.

Manuel de l'essayeur, approuvé par l'administration des monnaies. *Paris*, 1812, in-8.—Nouvelle édition augmentée. suivie de l'instruction de M. Gay-Lussac sur l'essai des matières d'argent par la voie humide, et des dispositions du laboratoire de la Monnaie, par M. d'Arcet, etc. *Paris*, 1835, in-18 avec fig.

Analyse de l'écorce du solanum pseudoquina. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1828, t. I, pag. 371 et suiv.)

N. L. Vauquelin a inséré de nombreuses analyses, des mémoires et rapports, dans le *Journal de physique*, — les *Annales de chimie*, — le *Journal des mines*, — le *Journal de l'école polytechnique*, — le *Bulletin de la Société philomatique*, — les *Mémoires de l'Institut*, sciences physiques et mathématiques, — les *Annales* et les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, le *Journal de pharmacie*, etc.

ÉLOGE

DU

Baron G. CUVIER,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 9 JUILLET 1833.

Georges Cuvier naquit à Montbéliard en 1769, année si féconde en grands hommes. Sa famille, originaire du Jura, n'avait qu'une très médiocre fortune. Son père était officier dans un régiment suisse attaché au service de France. Sa mère était une femme du plus grand mérite; et, suivant l'usage établi de temps immémorial en Allemagne, ce fut elle qui prit soin des premières années de son fils. Jamais précepteur ne rencontra dans son élève des dispositions plus heureuses. Le jeune Cuvier faisait en tout des progrès très rapides. Avoir appris était un aiguillon pour apprendre ; et comme cette ardeur se joignait à un naturel sérieux et réfléchi, on le voyait, au sortir des écoles, se dérober aux jeux de son âge, et courir s'asseoir sur un tabouret aux pieds de sa mère. Là, prenant un livre, il en achevait d'un trait la lecture, ne

s'interrompant que pour prêter l'oreille aux sages réflexions de cette bonne mère, et à ses tendres avertissements sur les devoirs de la vie humaine. Imaginez, s'il se peut, une éducation plus propre à rendre l'étude aimable, et à ouvrir un jeune cœur au divin sentiment du beau moral! Cette activité prodigieuse que déploya Cuvier toute sa vie, cette rectitude qu'il porta constamment dans ses idées et ses actions, eurent sans doute leur source dans ces premières habitudes et dans ce goût passionné qu'il prit de si bonne heure pour les connaissances, c'est-à-dire pour les plaisirs de l'esprit. Sa raison prématurée lui faisait rechercher tous les écrits d'un caractère grave, sur l'histoire, les voyages, la philosophie; mais un attrait invincible le ramenait toujours à l'histoire naturelle de Buffon, et dire que bientôt il la sut par cœur ne serait pas une hyperbole. Pour copier les figures de ce bel ouvrage, il se mit, sous la direction d'un de ses parents, à cultiver l'art du dessin, et y acquit, encore enfant, le talent d'un maître, et d'un maître consommé. Son crayon, légèrement promené sur une toile, semblait, en fuyant, laisser après lui l'empreinte même d'un animal; contours, proportions, attitude, physionomie, tout y était : l'image semblait respirer et se mouvoir. Ces copies faites, il les vivifiait en y appliquant des couleurs; et ces couleurs, il en réglait les nuances et la distribution, soit sur les modèles qu'il avait sous les yeux, soit sur ceux qu'il prenait dans la nature. A treize ans, il avait ainsi copié les mille huit planches enluminées que Buffon avait publiées sur les oiseaux ; persévérance dont on a peu d'exemples dans un âge si tendre. C'est que jamais Cuvier n'abandonnait une

chose qu'après l'avoir conduite à son dernier terme; et, du reste, jamais homme n'a mieux montré peut-être le merveilleux parti qu'une intelligence supérieure peut tirer d'un seul de ses organes, quand cet organe est parfait. Cuvier avait la vue excellente; et son œil, perpétuellement exercé sur une infinité d'objets divers, soit qu'il en considérât seulement la surface, soit qu'il en pénétrât la structure intérieure, y saisissait des détails de configuration, des rapports de situation ou de symétrie, des coexistences constantes ou éventuelles, qui échappent nécessairement à des yeux moins attentifs, parce qu'ils sont moins délicats; et ces images, ces ensembles de perceptions, fidèlement inculqués et rangés sans confusion dans sa mémoire, y formaient une suite de groupes nombreux, mais distincts, lesquels se multipliant encore avec les années, et se prêtant à toutes les comparaisons possibles, devaient un jour lui manifester les véritables analogies des êtres, et le conduire aux belles déterminations qui l'ont immortalisé. En un mot, ce que J.-P. Frank, ce que Corvisart, voulaient qu'on fît pour la médecine, ce qu'ils avaient fait eux-mêmes, ce que font les minéralogistes, qui, sur la foi de leurs seules sensations, créent des classifications et des méthodes, Cuvier, sans s'en douter peut-être, le faisait pour l'histoire naturelle, et c'est ainsi que, par ses premières études, il préparait en lui l'homme de l'avenir.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de dire ici quelques paroles sur sa patrie originelle. La petite principauté de Montbéliard, d'abord possédée par les Romains, les Francs, les Bourguignons, devint indépendante par l'usurpation de ses comtes, qui la gouvernèrent cinq cents

concrétions urinaires. Malheureusement, du milieu de ces richesses accumulées, s'élève une réflexion douloureuse : tant de pénibles soins ont éclairé quelques points importants de médecine légale, d'hygiène et de physiologie; mais ils n'ont jeté qu'un faible jour sur les fonctions et les propriétés les plus essentielles, de même qu'ils ont peu servi la médecine pratique. Que conclure, en effet, de la composition d'une certaine liqueur pour sa vertu fécondante ? Que conclure de la composition du cerveau pour les admirables phénomènes d'intelligence et de sentiment dont cet organe est le théâtre ? La force qui meut tout dans l'organisation, la force qui fait sentir et penser, échappe aux instruments des chimistes, aussi bien que la part qu'elle prend à la formation de ces mêmes matières qui constituent leur unique domaine. Le dissolvant du calcul est peut-être connu pour les animaux ; il ne l'est point pour l'homme. On dit qu'il existe en Syrie une source dont l'eau dissout le calcul ; c'est un fait que les voyageurs n'ont pas vérifié : ils l'auraient fait tout au plus pour une seule espèce de calcul ; et relativement aux sécrétions morbifiques, les seuls ouvrages que le praticien puisse consulter avec fruit sont encore ceux d'Hippocrate et de ses imitateurs. Ces remarques, du reste, n'ôtent rien à la gloire de Fourcroy ni à celle de Vauquelin. Tout ce que l'habileté humaine peut faire, ils l'ont fait; et la nature leur eût livré tous ses secrets, si elle en avait fait le prix de la persévérance et de la sagacité.

Une longue habitude des expériences avait conduit Vauquelin aux moyens les plus simples de les faire. Un corps nouveau lui était-il présenté, il le décomposait par

ses sens avant de le décomposer par les réactifs, et presque toujours cette seconde analyse ne faisait que confirmer la première ; semblable en ce point, comme en beaucoup d'autres, à l'illustre Schèele, qui tirait de quelques grossiers instruments les plus sublimes vérités. Avec moins de vigueur d'esprit peut-être, Vauquelin avait la même netteté. Uniquement occupé des faits, il y voyait une variété qui le rendait circonspect sur les conséquences. Lavoisier était créateur, Fourcroy apôtre, Vauquelin disciple, disciple fidèle et plein de foi, non d'une foi aveugle, la sienne avait la sanction de l'expérience, et l'expérience était l'arbitre entre lui et ses maîtres, mais d'une foi amie du repos et prompte à s'effaroucher par les objections : trop averti d'ailleurs par la science elle-même des côtés faibles de la science et du peu de portée que lui donnent ses moyens d'investigation. En 1824, il fait avec M. Ségalas des expériences qui constatent la présence de l'urée dans le sang d'animaux qui n'ont plus de reins. L'urée préexiste donc dans le sang : le rein n'en est que le filtre ou l'instrument séparateur, et cependant l'analyse n'en découvre pas un atome dans le sang d'un animal entier. L'analyse est donc fautive? Oui : elle n'atteint pas toujours les infiniment petits. L'année suivante, Vauquelin décompose avec M. Ségalas le sang, l'urine et la salive d'un diabétique (1). L'urine de ce malheureux n'a plus de matières salines, et contient du sucre pour le 7e de son poids : mais nulle trace de sucre ni dans la salive ni dans le sang. Que conclure? ou que le sucre est une production nou-

(1) Magendie. *Journal de physiologie*, Paris, 1824, t. IV, pag. 355.

velle, ou que, s'il existe dans le sang, il y est en quantité inappréciable. Après Berzelius et Brande, Vauquelin examine la matière colorante du sang et n'y trouve pas de fer. M. Le Canu reprend les expériences, décompose la matière colorante, et constate dans l'hématosine la présence du peroxide de fer. Ce résultat eût-il étonné Vauquelin ? Non : il attachait trop peu de foi aux faits négatifs, et savait trop bien que ce grand art que l'on appelle nature a mille et mille moyens de faire ce que le nôtre ne saurait même imaginer.

Cette sage réserve, cette retenue mêlée de quelque hardiesse, la vive gratitude, l'inaltérable dévouement qui l'attachait à Fourcroy et à sa famille, une modestie qui ne se démentit jamais, et si grande que tout l'éclat de son mérite était effacé par la simplicité de ses manières, une économie stricte qui n'était en lui qu'une tradition de famille, et qui le retint constamment dans la sévérité de ses premières habitudes, tel était le fond de caractère de Vauquelin. Il était d'une taille élevée, d'une physionomie ouverte et calme, où se réfléchissait la sérénité de son esprit, qu'animaient seulement deux grands yeux noirs, d'un regard plus ferme que pénétrant, et où se peignaient à la fois l'intelligence et la bonté. Dans les épanchements de son cœur, il aimait à parler du lieu de sa naissance, de la pauvreté de ses parents, de l'humilité de sa condition, des rudes épreuves de son premier âge. Il faisait presque chaque année le voyage d'Hébertot, non pour y promener l'orgueil de sa célébrité, mais pour consoler, pour honorer sa mère, pour assurer son bien-être et celui de ses frères, et retrouver au milieu des siens ces vives

affections de famille dont les premières impressions sont ineffaçables, et qu'il étendait jusque sur ses élèves. On sait quel intérêt il prenait à leurs succès dans le monde, et avec quelle chaleur il arracha l'un d'entre eux, M Orfila, aux injustes rigueurs d'un pouvoir ombrageux.

Vauquelin était membre de l'Institut, membre de l'Académie royale de médecine, professeur au Jardin du Roi, directeur des essais dans le bureau de garantie. Il était chevalier de la Légion-d'Honneur et de l'ordre de Saint-Michel. Il eut, en 1827, l'honneur d'être élu député pour le département du Calvados, et il répondit par une conduite sans reproche à cet insigne honneur, le plus grand que puisse recevoir un citoyen. Arrivé à la fin de sa carrière, il jouissait à la fois de la considération du monde savant et de l'estime de ses compatriotes. Rien ne manquait à son existence, si ce n'est le seul bien qui donne du prix à tous les autres. Sa santé, longtemps chancelante, était profondément altérée. Il voulut encore respirer l'air d'Hébertot. Après des alternatives de bien et de mal, une imprudence accéléra la funeste catastrophe. Il s'était retiré dans le château de M. Duhamel, son ami. Là, malgré les soins qui lui donnait un très habile médecin de Caen, M. Le Sauvage, il s'affaiblit rapidement, et, qui le dirait? occupé dans ces moments suprêmes de quelques vers de Virgile qu'il essayait de traduire, il expira tranquillement dans la nuit du 14 novembre 1829, laissant après lui, comme un dernier bienfait pour les hommes, l'exemple touchant d'une vie sans tache, consacrée tout entière aux devoirs de la reconnaissance et à la recherche assidue de la vérité.

N. L. VAUQUELIN, a publié :

Instruction sur la combustion des végétaux, la fabrication du salin, de la cendre gravelée et sur la manière de saturer les eaux salpêtrées *Tours*, 1794, in-4.

Expériences sur les sèves des végétaux. *Paris*, 1798, in-8.

Réflexions sur le mémoire de M. Deschamps, pharmacien, sur les extraits à l'occasion des dépôts qui s'y forment, avec la démonstration de la fausse application de l'oxigène à ces dépôts. *Lyon*, an VII, 1799, in-8.

Analyse de la matière cérébrale. *Paris*, 1811, thèse, in-4.

Manuel de l'essayeur, approuvé par l'administration des monnaies. *Paris*, 1812, in-8.—Nouvelle édition augmentée: suivie de l'instruction de M. Gay-Lussac sur l'essai des matières d'argent par la voie humide, et des dispositions du laboratoire de la Monnaie, par M. d'Arcet, etc. *Paris*, 1835, in-18 avec fig.

Analyse de l'écorce du solanum pseudoquina. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1828, t. I, pag. 371 et suiv.)

N. L. Vauquelin a inséré de nombreuses analyses, des mémoires et rapports, dans le *Journal de physique*, — les *Annales de chimie*, — le *Journal des mines*, — le *Journal de l'école polytechnique*, — le *Bulletin de la Société philomatique*, — les *Mémoires de l'Institut*, sciences physiques et mathématiques, — les *Annales* et les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, le *Journal de pharmacie*, etc.

ÉLOGE

DU

BARON G. CUVIER,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 9 JUILLET 1833.

Georges Cuvier naquit à Montbéliard en 1769, année si féconde en grands hommes. Sa famille, originaire du Jura, n'avait qu'une très médiocre fortune. Son père était officier dans un régiment suisse attaché au service de France. Sa mère était une femme du plus grand mérite; et, suivant l'usage établi de temps immémorial en Allemagne, ce fut elle qui prit soin des premières années de son fils. Jamais précepteur ne rencontra dans son élève des dispositions plus heureuses. Le jeune Cuvier faisait en tout des progrès très rapides. Avoir appris était un aiguillon pour apprendre; et comme cette ardeur se joignait à un naturel sérieux et réfléchi, on le voyait, au sortir des écoles, se dérober aux jeux de son âge, et courir s'asseoir sur un tabouret aux pieds de sa mère. Là, prenant un livre, il en achevait d'un trait la lecture, ne

s'interrompant que pour prêter l'oreille aux sages réflexions de cette bonne mère, et à ses tendres avertissements sur les devoirs de la vie humaine. Imaginez, s'il se peut, une éducation plus propre à rendre l'étude aimable, et à ouvrir un jeune cœur au divin sentiment du beau moral! Cette activité prodigieuse que déploya Cuvier toute sa vie, cette rectitude qu'il porta constamment dans ses idées et ses actions, eurent sans doute leur source dans ces premières habitudes et dans ce goût passionné qu'il prit de si bonne heure pour les connaissances, c'est-à-dire pour les plaisirs de l'esprit. Sa raison prématurée lui faisait rechercher tous les écrits d'un caractère grave, sur l'histoire, les voyages, la philosophie; mais un attrait invincible le ramenait toujours à l'histoire naturelle de Buffon, et dire que bientôt il la sut par cœur ne serait pas une hyperbole. Pour copier les figures de ce bel ouvrage, il se mit, sous la direction d'un de ses parents, à cultiver l'art du dessin, et y acquit, encore enfant, le talent d'un maître, et d'un maître consommé. Son crayon, légèrement promené sur une toile, semblait, en fuyant, laisser après lui l'empreinte même d'un animal; contours, proportions, attitude, physionomie, tout y était: l'image semblait respirer et se mouvoir. Ces copies faites, il les vivifiait en y appliquant des couleurs; et ces couleurs, il en réglait les nuances et la distribution, soit sur les modèles qu'il avait sous les yeux, soit sur ceux qu'il prenait dans la nature. A treize ans, il avait ainsi copié les mille huit planches enluminées que Buffon avait publiées sur les oiseaux; persévérance dont on a peu d'exemples dans un âge si tendre. C'est que jamais Cuvier n'abandonnait une

chose qu'après l'avoir conduite à son dernier terme; et, du reste, jamais homme n'a mieux montré peut-être le merveilleux parti qu'une intelligence supérieure peut tirer d'un seul de ses organes, quand cet organe est parfait. Cuvier avait la vue excellente; et son œil, perpétuellement exercé sur une infinité d'objets divers, soit qu'il en considérât seulement la surface, soit qu'il en pénétrât la structure intérieure, y saisissait des détails de configuration, des rapports de situation ou de symétrie, des coexistences constantes ou éventuelles, qui échappent nécessairement à des yeux moins attentifs, parce qu'ils sont moins délicats; et ces images, ces ensembles de perceptions, fidèlement inculqués et rangés sans confusion dans sa mémoire, y formaient une suite de groupes nombreux, mais distincts, lesquels se multipliant encore avec les années, et se prêtant à toutes les comparaisons possibles, devaient un jour lui manifester les véritables analogies des êtres, et le conduire aux belles déterminations qui l'ont immortalisé. En un mot, ce que J.-P. Frank, ce que Corvisart, voulaient qu'on fît pour la médecine, ce qu'ils avaient fait eux-mêmes, ce que font les minéralogistes, qui, sur la foi de leurs seules sensations, créent des classifications et des méthodes, Cuvier, sans s'en douter peut-être, le faisait pour l'histoire naturelle, et c'est ainsi que, par ses premières études, il préparait en lui l'homme de l'avenir.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de dire ici quelques paroles sur sa patrie originelle. La petite principauté de Montbéliard, d'abord possédée par les Romains, les Francs, les Bourguignons, devint indépendante par l'usurpation de ses comtes, qui la gouvernèrent cinq cents

30,

ans jusqu'à l'année 1397, où un mariage la fit entrer dans la maison de Wurtemberg. Elle n'appartient à la France que depuis 1794 : il y a près de quarante ans. Cuvier était donc né sujet des ducs de Wurtemberg. L'histoire n'oubliera jamais à quel point de prospérité furent élevés les États dont le Montbéliard faisait partie, sous le règne du duc Charles-Eugène, élève du grand Frédéric. L'humanité de ce bon prince fit fleurir les lois, l'agriculture, les sciences, les arts, l'industrie, le commerce; et jamais volonté unique, ferme, éclairée et toute-puissante, sans être absolue, ne fut plus efficace pour le bonheur des hommes. Il protégea l'ancienne université de Tubingen, où la théologie était enseignée; il embellit Stuttgard, sa capitale, et la dota d'une magnifique bibliothèque; il y fonda une seconde université, à laquelle fut annexée une académie qui mérita l'estime de l'Europe, et qui, bien qu'elle eût des élèves de toutes les nations, périt sous le très court règne de son successeur. Ce qui la distinguait était une école de technologie, sorte d'institut jusque là sans exemple, que la Russie adopte, que Cuvier regrettait de ne pas trouver en France, et dont l'école polytechnique et l'école des arts et métiers nous offriraient l'équivalent, si dans ces deux établissements réunis on rendait sensible aux élèves la liaison du travail et de la loi; matière qui embrasserait toutes les branches de l'économie sociale et politique, et formerait le plus beau code de morale qui fût jamais sorti de la main des hommes : car, le travail ayant pour objet de créer la richesse, et la richesse n'étant qu'un moyen de conservation, le capitaliste et l'ouvrier qui se concerteraient pour la produire,

se sentant nécessaires l'un à l'autre, apprendraient à se respecter l'un l'autre, et à se considérer comme un tout dont les parties s'unissent pour leur bien-être mutuel. On ne les verrait plus rivaliser entre eux que d'activité, de justice, de bienveillance, de modération, de pitié ; et ces habitudes de concorde et de paix, si conformes à la morale de l'Évangile, effaceraient de tous les cœurs ces restes de barbarie primitive, ces sentiments d'orgueil et de convoitise qui sont la plaie des sociétés. Supposez de telles idées répandues parmi les hommes, il en résulterait pour les âmes un fonds d'humanités plus réelles que les humanités de collége ; et peut-être est-il réservé aux peuples modernes d'introduire cet heureux changement dans les destinées de notre espèce.

Quoi qu'il en soit, les parents de Cuvier le destinaient à l'état ecclésiastique. Il commença donc à Montbéliard des études de théologie, qu'il fallait achever à Tubingen. Mais pour être admis dans cette dernière université, où les jeunes ministres étaient élevés aux frais de l'État, il fallait subir un concours et l'emporter sur des rivaux. L'époque du concours arrive. Cuvier se présente, répond à merveille, et succombe ; disgrâce qu'il dut à l'animosité d'un professeur qu'il avait piqué par ses railleries, mais dont il se consola en reprenant ses études avec une nouvelle ardeur, et en formant parmi ses condisciples une académie dont il était l'âme. Cependant sa réputation alla jusqu'aux oreilles du duc Charles. Ce prince le fit appeler à Stuttgard, et le plaça dans son gymnase académique. C'est là qu'avait été élevé Schiller, le plus honnête des hommes et le plus dangereux des poëtes. Cuvier était alors dans sa quatorzième

année. Toutes les leçons du gymnase se faisaient en allemand. Cuvier n'entendait pas un mot de cette langue. Il la sut au bout de six mois, et suivit tous les cours. Il cultivait les mathématiques, sa chère histoire naturelle, la science du droit, et surtout la technologie, que l'on pourrait définir la science de l'administration. Y exceller était s'ouvrir l'accès à quelque emploi élevé dans la principauté de Montbéliard, laquelle comprenait une cinquantaine de villages et une capitale peuplée de quatre à cinq mille habitants. Telles étaient ses espérances au terme de ses études à Stuttgard, qui devaient durer quatre années. L'attachement qu'il montra toute sa vie pour cette partie de ses connaissances autoriserait à croire que c'est décidément de ce côté que l'entraînait son génie, et cette prédilection expliquerait comment l'avenir le trouva si disposé à se partager entre la science et les affaires. Cependant les quatre années expirent. Cuvier n'a pour lui que ses aptitudes, et l'étroite gêne où était son père ne lui permet pas d'attendre. Sur ces entrefaites, il reçoit une lettre qu'on lui écrivait de Normandie. Elle était d'un de ses compatriotes, M. Parrot, aujourd'hui membre de l'académie impériale de Saint-Pétersbourg. M. Parrot avait étudié à Stuttgard, il y avait connu Cuvier, dont il estimait infiniment les talents et la personne. Il se trouvait alors dans une situation singulière On l'avait fait précepteur du fils de M. d'Héricy, gentilhomme de Normandie, protestant, et propriétaire du château de Fiquainville, où il faisait sa résidence. On offrait à M. Parrot un établissement en Russie. Il lui répugnait de se séparer de son élève, sans le laisser dans les mains d'un successeur digne

de lui. C'est cette succession qu'il proposait à Cuvier. Cuvier accepte sans balancer; il part pour la France, et vient s'établir à Fiquainville, à deux lieues de la mer, et à une petite distance de la ville de Fécamp.

C'était en 1788, année où l'on perdit Buffon. Cuvier avait dix-neuf ans. Son arrivée dans cette solitude ressemblait à celle d'un navire qui entre dans le port au moment de la tempête. La France et l'Europe allaient se précipiter dans les plus violentes agitations; mais les premiers tumultes de cette époque de fureur et de calamité troublèrent à peine les échos de ces paisibles retraites, et au bruit lointain de tant d'événements glorieux et de sinistres catastrophes, Cuvier ressentit plus d'une fois ces secrètes émotions de douleur et de joie que prête Lucrèce au spectateur qui contemple du rivage le courroux de la mer et le désespoir des naufragés. Aucun de ses moments n'était perdu. Aux leçons qu'il donnait à Fiquainville, comme aux leçons qu'il recevait à Stuttgard, il associait des recherches suivies sur tous les objets que les lieux mettaient à sa portée. Il s'attachait surtout à l'étude des insectes, des poissons et des mollusques, derniers animaux dont Aristote avait si heureusement ébauché l'histoire et l'anatomie, et dont qnelques uns, remplissant presque toutes les fonctions des poissons sans avoir avec eux la moindre analogie, se rapprochent d'ailleurs et s'éloignent si sensiblement des animaux vertébrés, d'un côté par la nature et le nombre de leurs parties, et de l'autre par le singulier entrelacement qu'elles affectent entre elles ; d'où il arrive que le poulpe, par exemple, est construit sur un plan que l'on ne rencontre dans aucun

autre animal, et d'où Cuvier concluait déjà, contre certaines idées spéculatives, qu'ici du moins la nature a laissé une lacune, un vide manifeste qui dément tout le vain système de la chaîne des êtres. Une particularité de ces animaux et de Cuvier lui-même, c'est qu'ils lui fournissaient l'encre avec laquelle il écrivait leur histoire. Cette encre, comparable, si ce n'est identique, à l'encre de la Chine, est une liqueur noire, concrescible, soluble, indélébile, que Cuvier retirait de leurs organes, et dont il se servait pour dessiner les parties que son scalpel délicat avait préparées. Or, ces dessins sont aujourd'hui considérés comme des chefs-d'œuvre. Ils le disputeraient pour le nerf et la netteté avec le burin le plus subtil et le plus vigoureux. On a de lui, et de la même époque, des dessins de crustacés où chaque trait de leurs formes bizarres est d'autant plus expressif qu'il court, pour ainsi dire, avec plus de hardiesse et de liberté. Ses études sur les insectes lui apprirent que ces animaux, dépourvus de circulation, respirent par des trachées comme les plantes, et se nourrissent par imbibition comme les zoophytes. Plus tard, à l'occasion de ce premier travail, il en fit un deuxième où il fait sentir les rapports de la circulation avec la respiration, et ceux de la respiration avec l'énergie musculaire, et la quantité de forces qu'un animal peut produire dans un temps donné. De courts voyages jetèrent quelque diversion dans une vie si uniforme, et cependant si variée. Un citoyen de Caen, grand amateur d'histoire naturelle, y possédait une magnifique collection de poissons de la Méditerranée. Cuvier l'apprend; il vole à ce trésor; et, après quelques voyages, à la faveur de son

crayon, ce précieux instrument d'observation et de mémoire, il en devient possesseur à son tour; car, en histoire naturelle, la fidèle image d'un objet est l'objet lui-même. Près de six années se passèrent ainsi, terribles pour la France et l'Europe, fécondes et douces pour Cuvier. Cependant la révolution fit pénétrer jusqu'à lui ses ombrages et sa turbulence. Des instigations, parties de la capitale, provoquaient à Fécamp la création d'une de ces sociétés qui, formées pour le peuple, l'armèrent contre lui-même et le rendirent criminel et malheureux. Cuvier voit le péril. Il fait entendre au propriétaire de Fiquainville et aux propriétaires voisins que leur intérêt le plus pressant est de constituer eux-mêmes la société, et de s'établir ainsi maîtres de leur propre destinée. Ce sage conseil fut suivi. La société se forme : elle prend Cuvier pour secrétaire, et dans les assemblées, au lieu de toucher aux questions meurtrières de la politique, on ne s'occupe que d'agriculture. Vers le même temps, à la fin de 1794, pour échapper à la tyrannie qui le persécutait, le vénérable auteur des articles d'agriculture insérés dans l'*Encyclopédie méthodique* prend les fonctions de médecin en chef de l'hôpital de Fécamp. Il arrive : il entend dire qu'une société de la ville s'adonne tout entière à sa science favorite; il s'y fait présenter. On discute, il parle, et dans ses paroles Cuvier retrouve ce qu'il a lu dans l'Encyclopédie. La séance close, Cuvier s'approche du nouvel orateur, et, le prenant par la main : « Salut, dit-il, à M. l'abbé Tessier. » Tessier s'effraie et se croit perdu. « Vous êtes sauvé, » reprend Cuvier; et dès ce moment la confiance la plus tendre les rend en quelque sorte né-

cessaires l'un à l'autre. Chaque jour Tessier découvre dans son jeune ami de nouveaux talents et de nouvelles qualités. A la vue de ses nombreux travaux il s'étonne, il s'émerveille, et dans l'enchantement d'une rencontre si peu attendue, il écrivait, le 10 février 1795, à M. de Jussieu : « A la vue de ce jeune homme, j'ai éprouvé le » ravissement de ce philosophe qui, jeté sur un rivage » inconnu, y voit tracées des figures de géométrie. » M. Cuvier est une violette qui se cachait dans les her- » bes. Il sait beaucoup; il fait des planches pour votre » ouvrage. Je l'ai prié de nous faire pour cet été un cours » de botanique; il le fera, et j'en félicite les élèves de » notre hôpital, car M. Cuvier démontre avec beaucoup » de méthode et de clarté. Je doute que vous puissiez » mieux avoir pour l'anatomie comparée. C'est une perle » digne d'être recueillie par vous. J'ai contribué à faire » sortir de sa retraite M. Delambre; aidez-moi à tirer » M. Cuvier de la sienne; il est fait pour la science et » pour le monde. » Telles étaient les paroles de M. Tessier. Qu'on me pardonne de les reproduire ici; elles honorent plus notre espèce que de grandes batailles et de vastes conquêtes. M. Tessier écrivait dans les mêmes termes à La Méthrie, à Lacépède, et surtout à M. Geoffroy-Saint-Hilaire, qui, tout jeune, était déjà professeur au Jardin des Plantes. Pour bien connaître le nouvel ami de M. Tessier, ils demandèrent que quelques uns de ses mémoires leur fussent communiqués. M. Tessier leur en transmit plusieurs, et dès ce moment ils l'adoptèrent en l'attachant, sous le titre de correspondant, à une société d'histoire naturelle qu'ils venaient de former. C'est ainsi

qu'avant d'avoir visité la capitale, Cuvier lui appartenait par des liens de savoir et d'amitié.

Cependant l'éducation de son élève était achevée, et le moment était venu de s'en séparer. Quel parti prendre ? Il consulte M. Tessier. « La commission d'agriculture me » rappelle à Paris, lui répond celui-ci : venez à Paris. » J'y ai conservé mon logement ; ce logement sera aussi » le vôtre. Ne rejetez ni l'hospitalité que je vous offre, » ni les vœux des amis que je vous ai donnés, et qui vous » appellent. Votre mérite et leurs soins feront le reste. » Dans ses lettres, en effet, M. Geoffroy-Saint-Hilaire n'était pas moins pressant que M. Tessier. Enfin Cuvier se décide, et à l'âge de vingt-six ans il arrive à Paris.

Il n'est point de jeunes cœurs épris du noble amour des sciences et des lettres que ne fasse palpiter la seule pensée de respirer l'air de Paris, de vivre dans ce foyer de lumière, de fouler cette terre de talents et de gloire. Cuvier était au comble de ses vœux. Jamais homme ne parut sur la scène sous de plus heureux auspices. Ceux de ses travaux qu'il avait fait connaître offraient un caractère de profondeur, de précision et d'originalité qui prévenait en faveur de ceux que l'on ne connaissait pas. On les supposait nombreux, et cette juste présomption le fit sur-le-champ l'égal de ses maîtres, et le maître de ses égaux. Il devint comme un centre autour duquel se groupaient une foule de jeunes savants, alors l'espoir et depuis l'honneur de la France ; et le souvenir subsiste encore de ces conférences dont chacun d'eux sortait avec de nouvelles lumières, une nouvelle chaleur pour l'étude, une nouvelle admiration pour Cuvier : aussi tout s'aplanissait

devant lui. Déjà membre d'une société savante, il fut nommé, par l'entremise de Millin, membre de la commission des arts, puis professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du Panthéon. Enfin un homme se trouvait au Jardin des Plantes, ami de Buffon, collaborateur de Daubenton, Mertrud, qui depuis plus de cinquante années était démonstrateur d'anatomie. On venait de le nommer à la chaire d'anatomie comparée. Ses services lui en méritaient le titre, son âge lui en ôtait les fonctions. Cuvier lui est offert comme suppléant. Pressé, vaincu par les vives sollicitations de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, Mertrud l'agrée, et Cuvier met le pied sur le seuil de ce sanctuaire consacré par tant de célébrités immortelles. Dès ce moment, il fait venir près de lui ce qui lui restait de sa famille, son père et son frère Frédéric. Il n'était pas riche : mais, comme Alexandre, il avait l'espérance, et désormais la fortune ne pouvait manquer à son savoir ni à sa piété pour les siens.

Des événements si décisifs n'embrassent qu'une période de quelques mois. En février 1795, M. Tessier informe ses amis de Paris de la découverte qu'il vient de faire de Cuvier. En novembre 1795, Cuvier est associé aux premiers hommes de la nation. Dans ce court intervalle, il avait publié la description de deux nouvelles espèces d'insectes, rédigé avec M. Geoffroy des observations sur le rhinocéros bicorne, et, de concert avec son collaborateur, communiqué à la société d'histoire naturelle une suite de mémoires sur un objet de premier ordre que j'essaierai de rendre par quelques paroles. Considéré dans son essence, un animal, quel qu'il soit, n'est qu'un certain ensemble

de besoins et de facultés, deux éléments corrélatifs et nécessaires l'un à l'autre. Des besoins sans facultés, des facultés sans besoins, des besoins d'une espèce et des facultés d'une autre, toutes combinaisons incompatibles avec l'existence d'un animal. Le premier de ces éléments se manifeste, le second s'exerce par des organes ou des instruments; et ces instruments appropriés chacun à sa fin particulière, mais tous appropriés l'un à l'autre pour une fin commune, qui est le maintien de la vie, sont entre eux dans une si étroite dépendance qu'un seul étant donné tous les autres le sont à la fois; dépendance, ou, si l'on veut, harmonie qui permet de conclure de telle pièce de l'organisation à telle autre, ou du tout à la partie, et réciproquement. Mais ces instruments, mais ces organes ne sont pas tous d'une égale importance. Avant qu'il sente, avant qu'il agisse, il faut que l'animal soit, il faut qu'il existe; et les organes qui le font être, ceux de la génération, le cerveau, le cœur, ont sans doute le premier rang parmi tous les autres, ainsi de suite; avec cette différence, dans la chaîne qui les lie l'un à l'autre, que, plus un organe se rapproche de ces organes essentiels, plus il est nécessaire et constant comme eux; plus il s'en éloigne au contraire, plus il devient variable, plus il perd de son importance et de sa fixité. Cela posé, il est visible que si l'on veut se former des principes stables de division naturelle entre les êtres animés, c'est dans ces profonds rapports de l'organisation qu'il les faut chercher; c'est là, c'est dans cette unique source que le naturaliste puisera des caractères réels, fondamentaux, les uns dominants et régulateurs, les autres secondaires ou

année. Toutes les leçons du gymnase se faisaient en allemand. Cuvier n'entendait pas un mot de cette langue. Il la sut au bout de six mois, et suivit tous les cours. Il cultivait les mathématiques, sa chère histoire naturelle, la science du droit, et surtout la technologie, que l'on pourrait définir la science de l'administration. Y exceller était s'ouvrir l'accès à quelque emploi élevé dans la principauté de Montbéliard, laquelle comprenait une cinquantaine de villages et une capitale peuplée de quatre à cinq mille habitants. Telles étaient ses espérances au terme de ses études à Stuttgard, qui devaient durer quatre années. L'attachement qu'il montra toute sa vie pour cette partie de ses connaissances autoriserait à croire que c'est décidément de ce côté que l'entraînait son génie, et cette prédilection expliquerait comment l'avenir le trouva si disposé à se partager entre la science et les affaires. Cependant les quatre années expirent. Cuvier n'a pour lui que ses aptitudes, et l'étroite gêne où était son père ne lui permet pas d'attendre. Sur ces entrefaites, il reçoit une lettre qu'on lui écrivait de Normandie. Elle était d'un de ses compatriotes, M. Parrot, aujourd'hui membre de l'académie impériale de Saint-Pétersbourg. M. Parrot avait étudié à Stuttgard, il y avait connu Cuvier, dont il estimait infiniment les talents et la personne. Il se trouvait alors dans une situation singulière. On l'avait fait précepteur du fils de M. d'Héricy, gentilhomme de Normandie, protestant, et propriétaire du château de Fiquainville, où il faisait sa résidence. On offrait à M. Parrot un établissement en Russie. Il lui répugnait de se séparer de son élève, sans le laisser dans les mains d'un successeur digne

de lui. C'est cette succession qu'il proposait à Cuvier. Cuvier accepte sans balancer; il part pour la France, et vient s'établir à Fiquainville, à deux lieues de la mer, et à une petite distance de la ville de Fécamp.

C'était en 1788, année où l'on perdit Buffon. Cuvier avait dix-neuf ans. Son arrivée dans cette solitude ressemblait à celle d'un navire qui entre dans le port au moment de la tempête. La France et l'Europe allaient se précipiter dans les plus violentes agitations; mais les premiers tumultes de cette époque de fureur et de calamité troublèrent à peine les échos de ces paisibles retraites, et au bruit lointain de tant d'événements glorieux et de sinistres catastrophes, Cuvier ressentit plus d'une fois ces secrètes émotions de douleur et de joie que prête Lucrèce au spectateur qui contemple du rivage le courroux de la mer et le désespoir des naufragés. Aucun de ses moments n'était perdu. Aux leçons qu'il donnait à Fiquainville, comme aux leçons qu'il recevait à Stuttgard, il associait des recherches suivies sur tous les objets que les lieux mettaient à sa portée. Il s'attachait surtout à l'étude des insectes, des poissons et des mollusques, derniers animaux dont Aristote avait si heureusement ébauché l'histoire et l'anatomie, et dont qnelques uns, remplissant presque toutes les fonctions des poissons sans avoir avec eux la moindre analogie, se rapprochent d'ailleurs et s'éloignent si sensiblement des animaux vertébrés, d'un côté par la nature et le nombre de leurs parties, et de l'autre par le singulier entrelacement qu'elles affectent entre elles ; d'où il arrive que le poulpe, par exemple, est construit sur un plan que l'on ne rencontre dans aucun

autre animal, et d'où Cuvier concluait déjà, contre certaines idées spéculatives, qu'ici du moins la nature a laissé une lacune, un vide manifeste qui dément tout le vain système de la chaîne des êtres. Une particularité de ces animaux et de Cuvier lui-même, c'est qu'ils lui fournissaient l'encre avec laquelle il écrivait leur histoire. Cette encre, comparable, si ce n'est identique, à l'encre de la Chine, est une liqueur noire, concrescible, soluble, indélébile, que Cuvier retirait de leurs organes, et dont il se servait pour dessiner les parties que son scalpel délicat avait préparées. Or, ces dessins sont aujourd'hui considérés comme des chefs-d'œuvre. Ils le disputeraient pour le nerf et la netteté avec le burin le plus subtil et le plus vigoureux. On a de lui, et de la même époque, des dessins de crustacés où chaque trait de leurs formes bizarres est d'autant plus expressif qu'il court, pour ainsi dire, avec plus de hardiesse et de liberté. Ses études sur les insectes lui apprirent que ces animaux, dépourvus de circulation, respirent par des trachées comme les plantes, et se nourrissent par imbibition comme les zoophytes. Plus tard, à l'occasion de ce premier travail, il en fit un deuxième où il fait sentir les rapports de la circulation avec la respiration, et ceux de la respiration avec l'énergie musculaire, et la quantité de forces qu'un animal peut produire dans un temps donné. De courts voyages jetèrent quelque diversion dans une vie si uniforme, et cependant si variée. Un citoyen de Caen, grand amateur d'histoire naturelle, y possédait une magnifique collection de poissons de la Méditerranée. Cuvier l'apprend; il vole à ce trésor; et, après quelques voyages, à la faveur de son

crayon, ce précieux instrument d'observation et de mémoire, il en devient possesseur à son tour; car, en histoire naturelle, la fidèle image d'un objet est l'objet lui-même. Près de six années se passèrent ainsi, terribles pour la France et l'Europe, fécondes et douces pour Cuvier. Cependant la révolution fit pénétrer jusqu'à lui ses ombrages et sa turbulence. Des instigations, parties de la capitale, provoquaient à Fécamp la création d'une de ces sociétés qui, formées pour le peuple, l'armèrent contre lui-même et le rendirent criminel et malheureux. Cuvier voit le péril. Il fait entendre au propriétaire de Fiquainville et aux propriétaires voisins que leur intérêt le plus pressant est de constituer eux-mêmes la société, et de s'établir ainsi maîtres de leur propre destinée. Ce sage conseil fut suivi. La société se forme : elle prend Cuvier pour secrétaire, et dans les assemblées, au lieu de toucher aux questions meurtrières de la politique, on ne s'occupe que d'agriculture. Vers le même temps, à la fin de 1794, pour échapper à la tyrannie qui le persécutait, le vénérable auteur des articles d'agriculture insérés dans l'*Encyclopédie méthodique* prend les fonctions de médecin en chef de l'hôpital de Fécamp. Il arrive : il entend dire qu'une société de la ville s'adonne tout entière à sa science favorite; il s'y fait présenter. On discute, il parle, et dans ses paroles Cuvier retrouve ce qu'il a lu dans l'Encyclopédie. La séance close, Cuvier s'approche du nouvel orateur, et, le prenant par la main : « Salut, dit-il, à M. l'abbé Tessier. » Tessier s'effraie et se croit perdu. « Vous êtes sauvé, » reprend Cuvier; et dès ce moment la confiance la plus tendre les rend en quelque sorte né-

cessaires l'un à l'autre. Chaque jour Tessier découvre dans son jeune ami de nouveaux talents et de nouvelles qualités. A la vue de ses nombreux travaux il s'étonne, il s'émerveille, et dans l'enchantement d'une rencontre si peu attendue, il écrivait, le 10 février 1795, à M. de Jussieu : « A la vue de ce jeune homme, j'ai éprouvé le » ravissement de ce philosophe qui, jeté sur un rivage » inconnu, y voit tracées des figures de géométrie. » M. Cuvier est une violette qui se cachait dans les her- » bes. Il sait beaucoup; il fait des planches pour votre » ouvrage. Je l'ai prié de nous faire pour cet été un cours » de botanique; il le fera, et j'en félicite les élèves de » notre hôpital, car M. Cuvier démontre avec beaucoup » de méthode et de clarté. Je doute que vous puissiez » mieux avoir pour l'anatomie comparée. C'est une perle » digne d'être recueillie par vous. J'ai contribué à faire » sortir de sa retraite M. Delambre; aidez-moi à tirer » M. Cuvier de la sienne; il est fait pour la science et » pour le monde. » Telles étaient les paroles de M. Tessier. Qu'on me pardonne de les reproduire ici; elles honorent plus notre espèce que de grandes batailles et de vastes conquêtes. M. Tessier écrivait dans les mêmes termes à La Méthrie, à Lacépède, et surtout à M. Geoffroy-Saint-Hilaire, qui, tout jeune, était déjà professeur au Jardin des Plantes. Pour bien connaître le nouvel ami de M. Tessier, ils demandèrent que quelques uns de ses mémoires leur fussent communiqués. M. Tessier leur en transmit plusieurs, et dès ce moment ils l'adoptèrent en l'attachant, sous le titre de correspondant, à une société d'histoire naturelle qu'ils venaient de former. C'est ainsi

qu'avant d'avoir visité la capitale, Cuvier lui appartenait par des liens de savoir et d'amitié.

Cependant l'éducation de son élève était achevée, et le moment était venu de s'en séparer. Quel parti prendre ? Il consulte M. Tessier. « La commission d'agriculture me » rappelle à Paris, lui répond celui-ci: venez à Paris. » J'y ai conservé mon logement; ce logement sera aussi » le vôtre. Ne rejetez ni l'hospitalité que je vous offre, » ni les vœux des amis que je vous ai donnés, et qui vous » appellent. Votre mérite et leurs soins feront le reste. » Dans ses lettres, en effet, M. Geoffroy-Saint-Hilaire n'était pas moins pressant que M. Tessier. Enfin Cuvier se décide, et à l'âge de vingt-six ans il arrive à Paris.

Il n'est point de jeunes cœurs épris du noble amour des sciences et des lettres que ne fasse palpiter la seule pensée de respirer l'air de Paris, de vivre dans ce foyer de lumière, de fouler cette terre de talents et de gloire. Cuvier était au comble de ses vœux. Jamais homme ne parut sur la scène sous de plus heureux auspices. Ceux de ses travaux qu'il avait fait connaître offraient un caractère de profondeur, de précision et d'originalité qui prévenait en faveur de ceux que l'on ne connaissait pas. On les supposait nombreux, et cette juste présomption le fit sur-le-champ l'égal de ses maîtres, et le maître de ses égaux. Il devint comme un centre autour duquel se groupaient une foule de jeunes savants, alors l'espoir et depuis l'honneur de la France; et le souvenir subsiste encore de ces conférences dont chacun d'eux sortait avec de nouvelles lumières, une nouvelle chaleur pour l'étude, une nouvelle admiration pour Cuvier : aussi tout s'aplanissait

s'interrompant que pour prêter l'oreille aux sages réflexions de cette bonne mère, et à ses tendres avertissements sur les devoirs de la vie humaine. Imaginez, s'il se peut, une éducation plus propre à rendre l'étude aimable, et à ouvrir un jeune cœur au divin sentiment du beau moral ! Cette activité prodigieuse que déploya Cuvier toute sa vie, cette rectitude qu'il porta constamment dans ses idées et ses actions, eurent sans doute leur source dans ces premières habitudes et dans ce goût passionné qu'il prit de si bonne heure pour les connaissances, c'est-à-dire pour les plaisirs de l'esprit. Sa raison prématurée lui faisait rechercher tous les écrits d'un caractère grave, sur l'histoire, les voyages, la philosophie ; mais un attrait invincible le ramenait toujours à l'histoire naturelle de Buffon, et dire que bientôt il la sut par cœur ne serait pas une hyperbole. Pour copier les figures de ce bel ouvrage, il se mit, sous la direction d'un de ses parents, à cultiver l'art du dessin, et y acquit, encore enfant, le talent d'un maître, et d'un maître consommé. Son crayon, légèrement promené sur une toile, semblait, en fuyant, laisser après lui l'empreinte même d'un animal ; contours, proportions, attitude, physionomie, tout y était : l'image semblait respirer et se mouvoir. Ces copies faites, il les vivifiait en y appliquant des couleurs ; et ces couleurs, il en réglait les nuances et la distribution, soit sur les modèles qu'il avait sous les yeux, soit sur ceux qu'il prenait dans la nature. A treize ans, il avait ainsi copié les mille huit planches enluminées que Buffon avait publiées sur les oiseaux ; persévérance dont on a peu d'exemples dans un âge si tendre. C'est que jamais Cuvier n'abandonnait une

chose qu'après l'avoir conduite à son dernier terme; et, du reste, jamais homme n'a mieux montré peut-être le merveilleux parti qu'une intelligence supérieure peut tirer d'un seul de ses organes, quand cet organe est parfait. Cuvier avait la vue excellente; et son œil, perpétuellement exercé sur une infinité d'objets divers, soit qu'il en considérât seulement la surface, soit qu'il en pénétrât la structure intérieure, y saisissait des détails de configuration, des rapports de situation ou de symétrie, des coexistences constantes ou éventuelles, qui échappent nécessairement à des yeux moins attentifs, parce qu'ils sont moins délicats; et ces images, ces ensembles de perceptions, fidèlement inculqués et rangés sans confusion dans sa mémoire, y formaient une suite de groupes nombreux, mais distincts, lesquels se multipliant encore avec les années, et se prêtant à toutes les comparaisons possibles, devaient un jour lui manifester les véritables analogies des êtres, et le conduire aux belles déterminations qui l'ont immortalisé. En un mot, ce que J.-P. Frank, ce que Corvisart, voulaient qu'on fît pour la médecine, ce qu'ils avaient fait eux-mêmes, ce que font les minéralogistes, qui, sur la foi de leurs seules sensations, créent des classifications et des méthodes, Cuvier, sans s'en douter peut-être, le faisait pour l'histoire naturelle, et c'est ainsi que, par ses premières études, il préparait en lui l'homme de l'avenir.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de dire ici quelques paroles sur sa patrie originelle. La petite principauté de Montbéliard, d'abord possédée par les Romains, les Francs, les Bourguignons, devint indépendante par l'usurpation de ses comtes, qui la gouvernèrent cinq cents

30,

ans jusqu'à l'année 1397, où un mariage la fit entrer dans la maison de Wurtemberg. Elle n'appartient à la France que depuis 1794 : il y a près de quarante ans. Cuvier était donc né sujet des ducs de Wurtemberg. L'histoire n'oubliera jamais à quel point de prospérité furent élevés les États dont le Montbéliard faisait partie, sous le règne du duc Charles-Eugène, élève du grand Frédéric. L'humanité de ce bon prince fit fleurir les lois, l'agriculture, les sciences, les arts, l'industrie, le commerce; et jamais volonté unique, ferme, éclairée et toute-puissante, sans être absolue, ne fut plus efficace pour le bonheur des hommes. Il protégea l'ancienne université de Tubingen, où la théologie était enseignée; il embellit Stuttgard, sa capitale, et la dota d'une magnifique bibliothèque; il y fonda une seconde université, à laquelle fut annexée une académie qui mérita l'estime de l'Europe, et qui, bien qu'elle eût des élèves de toutes les nations, périt sous le très court règne de son successeur. Ce qui la distinguait était une école de technologie, sorte d'institut jusque là sans exemple, que la Russie adopte, que Cuvier regrettait de ne pas trouver en France, et dont l'école polytechnique et l'école des arts et métiers nous offriraient l'équivalent, si dans ces deux établissements réunis on rendait sensible aux élèves la liaison du travail et de la loi; matière qui embrasserait toutes les branches de l'économie sociale et politique, et formerait le plus beau code de morale qui fût jamais sorti de la main des hommes : car, le travail ayant pour objet de créer la richesse, et la richesse n'étant qu'un moyen de conservation, le capitaliste et l'ouvrier qui se concerteraient pour la produire,

se sentant nécessaires l'un à l'autre, apprendraient à se respecter l'un l'autre, et à se considérer comme un tout dont les parties s'unissent pour leur bien-être mutuel. On ne les verrait plus rivaliser entre eux que d'activité, de justice, de bienveillance, de modération, de pitié; et ces habitudes de concorde et de paix, si conformes à la morale de l'Évangile, effaceraient de tous les cœurs ces restes de barbarie primitive, ces sentiments d'orgueil et de convoitise qui sont la plaie des sociétés. Supposez de telles idées répandues parmi les hommes, il en résulterait pour les âmes un fonds d'humanités plus réelles que les humanités de collége; et peut-être est-il réservé aux peuples modernes d'introduire cet heureux changement dans les destinées de notre espèce.

Quoi qu'il en soit, les parents de Cuvier le destinaient à l'état ecclésiastique. Il commença donc à Montbéliard des études de théologie, qu'il fallait achever à Tubingen. Mais pour être admis dans cette dernière université, où les jeunes ministres étaient élevés aux frais de l'État, il fallait subir un concours et l'emporter sur des rivaux. L'époque du concours arrive. Cuvier se présente, répond à merveille, et succombe; disgrâce qu'il dut à l'animosité d'un professeur qu'il avait piqué par ses railleries, mais dont il se consola en reprenant ses études avec une nouvelle ardeur, et en formant parmi ses condisciples une académie dont il était l'âme. Cependant sa réputation alla jusqu'aux oreilles du duc Charles. Ce prince le fit appeler à Stuttgard, et le plaça dans son gymnase académique. C'est là qu'avait été élevé Schiller, le plus honnête des hommes et le plus dangereux des poëtes. Cuvier était alors dans sa quatorzième

année. Toutes les leçons du gymnase se faisaient en alle-
mand. Cuvier n'entendait pas un mot de cette langue. Il
la sut au bout de six mois, et suivit tous les cours. Il
cultivait les mathématiques, sa chère histoire naturelle,
la science du droit, et surtout la technologie, que l'on
pourrait définir la science de l'administration. Y exceller
était s'ouvrir l'accès à quelque emploi élevé dans la prin-
cipauté de Montbéliard, laquelle comprenait une cinquan-
taine de villages et une capitale peuplée de quatre à cin
mille habitants. Telles étaient ses espérances au terme d
ses études à Stuttgard, qui devaient durer quatre année
L'attachement qu'il montra toute sa vie pour cette part
de ses connaissances autoriserait à croire que c'est déc-
dément de ce côté que l'entraînait son génie, et cette pré-
dilection expliquerait comment l'avenir le trouva si di-
posé à se partager entre la science et les affaires. Cepen-
dant les quatre années expirent. Cuvier n'a pour lui q
ses aptitudes, et l'étroite gêne où était son père ne l
permet pas d'attendre. Sur ces entrefaites, il reçoit un
lettre qu'on lui écrivait de Normandie. Elle était d'un d
ses compatriotes, M. Parrot, aujourd'hui membre de l'a-
cadémie impériale de Saint-Pétersbourg. M. Parrot avai
étudié à Stuttgard, il y avait connu Cuvier, dont il esti
mait infiniment les talents et la personne. Il se trouvai
alors dans une situation singulière On l'avait fait précep
teur du fils de M. d'Héricy, gentilhomme de Normandie
protestant, et propriétaire du château de Fiquainville, o
il faisait sa résidence. On offrait à M. Parrot un établis
sement en Russie. Il lui répugnait de se séparer de s
élève, sans le laisser dans les mains d'un successeur dign

de lui. C'est cette succession qu'il proposait à Cuvier. Cuvier accepte sans balancer; il part pour la France, et vient s'établir à Fiquainville, à deux lieues de la mer, et à une petite distance de la ville de Fécamp.

C'était en 1788, année où l'on perdit Buffon. Cuvier avait dix-neuf ans. Son arrivée dans cette solitude ressemblait à celle d'un navire qui entre dans le port au moment de la tempête. La France et l'Europe allaient se précipiter dans les plus violentes agitations; mais les premiers tumultes de cette époque de fureur et de calamité troublèrent à peine les échos de ces paisibles retraites, et au bruit lointain de tant d'événements glorieux et de sinistres catastrophes, Cuvier ressentit plus d'une fois ces secrètes émotions de douleur et de joie que prête Lucrèce au spectateur qui contemple du rivage le courroux de la mer et le désespoir des naufragés. Aucun de ses moments n'était perdu. Aux leçons qu'il donnait à Fiquainville, comme aux leçons qu'il recevait à Stuttgard, il associait des recherches suivies sur tous les objets que les lieux mettaient à sa portée. Il s'attachait surtout à l'étude des insectes, des poissons et des mollusques, derniers animaux dont Aristote avait si heureusement ébauché l'histoire et l'anatomie, et dont quelques uns, remplissant presque toutes les fonctions des poissons sans avoir avec eux la moindre analogie, se rapprochent d'ailleurs et s'éloignent si sensiblement des animaux vertébrés, d'un côté par la nature et le nombre de leurs parties, et de l'autre par le singulier entrelacement qu'elles affectent entre elles; d'où il arrive que le poulpe, par exemple, est construit sur un plan que l'on ne rencontre dans aucun

autre animal, et d'où Cuvier concluait déjà, contre certaines idées spéculatives, qu'ici du moins la nature a laissé une lacune, un vide manifeste qui dément tout le vain système de la chaîne des êtres. Une particularité de ces animaux et de Cuvier lui-même, c'est qu'ils lui fournissaient l'encre avec laquelle il écrivait leur histoire. Cette encre, comparable, si ce n'est identique, à l'encre de la Chine, est une liqueur noire, concrescible, soluble, indélébile, que Cuvier retirait de leurs organes, et dont il se servait pour dessiner les parties que son scalpel délicat avait préparées. Or, ces dessins sont aujourd'hui considérés comme des chefs-d'œuvre. Ils le disputeraient pour le nerf et la netteté avec le burin le plus subtil et le plus vigoureux. On a de lui, et de la même époque, des dessins de crustacés où chaque trait de leurs formes bizarres est d'autant plus expressif qu'il court, pour ainsi dire, avec plus de hardiesse et de liberté. Ses études sur les insectes lui apprirent que ces animaux, dépourvus de circulation, respirent par des trachées comme les plantes, et se nourrissent par imbibition comme les zoophytes. Plus tard, à l'occasion de ce premier travail, il en fit un deuxième où il fait sentir les rapports de la circulation avec la respiration, et ceux de la respiration avec l'énergie musculaire, et la quantité de forces qu'un animal peut produire dans un temps donné. De courts voyages jetèrent quelque diversion dans une vie si uniforme, et cependant si variée. Un citoyen de Caen, grand amateur d'histoire naturelle, y possédait une magnifique collection de poissons de la Méditerranée. Cuvier l'apprend; il vole à ce trésor; et, après quelques voyages, à la faveur de son

crayon, ce précieux instrument d'observation et de mémoire, il en devient possesseur à son tour; car, en histoire naturelle, la fidèle image d'un objet est l'objet lui-même. Près de six années se passèrent ainsi, terribles pour la France et l'Europe, fécondes et douces pour Cuvier. Cependant la révolution fit pénétrer jusqu'à lui ses ombrages et sa turbulence. Des instigations, parties de la capitale, provoquaient à Fécamp la création d'une de ces sociétés qui, formées pour le peuple, l'armèrent contre lui-même et le rendirent criminel et malheureux. Cuvier voit le péril. Il fait entendre au propriétaire de Fiquainville et aux propriétaires voisins que leur intérêt le plus pressant est de constituer eux-mêmes la société, et de s'établir ainsi maîtres de leur propre destinée. Ce sage conseil fut suivi. La société se forme : elle prend Cuvier pour secrétaire, et dans les assemblées, au lieu de toucher aux questions meurtrières de la politique, on ne s'occupe que d'agriculture. Vers le même temps, à la fin de 1794, pour échapper à la tyrannie qui le persécutait, le vénérable auteur des articles d'agriculture insérés dans l'*Encyclopédie méthodique* prend les fonctions de médecin en chef de l'hôpital de Fécamp. Il arrive : il entend dire qu'une société de la ville s'adonne tout entière à sa science favorite; il s'y fait présenter. On discute, il parle, et dans ses paroles Cuvier retrouve ce qu'il a lu dans l'Encyclopédie. La séance close, Cuvier s'approche du nouvel orateur, et, le prenant par la main : « Salut, dit-il, à M. l'abbé Tessier. » Tessier s'effraie et se croit perdu. « Vous êtes sauvé, » reprend Cuvier; et dès ce moment la confiance la plus tendre les rend en quelque sorte né-

cessaires l'un à l'autre. Chaque jour Tessier découvre dans son jeune ami de nouveaux talents et de nouvelles qualités. A la vue de ses nombreux travaux il s'étonne, il s'émerveille, et dans l'enchantement d'une rencontre si peu attendue, il écrivait, le 10 février 1795, à M. de Jussieu : « A la vue de ce jeune homme, j'ai éprouvé le » ravissement de ce philosophe qui, jeté sur un rivage » inconnu, y voit tracées des figures de géométrie. » M. Cuvier est une violette qui se cachait dans les her- » bes. Il sait beaucoup; il fait des planches pour votre » ouvrage. Je l'ai prié de nous faire pour cet été un cours » de botanique; il le fera, et j'en félicite les élèves de » notre hôpital, car M. Cuvier démontre avec beaucoup » de méthode et de clarté. Je doute que vous puissiez » mieux avoir pour l'anatomie comparée. C'est une perle » digne d'être recueillie par vous. J'ai contribué à faire » sortir de sa retraite M. Delambre; aidez-moi à tirer » M. Cuvier de la sienne; il est fait pour la science et » pour le monde. » Telles étaient les paroles de M. Tessier. Qu'on me pardonne de les reproduire ici; elles honorent plus notre espèce que de grandes batailles et de vastes conquêtes. M. Tessier écrivait dans les mêmes termes à La Méthrie, à Lacépède, et surtout à M. Geoffroy-Saint-Hilaire, qui, tout jeune, était déjà professeur au Jardin des Plantes. Pour bien connaître le nouvel ami de M. Tessier, ils demandèrent que quelques uns de ses mémoires leur fussent communiqués. M. Tessier leur en transmit plusieurs, et dès ce moment ils l'adoptèrent en l'attachant, sous le titre de correspondant, à une société d'histoire naturelle qu'ils venaient de former. C'est ainsi

qu'avant d'avoir visité la capitale, Cuvier lui appartenait par des liens de savoir et d'amitié.

Cependant l'éducation de son élève était achevée, et le moment était venu de s'en séparer. Quel parti prendre? Il consulte M. Tessier. « La commission d'agriculture me » rappelle à Paris, lui répond celui-ci: venez à Paris. » J'y ai conservé mon logement; ce logement sera aussi » le vôtre. Ne rejetez ni l'hospitalité que je vous offre, » ni les vœux des amis que je vous ai donnés, et qui vous » appellent. Votre mérite et leurs soins feront le reste. » Dans ses lettres, en effet, M. Geoffroy-Saint-Hilaire n'était pas moins pressant que M. Tessier. Enfin Cuvier se décide, et à l'âge de vingt-six ans il arrive à Paris.

Il n'est point de jeunes cœurs épris du noble amour des sciences et des lettres que ne fasse palpiter la seule pensée de respirer l'air de Paris, de vivre dans ce foyer de lumière, de fouler cette terre de talents et de gloire. Cuvier était au comble de ses vœux. Jamais homme ne parut sur la scène sous de plus heureux auspices. Ceux de ses travaux qu'il avait fait connaître offraient un caractère de profondeur, de précision et d'originalité qui prévenait en faveur de ceux que l'on ne connaissait pas. On les supposait nombreux, et cette juste présomption le fit sur-le-champ l'égal de ses maîtres, et le maître de ses égaux. Il devint comme un centre autour duquel se groupaient une foule de jeunes savants, alors l'espoir et depuis l'honneur de la France; et le souvenir subsiste encore de ces conférences dont chacun d'eux sortait avec de nouvelles lumières, une nouvelle chaleur pour l'étude, une nouvelle admiration pour Cuvier: aussi tout s'aplanissait

N. L. Vauquelin, a publié :

Instruction sur la combustion des végétaux, la fabrication du salin, de la cendre gravelée et sur la manière de saturer les eaux salpêtrées *Tours*, 1794, in-4.

Expériences sur les sèves des végétaux. *Paris*, 1798, in-8.

Réflexions sur le mémoire de M. Deschamps, pharmacien, sur les extraits à l'occasion des dépôts qui s'y forment, avec la démonstration de la fausse application de l'oxigène à ces dépôts. *Lyon*, an VII, 1799, in-8.

Analyse de la matière cérébrale. *Paris*, 1811, thèse, in-4.

Manuel de l'essayeur, approuvé par l'administration des monnaies. *Paris*, 1812, in-8.—Nouvelle édition augmentée. suivie de l'instruction de M. Gay-Lussac sur l'essai des matières d'argent par la voie humide, et des dispositions du laboratoire de la Monnaie, par M. d'Arcet, etc. *Paris*, 1835, in-18 avec fig.

Analyse de l'écorce du solanum pseudoquina. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1828, t. I, pag. 371 et suiv.)

N. L. Vauquelin a inséré de nombreuses analyses, des mémoires et rapports, dans le *Journal de physique*, — les *Annales de chimie*, — le *Journal des mines*, — le *Journal de l'école polytechnique*, — le *Bulletin de la Société philomatique*, — les *Mémoires de l'Institut*, sciences physiques et mathématiques, — les *Annales* et les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, le *Journal de pharmacie*, etc.

ÉLOGE

DU

BARON G. CUVIER,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 9 JUILLET 1833.

Georges Cuvier naquit à Montbéliard en 1769, année si féconde en grands hommes. Sa famille, originaire du Jura, n'avait qu'une très médiocre fortune. Son père était officier dans un régiment suisse attaché au service de France. Sa mère était une femme du plus grand mérite; et, suivant l'usage établi de temps immémorial en Allemagne, ce fut elle qui prit soin des premières années de son fils. Jamais précepteur ne rencontra dans son élève des dispositions plus heureuses. Le jeune Cuvier faisait en tout des progrès très rapides. Avoir appris était un aiguillon pour apprendre; et comme cette ardeur se joignait à un naturel sérieux et réfléchi, on le voyait, au sortir des écoles, se dérober aux jeux de son âge, et courir s'asseoir sur un tabouret aux pieds de sa mère. Là, prenant un livre, il en achevait d'un trait la lecture, ne

s'interrompant que pour prêter l'oreille aux sages réflexions de cette bonne mère, et à ses tendres avertissements sur les devoirs de la vie humaine. Imaginez, s'il se peut, une éducation plus propre à rendre l'étude aimable, et à ouvrir un jeune cœur au divin sentiment du beau moral ! Cette activité prodigieuse que déploya Cuvier toute sa vie, cette rectitude qu'il porta constamment dans ses idées et ses actions, eurent sans doute leur source dans ces premières habitudes et dans ce goût passionné qu'il prit de si bonne heure pour les connaissances, c'est-à-dire pour les plaisirs de l'esprit. Sa raison prématurée lui faisait rechercher tous les écrits d'un caractère grave, sur l'histoire, les voyages, la philosophie ; mais un attrait invincible le ramenait toujours à l'histoire naturelle de Buffon, et dire que bientôt il la sut par cœur ne serait pas une hyperbole. Pour copier les figures de ce bel ouvrage, il se mit, sous la direction d'un de ses parents, à cultiver l'art du dessin, et y acquit, encore enfant, le talent d'un maître, et d'un maître consommé. Son crayon, légèrement promené sur une toile, semblait, en fuyant, laisser après lui l'empreinte même d'un animal ; contours, proportions, attitude, physionomie, tout y était : l'image semblait respirer et se mouvoir. Ces copies faites, il les vivifiait en y appliquant des couleurs ; et ces couleurs, il en réglait les nuances et la distribution, soit sur les modèles qu'il avait sous les yeux, soit sur ceux qu'il prenait dans la nature. A treize ans, il avait ainsi copié les mille huit planches enluminées que Buffon avait publiées sur les oiseaux ; persévérance dont on a peu d'exemples dans un âge si tendre. C'est que jamais Cuvier n'abandonnait une

chose qu'après l'avoir conduite à son dernier terme; et, du reste, jamais homme n'a mieux montré peut-être le merveilleux parti qu'une intelligence supérieure peut tirer d'un seul de ses organes, quand cet organe est parfait. Cuvier avait la vue excellente; et son œil, perpétuellement exercé sur une infinité d'objets divers, soit qu'il en considérât seulement la surface, soit qu'il en pénétrât la structure intérieure, y saisissait des détails de configuration, des rapports de situation ou de symétrie, des coexistences constantes ou éventuelles, qui échappent nécessairement à des yeux moins attentifs, parce qu'ils sont moins délicats; et ces images, ces ensembles de perceptions, fidèlement inculqués et rangés sans confusion dans sa mémoire, y formaient une suite de groupes nombreux, mais distincts, lesquels se multipliant encore avec les années, et se prêtant à toutes les comparaisons possibles, devaient un jour lui manifester les véritables analogies des êtres, et le conduire aux belles déterminations qui l'ont immortalisé. En un mot, ce que J.-P. Frank, ce que Corvisart, voulaient qu'on fît pour la médecine, ce qu'ils avaient fait eux-mêmes, ce que font les minéralogistes, qui, sur la foi de leurs seules sensations, créent des classifications et des méthodes, Cuvier, sans s'en douter peut-être, le faisait pour l'histoire naturelle, et c'est ainsi que, par ses premières études, il préparait en lui l'homme de l'avenir.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de dire ici quelques paroles sur sa patrie originelle. La petite principauté de Montbéliard, d'abord possédée par les Romains, les Francs, les Bourguignons, devint indépendante par l'usurpation de ses comtes, qui la gouvernèrent cinq cents

ans jusqu'à l'année 1397, où un mariage la fit entrer dans la maison de Wurtemberg. Elle n'appartient à la France que depuis 1794 : il y a près de quarante ans. Cuvier était donc né sujet des ducs de Wurtemberg. L'histoire n'oubliera jamais à quel point de prospérité furent élevés les États dont le Montbéliard faisait partie, sous le règne du duc Charles-Eugène, élève du grand Frédéric. L'humanité de ce bon prince fit fleurir les lois, l'agriculture, les sciences, les arts, l'industrie, le commerce; et jamais volonté unique, ferme, éclairée et toute-puissante, sans être absolue, ne fut plus efficace pour le bonheur des hommes. Il protégea l'ancienne université de Tubingen, où la théologie était enseignée; il embellit Stuttgard, sa capitale, et la dota d'une magnifique bibliothèque; il y fonda une seconde université, à laquelle fut annexée une académie qui mérita l'estime de l'Europe, et qui, bien qu'elle eût des élèves de toutes les nations, périt sous le très court règne de son successeur. Ce qui la distinguait était une école de technologie, sorte d'institut jusque là sans exemple, que la Russie adopte, que Cuvier regrettait de ne pas trouver en France, et dont l'école polytechnique et l'école des arts et métiers nous offriraient l'équivalent, si dans ces deux établissements réunis on rendait sensible aux élèves la liaison du travail et de la loi; matière qui embrasserait toutes les branches de l'économie sociale et politique, et formerait le plus beau code de morale qui fût jamais sorti de la main des hommes; car, le travail ayant pour objet de créer la richesse, et la richesse n'étant qu'un moyen de conservation, le capitaliste et l'ouvrier qui se concerteraient pour la produire,

se sentant nécessaires l'un à l'autre, apprendraient à se respecter l'un l'autre, et à se considérer comme un tout dont les parties s'unissent pour leur bien-être mutuel. On ne les verrait plus rivaliser entre eux que d'activité, de justice, de bienveillance, de modération, de pitié; et ces habitudes de concorde et de paix, si conformes à la morale de l'Évangile, effaceraient de tous les cœurs ces restes de barbarie primitive, ces sentiments d'orgueil et de convoitise qui sont la plaie des sociétés. Supposez de telles idées répandues parmi les hommes, il en résulterait pour les âmes un fonds d'humanités plus réelles que les humanités de collége; et peut-être est-il réservé aux peuples modernes d'introduire cet heureux changement dans les destinées de notre espèce.

Quoi qu'il en soit, les parents de Cuvier le destinaient à l'état ecclésiastique. Il commença donc à Montbéliard des études de théologie, qu'il fallait achever à Tubingen. Mais pour être admis dans cette dernière université, où les jeunes ministres étaient élevés aux frais de l'État, il fallait subir un concours et l'emporter sur des rivaux. L'époque du concours arrive. Cuvier se présente, répond à merveille, et succombe; disgrâce qu'il dut à l'animosité d'un professeur qu'il avait piqué par ses railleries, mais dont il se consola en reprenant ses études avec une nouvelle ardeur, et en formant parmi ses condisciples une académie dont il était l'âme. Cependant sa réputation alla jusqu'aux oreilles du duc Charles. Ce prince le fit appeler à Stuttgard, et le plaça dans son gymnase académique. C'est là qu'avait été élevé Schiller, le plus honnête des hommes et le plus dangereux des poëtes. Cuvier était alors dans sa quatorzième

année. Toutes les leçons du gymnase se faisaient en allemand. Cuvier n'entendait pas un mot de cette langue. Il la sut au bout de six mois, et suivit tous les cours. Il cultivait les mathématiques, sa chère histoire naturelle, la science du droit, et surtout la technologie, que l'on pourrait définir la science de l'administration. Y exceller était s'ouvrir l'accès à quelque emploi élevé dans la principauté de Montbéliard, laquelle comprenait une cinquantaine de villages et une capitale peuplée de quatre à cinq mille habitants. Telles étaient ses espérances au terme de ses études à Stuttgard, qui devaient durer quatre années. L'attachement qu'il montra toute sa vie pour cette partie de ses connaissances autoriserait à croire que c'est décidément de ce côté que l'entraînait son génie, et cette prédilection expliquerait comment l'avenir le trouva si disposé à se partager entre la science et les affaires. Cependant les quatre années expirent. Cuvier n'a pour lui que ses aptitudes, et l'étroite gêne où était son père ne lui permet pas d'attendre. Sur ces entrefaites, il reçoit une lettre qu'on lui écrivait de Normandie. Elle était d'un de ses compatriotes, M. Parrot, aujourd'hui membre de l'académie impériale de Saint-Pétersbourg. M. Parrot avait étudié à Stuttgard, il y avait connu Cuvier, dont il estimait infiniment les talents et la personne. Il se trouvait alors dans une situation singulière On l'avait fait précepteur du fils de M. d'Héricy, gentilhomme de Normandie, protestant, et propriétaire du château de Fiquainville, où il faisait sa résidence. On offrait à M. Parrot un établissement en Russie. Il lui répugnait de se séparer de son élève, sans le laisser dans les mains d'un successeur digne

de lui. C'est cette succession qu'il proposait à Cuvier. Cuvier accepte sans balancer; il part pour la France, et vient s'établir à Fiquainville, à deux lieues de la mer, et à une petite distance de la ville de Fécamp.

C'était en 1788, année où l'on perdit Buffon. Cuvier avait dix-neuf ans. Son arrivée dans cette solitude ressemblait à celle d'un navire qui entre dans le port au moment de la tempête. La France et l'Europe allaient se précipiter dans les plus violentes agitations; mais les premiers tumultes de cette époque de fureur et de calamité troublèrent à peine les échos de ces paisibles retraites, et au bruit lointain de tant d'événements glorieux et de sinistres catastrophes, Cuvier ressentit plus d'une fois ces secrètes émotions de douleur et de joie que prête Lucrèce au spectateur qui contemple du rivage le courroux de la mer et le désespoir des naufragés. Aucun de ses moments n'était perdu. Aux leçons qu'il donnait à Fiquainville, comme aux leçons qu'il recevait à Stuttgard, il associait des recherches suivies sur tous les objets que les lieux mettaient à sa portée. Il s'attachait surtout à l'étude des insectes, des poissons et des mollusques, derniers animaux dont Aristote avait si heureusement ébauché l'histoire et l'anatomie, et dont qnelques uns, remplissant presque toutes les fonctions des poissons sans avoir avec eux la moindre analogie, se rapprochent d'ailleurs et s'éloignent si sensiblement des animaux vertébrés, d'un côté par la nature et le nombre de leurs parties, et de l'autre par le singulier entrelacement qu'elles affectent entre elles ; d'où il arrive que le poulpe, par exemple, est construit sur un plan que l'on ne rencontre dans aucun

autre animal, et d'où Cuvier concluait déjà, contre certaines idées spéculatives, qu'ici du moins la nature a laissé une lacune, un vide manifeste qui dément tout le vain système de la chaîne des êtres. Une particularité de ces animaux et de Cuvier lui-même, c'est qu'ils lui fournissaient l'encre avec laquelle il écrivait leur histoire. Cette encre, comparable, si ce n'est identique, à l'encre de la Chine, est une liqueur noire, concrescible, soluble, indélébile, que Cuvier retirait de leurs organes, et dont il se servait pour dessiner les parties que son scalpel délicat avait préparées. Or, ces dessins sont aujourd'hui considérés comme des chefs-d'œuvre. Ils le disputeraient pour le nerf et la netteté avec le burin le plus subtil et le plus vigoureux. On a de lui, et de la même époque, des dessins de crustacés où chaque trait de leurs formes bizarres est d'autant plus expressif qu'il court, pour ainsi dire, avec plus de hardiesse et de liberté. Ses études sur les insectes lui apprirent que ces animaux, dépourvus de circulation, respirent par des trachées comme les plantes, et se nourrissent par imbibition comme les zoophytes. Plus tard, à l'occasion de ce premier travail, il en fit un deuxième où il fait sentir les rapports de la circulation avec la respiration, et ceux de la respiration avec l'énergie musculaire, et la quantité de forces qu'un animal peut produire dans un temps donné. De courts voyages jetèrent quelque diversion dans une vie si uniforme, et cependant si variée. Un citoyen de Caen, grand amateur d'histoire naturelle, y possédait une magnifique collection de poissons de la Méditerranée. Cuvier l'apprend; il vole à ce trésor; et, après quelques voyages, à la faveur de son

crayon, ce précieux instrument d'observation et de mémoire, il en devient possesseur à son tour; car, en histoire naturelle, la fidèle image d'un objet est l'objet lui-même. Près de six années se passèrent ainsi, terribles pour la France et l'Europe, fécondes et douces pour Cuvier. Cependant la révolution fit pénétrer jusqu'à lui ses ombrages et sa turbulence. Des instigations, parties de la capitale, provoquaient à Fécamp la création d'une de ces sociétés qui, formées pour le peuple, l'armèrent contre lui-même et le rendirent criminel et malheureux. Cuvier voit le péril. Il fait entendre au propriétaire de Fiquainville et aux propriétaires voisins que leur intérêt le plus pressant est de constituer eux-mêmes la société, et de s'établir ainsi maîtres de leur propre destinée. Ce sage conseil fut suivi. La société se forme : elle prend Cuvier pour secrétaire, et dans les assemblées, au lieu de toucher aux questions meurtrières de la politique, on ne s'occupe que d'agriculture. Vers le même temps, à la fin de 1794, pour échapper à la tyrannie qui le persécutait, le vénérable auteur des articles d'agriculture insérés dans l'*Encyclopédie méthodique* prend les fonctions de médecin en chef de l'hôpital de Fécamp. Il arrive : il entend dire qu'une société de la ville s'adonne tout entière à sa science favorite; il s'y fait présenter. On discute, il parle, et dans ses paroles Cuvier retrouve ce qu'il a lu dans l'Encyclopédie. La séance close, Cuvier s'approche du nouvel orateur, et, le prenant par la main : « Salut, dit-il, à M. l'abbé Tessier. » Tessier s'effraie et se croit perdu. « Vous êtes sauvé, » reprend Cuvier; et dès ce moment la confiance la plus tendre les rend en quelque sorte né-

cessaires l'un à l'autre. Chaque jour Tessier découvre dans son jeune ami de nouveaux talents et de nouvelles qualités. A la vue de ses nombreux travaux il s'étonne, il s'émerveille, et dans l'enchantement d'une rencontre si peu attendue, il écrivait, le 10 février 1795, à M. de Jussieu : « A la vue de ce jeune homme, j'ai éprouvé le » ravissement de ce philosophe qui, jeté sur un rivage » inconnu, y voit tracées des figures de géométrie. » M. Cuvier est une violette qui se cachait dans les her- » bes. Il sait beaucoup; il fait des planches pour votre » ouvrage. Je l'ai prié de nous faire pour cet été un cours » de botanique; il le fera, et j'en félicite les élèves de » notre hôpital, car M. Cuvier démontre avec beaucoup » de méthode et de clarté. Je doute que vous puissiez » mieux avoir pour l'anatomie comparée. C'est une perle » digne d'être recueillie par vous. J'ai contribué à faire » sortir de sa retraite M. Delambre; aidez-moi à tirer » M. Cuvier de la sienne; il est fait pour la science et » pour le monde. » Telles étaient les paroles de M. Tessier. Qu'on me pardonne de les reproduire ici; elles honorent plus notre espèce que de grandes batailles et de vastes conquêtes. M. Tessier écrivait dans les mêmes termes à La Méthrie, à Lacépède, et surtout à M. Geoffroy-Saint-Hilaire, qui, tout jeune, était déjà professeur au Jardin des Plantes. Pour bien connaître le nouvel ami de M. Tessier, ils demandèrent que quelques uns de ses mémoires leur fussent communiqués. M. Tessier leur en transmit plusieurs, et dès ce moment ils l'adoptèrent en l'attachant, sous le titre de correspondant, à une société d'histoire naturelle qu'ils venaient de former. C'est ainsi

qu'avant d'avoir visité la capitale, Cuvier lui appartenait par des liens de savoir et d'amitié.

Cependant l'éducation de son élève était achevée, et le moment était venu de s'en séparer. Quel parti prendre ? Il consulte M. Tessier. « La commission d'agriculture me » rappelle à Paris, lui répond celui-ci : venez à Paris. » J'y ai conservé mon logement ; ce logement sera aussi » le vôtre. Ne rejetez ni l'hospitalité que je vous offre, » ni les vœux des amis que je vous ai donnés, et qui vous » appellent. Votre mérite et leurs soins feront le reste. » Dans ses lettres, en effet, M. Geoffroy-Saint-Hilaire n'était pas moins pressant que M. Tessier. Enfin Cuvier se décide, et à l'âge de vingt-six ans il arrive à Paris.

Il n'est point de jeunes cœurs épris du noble amour des sciences et des lettres que ne fasse palpiter la seule pensée de respirer l'air de Paris, de vivre dans ce foyer de lumière, de fouler cette terre de talents et de gloire. Cuvier était au comble de ses vœux. Jamais homme ne parut sur la scène sous de plus heureux auspices. Ceux de ses travaux qu'il avait fait connaître offraient un caractère de profondeur, de précision et d'originalité qui prévenait en faveur de ceux que l'on ne connaissait pas. On les supposait nombreux, et cette juste présomption le fit sur-le-champ l'égal de ses maîtres, et le maître de ses égaux. Il devint comme un centre autour duquel se groupaient une foule de jeunes savants, alors l'espoir et depuis l'honneur de la France ; et le souvenir subsiste encore de ces conférences dont chacun d'eux sortait avec de nouvelles lumières, une nouvelle chaleur pour l'étude, une nouvelle admiration pour Cuvier : aussi tout s'aplanissait

subordonnés, mais tous contribuant et par leur valeur propre et par leurs combinaisons diverses à la détermination des classes, des ordres. des genres et surtout des espèces; car, en définitive, la détermination des espèces est l'objet tout ensemble final et premier de l'histoire naturelle. Telle est, si je ne me trompe, la vue capitale et toute nouvelle que les deux écrivains exposent dans leurs mémoires, transportant ainsi dans la zoologie les principes qu'avait entrevus en botanique Bernard de Jussieu, et que son neveu a plus tard développés dans ses ouvrages. S'attachant ensuite à fixer la subordination des caractères sur celle des organes, les deux auteurs tentent d'appliquer les résultats de leur méthode aux mammifères, et ils les partagent en quatorze ordres distincts; distribution que Cuvier a reproduite dans ses ouvrages ultérieurs, mais sensiblement modifiée, soit par des additions. soit surtout par des déplacements. C'est qu'en effet, de l'aveu de Cuvier lui-même, l'importance proportionnelle des organes n'est pas encore exactement mesurée; le sera-t-elle jamais? C'est que ce premier défaut jette de l'incertitude dans la subordination des caractères, et qu'enfin, par la nécessité de recourir à la comparaison des espèces, et toutes les espèces n'étant pas connues, ou l'étant mal quelquefois, ce n'est jamais qu'en tâtonnant que l'on forme des méthodes naturelles. J'ajoute que le temps n'était pas encore venu où, dominant pour ainsi dire toute l'animalité, Cuvier la jeta sans retour dans quatre grands compartiments. Quoi qu'il en soit, cette méthode, dont Cuvier et Geoffroy venaient de présenter l'esquisse, leur permit de classer convenablement un animal que les

zoologistes faisaient errer de groupe en groupe, le tarsier, tantôt gerboise, et tantôt didelphe. Ils en firent, après les makis, le dernier des quadrumanes, comme une transition toute faite entre leur ordre et celui des carnassiers. Les quadrumanes eux-mêmes, classés selon leur angle facial, c'est-à-dire selon le développement de leur cerveau, reçurent de Cuvier et de Geoffroy un arrangement qui n'a presque pas varié depuis, même dans les ouvrages de Cuvier. Trois autres mémoires, composés par Cuvier seul, furent communiqués peu de temps après à la même société. Le premier renferme une suite d'observations très curieuses sur le larynx inférieur des oiseaux, sujet à peine effleuré par Perrault, Dodart, Hunter, Vicq-d'Azyr, et dont Cuvier faisait ressortir toute la richesse et toute la singularité. Le second a pour objet les animaux à sang blanc. Cuvier propose de les diviser en six classes : division fondée sur la connaissance approfondie de leur structure intérieure, et par cela même très supérieure à celle dont il sera question dans un moment. Le troisième, où figurent les résultats de ses paisibles travaux de Fiquainville, porte uniquement sur une classe particulière de ces derniers animaux, celle des mollusques, dont il décrit avec soin l'organisation, et règle la classification en trois ordres. Pour étudier les organes les plus déliés de ces animaux, un de ses artifices était de les plonger dans l'eau; les molécules de l'eau s'insinuant, s'interposant comme autant de petites mains délicates entre les membranes les plus fines de l'animal, les séparent, les écartent doucement, et les déploient aux yeux de l'observateur, qui en saisit avec netteté la texture et les apparences. Cuvier fit

vers le même temps la découverte des os de l'oreille dans les cétacés, et publia quelques réflexions sur les mouvements rapides et sûrs que les chauves-souris que l'on a privées de la vue exécutent dans leur vol au milieu des obstacles dont on les environne; extrême dextérité que Spallanzani rapportait à un sixième sens, et que Cuvier explique fort naturellement par l'exquise sensibilité dont jouit le tact dans ces animaux.

Tous ces travaux, je le répète, sont de 1795. On fut alors moins frappé de l'activité qu'ils supposent, et qui ne s'est jamais démentie, que de l'esprit analytique et de la sagacité de l'écrivain : sagacité devant laquelle s'évanouissaient les opinions les plus accréditées. Malgré le juste respect qu'inspirait le nom de Linné, malgré les caractères de génie dont il avait empreint son système, le plus vaste et le plus hardi monument qu'on eût jamais élevé à l'histoire naturelle, il n'était plus possible de conserver quelques unes des principales divisions établies par ce grand homme. Outre les imperfections de ses premières classes, celle qu'il avait faite pour les insectes et les vers était un véritable chaos. Il y avait juxtaposé comme similaires les animaux les plus disparates. Quelques paroles échappées à la jeunesse de Pallas et de Storr avaient commencé sur ce point une révolution qu'achevait trente ans après le jeune Cuvier : et la preuve qu'il substituait la nature à l'artifice, et non la vanité d'un système à un autre, c'est que les immenses progrès qu'a faits l'histoire naturelle depuis près de quarante années, ont mis aux premiers ouvrages de Cuvier le sceau de la vérité même; c'est que ses écrits subséquents, loin de

contredire ses écrits originels, n'en ont été que la conséquence et le développement, et que, pour les porter au point de perfection où les a laissés l'auteur, il n'a fallu qu'en exclure ce qu'ils avaient retenu d'étranger. Comment des faits n'auraient-ils pas confirmé des faits ? Or, ceux que Cuvier avait consignés dans ses premiers mémoires, et qu'il ne devait qu'à lui-même; ceux qu'il avait puisés dans la collection du Muséum, collection qu'avaient enrichie nos victoires, et dont la disposition lui était abandonnée; tous ces faits étaient si nombreux et coordonnés d'après des principes si sûrs, qu'ils avaient déjà la sanction de l'avenir ; et l'on sentait que l'adjonction de Cuvier à la chaire d'anatomie comparée était, non pas une faveur, mais une justice qu'obtenaient ses talents, et un bienfait que recevaient les écoles.

Ce fut en décembre 1795 qu'il fit l'ouverture de son premier cours. Il avait composé pour cette séance inaugurale un discours où il se peint tout entier. Successeur de tant d'hommes illustres, il s'étonne, il s'intimide, il se rassure, il s'encourage. Duverney, Ferrein, Petit, Vicq-d'Azyr, ont parlé dans la même enceinte. Les fera-t-il jamais oublier ? Les égalera-t-il jamais ? Loin d'y songer, il les substitue à lui-même. Ce sont eux qui vont continuer leur ouvrage. Cuvier n'est que leur disciple et leur interprète. Aux matériaux qu'ils ont rassemblés, il réunira ceux qu'ont recueillis tous les naturalistes de France et d'Europe. S'il est des lacunes dans leurs travaux, il essaiera de les remplir; s'il est des inductions qui leur aient échappé, il les proposera dans le même esprit. En formant des élèves qui honorent un jour l'histoire natu-

relle, il n'aspire qu'au partage du Pérugin, dont la principale gloire fut d'ouvrir la carrière au divin Raphael. Toutefois, pour les leçons qu'il va faire, quelle marche adoptera-t-il ? Cette marche se composera d'analyses et de synthèses. Après que l'étude des organes aura conduit à la classification des animaux, l'étude des actes qu'ils exécutent conduira à la division des fonctions ; et ces fonctions seront rangées dans un ordre que l'on peut appeler historique, c'est-à-dire, dans l'ordre de leur succession naturelle. L'animal, en effet, a deux grandes fins à remplir, sa conservation propre, et surtout la conservation de son espèce ; car, dans les vues de la nature, un animal n'est qu'un lien de perpétuité qui rattache les générations l'une à l'autre. Or, bien qu'elles s'entrelacent les unes dans les autres, parce qu'elles se supposent mutuellement ; bien qu'elles se masquent ainsi dans leur ensemble ou dans leur cercle pour ainsi dire, néanmoins les fonctions vitales peuvent se rapporter à certaines séries d'actes qui se suivent, s'appellent et s'enchaînent suivant un ordre déterminé ; et, cet ordre étant trouvé, pour qui veut connaître profondément chaque série ou chaque fonction, pour qui veut en apprécier l'importance et l'étendue, et saisir les modifications dont elle est affectée, selon le milieu qu'habite l'animal, selon la nature de l'aliment dont il se nourrit, et le rôle qui lui est départi dans l'ensemble des êtres, il n'est qu'un moyen : c'est d'étudier les organes qui l'exécutent, en les comparant entre eux dans toutes les classes de l'animalité. Or, tel est précisément l'objet de l'anatomie comparée, et tel est le plan qu'avait suivi Aristote et que suivit Cuvier ; plan

calqué sur celui de la nature; plus propre qu'aucun autre à manifester aux élèves cette infinie variété de formes, de combinaisons, de ressources que l'organisme renferme, et plus prompt à conduire les esprits aux vérités les plus générales, ainsi qu'à faire ressortir ces vérités par les exceptions qui les limitent.

L'ordre qu'il portait dans ses leçons, il l'établissait dans les collections anatomiques du Muséum. C'était un second cours fait à côté du sien par la nature. Ce que les oreilles avaient entendu, les yeux le voyaient; et dans la mémoire des auditeurs, ces deux genres d'impressions, fortifiés l'un par l'autre, devenaient ineffaçables. Les préparations qui sortaient de ses mains, celles qu'il recevait de tous les points de la France, de l'Europe et du monde, ajoutaient chaque jour à la richesse de ces collections; et l'on conçoit que, partagé entre tant de soins divers et tant d'autres dont je parlerai dans un moment, s'il avait assez de loisir pour méditer et faire ses leçons, il n'en avait plus pour les rédiger. Deux hommes se trouvèrent heureusement près de lui, ses élèves, ses amis; tous deux enflammés de zèle pour la science et de dévouement pour leur maître; tous deux aujourd'hui l'ornement des écoles françaises, et déjà recommandables par des travaux de premier ordre, C. Duméril et Duvernoy. Cuvier leur remit le canevas de ses leçons orales; et à quelques années de distance l'un de l'autre, en 1800 et 1805, ils firent paraître en 5 volumes ces *Leçons d'anatomie comparée*, dont la publication fit oublier sur-le-champ et le petit Essai de Monro, et les Éléments trop restreints de Blumembach, et le Système anatomique de Vicq-d'Azyr;

dernier ouvrage qu'une mort déplorable et prématurée fit tomber imparfait des mains de l'auteur, et dans lequel étaient entrés d'ailleurs trop de matériaux empruntés. Ici les faits sont innombrables pour ainsi dire ; et s'ils ne sont pas tous originaux, du moins ont-ils été presque tous ou pris ou vérifiés sur les objets eux-mêmes. Jetez aujourd'hui les yeux sur ce monument, et suivez sans étonnement, s'il se peut, dans la longue série des animaux, cette série prodigieuse de remarques fines, délicates, profondes, qui vous révèlent à la fois et l'inépuisable fécondité de la nature, et la tranquille, l'inaltérable patience de l'observateur : aussi ce singulier ouvrage fut-il jugé dans le temps digne d'un des prix décennaux. Les deux premiers volumes sont écrits par C. Duméril, et dédiés à Mertrud : les trois derniers sont écrits par Duvernoy, et dédiés à Lacépède. Dans ces deux dédicaces, Cuvier rend hommage à ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains dont il a tiré des secours. Étrangers ou Français, il n'en oublie aucun, et son langage a l'accent de la gratitude et de la vérité. A la tête du premier volume, pour servir de préambule aux faits de détail qui vont suivre, et familiariser l'esprit avec l'usage qu'il en doit faire, il expose sur l'économie vivante des vues de la physiologie la plus élevée ; sorte de traité court et substantiel où la médecine puiserait elle-même les seules idées nettes qu'elle puisse se former sur la génération des maladies ; car s'il est vrai, comme le dit Cuvier, que les solides dont se compose la masse des animaux ne soient que le résultat des transformations que subissent les liquides qui les traversent, la nature intime de ces liquides

variant sans cesse par les variations inévitables de l'atmosphère et des aliments, il s'ensuit que la nature des solides varie dans les mêmes proportions, et n'est jamais d'une composition absolument identique. Ces solides passent donc par une suite d'états très divers, dont les extrêmes déterminent dans les mouvements intérieurs des changements plus ou moins violents, plus ou moins brusques; tandis que les états intermédiaires ne laissent à l'homme et aux animaux qu'une santé toujours précaire et toujours douteuse : ce qui justifie ces paroles d'Hippocrate, que du sein de sa mère jusqu'au tombeau, l'homme n'est que maladie. Tout l'art du médecin consisterait à prévenir ces grandes perturbations, toujours menaçantes pour la vie : ou, lorsqu'elles éclatent, à en démêler le caractère et la tendance, afin de les livrer à elles-mêmes, quand cette tendance est favorable : afin de les maîtriser, au contraire, et de les étouffer, quand elles se précipitent vers le terme fatal : art sublime et borné, sujet d'orgueil et de désespoir, et qui n'atteindra toute sa perfection que le jour où Dieu lui-même daignera remettre dans les mains de l'homme ses secrets et son pouvoir.

Il serait superflu de rappeler ici les mémoires particuliers publiés ou lus par Cuvier de 1795 à 1801, et même à 1805, tels que ses mémoires sur le mégathérium du Paraguay, sur plusieurs espèces d'animaux fossiles, sur les différences des cerveaux, les dents des poissons, etc., parce que les résultats de ces mémoires, et de beaucoup d'autres, font partie, soit des leçons d'anatomie comparée, soit des autres ouvrages que je dois mentionner dans cet éloge ; et je saisis cette occasion d'avertir que, négli-

geant ces détails infinis dont le poids nous accablerait en nous jetant dans le double embarras des répétitions et des dates, je ne m'attacherai plus qu'aux grandes compositions qui, renfermant toutes les autres, doivent aussi les dominer toutes. A l'égard de l'anatomie comparée, je n'ajouterai qu'un mot. Dans les dernières semaines de sa vie, après vingt-sept ans d'intervalle, Cuvier a revu le premier volume de ses leçons ; il en a préparé, de concert avec Duvernoy, une édition qui va paraître ; et, par les additions qu'il y a faites, on verra que, ne pouvant rien changer à son ouvrage, il cherche du moins à retenir dans les limites posées par les faits une philosophie qui les franchit toutes, dans le chimérique espoir d'effacer d'entre les êtres les différences qui les distinguent, et de les ramener tous à un type unique, dont les éléments sont partout, et dont la réalité n'est nulle part.

Cependant il était professeur à l'école du Panthéon, et il voulut faire ce qu'on fait en Allemagne, un ouvrage qui servît de guide aux élèves. Il composa le *Tableau élémentaire d'histoire naturelle des animaux*, qui parut en 1798. Storr, Geoffroy-Saint-Hilaire, Linné, Buffon, Lacépède, Pallas, Fabricius, Latreille (car Brongniart ne publia que l'année suivante son excellent travail sur l'erpétologie), tous ces hommes éminents avaient fourni des traits à ce tableau ; mais pour le nombre et la nouveauté des faits, Cuvier les égalait peut-être, et pour l'ordonnance il les surpassait. Toutefois, en 1800, il y fit quelques rectifications importantes. Dès 1798, il avait découvert dans la sangsue la présence d'un sang rouge, et des vaisseaux sanguins du premier ordre ; et cette découverte,

étendue aux animaux analogues, le conduisit en 1802 à l'établissement d'une classe qui dérangeait encore l'économie du tableau. D'autres pensées le préoccupaient. Une division, proposée en 1795 par Duchesne, et adoptée par Lamarck, partageait les animaux dans ces deux classes si connues, des vertébrés et des invertébrés; et cette division avait généralement prévalu. Mais si la présence des vertèbres formait un caractère positif qui en entraînait beaucoup d'autres et révélait en quelque sorte tout l'animal, le défaut de vertèbres, au contraire, était un caractère négatif qui ne pouvait rien apprendre sur l'ensemble de l'organisation. Ce n'était donc point un caractère; car dire qu'un animal est sans vertèbres, c'est plutôt dire ce qu'il n'a pas que ce qu'il a. C'est même en quelque façon le rendre plus difficile à connaître : aussi, très riche en propositions générales sur la première classe, Cuvier retombait pour la seconde dans des particularités inextricables, et presque sans lien réciproque. Il sent alors qu'en donnant, comme il l'a fait, le nom de classes à des groupes d'ordres très différents, il a trop sacrifié à des usages vulgaires; et dès ce moment, libre de toute entrave, son génie prend son vol et s'élève pour ne plus considérer dans les êtres animés que ces êtres eux-mêmes, abstraction faite de grandeur ou de toute autre circonstance accessoire : et cette contemplation lui découvre enfin dans leur ensemble quatre formes principales, quatre plans généraux, quatre types distincts, sur lesquels les animaux ont été modelés par la nature. Très différents d'un type à l'autre, et n'ayant rien de commun, pour ainsi dire, les animaux d'un même type, au con-

traire, ont tous entre eux une ressemblance fondamentale; et cette ressemblance, ils la tirent surtout de leur système nerveux: système invariable dans chaque type. C'est qu'en effet, ainsi que l'avait dit Virey, d'après Cuvier lui-même, c'est que le système nerveux est tout l'animal. C'est là que l'auteur des êtres a déposé le ressort de l'instinct, des appétits, des passions, des mœurs, de l'industrie, de l'intelligence; et, par une suite nécessaire, c'est là que réside le principe de tous les actes qui doivent remplir la vie de l'animal; et comme ces actes supposent des instruments qui leur soient appropriés, il s'ensuit que le nombre, la forme, l'énergie, l'ordre de ces instruments sont prescrits, comme conditions d'existence, par les conditions primitives et impénétrables du système nerveux. L'aperçu dont je viens de donner l'idée est le texte d'un mémoire qui parut en 1812. Dans ce mémoire, après avoir marqué chaque type de ses caractères propres, Cuvier partage chacun d'eux en quatre sous-divisions principales, fondées sur les modifications que présentent les deux systèmes, qui, bien que subordonnés au système nerveux, exercent néanmoins avec lui l'influence la plus directe sur la totalité de l'animal; je veux parler de la respiration et de la circulation: après quoi, viennent, pour les divisions ultérieures, des systèmes ou des parties moins importantes et moins fixes. Parcourez maintenant, sur les pas de Cuvier, ce théâtre immense où figure, dans un si bel ordre et avec une symétrie si parfaite, l'animalité tout entière, depuis la mâle beauté du Caucase jusqu'à la froide gelée du polype: vous sentez que les rapports de ce vaste ensemble ont été

saisis par Cuvier ; vous sentez qu'il en a rendu l'harmonie, et que l'avenir même n'aura plus rien de caché pour vous. Homère peint Ménélas pressant le dieu marin Protée, et lui arrachant les révélations qu'il voulait taire : cette fiction n'est-elle pas réalisée par Cuvier ? Et à force de solliciter la nature, n'en a-t-il point obtenu tous les secrets qu'il voulait connaître ?

Il suit de ce que je viens de dire que, sauf quelques modifications très légères, un système nerveux étant donné, tout le reste de l'organisation n'en est que la conséquence, et que ces deux termes sont liés l'un à l'autre par les mêmes rapports qu'une suite de conclusions et de prémisses. Or, quoi de plus propre que ce principe à faciliter l'étude de l'anatomie comparée ? C'est ce que Cuvier fait sentir à la fin de son mémoire, et il termine par l'annonce de deux ouvrages fondés l'un et l'autre sur la distribution dont il vient de poser les bases, et dont le premier, sous le titre de *Règne animal*, servira d'introduction au deuxième, sous le titre de *Grande anatomie comparée*.

La dernière de ces deux promesses ne s'est pas effectuée : on sait pourquoi. La première l'a été. Une édition du *Règne animal* a paru en 1817 ; une édition nouvelle en 1829. Vous avez vu ce que se proposait l'auteur. Dans l'exécution il a été digne de lui-même. Quelle étonnante masse de faits, et quel admirable enchaînement ! quelle précision de langage ! quelle netteté de description ! quelle finesse de critique, soit pour déterminer les espèces, soit pour éclaircir la synonymie ! Quelle immensité de lectures et de recherches suppose un tel travail ! L'imagination en

est effrayée ; et du reste, même esprit de justice pour ses rivaux de gloire et ses collaborateurs ; même empressement à proclamer dans des préfaces, à consigner dans des notes sans nombre, les découvertes et les services qui les recommandent à l'estime des hommes. J'ajoute, même direction dans les vues, même constance dans les principes ; ou si, comparé avec le premier tableau, celui-ci en diffère et par des transpositions dans les mammifères, et par un renversement complet dans l'arrangement des poissons, et par des additions multipliées presque partout, c'est que les acquisitions faites par la science avaient rendu ces changements nécessaires ; et en les introduisant dans son nouvel ouvrage, en s'appropriant tant d'améliorations successives, Cuvier s'est montré plus que jamais fidèle à ses principes, et conséquent avec lui-même.

Et ne vous étonnez pas d'une telle instabilité. Une des lois de notre esprit est de saisir des rapports et de créer des méthodes. Une de ses infirmités est de n'apercevoir ces rapports que l'un après l'autre, et de n'avoir jamais que des méthodes imparfaites. L'intelligence qui porterait en elle-même la perception simultanée de tous les rapports, posséderait par cela même la vraie méthode naturelle d'où rien n'est exclu ; sorte de méthode idéale dont se rapprochent les méthodes humaines à mesure qu'elles embrassent un grand nombre de rapports, ce qui est dire qu'elles n'en embrassent jamais la totalité : aussi, dans son dernier ouvrage sur les poissons, après trente ans d'expérience, Cuvier, mieux placé dans ce vaste réseau de rapports qui lient tous les êtres, ne considère plus les méthodes que comme un appui donné à notre faiblesse, et

non comme une exacte représentation de la nature. Cependant la méthode que nous laisse Cuvier subsistera-t-elle? J'ose me déclarer pour l'affirmative; non qu'elle ne renferme aucune des imperfections inséparables des méthodes, elle en a; mais parce qu'elle repose du moins sur les rapports les plus profonds, les plus nombreux et les plus univoques que puisse jamais offrir la science qui en est l'objet.

Cependant, le dirai-je? ce grand ouvrage en demande un autre, parce qu'il ne présente sur les animaux que ce qu'ils ont de matériel. A la vérité Cuvier laisse échapper en courant quelques traits sur leurs habitudes, et sur le parti que l'homme en tire pour son utilité; il décrit les instruments et les armes dont ils sont pourvus; mais l'usage qu'ils en font, mais le sentiment qui les anime, mais la peinture de leurs talents naturels, de leurs jeux, de leurs amours, de leurs antipathies, de leurs fureurs, de leurs guerres, de leurs combats; la violence et la férocité des appétits, les abus cruels de la force, les ruses et les malheurs de la faiblesse; cette lutte perpétuelle contre les éléments et contre eux-mêmes; l'histoire de leurs courses, de leurs chasses, de leurs migrations; ces exemples d'humeur farouche et paisible, de sauvagerie indomptable et de flexibilité sociale, souvent dans les variétés les plus voisines; ces traits de prévoyance, d'économie, de courage, de gratitude, de dévouement, de tendresse maternelle et d'oubli de soi-même; cet amour de l'isolement et de la solitude; ce concert pour des travaux communs; ces démocraties laborieuses et disciplinées; ces associations de république et de monarchie; les changements que tant

d'actions simultanées impriment à la face de la terre, et finalement l'intervention de l'homme et le facile empire de cet être privilégié, qui paraît et triomphe : drame immense dont les acteurs seulement sont connus, mais dont les scènes sont aussi variées que l'organisation, et dont le développement partiel donnait un intérêt si vif aux leçons orales de Cuvier lui-même : tableau intellectuel et moral dont Linné, Buffon, Lacépède, Guéneau de Montbéliard ont laissé des esquisses pleines de vigueur et de charmes, mais dont l'ensemble n'a jamais été embrassé par aucun écrivain : tel est le complément d'histoire naturelle que l'avenir se promet, et qu'il recevra des mains de l'homme assez heureux pour savoir à l'égal de Cuvier, et peindre à l'égal de Buffon.

Mais un autre spectacle nous appelle. Un monde va sortir de ses ruines, ou plutôt plusieurs mondes vont s'élever du sein de la terre où dorment leurs débris, et, de l'occident à l'orient, du midi vers le septentrion, développer à vos yeux l'histoire, ou du moins les preuves des plus étonnantes catastrophes. L'existence de ces singuliers monuments était à peine soupçonnée des anciens. Cependant ils connaissaient les envahissements réciproques des terres et des mers : et le désastre de l'Atlantide, le souvenir de quelques inondations locales, mais subites et terribles ; la présence de produits marins innombrables dans le sein des continents, et jusque sur la cime des monts les plus élevés ; ce mélange de traditions et de faits leur imprimait la conviction que, livrée à des forces intérieures qui en remuent profondément toute la masse, la terre avait subi mille changements, avait essuyé mille

révolutions diverses : tantôt plongée sous les eaux, dans des abîmes; tantôt ébranlée, soulevée, redressée avec fracas par le feu des volcans; en même temps que la soudaine apparition de quelques grands ossements, mis à découvert, soit par des écroulements de rochers, soit par des déchirements de montagnes, soit par des éboulements de terrains, et l'impétuosité de quelques torrents orageux, les portait à croire qu'autrefois avaient existé des races d'hommes gigantesques, que la colère céleste et les éléments conjurés avaient détruits. Ainsi défigurés par des fables, ou observés sans être approfondis, ces grands phénomènes étaient devenus comme étrangers à l'histoire naturelle; et c'est depuis trois siècles seulement en Europe qu'ils ont appelé les regards et éveillé le génie des philosophes. Après ces énormes amas de coquilles et de pierres figurées que l'on rencontre partout, à des élévations et à des profondeurs si variées, sont venues s'offrir successivement à leur attention, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Italie, dans les îles de la Méditerranée, dans l'Asie septentrionale, et même dans les deux Amériques, des végétaux, des poissons, des reptiles, des mollusques, des insectes, et finalement, de grands quadrupèdes dont la comparaison avec les espèces actuelles des mêmes contrées a conduit à ce double résultat : que les êtres dont nous possédons les débris n'ont plus d'analogues sur le globe; ou que, s'ils en ont, les plantes et les animaux similaires appartiennent à des mers éloignées ou à des climats tout différents. Ce résultat, établi par Leibnitz, accueilli par Fontenelle, et fortifié par les travaux ultérieurs de Jussieu, de Guettard, de Daubenton,

de Pallas, avait pris sous Buffon le caractère d'une vérité démontrée; mais Buffon lui-même, en écrivant les époques de la nature, en l'associant aux sublimes spéculations de ce bel ouvrage, avait fait de ce résultat un usage prématuré. Il le sentait : il sentait que ce que l'on savait alors sur les animaux fossiles n'était qu'un faible prélude de ce qu'on allait en apprendre, et que le passé, déjà si agrandi par lui, allait encore reculer ses limites beaucoup plus loin dans la profondeur des temps. Tel était l'état du problème, lorsque l'audace de Cuvier en entreprit la solution. Il en mesurait toute la portée; il en apercevait toutes les conséquences; il voyait que cette question primordiale renfermait dans son sein les plus hautes questions dont l'esprit humain puisse s'occuper; sur les âges de la nature; sur les vicissitudes de la terre; sur les causes de sa forme primitive; sur les changements de sa température; conséquemment sur ses rapports avec les corps célestes, aussi bien que sur la succession des animaux, la première origine de l'homme, les variétés des peuples, les antiquités des nations. Il jugeait, en un mot, que, s'il est des archives où l'œil de l'homme puisse lire avec quelque ombre de suite et de foi, et l'histoire du monde qu'il habite, et l'histoire de sa propre destinée, ce sont les archives mêmes qui reposent sous ses pieds; c'est là, c'est dans la poussière, c'est dans les restes de tant de générations antérieures que se cache l'oracle qu'il doit interroger; restes mutilés, décombres muets auxquels, néanmoins, un certain art de combiner les interprétations et les recherches peut rendre une sorte de vie et de mouvement, et par ce mouvement, le seul langage qu'ils puissent tenir

à l'homme, et le seul aussi que l'homme puisse entendre.

Or cet art, qui le possédait mieux que Cuvier? quel heureux essai n'en avait-il pas fait, il y a peu d'années, soit sur les espèces d'éléphants fossiles comparées avec les espèces vivantes, soit sur ce paresseux colossal du Paraguay, sur ce mégathérium qui lui avait donné l'occasion de faire briller, dès son entrée dans la carrière, et la profondeur de ses connaissances dans l'ostéologie d s animaux, et la justesse de ses vues sur l'enchaînement et la subordination des caractères? Animé par ce premier succès, et par le pressentiment de ses succès futurs, Cuvier se précipite vers ce monde inconnu qu'il va tirer du néant, et créer une seconde fois. Pour opérer cette sorte de miracle ou d'enchantement, il a son activité, son savoir, les ressources de ses collections, le concours d'auxiliaires pleins de zèle et d'une adresse inimitable, S.-P. et Emm. Rousseau et Laurillard; il a son imperturbable patience que rien ne rebute; il a surtout cette admirable sagacité qui tient de la divination. Souvent, en effet, sur l'indice le plus fugitif, sur un fragment d'os, sur une phalange, sur une petite facette articulaire, il reconstruit tout un animal. Ce travail fait, il le communique à l'institut. On l'écoute avec défiance, on doute, on conteste, on nie. Peu de jours après, le squelette entier de l'animal est découvert; les conjectures de Cuvier sont des faits, et l'incrédulité vaincue se tourne en admiration. C'est alors qu'on est frappé de cette force de logique qui lui fait voir dans la moindre face articulaire telle articulation; dans cette articulation, tel mouvement; dans ce mouvement, telle habitude; dans cette habitude, tel régime; et dans ce ré

gime, telle disposition générale dans les dents et dans tout le système digestif; et l'inverse : de telle sorte que la série étant donnée, les extrêmes visibles, les dents et les pieds se supposent et se prouvent mutuellement. Du reste, que de peines! que de soins! que de persévérance! Environné des ossements presque toujours brisés qu'il se fait apporter à grands frais des carrières de Montmartre, il rapproche ces ossements, il les ajuste, les unit, les complète, les mesure, les compare, les dessine, les grave : il note pour chacun d'eux à quelle élévation, dans quelles couches de terre ils ont été pris; quelle est l'épaisseur de ces couches, et quelles sont les couches adjacentes, supérieures, inférieures, latérales. Pour rendre les comparaisons plus sûres en les multipliant, il parcourt les collections et les cabinets, et confronte ses ossements avec les ossements analogues; et, bien que dès 1801 il eût déjà déterminé vingt-trois espèces actuellement inconnues et détruites pour jamais; bien qu'il indique presque autant d'espèces sur la détermination desquelles il est encore indécis, ces deux nombres, quelque grands qu'ils soient, ne suffisent point à son ardeur. Il veut étendre le champ de ses recherches. Il provoque dans le monde savant une ligue générale; et sous la sanction de l'institut de France, il adresse aux naturalistes de toutes les nations un manifeste éloquent où, après avoir développé ses vues principales, il les invite à lui transmettre ou les pièces qu'ils possèdent, ou les dessins et les descriptions qui les représentent : complaisance qu'il reconnaîtra par les siennes; noble échange d'où sortiront de nouvelles lumières sur le grand objet qu'il se propose d'éclaircir avec

eux. Cet appel au nom de la vérité et de la gloire est entendu. On y répond de toutes parts avec le plus généreux empressement. Chaque jour est signalé par des découvertes. Celles de Cuvier remplissent le cours des années subséquentes. Après les avoir publiées par morceaux détachés dans les *Annales du Muséum*, il en forma un premier recueil raisonné en 4 volumes in-4° qui parut en 1812, et qui renferme l'excellent travail qu'il avait fait de concert avec Alexandre Brongniart sur la *Géographie minéralogique des environs de Paris*, c'est-à-dire sur l'un des cantons les plus remarquables de l'Europe, et par la variété de ses couches, et par l'abondance de ses fossiles : travail subsidiaire et cependant essentiel, car, aux yeux de la géologie, un fossile ne tire pas moins d'importance du lieu même où il est enseveli qu'il n'en tire de son organisation. Cet ouvrage était connu dès 1810. Pour en recueillir les matériaux, les deux auteurs avaient fait un grand nombre de voyages, et ce fut dans une de leurs courses aux environs de Fontainebleau qu'un trait de lumière découvrit à Cuvier un fait inouï jusque là en géologie ; c'est qu'au-dessus de la craie se superposent par alternatives des terrains déposés par les eaux douces, et des terrains déposés par les eaux de la mer ; fait surprenant qui démontre que la mer est venue plusieurs fois séjourner dans le bassin de Paris, et qu'elle s'en est retirée plusieurs fois. Or ce fait, on l'a retrouvé depuis dans beaucoup d'autres localités, tantôt voisines et tantôt séparées par de grands intervalles. Supposez maintenant que le fait soit aussi général qu'il paraît l'être, et voyez

quelles conséquences peuvent en résulter pour la théorie de la terre.

Quoi qu'il en soit, à l'époque de cette première édition, Cuvier achevait de visiter l'Italie, l'Allemagne, la Hollande. Il y avait rencontré de magnifiques collections d'ossements fossiles ; il en avait observé sur place dans le val d'Arno. On venait d'en mettre au jour un grand nombre en perçant des routes, en creusant des canaux et des bassins, et spécialement le bassin d'Anvers. Cuvier en concluait la nécessité de donner un supplément à son ouvrage ; et c'est pour tenir lieu de ce supplément qu'en 1822 il publia en cinq ou plutôt en sept volumes ce même ouvrage refondu en entier, et contenant, outre ses propres découvertes, celles qu'on avait faites hors de France pendant dix années. La description géologique des environs de Paris y reparaît, mais avec plus de simplicité dans les divisions, avec des résultats plus assurés et plus généraux, avec des additions qui permettent d'appliquer ces résultats à d'autres parties de la France, et même à une partie de l'Europe. Ces additions sont d'Alexandre Brongniart. Digne fils d'un tel père, Adolphe Brongniart a inséré dans ce recueil ses remarques sur les tiges, les branches, les feuilles et même sur les fleurs pétrifiées des végétaux contemporains de certains animaux fossiles, et enfouis dans la même sépulture. Il est de ces végétaux que l'on ne peut rapporter à aucun genre connu. Je reviens à Cuvier. Il décrit dans son ouvrage cent soixante-dix espèces d'animaux anciens, pachydermes, ruminants, carnassiers, rongeurs, édentés, cétacés, reptiles. Le squelette de chaque espèce est examiné pièce à

pièce, et comparé pièce à pièce avec le squelette de l'espèce vivante qui lui correspond. Tous ces os, de part et d'autre, sont mesurés, même les plus petits; et ces mesures sont consignées dans des tables à la manière de Daubenton. Il en résulte le traité d'ostéologie comparée le plus exact et le plus étendu que l'on connaisse. L'histoire des espèces vivantes est elle-même traitée avec une érudition qui n'a rien négligé pour les temps, pour les lieux, pour les hommes. Il remet sous vos yeux les animaux que les Grecs, les Carthaginois, les Romains faisaient figurer dans leurs marches militaires et leurs batailles, ou dans les jeux du cirque et les pompes triomphales, et de ces grands souvenirs de l'antiquité sort toujours quelque trait de différence entre les êtres actuels et les êtres d'un monde antérieur. A l'égard des animaux fossiles, Cuvier cite avec le même soin et les époques, et les lieux, et les auteurs de leur découverte; après quoi, déchirant, pour ainsi dire, le voile qui cachait aux yeux des hommes tant de créations primitives, il fait passer devant vous et ces éléphants prodigieux, et ces mastodontes énormes qui ont peuplé, qui ont couvert comme de grandes nations le continent des deux Amériques, le continent de l'Europe, le continent de l'Asie septentrionale, et dont les débris, aussi étonnants par leur nombre que par leurs dimensions, sont ensevelis, à travers tant de régions diverses, depuis le midi de la France et de l'Italie, et depuis les champs de Santa-Fé, jusque sous les glaces du pôle. A côté d'eux marchaient leurs rivaux de grandeur et de force, le tapir, l'hippopotame, le rhinocéros, le mégalonyx de Virginie, semblable au mégathérium du Paraguay,

le chien démesuré d'Avaray, le cerf d'Irlande et de Silésie, dont la tête portait un bois disproportionné, le pangolin de la Hesse, animal que Cuvier a rétabli sur une seule de ses phalanges, et qui, par sa longueur de vingt-quatre pieds, avait huit fois la taille du pangolin de nos jours. Plus loin, sur les côtes de la Méditerranée, dans l'intérieur de l'Allemagne et de l'Angleterre, Cuvier vous ouvre ces brèches, ces cavernes où reposent engagés sous le sol, ou incrustés dans la pierre, tantôt des ours que l'on ne voit plus, tantôt des assemblages confus de pachydermes, de ruminants et de carnassiers, mélange bizarre de bourreaux et de victimes qui portent encore sur leurs os l'empreinte de la dent qui les a brisés. Là, près du bœuf, de l'aurochs, de l'élan qui appartiennent aux climats froids, vous rencontrez l'antilope, le tigre, la hyène, qui de même que l'éléphant, le tapir et l'hippopotame, appartiennent aux climats les plus chauds; comme si les extrêmes de la température étaient venus se confondre sur ces différents points du globe. Ces pachydermes toutefois, ces carnassiers, et surtout ces ruminants, s'éloignent peu de ceux que nous voyons aujourd'hui. Ils nous viennent d'un monde qui, bien que différent du nôtre, n'y est pas absolument étranger. Mais pénétrez au-dessous des couches superficielles de la terre, et sans sortir du bassin qui nous environne, après avoir traversé deux mondes superposés, l'un peuplé de quelques mollusques d'eau douce, l'autre d'une multitude d'animaux marins de toute espèce, vous arriverez à ce singulier monde que la mer avait recouvert et détruit, et qui, ainsi que le prouvent le nombre et la qualité des êtres

qu'il renferme, se composait d'un grand lac d'une eau tranquille et douce qui nourrissait des tortues et des crocodiles, et sur les humides bords de laquelle venaient paître en immenses troupeaux, et dans des forêts de palmiers, trois nouvelles espèces de pachydermes sur lesquelles je dois m'arrêter un instant. Les deux premières sont le palæothérium et l'anoplothérium, deux espèces dont les débris se pressent dans les carrières de Montmartre en si grand nombre, que le plâtre de ces carrières en est pétri, pour ainsi dire; comme si, en les accumulant dans cette étroite enceinte, le dessein de la Providence eût été de les mettre un jour sous la main de Cuvier pour l'instruction de tous les hommes. Ce sont aussi les espèces dont l'art de Cuvier rétablit dès l'origine les squelettes avec le plus de bonheur. Ces squelettes refaits, Cuvier y lit qu'ils appartiennent à des herbivores, dont l'un, armé de canines saillantes, a de la férocité dans le caractère; dont l'autre, dépourvu de ces canines, est le plus doux et le plus inoffensif des animaux. Bien qu'ils aient l'un et l'autre assez d'analogie avec les pachydermes pour établir entre eux des transitions, et remplir les vides qui les séparent, ils en diffèrent cependant assez pour constituer des êtres distincts, et dont les pareils n'existent plus. Tous deux présentent des variétés singulières, surtout par les différences de la taille : de grandes, de moyennes, de petites, de très petites, comme autant d'éditions d'un même ouvrage, sous des formats différents. Tous deux vivent dans le voisinage des lacs; mais rapproché de la loutre par l'énormité de sa queue, le palæothérium se plonge comme elle de tout son poids dans les eaux, ou plutôt dans les

terres délayées, dans les marécages, pour y atteindre les racines tendres et les tiges succulentes des végétaux aquatiques; tandis que, svelte comme la gazelle, vif et prompt comme le chevreuil, palpitant de joie ou de crainte, et redressant ses mobiles oreilles, le léger anoplothérium court rapidement autour des étangs et des marais, et va dans les terrains secs paître les herbes aromatiques, ou brouter les pousses des jeunes arbrisseaux. Ce paysage plein de charmes est de Cuvier lui-même : car sa plume dessine comme son crayon, avec la même grâce et la même vérité. Mais la vie de ces animaux n'est-elle jamais troublée? Au sein des eaux veille le crocodile qui attend sa proie ; et autour de ces tribus sans défense rôde l'implacable avidité du glouton ; car telle est l'étrange économie de la nature, que partout à côté de l'innocence et de la faiblesse, elle a placé la fureur et la force. Pour comble de merveille, on a cru voir dans ces plâtres des restes d'oiseaux de proie ; ce qui prouverait qu'au moment de la submersion , l'air, bouleversé par des tempêtes , les a précipités sous les eaux ; j'ajoute des restes de ces didelphes que l'on ne voit plus que dans la Nouvelle-Hollande, et des restes d'échassiers, de palmipèdes, de cormorans de haute taille, de pélicans, et même des restes d'ibis ; l'ibis, qui avec la mangouste, le crocodile et le palmier, nous donnerait quelque image de l'Égypte.

La troisième espèce de pachyderme est le lophiodon, animal voisin du palæothérium : comme lui, l'un des plus anciens quadrupèdes qui aient existé ; comme lui, partagé en variétés nombreuses, et qui, enveloppé de terres exclusivement remplies de coquilles fluviatiles, et plus pro-

fondément enfoui sous des dépôts marins, démontre par un nouveau témoignage que, si ce n'est sur toute la terre, du moins en France, et surtout dans le bassin de Paris, fleurissait une création animale que la mer est venue engloutir, et charger de couches de nouvelle origine.

Mais, tout ancienne qu'elle est, cette création n'était pas la première; elle en recouvre d'autres qui l'avaient précédée. Au dessous d'elle, en effet, ont vécu de grands cétacés; et si, descendant toujours plus bas à travers les couches inférieures, depuis le terrain de la craie et le groupe jurassique jusqu'au terrain de transition qui repose sur les roches primitives, vous étudiez les divers mondes que recèlent ces vastes profondeurs, vous serez à chaque pas frappé d'un spectacle inattendu. Vous le serez surtout des trois formes principales que vous offrira cette étrange suite de mondes si différents de tous les autres, formes qui répondent aux trois périodes admises par Adolphe Brongniart dans les premiers développements de la végétation sur le globe (1). Ici plus de quadrupèdes, plus de mammifères d'aucune espèce, si ce n'est très rarement; et même dans les assises les plus abaissées de ces obscures régions, plus d'animaux vertébrés : seulement, à côté des fougères élancées, des équisetums et des lycopodes hauts de soixante-dix pieds qui ombragent les terres nouvellement découvertes, la mer, en produisant les alectos, les calymènes et les grands nautiles dont la masse nous étonne encore, faisait avec la terre le premier

(1) *Histoire des végétaux fossiles*, Paris, 1828 et suiv., in-4, avec figures.

essai de sa force organisatrice. Toutefois on ne voit encore que les animaux de la mer, et ces animaux sont uniquement des mollusques, des trilobites et des rayonnés. Les étages supérieurs de ces régions souterraines ont une végétation plus abondante et plus compliquée; l'animalité y croît en nombre et s'y diversifie dans la même proportion; tout y marche visiblement vers l'état de choses actuel, tandis que dans les étages intermédiaires, tout est mixte, jusqu'aux animaux, et je l'ose dire, tout y est prodige. C'est là que dominent en effet, dans les airs, sur la terre et dans les eaux, les animaux vertébrés par excellence, les grands reptiles, les crocodiles, l'animal de Maestricht, long de vingt-quatre pieds, le lézard d'Oxford, long de quarante-cinq pieds, l'iguanodon, long de soixante-douze pieds, et l'ichthyosaure, et le plésiosaure, l'un et l'autre aussi volumineux que l'éléphant, l'un et l'autre d'une structure aussi paradoxale que le sphinx de la fable; le premier, poisson, crocodile, lézard et dauphin tout ensemble, portant une tête moins ornée que défigurée par deux yeux énormes qui étincelaient dans les ténèbres; le second, ayant le tronc surmonté d'un long cou, effilé comme le cou du serpent, flexible et souple comme celui du cygne, qu'il pouvait lancer au loin comme une flèche, et que terminait une petite tête de carnassier; tous deux habitant la mer, tous deux respirant l'air, et tous deux saisissant indifféremment leur proie dans le sein des eaux ou à la surface des terres voisines; ou bien s'attaquant l'un l'autre, et le plus vigoureux ou le plus prompt écrasant entre ses dents le plus faible ou le plus maladroit. Et quelle voracité! quelle rage de destruction!

Enfin, comme si la nature eût voulu que les mêmes fureurs se promenassent au loin dans les airs, elle avait fabriqué sur le même modèle un autre reptile dont les flancs soutenaient et mettaient en mouvement de vastes ailes, et dont la tête portait deux longues mâchoires hérissées de pointes et tranchantes comme des ciseaux; tel était le ptérodactyle de Cuvier, dernier trait de ce monde idéal ou plutôt fantastique, où il semblerait que les poëtes ont puisé la première image des monstres dont ils ont peuplé les enfers; théâtre de carnage immense sur lequel un être de notre espèce, un homme seul et livré à lui-même n'aurait pu jeter les yeux sans être glacé d'horreur et d'épouvante.

Je m'arrête, Messieurs, sur ce grand ouvrage. Je n'en ai donné qu'une idée bien imparfaite, et peut-être cependant cette idée fera-t-elle entrevoir et la grandeur du sujet et l'admirable talent de l'auteur. Mais que sont les efforts d'un seul homme, même d'un homme de la trempe de Cuvier, en comparaison des œuvres sorties depuis tant de siècles des fécondes mains de la nature? En achevant ce travail, qui lui avait coûté tant de fatigues et d'années, Cuvier n'y voit plus lui-même qu'un léger aperçu, qu'un premier coup d'œil jeté sur les immenses créations des anciens temps. Ces créations en effet sont comme infinies. Depuis l'ouvrage de Cuvier, le zèle des naturalistes s'est ranimé de toutes parts, en France, en Allemagne et surtout en Angleterre; il s'est étendu jusqu'aux Indes orientales, jusque dans l'empire des Birmans, jusque dans la Nouvelle-Hollande, au revers du globe; et les observations se sont multipliées au point que

le nombre des espèces déterminées est pour le moins doublé ; bientôt il sera triplé, quadruplé, ainsi de suite, sans qu'il soit possible d'assigner un terme à cette progression. Du reste c'est encore le génie de Cuvier qui préside à ces travaux, et jusqu'ici les progrès qu'il a fait faire n'ont rien changé à ses idées sur la succession des êtres, ni à celles qu'il s'était formées sur les révolutions du globe, dernières idées qu'il est temps de rappeler à vos esprits.

Vous y êtes déjà préparés, Messieurs. Ces idées se composent d'une suite de propositions qui vous sont déjà familières, et dont je ne dois faire ressortir ici que l'enchaînement. La première est que la mer a fait sur nos continents un séjour long et tranquille, à des élévations supérieures à son niveau actuel; qu'elle y a déposé partout des bancs horizontaux de coquilles, et qu'ensuite elle s'est retirée : vérité qui porte ses preuves avec elle, et qui constate pour le moins un premier changement. La seconde proposition est qu'en s'élevant au pied des grandes chaînes, on rencontre de nouveaux bancs formés par d'autres coquilles. Dans l'origine, ces bancs étaient horizontaux comme les premiers, ils ne le sont plus : ils ont été relevés; ils sont obliques, et même quelquefois verticaux; et loin de s'arrêter aux premiers bancs, ils s'enfoncent au contraire au-dessous d'eux; ils en sont en partie recouverts : ils les ont donc précédés; ils sont d'un âge antérieur; le globe a donc subi pour le moins deux révolutions : et puisque les coquilles des bancs redressés ne sont pas les mêmes que les coquilles des bancs horizontaux, le liquide qui les a déposées les unes et les

autres avait donc changé de nature ; il avait reçu d'autres germes et d'autres éléments de composition. Or, si un premier changement rend probable un second changement, à plus forte raison deux changements aussi manifestes que ceux-ci en rendront probables une infinité d'autres, et ici les limites du possible ne peuvent être posées que par la réalité. Suivez donc les diverses couches de la terre, comparez les espèces organisées dont elles ont retenu les débris, sur-le-champ vous découvrez entre les unes et les autres des différences, et par conséquent vous découvrez des changements d'état dont le nombre correspond à celui de ces couches et de ces espèces; avec cette particularité que, lorsqu'ils portent sur des êtres analogues, de la mer, de la terre ou des eaux douces, ces changements ne sont jamais brusques ou entiers; le premier semble préparer le second, celui-ci le troisième, ainsi de suite, de telle sorte que, la même physionomie se soutenant à peu près dans les intermédiaires, ce n'est plus que par les extrémités que le tout diffère de lui-même, et cette fois la différence est prodigieuse.

Mais ce qui diversifie surtout ce grand spectacle, c'est l'incroyable renversement de situation où se trouvent quelquefois les fossiles. Dans des couches marines, même les plus anciennes, ont été comme plongées des couches remplies de plantes et d'animaux de la terre et des eaux douces : et l'inverse; dans les couches les plus superficielles et les plus récentes, des animaux terrestres sont ensevelis sous des produits de la mer. En ce genre toutes les combinaisons imaginables ont été réalisées; à ce point qu'on a vu dans un même cercueil formé par de la lave,

les deux géants de la mer et de la terre, une baleine et un éléphant. Il y a plus : le fémur de l'éléphant soutenait une masse d'huîtres qui s'y étaient incrustées. Pendant la vie de l'éléphant, la mer était donc venue assez rapidement pour le surprendre ; puis elle l'avait recouvert assez longtemps pour que des huîtres se fussent appuyées sur une partie de son squelette ; jusqu'à ce qu'au milieu des éléments en tumulte, et la baleine ayant été poussée jusqu'à lui, la pâte fondue par un volcan ait été versée sur eux et les ait enveloppés l'un et l'autre. Comme on le voit donc, par des alternatives d'abaissement et d'élévation, les continents se sont abîmés, le fond de la mer mis à nu a pris leur place, et réciproquement, détruisant ainsi des créations toutes formées pour en recevoir de nouvelles ; et s'il est telle de ces substitutions qui se soit faite avec lenteur, pour la plupart, au contraire, elles ont été subites et violentes, comme l'attestent la fracture de certaines couches de la terre, et les cailloux roulés, et les débris qu'interceptent ces couches déchirées. J'ajoute, avec Cuvier, qu'outre leurs conséquences immédiates, elles en ont eu de subséquentes de la plus fâcheuse nature. Elles ont changé du tout au tout et sans retour la température des lieux où elles s'opéraient. Cette température s'est abaissée brusquement, comme elle tombe quelquefois après les orages. Un froid instantané a saisi les eaux et les terres, et c'est en effet dans les terres et les eaux congelées de la Sibérie que se sont conservés jusqu'à nous le rhinocéros découvert il y a soixante ans par Pallas, et cet éléphant d'énorme taille qui se montra tout-à-coup, il y a trente-quatre ans, sur les

bords de la mer Glaciale, au-delà du cercle polaire, comme un émissaire des mondes anéantis. Il formait dans la glace qui l'enveloppait un bloc informe qui ne fut entièrement fondu qu'au bout de cinq années. Le flot le fit alors échouer sur la grève. Ses chairs étaient si saines qu'elles servirent de pâture aux bêtes féroces et aux chiens des pêcheurs. On sait que le rhinocéros était couvert de quelques poils, et que l'éléphant surtout portait une fourrure composée de longs poils, d'une laine épaisse et d'un fin duvet; et si l'on voulait fonder sur ce fait l'opinion que la température de la Sibérie était alors ce qu'elle est de nos jours, et qu'ainsi protégés contre le froid, les éléphants pouvaient y vivre, on sentirait bientôt toute la faiblesse de cet argument; car, à moins de soutenir que ces animaux ont été jetés par le caprice d'une révolution sur la surface de la Sibérie, comme ils en occupent chaque point pour ainsi dire, comme leurs dépouilles couvrent tous les rivages de l'océan Glacial, et remplissent tous les détroits de cette grande mer, en Asie et en Amérique, il faut bien admettre que toutes ces terres étaient leur patrie originelle; et comme ces grands corps ne peuvent subsister qu'aux dépens d'une végétation abondante et vigoureuse, cette végétation ne peut subsister elle-même qu'à la faveur d'une température, sinon très chaude, du moins plus élevée et surtout plus égale que la température actuelle de ces climats septentrionaux. L'ancienne température a donc été éteinte; elle l'a été tout d'un coup; autrement les restes de l'éléphant et du rhinocéros, décomposés, dissous, évanouis, ne seraient pas venus jusqu'à nous à travers tant de milliers d'années.

Il est donc bien établi, par la présence des ossements fossiles et par la diversité de leur origine, que les couches qui les renferment ont été, durant la vie de ces animaux, agitées de mouvements irréguliers et de convulsions dont ils ont été les victimes. Ces convulsions répondent à des dates différentes. Le palæothérium de Montmartre a certainement précédé l'éléphant du canal de l'Ourcq, et malgré le peu de différence dans la profondeur de leurs gîtes, il serait impossible de rapporter à une même époque et l'existence du cheval que l'on a rencontré dans la rue Hauteville avec des restes de tigre, et l'existence de la baleine que l'on a déterrée dans la rue Dauphine, il n'y a pas un siècle. Ces convulsions, ces changements ont donc été successifs; mais quel est l'ordre de cette succession? Si, pour le découvrir, nous nous attachons aux changements partiels et locaux, cet ordre nous échappe: mais, en reprenant toutes les couches qui ont été explorées, on peut en construire une série continue où l'ordre est constant et invariable: non que chaque couche s'y montre toujours; une couche, deux couches peuvent manquer, mais quand elles apparaissent, c'est toujours au même rang; elles ne se transposent jamais. Cela posé, il est clair que, la série des couches étant complète, il ne faut plus que noter pour chacune d'elles les fossiles qui lui sont propres, et dresser ensuite pour ces animaux une série correspondante qui permette de conclure de tel fossile à telle couche, et réciproquement. De cette façon, chaque couche sera triplement caractérisée et par le lieu qu'elle occupe, et par la matière dont elle se compose, et par les fossiles qu'elle recèle. Voilà sur ce point la seule

chronologie que nous puissions jamais posséder ; chronologie de pure relation, qui reste muette sur la véritable durée des parties et du tout. Maintenant, pourquoi cet ordre a-t-il été suivi par la nature? et surtout pourquoi, dans la production des êtres animés, a-t-elle commencé par les plus simples? Manquait-elle d'expérience, d'énergie, de matériaux? Sa toute-puissance est-elle donc limitée? Est-elle assujettie à quelque nécessité? Oui, sans doute, à la nécessité de la raison; car enfin, dans le système de choses où nous sommes, c'est une nécessité que l'existence des végétaux précède celle des animaux herbivores, et l'existence des animaux herbivores celle des animaux carnassiers : de même que les uns et les autres supposent la préexistence de l'air, de l'eau, de la chaleur, d'un germe ou d'un moule qui attire à lui les éléments, et d'un point solide et fixe qui le soutienne et l'appuie. Des nécessités semblables ont présidé à la création des premiers êtres. Rien ne s'est fait par le hasard ; tout s'est fait par la sagesse, qui est la nécessité souveraine. A l'égard des forces que la nature a mises en jeu pour opérer tant de révolutions, ces forces nous sont à peu près inconnues. Elles résidaient probablement dans la constitution originelle du globe; et s'il est vrai, comme le disent les astronomes, que Jupiter soit encore dans le chaos; si la chaleur dont cette grande masse est pénétrée ne permet pas aux mers de se reposer à sa surface ; ou si, après y avoir pris quelque assiette, ces mers, mises en expansion par le feu, bouillonnent et se précipitent hors du lit qu'elles essaient de se creuser ; si Mars est en partie dans la même confusion, on conçoit que dans les temps

primitifs de la terre, les mêmes causes ont pu y produire les mêmes bouleversements. Mais; quelque plausible que soit une telle hypothèse, elle aura toujours contre elle de manquer de démonstration ; et du reste, en admettant comme cause des révolutions de la terre la seule action toute-puissante qui soit dans la nature, celle du feu, on sera forcé de reconnaître ou que cette action n'est pas unique, ou qu'elle n'a pas toujours été semblable à elle-même, au moins pour les résultats. Les premières révolutions en effet n'ont été, pour ainsi dire, que des substitutions de terrains. Dans la dernière, un ébranlement subit s'est fait sous le pôle. Une nappe d'eau, immense d'épaisseur et d'étendue, s'est soulevée du sein d'un abîme, et s'est projetée du nord vers le midi sur tous les continents, balayant devant elle tous les obstacles ; tandis qu'une partie de ces eaux élancée jusqu'aux régions supérieures, retombait en pluie sur la terre, la couvrant de ténèbres, déracinant les forêts, et ouvrant sous les pieds des animaux le gouffre, le sépulcre où le flot les précipitait. Des masses de matières, des débris de corps célestes, des fragments de monde courent dans l'espace. Un de ces fragments a-t-il touché la terre? Le choc a-t-il déplacé les eaux, inondé les continents, fait pencher l'axe du globe, changé la température des climats? Est-ce de là que viennent ces blocs erratiques?... Mais qui suis-je pour rattacher à une telle cause un phénomène qui peut en avoir beaucoup d'autres, et lorsqu'une voix qui s'est fait entendre à toutes les nations lui en assigne une d'un ordre que je dois respecter, que respectait Deluc, que respectait Leibnitz, que respectait Newton! L'inondation

toutefois fut de courte durée. Après avoir profondément baigné les terres et détruit tout ce qui les animait, les eaux rentrèrent dans leurs bassins, laissant après elles ces mêmes terres nues et désolées; et ce sont précisément ces terres rendues au jour qui constituent, pour la majeure partie, les continents que nous habitons.

Je viens de parler sans mon guide, et d'exposer des idées qui, bien que liées au sujet que je traite, n'étaient peut-être pas dans le sage esprit de Cuvier. Après avoir parlé des révolutions communes à la terre et à l'animalité, il parle de celles qui n'ont affecté que la terre elle-même, et qui ont précédé toutes les autres. Il en cherche les agents dans l'état actuel des choses, et, ne les y trouvant point, il les cherche dans les états antérieurs; états qui ont excité le génie des plus grands philosophes, depuis Timée de Locres jusqu'à Leibnitz et Buffon. Il expose leurs systèmes et n'en adopte aucun, parce qu'outre le défaut qui leur est commun, de supposer ce qui est en question, aucun d'eux n'embrasse la totalité d'un problème si complexe, et que, parmi tant de questions importantes, il en est une que les écrivains ont presque entièrement ignorée, celle des animaux fossiles. Cuvier fait sentir quelle est, dans la solution que l'on cherche, la valeur de ce nouvel élément. Il fait voir qu'il est dans les espèces animales des caractères que n'effacent ni le temps, ni le climat, ni le régime, ni la domesticité; et, les espèces fossiles n'ayant avec les espèces vivantes que des ressemblances plus ou moins éloignées, il en conclut que ces dernières races ne sont ni des transformations ni des variétés des races perdues; conclusion qui tout-à-

l'heure va devenir embarrassante. Remarquez en effet que, parmi tant de débris d'anciens animaux, il n'en est pas un seul qui appartienne à l'homme, ni même à aucun quadrumane; d'où il arrive que, conduit par son sujet à l'examen du déluge, Cuvier s'arrête devant ce dilemme : Si l'homme existait alors, et s'il s'était multiplié, quel point de la terre occupait-il? N'avait-il pas le même empire sur les animaux? Pourquoi cet empire était-il si restreint? et pourquoi ses restes ne sont-ils pas mêlés à tous les restes qu'on a découverts? S'il n'existait pas, au contraire, quelle main l'a tiré du néant, et à quelle époque du monde? Questions auxquelles je ne vois de réponse que la parole de Moïse, qui fait de l'homme le dernier être créé. D'un autre côté, dans l'absence de l'homme, comment le souvenir d'une calamité qui ne l'aurait pas eu pour spectateur aurait-il pu se répandre et se perpétuer chez tous les peuples? Frappé de ces difficultés, Cuvier ne les tranchait pas. Il pensait qu'avant le déluge le genre humain avait paru sur la terre; qu'il fut enveloppé dans la catastrophe; que sa demeure fut engloutie, et que tout périt, sauf quelques familles ou quelques hommes, qui, soit avantage de situation, soit force, courage, industrie, échappèrent à la destruction. C'est cette faible étincelle qui a rallumé le genre humain, et donné à la terre cette longue suite de dominateurs qui l'ont tour à tour embellie et ravagée. Depuis quand toutefois la terre a-t-elle reçu son dernier maître? Et pour ne parler que des gestes dont puisse s'honorer notre espèce, depuis quel temps ces établissements fixes qu'elle s'est faits, ces grands travaux de défrichements, ces riches cultures,

ces cités opulentes, ces colonies lointaines, ces lois, ces arts, ces sciences si lentes à se former, si promptes à s'éteindre? Quelque durée que supposent les grands atterrissements qui se sont formés dans les différentes parties du globe, et quelque temps qu'il en coûte à l'homme pour sortir de son ignorance primitive, Cuvier, balançant entre eux tous les témoignages tirés de l'histoire de la nature et des hommes, ne porte pas dans le passé à plus de six mille années l'existence de ce monde qui est le nôtre : supputation trop resserrée peut-être. Champollion donnait aux pyramides une antiquité de sept mille ans, et il y en a pour le moins cinq mille aujourd'hui, d'après le calcul de Biot, que les Égyptiens donnèrent une forme fixe à leur année. Mais que sont trente et même soixante siècles ajoutés aux soixante siècles de Cuvier? Cette addition serait-elle de quelque importance, et pourrait-elle donner le change sur la jeunesse de nos continents? Quelque durée qu'on leur accorde, que sera-ce en comparaison des mondes antérieurs? Et du reste, si notre terre est encore toute nouvelle, peut-être un jour dépassera-t-elle en durée toutes les durées qui ont précédé; car, en étudiant les forces dont cette terre est animée, en recherchant les causes de changements qui pourraient encore l'affecter, malgré l'élévation lente mais continuelle de quelques terres, malgré l'abaissement progressif de quelques autres, et malgré le travail de la mer qui creuse toujours son lit et se rapproche sans cesse du foyer central, Cuvier ne rencontre partout que des signes d'équilibre et de stabilité; il voit briller partout cet arc de lumière qui rassura l'homme sur l'avenir. Le séjour actuel

de l'homme est donc un séjour de paix et de sécurité : et si la nature, en le préparant, a voulu le soustraire aux révolutions, n'est-ce pas pour inviter l'homme à s'épargner celles qu'il serait tenté de faire contre lui-même, et à se livrer sans partage aux impulsions du génie qu'elle a reçu d'elle, et qui l'élève si haut dans l'échelle des êtres (1) ?

Telles sont, Messieurs, si je les ai bien comprises,

(1) Voyez dans l'*Annuaire du bureau des longitudes* pour cette année 1844, l'exposé magnifique que fait M. Arago des travaux de l'illustre Laplace. Après avoir jeté les yeux sur la constitution de l'univers, telle que l'ont établie Copernic, Képler, et surtout le grand Newton, le grand Laplace a mathématiquement démontré que les perturbations ou les anomalies que l'on observait dans les mouvements des corps célestes, et que l'on supposait devoir se continuer indéfiniment dans le même sens, se réduisent à de simples variations périodiques et limitées, lesquelles ne sauraient en rien altérer l'éternelle stabilité des mondes; que les craintes qu'elles inspiraient aux plus sublimes génies, à Newton lui-même et à Euler, n'ont aucun fondement réel; que l'attraction sera pour tout l'avenir une source d'ordre et de durée; et qu'enfin l'œil de l'homme ne verra jamais ni Jupiter se précipiter dans le soleil, ni la lune tomber sur la planète que nous habitons, ni Saturne s'échapper de notre système, et fuir, avec son anneau, dans les profondeurs de l'espace infini.

Ce n'est pas tout. La densité moyenne des eaux qui couvrent les trois quarts du globe, étant moindre que la moyenne densité de la terre, il s'ensuit que l'équilibre des mers est un équilibre stable : que rompu, troublé par des causes régulières ou irrégulières, cet équilibre tend toujours à se rétablir de lui-même. Les continents n'ont donc rien à redouter des plus fortes marées. Au contraire, dit M. Arago, « tout restant dans le même état, si à la mer actuelle » nous substituons un océan de mercure, la stabilité a disparu, et

telles sont les idées de Cuvier sur les révolutions du globe. Dans un sujet si attrayant par la grandeur et la nouveauté

» le liquide sortira fréquemment de ses limites, pour aller ravager » les continents jusque dans les régions neigeuses qui se perdent » au milieu des nuages. »

Enfin dans ses derniers jours, dit encore M. Arago, « Laplace a » renversé d'un trait de plume les théories cosmogoniques, si long- » temps à la mode, de Buffon et de Bailly.

» D'après ces théories, la terre marchait à une congélation inévi- » table et prochaine. » C'est la vitesse de ce refroidissement que Laplace a voulu déterminer par le calcul, et voici la série de ses raisonnements : Tout corps qui se refroidit perd de ses dimensions, et si ce corps est rotatif, plus il se resserrera, plus il tournera vite. Or, la terre tourne. A toutes les époques, la durée de la rotation de la terre a été la durée du jour. Cette durée a-t-elle varié? Comme la vitesse de la lune ne dépend point de la durée de la rotation de la terre, « examinez, dans chaque siècle, quel a été l'arc » de la sphère céleste que la lune parcourait pendant le temps que » les astronomes de l'époque appelaient un jour, pendant le temps » que la terre employait à faire une révolution sur elle-même. »

Puis, « prenez avec Laplace, dans les tables connues, les va- » leurs les plus faibles, si vous voulez, des dilatations ou con- » tractions que les corps solides éprouvent par des changements » de température; fouillez ensuite dans les annales de l'astronomie » grecque, arabe et moderne, pour y puiser la vitesse angulaire de » la lune; et le grand géomètre fera jaillir de ces données la » preuve invincible qu'en 2,000 ans, la température moyenne du » globe n'a pas varié de la centième partie d'un degré centi- » grade. »

Il suit de là que, sur la permanence de l'état actuel du globe, Laplace et Cuvier étaient dans les mêmes sentiments. Cette permanence toutefois est-elle immuable? après tant de vicissitudes, l'état présent est-il un état définitif? ne peut-il être changé par des causes intérieures ou extérieures? et sans parler de ces masses énormes qui

des phénomènes, la sévérité de son esprit le défend de l'ivresse des hypothèses, et ramène tout à la simplicité de

courent dans l'espace, et telles qu'on en vit une si près de la terre, en 1835, dans le nord de l'Amérique; sans parler des comètes qui, malgré tant de millions de chances rassurantes, peuvent venir un jour choquer la terre; sans parler même des violentes agitations que détermine dans l'atmosphère un seul changement de température; pense-t-on que la puissance des volcans soit à jamais si restreinte? la structure intérieure du globe est-elle donc si suffisamment connue? et les forces dont il est travaillé ne préparent-elles pas au contraire quelque nouvelle catastrophe? Un astre ne s'est-il pas fracture dans le firmament, et de ses débris, ne s'est-il pas formé quatre planètes?

Que nous dit de son côté Laplace dans son *Essai philosophique sur les probabilités*, sixième édition, p. 213?

« Les actions de l'Océan, de l'atmosphère et des météores, les » tremblements de terre et les éruptions des volcans, agitent sans » cesse la surface terrestre, et doivent y opérer à la longue des » changements considérables. La température des climats, le vo- » lume de l'atmosphère, et la proportion des gaz qui la consti- » tuent, peuvent varier d'une manière insensible..... Il est très peu » vraisemblable que les causes qui absorbent et renouvellent les » gaz constitutifs de notre air, en maintiennent exactement les » quantités respectives..... Quoique les monuments historiques ne » remontent pas à une très haute antiquité, ils nous offrent cepen- » dant d'assez grands changements survenus par l'action lente et » continue des agents naturels. En fouillant dans les entrailles de » la terre, on découvre de nombreux débris d'une nature jadis » vivante, et tous différents de la nature actuelle. D'ailleurs, si la » terre entière a été primitivement fluide, comme tout paraît l'in- » diquer, on conçoit qu'en passant de cet état à celui qu'elle a » maintenant, sa surface a dû éprouver de prodigieux change- » ments. *Le ciel même, malgré l'ordre de ses mouvements, n'est pas inaltérable*, etc. »

l'histoire. Cuvier observe, raconte, conclut, et ne suppose pas. Il n'a point le ton d'un prophète, ni l'accent d'un inspiré. Son langage est celui d'un philosophe qui marche avec les faits, et mesure sur leur portée celle de ses inductions. Plus éclairé que ses prédécesseurs, il est plus circonspect, et par cette sage réserve il étonne votre raison sans la troubler. Créer des systèmes définitifs ! et pourquoi ? L'homme n'a encore sondé le globe qu'à une profondeur imperceptible, et sur une très petite partie de sa surface. Ira-t-il jamais plus avant et plus loin ? Qu'a-t-il appris de presque toute l'Amérique méridionale, et de l'Afrique tout entière, et de l'Asie mineure si curieuse à étudier, et de la haute Asie, et de l'Asie orientale, et de tous les archipels de l'océan Pacifique ? On ne connaît que d'hier le mécanisme qui a élevé les montagnes, et de ce nouvel objet d'étude est sortie une chronologie nouvelle qui avait déjà modifié, je crois le savoir, les idées de Cuvier lui-même : tant la science de la nature, cette science si grande, si belle et si attachante, est encore incertaine ! Socrate s'était mis à l'école d'Anaxagore, qui lui enseignait la théorie de la terre. Il la quitta pour se rattacher à la morale ; c'est qu'il n'est d'immuable, il n'est d'éternel que la morale, cette vraie science, je dirai presque cette vraie patrie de l'homme, puisque c'est dans la morale que le souverain arbitre a placé pour l'homme la source de tous les biens.

Après tant de grands ouvrages de Cuvier, j'aurais à vous parler, Messieurs, de son grand ouvrage *sur les poissons* ; ouvrage qu'il a laissé imparfait, mais qui sera dignement continué par un homme plein de son esprit et dépositaire

de ses matériaux, son élève, son ami, son collaborateur, M. A. Valenciennes. Son collaborateur, ai-je dit? Des rois, des princes, des ministres, des négociants, des voyageurs, des savants, des navigateurs de toutes les nations l'ont été comme M. Valenciennes. Ils se disputaient l'honneur de procurer ou de transmettre à Cuvier, de toutes les parties du monde, les notes, les dessins, les échantillons qui pouvaient contribuer à la perfection de son travail. Toute la terre s'est émue pour lui; c'est Aristote qui trouve partout des Alexandres; et jamais hommage plus pur et plus universel n'a été rendu au génie d'un seul homme. Avec quelle effusion de cœur il y répond dans son admirable prospectus! A l'égard des échantillons, les plus nombreux et les plus importants, il ne les doit qu'à lui-même. Pendant son séjour en Normandie, à l'âge de vingt-cinq ans, il avait décrit et dessiné presque tous les poissons de la Manche. Il avait fait une esquisse des poissons de la Méditerranée; et cette esquisse, il la continua en 1803, en 1809, 1810 et 1813, à Marseille, à Gênes, sur les côtes d'Italie. Il écrit d'abord l'histoire de l'ichthyologie, depuis les Égyptiens jusqu'à nous; histoire où chaque naturaliste est apprécié avec l'impartialité la plus rigoureuse. Au lieu de la méthode synthétique de Lacépède, méthode fautive et laborieuse, qui, à chaque animal, veut un nouveau travail de l'esprit, Cuvier suit la méthode analytique, plus expéditive et plus sûre. Il commence par le poisson le plus composé, parce que, celui-là connu, tous les autres le seront sans effort dans toute la suite de l'ouvrage. Au lieu des trois cents espèces d'Artédi, des quatre cent soixante-dix-sept de Linné, des douze cents

de Lacépède, il en décrit, il en distribue, d'après leurs rapports naturels, plus de cinq mille espèces. On dirait qu'en lui livrant ses secrets, la nature lui donne sa fécondité. Tout s'anime, tout se peuple à sa voix. Il entre au Muséum, et n'y rencontre que quelques squelettes incomplets ou vermoulus qu'il faut tirer de la poussière. En quelques années plus de quatre cents squelettes de mammifères, plus de douze cents préparations osseuses, plus de seize cents organes d'animaux à sang rouge et à sang blanc, conservés dans de l'esprit de vin, sortent des mains de Cuvier. C'est ainsi que, secondé de Emm. Rousseau et de Laurillard, ses fidèles, ses zélés coopérateurs, il forme par degrés chaque année, ou plutôt par de rapides progrès, cette magnifique galerie d'anatomie comparée, la plus riche de l'univers, où l'on compte aujourd'hui plus de deux mille cinq cents squelettes de mammifères, d'oiseaux, de reptiles, de poissons; plus de quatre mille préparations osseuses; plus de six mille préparations d'organes; en tout plus de quinze mille pièces, dont plus de quatorze mille n'existaient pas avant lui. C'est ce fond si riche et si varié d'exemplaires qui devait servir de texte à la grande anatomie comparée, et de preuve aux aphorismes qui en auraient été l'expression; car telle était la forme que Cuvier voulait donner à cet ouvrage.

Est-ce tout de Cuvier, Messieurs? Non. Tous ces immenses travaux traversaient, comme un grand fleuve, une multitude d'autres travaux, ou du même genre, ou de genre différent, qui auraient rempli plusieurs existences, et n'étaient qu'une petite partie de la sienne. Secrétaire d'une des plus illustres compagnies qui soient sous le

ciel (il l'a été trente ans, et avec quelle gloire!) professeur au Jardin des Plantes, professeur au Collége de France, maître des requêtes sous l'empire, ensuite conseiller d'État, et depuis seize années président de la section de l'intérieur; porté d'abord aux postes les plus élevés dans l'instruction publique, puis chancelier de l'Université de France, grand-maître, en quelque sorte, depuis dix années pour les facultés de théologie protestante, et depuis cinq années administrateur des cultes non catholiques; l'un des quarante de l'Académie française; membre de toutes les sociétés savantes de la France, de l'Europe et du monde; engagé, par tant de titres, dans une correspondance infinie : enfin promu dans ces derniers temps à la plus éminente dignité que l'État réserve aux illustrations les plus éminentes : que de devoirs à remplir! et quelle masse de travaux! Cette masse, Cuvier la pénètre de son intelligence tranquille, énergique et persévérante comme celle de Newton. Cette puissance d'analyse qui l'a porté si loin dans la connaissance et la classification des animaux, cette puissance, si longtemps exercée, et par l'exercice devenue si rapide et si sûre, Cuvier l'applique aux affaires les plus diverses et les plus compliquées; et sur-le-champ il les décompose, il en découvre tous les éléments, je dirais presque toute la structure intérieure; en un mot, quelque objet qu'il étudie, intellectuel ou physique, il voit, il discerne, il juge avec la même facilité, avec la même supériorité. L'excellence de l'opération tient à l'excellence de l'instrument : aussi affectait-il de répéter aux élèves qu'en se familiarisant avec l'histoire naturelle, ils se familiarisaient, à leur insu,

avec toutes les affaires humaines. Ces affaires, comme toutes les autres, ont des ressemblances qui servent de fondement aux principes ou à la théorie ; mais elles ont aussi des différences qui servent de règle à la pratique. Séparer ces deux choses, folie : les concilier, raison et sagesse : et c'est ce qu'a fait Cuvier toute sa vie.

C'est par ce même sentiment des rapports ou des convenances qu'il a toujours soin d'approprier son style au sujet qu'il traite : simple, clair, précis dans ses compositions purement scientifiques ; grave, élevé, ferme et quelquefois brillant d'images et d'allégories, dans son rapport sur les progrès de l'esprit humain pendant vingt années, dans ses discours sur l'état et la marche des sciences et sur les services qu'on tire la société ; dans son discours de réception à l'Académie française, sur l'union des lettres et des sciences, c'est-à-dire sur l'union de tout ce qui est l'homme, le sentiment et la pensée ; naturel, varié, profond, animé, plein de grâces, de finesse et d'enjouement dans ses éloges : dans ces éloges qui enlevaient tous les suffrages et arrachaient des applaudissements dont cette même enceinte retentit encore ; enfin, magnifique, passionné, sublime lorsqu'il traite les hautes questions de la philosophie, ou lorsqu'il rapproche, pour les comparer, les deux plus grands naturalistes qui aient existé depuis Aristote jusqu'à lui, Linné et Buffon. Lisez ce parallèle dans le prospectus qu'il a mis à la tête du *Dictionnaire des sciences naturelles*, et jugez ensuite si Cuvier a le sentiment de ces deux grands génies, et s'il est possible de donner à l'expression de ce sentiment plus de grandeur, de noblesse et d'éloquence ! j'ajoute plus de

sincérité, contre l'opinion qu'on a voulu répandre, qu'il avait peu d'estime pour Buffon; imputation odieuse dont ils sont vengés l'un et l'autre par cet éloquent parallèle.

Ce qu'il était comme écrivain, Cuvier l'était comme professeur. Au Jardin des Plantes, où il enseignait l'anatomie comparée; au Collége de France, où il enseignait la philosophie de l'histoire naturelle, ou plutôt la philosophie de toutes les sciences; dans cette modeste chaire de l'Athénée, où il attirait les gens du monde par le charme de sa parole, il était toujours lumineux, facile, abondant; toujours attachant par la singularité des faits, la justesse et l'originalité des aperçus; toujours étonnant par l'étendue de son savoir et la richesse de son érudition; mais toujours prenant soin d'ouvrir les yeux des élèves sur le prestige des fausses doctrines, et retenant toujours l'ardeur et l'inquiétude de leur esprit sous le joug des réalités et de la raison.

A l'égard de ses qualités personnelles, le trait dominant de son caractère était l'amour de l'ordre, sentiment qui suppose tous les autres, et qui suppose surtout le sentiment de la justice. Consultez ces rapports annuels si clairs et si complets qu'il a rédigés pendant trente années sur les progrès des dix sciences dont il était l'historien. L'impartialité même a dicté ce qu'il a écrit sur les opinions de ses confrères, ou sur celles des savants étrangers; et lorsque le récit des débats académiques le conduit à parler de ses propres idées pour les défendre, quel ton de réserve pour lui-même! quel ton d'équité pour ses adversaires! et qu'il lui en coûte peu de rendre hommage à leurs talents et à leurs découvertes! Il n'est pas une ligne de

ces rapports qu'il fût nécessaire d'effacer aujourd'hui dans l'intérêt de sa mémoire, ou dans celui de la vérité. Cette modération, si difficile à conserver dans les questions d'amour-propre, il la fit éclater dans une occasion d'une tout autre importance. Envoyé sous l'empire dans les différentes parties de l'Europe qui obéissaient à la France, pour y organiser des écoles et mettre l'instruction en harmonie avec la nôtre, la démangeaison d'innover ne l'emporte point. Il s'arrête, il observe, il examine; il voit que les principales universités d'Italie, par exemple, ont une constitution éprouvée par le temps, et consacrée par de grands succès; et, dès ce moment, il les protège lui-même contre la réforme qu'il apportait. C'est que sa véritable mission, celle qu'il tient de lui-même, est de créer ou de conserver, et non de détruire. En parcourant la Hollande, la Basse-Allemagne et les villes anséatiques, il rencontre des institutions qui ont amélioré le moral des peuples; il les signale au grand-maître, et propose de les approprier à la France. C'est ainsi qu'il aimait l'ordre, c'est-à-dire le bien public. Affable et facile dans son intimité, il était dans le monde réservé et même un peu froid, à moins que l'attrait de la conversation n'ouvrît cet esprit si riche et n'en fît sortir des trésors : accessible cependant tous les jours et à toute heure aux personnes dont les intérêts lui étaient confiés; accessible surtout à la jeunesse studieuse, qu'il éclairait de ses conseils, qu'il appuyait de son crédit, qu'il soutenait de ses secours : car ces actes perpétuels de charité qui rendent si respectable celle qu'il avait faite la compagne de sa vie, Cuvier les partageait avec bonheur, et c'est ce vif sentiment de bienfai-

sance qui l'inspirait lorsque, directeur de l'Académie française en 1825, il prononça dans la solennité de la Saint-Louis un discours si religieux et si touchant sur les prix de vertu fondés par M. de Montyon. Cuvier sacrifiait tout à la science, et, j'ose dire, à la vertu : car, qu'est-ce que l'amour de la science porté à cet excès de désintéressement, si ce n'est la vertu même? La seule chose dont il fût avare, c'était son temps. Chaque jour, chaque heure avait son travail déterminé. Quelque diversifiée qu'en fût la matière, son esprit y était toujours préparé. Dans le fracas d'un salon, sa tête achevait une période ; il s'échappait pour l'écrire, et reparaissait le moment d'après pour renouer l'entretien. Dans les embarras et les fatigues des voyages, il composait de longs articles de dictionnaire, même sur les animaux les plus composés, ou les points les plus élevés de la science. Le jour que les autres hommes donnent au repos, il le réservait tout entier pour lui-même, c'est-à-dire pour ceux de ses travaux qui demandaient le plus de suite et d'ensemble. Que de choses ont été faites chaque semaine pendant ce petit nombre d'heures ! Qui le dirait ! Outre cette immensité de connaissances si étendues et si parfaites, cet emploi de tous ses moments lui avait permis non seulement de s'instruire de toutes les législations connues, il en a donné cent fois la preuve dans les corps politiques, mais encore de pénétrer profondément dans l'étude de l'histoire. Il la savait, disait-il, mieux que l'histoire naturelle même. Enfin, il savait jusqu'au blason, lequel est encore de l'histoire, du moins pour les principales familles de l'Europe.

Cuvier était d'une constitution vigoureuse qui s'était encore affermie, ainsi que le disait l'empereur, par la variété de ses travaux. Cette constitution semblait, pour sa famille, pour ses amis, pour la science, lui promettre de longs jours. Cependant une douleur profonde rongeait ce cœur paternel. Une épidémie désastreuse ravageait la capitale. Le mardi 8 mai 1832, malgré la crainte qui le préoccupait, Cuvier se rendit au Collége de France; il y parla, et cette fois il fut supérieur à lui-même. Toutefois cette éloquente parole est empreinte de tristesse et de mélancolie. Un pressentiment sinistre s'élève dans son âme. Il tremble qu'une fatalité ne l'empêche de continuer son cours. La leçon s'achève; il rentre chez lui moins fatigué qu'à l'ordinaire. Le lendemain, à son réveil, il a de l'engourdissement au bras droit; mais son devoir l'appelle au conseil d'État; il s'y rend, et revient à l'heure accoutumée. Il se met à table; il sent qu'il avale avec difficulté. Dans peu de jours, dirai-je dans peu d'heures? la paralysie du larynx et du bras se répand dans tous les membres. Les organes de la respiration s'embarrassent, et le dimanche 13 mai, vers dix heures du soir, tranquille, résigné, jugeant parfaitement sa situation, et possédant jusqu'au bout toutes ses idées, Cuvier ferma les yeux pour jamais, au milieu de sa famille éperdue, de ses amis consternés, et de l'élite des médecins de la capitale, que l'espoir de conserver une vie si précieuse retenait autour de lui.

. Ainsi s'éteignit cette grande lumière. On ouvrit ses restes; on ne trouva rien. On fut seulement frappé et du volume du cerveau, et de la profondeur de ses anfrac-

tuosités (1). Des hommes dont on doit respecter les talents et l'expérience ont vu dans une maladie si courte, si bizarre et si funeste, une des anomalies du choléra. Chose singulière! l'année de sa naissance vit aussi naître et Châteaubriand, le premier de nos écrivains, et Bonaparte, cet autre prodige de génie et d'activité. L'année de sa mort a vu mourir avec lui les hommes du plus rare mérite, Saint-Martin, Abel Rémusat, l'éloquent et généreux Martignac, et ce Champollion si jeune, ce génie si pénétrant, et créateur d'une science qui meurt avec lui. Aucun d'eux, toutefois, ne laissait après lui le vide immense que la mort de Cuvier fit sentir tout-à-coup dans les lettres, dans les sciences, dans l'enseignement, dans l'administration. Tout Paris s'émut de sa perte. Son convoi fut solennel. Des citoyens de toutes les classes, des gens de lettres, des savants, des députations des Écoles, des Académies, du conseil d'État, l'accompagnèrent jusqu'à son dernier asile, et le saluèrent de leurs adieux sur sa tombe. L'Europe, le monde a partagé nos regrets. C'est que le génie est citoyen du monde. Enfin, ce qui peut-être n'est encore arrivé qu'à Linné, des princes du plus haut rang, des têtes faites pour porter une couronne, ont honoré sa mémoire.

(1) Voyez *Journal universel et hebdomadaire de médecine et de chirurgie pratiques*. Paris, 1832, t. VII, pag. 306.

LISTE DES OUVRAGES DE G. CUVIER (1).

ZOOLOGIE PARTICULIÈRE.

INSECTES.

Observations sur quelques Diptères. (*Journal d'histoire nat.*, 2e vol. 1792.)

Description de deux nouvelles espèces d'Insectes. (*Magasin encyclop.*, t. Ier. 1795.)

Note sur une nouvelle espèce de Guèpe cartonnière. (*Bull. de la Soc. philom.* N° 8. 1797.)

Mémoire sur la manière dont se fait la Nutrition dans les Insectes. (*Mémoires de la Soc. d'hist. nat. de Paris*, an VII. *Journal de physique*, t. XLIX. 1799.)

CRUSTACÉS.

Mémoire sur les Cloportes. (*Journal d'histoire naturelle*, 2e vol. 1792.)

Dissertation critique sur les espèces d'Écrevisses connues des anciens, et sur les noms qu'ils leur ont donnés. (*Ann. du Mus.*, t. II. 1803.)

---

(1) Nous avons emprunté cette liste à l'ouvrage de M. Flourens sur G. Cuvier, en y apportant quelques modifications et des additions.

ANNÉLIDES OU VERS A SANG ROUGE.

Sur les vaisseaux sanguins des Sangsues, et sur la couleur rouge du fluide qui y est contenu. (*Bull. de la Soc. philom.* N° 19. 1799.)

Mémoire sur les Vers à sang rouge, dans lequel l'auteur réunit ces Vers en une classe distincte. (*Bull. de la Soc. philom.* Juillet 1802.)

MOLLUSQUES.

Anatomie de la Patelle commune. (*Journal d'hist. nat.*, 2e vol. 1792.)

Mémoire sur l'anatomie du grand Limaçon (*Helix pomatia*. *Bull. de la Soc. philom.* 1795.

Sur un nouveau genre de Mollusques (*Phyllidia*). *Ibid.* N° 51. 1796.

Sur l'animal des Lingules, Brug. (*Ibid.* N° 52. 1796.)

Note sur l'anatomie des Ascidies. (Nouv. série du *Bull. de la Soc. philom.* N° 1. Avril 1797.)

Nouvelles recherches sur les Coquillages bivalves : système nerveux, circulation, respiration, génération. (*Bull. phil.* N° 11. 1798.)

Sur la Bulla aperta, L. (*Bullea*), Lam. (*Annales du Mus.*, t. I. 1802.)

Sur le Clio borealis. (*Ibid.*)

Sur le genre Tritonia, avec la description et l'anatomie d'une espèce nouvelle. (*Ibid.*)

Mémoire sur le genre Aplysia (*vulgairement* Lièvre marin). *Ann. du Mus.*, t. II. 1803.

Mémoire concernant l'animal de l'Hyale, nouveau genre de Mollusques nus, intermédiaire entre l'Hyale et le Clio, et l'établissement d'un nouvel ordre dans la classe des Mollusques. (*Ann. du Mus.*, t. IV. 1804.)

Mémoire sur les Biphores. (*Ibid.*)

Mémoire sur le genre Doris. (*Ibid.*)

Mémoire sur l'Onchidie, genre de Mollusques nus, voisin des Limaces, et sur une nouvelle espèce (*Onchidium Peronii*). *Ibid.*, t. V. 1804.

Sur la Phyllidie et sur le Pleuro-branche, deux nouveaux genres de Mollusques de l'ordre des Gastéropodes, voisins des Patelles et des Oscabrions, dont l'un est nu et dont l'autre porte un coquille cachée. (*Ibid.*)

Mémoire sur la Dolabelle, la Testacelle, et sur un nouveau genre de Mollusques à coquille cachée, nommé Parmacelle. (*Ibid.*)

Mémoire sur la Scyllée, l'Éolide et le Glaucus, avec des additions au Mémoire sur la Tritonie. (*Ann. du Mus.*, t. VI. 1805.)

Mémoire sur la Limace (*Limax*, L.) et le Colimaçon (*Helix*, L.). *Ann. du Mus.*, t. VII. 1806.

Sur le Limnée (*Helix stagnalis*, L.) et le Planorbe (*H. cornea*, L.) *Ibid.*

Mémoire sur la Janthine et sur la Phasianelle. (*Ann. du Mus.*, t. XI. 1808.)

Mémoire sur la Vivipare d'eau douce (*Cyclostoma viviparum*, *Draparn*). *Ann. du Mus.*, t. XI. 1808.

Mémoire sur le grand Buccin de nos côtes (*Buccinum undatum*, L.) et sur son anatomie. (*Ibid.*)

Mémoire sur le genre Théthys et son anatomie. (*Ann. du Mus.*, t. XII. 1810).

Mémoire sur les Acères, Gastéropodes sans tentacules apparents. (*Ann. du Mus.*, t. XVI. 1810.)

Mémoire sur les Ascidies et sur leur anatomie. (*Mém. du Mus.*, t. II. 1815.)

Mémoire sur les animaux des Anatifes et des Balanes, et sur leur anatomie. (*Ibid.*)

Mémoires pour servir à l'histoire et à l'anatomie des mollusques. Paris, 1817. 1 vol. in-4 avec 35 planches.

Cet ouvrage forme la réunion des Mémoires précédents, déjà insérés dans les *Annales* et les *Mémoires du Muséum*.

ZOOPHYTES.

Mémoire sur l'organisation de la Méduse. (*Bull. philom.* N° 33. 1799. *Journ. de phys.*, t. XLIX. 1799.)
Mémoire sur un Ver parasite d'un nouveau genre (*Hectocotylus octopodis*). *Ann. des sc. nat.*, t. XVIII. 1829.

POISSONS.

Note sur un Poisson peu connu, pêché récemment dans le golfe de Gênes, le Lophote Cépédien. (*Ann. du Mus.*, t. XX. 1813.)
Sur un Poisson célèbre et cependant presque inconnu des auteurs systématiques, appelé sur nos côtes de l'Océan *Aigle* ou *Maigre*, et sur les côtes de la Méditerranée, *Umbra*, *Fégano*, et *Poisson royal*, avec une description de sa vessie natatoire. (*Mém. du Mus.*, t. I. 1805.)
Observations et recherches sur différents Poissons de la Méditerranée, et, à leur occasion, sur des Poissons d'autres mers plus ou moins liés avec eux. (*Ibid.*)
Sur le genre Chironecte, Cuv. (*Antennarius Commersonii*). *Mém. du Mus.*, t. III. 1817.
Sur les Diodons, *vulgairement* Orbes épineux. (*Mém. du Mus.*, t. IV. 1818.)
Sur les Poissons du sous-genre Mylètes. (*Ibid.*)
Sur les Poissons du sous-genre Hydrocin; sur deux nouvelles espèces de Serrasalmes et sur l'Argentina glossodonta de Forskahl, qui est l'Albula gonorhynchus de Bloch. (*Mém. du Mus.*, t. V. 1819.)
Histoire naturelle des Poissons, par MM. Cuvier et Valenciennes. 1828-1844, 17 vol. in-8, ou in-4, avec planches — Il y aura 20 vol.
G. Cuvier n'a pris part qu'aux tomes I à VIII.

REPTILES.

Sur le Siren lacertina. (*Bull. de la Soc. philom.* N° 38. Mai 1800.)
Sur les véritables différences qui existent entre les Crocodiles de l'ancien et du nouveau continent. (*Bull. philom.* N° 54. 1801.)
Recherches anatomiques sur les Reptiles regardés comme douteux par les naturalistes, faites à l'occasion de l'Axolotl rapporté du Mexique par M. de Humboldt. *Paris*, 1807, grand in-4 avec 4 planches.
Sur le genre de Reptiles Batraciens nommé Amphiuma, et sur une nouvelle espèce de ce genre (*Amphiuma tridactylum*). *Mém. du Mus.*, t. XIV. 1827.

OISEAUX.

Sur l'Ibis des anciens Égyptiens. (*Bull. philom.* N° 39. Juin 1800. *Journ. de phys.*, t. LI. *Ann. du Mus.*, t. IV. 1804.)
Description d'une nouvelle espèce de Dindon de la baie de Honduras. (*Mém. du Mus.*, t. VI. 1820.)
Du Canard-Pie à pieds demi-palmés de la Nouvelle-Hollande. (*Mém. du Mus.*, t. XIV. 1827.)

MAMMIFÈRES.

La Ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle, ou les animaux vivants peints d'après nature par le cit. Maréchal, etc., avec une note descriptive de chaque animal, par les cit. G. Cuvier, Lacépède et E. Geoffroy Saint-Hilaire. *Paris*, an IX, in-fol.; avec pl. — Autre édition, 2 vol. in-12.
Rapport fait à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut sur divers Cétacés pris sur les côtes de France. (*Mém. du Mus.*, t. XIX.)
Sur l'Orang-Outang. (*Journal de physique*, t. LXXXVI. 1818.)

ZOOLOGIE GÉNÉRALE.

Mémoire sur une nouvelle classification des Mammifères et sur les principes qui doivent servir de base dans cette sorte de travail, lu à la Société d'histoire naturelle, le 1er floréal de l'an III, par les cit. Geoffroy-Saint-Hilaire et G. Cuvier. (*Magas. encycl.*, t. II. An III.)

Mémoire sur la structure interne et externe, et sur les affinités des animaux auxquels on a donné le nom de vers, lu à la Société d'histoire naturelle, le 21 floréal de l'an III. (*Décad. philosop.*, t. V. An III.)

Second Mémoire sur l'organisation et les rapports des animaux à sang blanc, dans lequel on traite de la structure des Mollusques et de leur division en ordres, lu à la Société d'histoire naturelle, le 11 prairial an III. (*Magasin encyclop.*, t. II. An III.)

Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux, Paris, 1798, 1 vol. in-8 avec 14 planches.

Sur un nouveau rapprochement à établir entre les classes qui composent le règne animal. (*Ann. du Mus.*, t. XIX. 1812.)

Mémoire sur la composition de la mâchoire supérieure des Poissons et sur le parti que l'on peut en tirer pour la distribution méthodique de ces animaux. (*Mém. du Mus.*, t. I. 1815.)

Le Règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée. *Paris*, 1817, 4 vol. in-8.— Seconde édition augmentée. *Paris*, 1829-1830, 5 vol. in-8.

M. Guérin-Méneville a publié comme complément : *Iconographie du Règne animal de G. Cuvier*, ou Représentation d'après nature de l'une des espèces les plus remarquables, et souvent non encore figurée, de chaque genre d'animaux. *Paris*, 1830-1844, 7 vol. grand in-8.

Cet ouvrage est complet. Il a été publié en 50 livraisons.

savoir . 45 livraisons de chacune 10 planches gravées, et 5 livraisons, 46 à 50, contenant le texte descriptif formant 2 vol. gr. in-8. — Les 450 planches sont ainsi distribuées .

1° Mammifères, avec le portrait de G. Cuvier. 53 pl.
2° Oiseaux 70
3° Reptiles. 30
4° Poissons 70
5° Mollusques et zoophytes. 63
6° Annélides, crustacés et arachnides . . 53
7° Insectes, avec le portrait de Latreille . 111

Le Règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, nouvelle édition, accompagnée de planches gravées, représentant les types de tous les genres, les caractères distinctifs des divers groupes, et les modifications de structure, sur lesquels repose cette classification, publiés par une réunion d'élèves de G. Cuvier : MM. Audouin, Blanchard, Deshayes, d'Orbigny, Duvernoy, Dugès, Laurillard, Milne-Edwards, Roulin et Valenciennes. *Paris*, 1836-1844. Cette édition sera publiée en 250 livraisons gr. in-8, avec 3 ou 4 planches par chaque livraison.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE COMPARÉES.

Mémoire sur le larynx inférieur des Oiseaux. (*Magasin encyclop.*, t. II. 1796.)

Discours prononcé par le cit. Cuvier à l'ouverture du cours d'anatomie comparée qu'il fait au Muséum national d'histoire naturelle par le cit. Mertrud. (*Magas. encyclop.*, t. V. 1795.)

Conjectures sur le sixième sens qu'on a remarqué dans les Chauves-souris. (*Magas. encyclop.*, t. VI. 1795.)

Note sur la découverte de l'oreille interne des Cétacés. (*Magas. encyclop.*, t. VI. 1795.)

Observations sur le larynx du Couagga. (*Bulletin philom.* 1795.)

Mémoire sur la circulation des animaux à sang blanc. (*Bull. de la Soc. philom.*)

Sur les narines des Cétacés. (*Bulletin philom.* N° 4. Juillet 1797.)

Sur les rates du Marsouin. (*Bull. philom.* N° 6. Septembre 1797.)

Mémoire sur les différences des cerveaux considérés dans tous les animaux à sang rouge. (*Bull. philom.* N° 27. 1795.)

Leçons d'anatomie comparée, recueillies et publiées sous les yeux de G. Cuvier, par C. Duméril. *Paris*, an VIII (1800). T. I et II. — *Paris*, 1805. Tomes III, IV et V, recueillies par G.-L. Duvernoy. — Seconde édition corrigée et augmentée. *Paris*, 1835, t. I, revu par G. Cuvier. — T. II, revu par F.-G. Cuvier, 1837. — T. IV, première et deuxième partie, revu par G.-L. Duvernoy, 1835. — T. V, VI, VII, revus par G.-L. Duvernoy. *Paris*, 1837, 1839, 1840, in-8. Il est à désirer que cet important ouvrage soit achevé.

Mémoire sur les dents des Poissons. (*Bull. philom.* N° 52. 1801.)

Recherches d'anatomie comparée sur les dents des Mammifères, des Reptiles et des Poissons. (*Bull. philom.* N° 52, 1804.)

Sur la composition de la tête osseuse dans les animaux vertébrés. (*Ann. du Mus.*, t. XIX. 1812.)

Mémoire sur les œufs des Quadrupèdes. (*Mém. du Mus.*, t. III. 1817.)

Extrait des observations faites sur le cadavre d'une femme connue à Paris et à Londres sous le nom de Vénus Hottentote. (*Mém. du Mus.*, t. III. 1817.)

Nouvelles observations sur une altération singulière de quelques têtes humaines. (*Mém. du Mus.*, t. XI. 1824.)

Mémoire sur les progrès de l'ossification dans le sternum des Oiseaux. (*Ann. des sc. nat.* Mai 1832.)

Mémoire sur les œufs de la Seiche. (*Ann. des sc. nat.* 1832.)

OSSEMENTS FOSSILES

Mémoire sur les espèces d'Éléphants vivantes et fossiles, lu à l'Institut le 1er pluviôse an IV. (*Mém. de l'Institut*, t. II. *Journal de physique*, t. I. 1800.)

Notice sur le squelette d'une très grande espèce de quadrupède inconnue jusqu'à présent, trouvé au Paraguay et déposé au Cabinet de Madrid. (*Magas. encyclop.*, t. I. An IV.)

Sur les têtes d'Ours fossiles des cavernes de Gaylenreuth. (*Bull. de la Soc. philom.*)

Extrait d'un Mémoire sur les ossements des Quadrupèdes. (*Bull. philom.* N° 18. Août 1798.)

Sur les ossements qui se trouvent dans le gypse de Montmartre. (*Bull. philom.* N° 20. Octobre 1798.)

Sur les Tapirs fossiles de France. (*Bull. philom.* N° 34. Février 1800.)

Sur les Ornitholithes de Montmartre. (*Bull. philom.* N° 41. Juillet 1800. *Journal de physique*, t. LI.)

Addition à l'article des Ornitholithes. (*Bulletin philom.* N° 42.)

Addition à l'article des Quadrupèdes fossiles de Montmartre. (*Bull. philom.* N° 42.)

Extrait d'un ouvrage sur les espèces de Quadrupèdes dont on a trouvé les ossements dans l'intérieur de la terre. (*Journal de physiq.*, t. LII. Germinal an IX.)

N. B. Nous plaçons ici les descriptions anatomiques et zoologiques suivantes, soit qu'elles concernent des animaux *vivants* ou des animaux *perdus*, parce qu'elles ont toutes été faites en vue de la détermination des *ossements fossiles*.

Sur le Rhinocéros bicorne. (*Magas. encyclop.*, t. I. 1795.)

Mémoire sur les différentes espèces de Rhinocéros. (*Bull. philom.* N° 3. 1797.)

Description ostéologique du Rhinocéros unicorne. (*Ann. du Mus.*, t. III. 1803.)

Description ostéologique du Tapir. (*Ibid.*)

Sur quelques dents et os trouvés en France, qui paraissent avoir appartenu à des animaux du genre du Tapir. (*Ibid.*)
Description ostéologique et comparative du Daman. (*Hyrax capensis.*) *Ibid.*
Sur les espèces d'animaux d'où proviennent les os fossiles répandus dans la pierre à plâtre des environs de Paris. 1er Mémoire. Restitution de la tête. (*Ibid.*) 2e Mémoire, etc. (*Ibid.*)
Suite des Recherches sur les ossements fossiles de la pierre à plâtre des environs de Paris. 3e Mémoire. Restitution des pieds. (*Ann. du Mus.*) *Ibid.*
Suite des Recherches, etc. 5e Mémoire, t. IV. 1804.
Sur l'Hippopotame et sur son ostéologie. (*Ibid.*)
Addition à l'article de l'Hippopotame. (*Ibid.*)
Sur les ossements fossiles de l'Hippopotame. (*Ibid.*)
Observations sur l'ostéologie des Paresseux. (*Ibid.*)
Sur le squelette presque entier d'un petit Quadrupède du genre des Sarigues, trouvé dans la pierre à plâtre des environs de Paris. (*Ibid.*, t. V, 1805.)
Sur le Mégalonix, animal de la famille des Paresseux, mais de la taille du Bœuf, dont les ossements ont été découverts en Virginie, en 1796. (*Ann. du Mus.*, t. IV.)
Sur le Mégathérium, autre animal de la famille des Paresseux, mais de la taille du Rhinocéros, dont un squelette fossile, presque complet, est conservé au Cabinet d'histoire naturelle à Madrid. (*Ibid.*)
Sur les ossements fossiles d'Hyène. (*Ibid.*, t. VI. 1805.)
Troisième Mémoire sur les ossements fossiles de la pierre à plâtre des environs de Paris. (*Ibid.*)
Sur les ossements fossiles trouvés en divers endroits de France, et plus ou moins semblables à ceux du Palæothérium. (*Ibid.*)
Sur les Rhinocéros fossiles. (*Ann. du Mus.*, t. VII. 1806.)
Sur les ossements du genre de l'Ours qui se trouvent en grande quantité dans certaines cavernes d'Allemagne et de Hongrie. (*Ibid.*)
Sur les Éléphants vivants et fossiles. (*Ibid.*, t. VIII. 1806.)

Sur le grand Mastodonte, animal très voisin de l'Éléphant, etc. (*Ibid.*)

Sur différentes dents du genre des Mastodontes. (*Ibid.*)

Résumé général de l'histoire des ossements fossiles de Pachydermes des terrains meubles et d'alluvion. (*Ibid.*)

Suite des Recherches sur les ossements fossiles des environs de Paris. (*Ibid.*, t. IX. 1807.)

Suites des Recherches, etc. (*Ibid.*)

Mémoire sur les ossements d'Oiseaux qui se trouvent dans les carrières de pierre à plâtre des environs de Paris. (*Ibid.*)

Sur les espèces des animaux carnassiers dont on trouve les ossements mêlés à ceux d'Ours dans les carrières d'Allemagne et de Hongrie. (*Ibid.*)

Sur les différentes espèces de Crocodiles vivants, et sur leurs caractères distinctifs. (*Ibid.*, t. X. 1807.)

Mémoire sur quelques ossements de Carnassiers épars dans les carrières à plâtre des environs de Paris. (*Ibid.*)

Rapport fait à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, *sur l'Éléphant fossile* trouvé avec ses chairs en Sibérie ; vu par M. Adams en 1807. (*Ibid.*, t. XI.)

Essai sur la géographie minéralogique des environs de Paris, par G. Cuvier et Al. Brongniart. *Paris*, 1811, in-4, avec cartes.

Observations sur les Crocodiles vivants. (*Ibid.*, t. XII. 1808.)

Sur les ossements fossiles de Crocodiles. (*Ibid.*)

Sur le grand animal fossile des carrières de Maëstricht. (*Ibid.*)

Sur les os fossiles de Ruminants. (*Ibid.*)

Sur les brèches osseuses qui remplissent les fentes de rochers de Gibraltar. (*Ibid.*, t. VII. 1809.)

Sur l'ostéologie du Lamantin, et sur les os fossiles du Lamantin et du Phoque. (*Ibid.*)

Sur quelques Quadrupèdes ovipares fossiles. (*Ibid.*)

Sur l'ostéologie du Lamantin, etc. (*Ibid.*)

Des os fossiles de Chevaux et de Sangliers. (*Ibid.*, t. XIV. 1809.)

Supplément au Mémoire sur les Ornitholithes. (*Ibid.*)

De quelques Rongeurs fossiles. (*Ibid.*)

Recherches sur les espèces vivantes de grands Chats pour servir de preuves et d'éclaircissements au chapitre sur les Carnassiers fossiles. (*Ibid.*)

Sur les ossements fossiles de Tortues. (*Ibid.*)

Mémoire sur les os de Reptiles et de Poissons des carrières à plâtre des environs de Paris. (*Ibid.*, t. XVI. 1810.)

Recherches sur les ossements fossiles de Quadrupèdes, etc. *Paris*, 1812, 4 vol. in-4, avec planches.

Cette première édition se compose de la réunion des Mémoires ci-dessus mentionnés, extraits des *Annales du Muséum d'histoire naturelle.*

Seconde édition entièrement refondue et considérablement augmentée. *Paris*, 1821-1824, 7 vol. gr. in-4 avec planches. — Troisième édition. *Paris*, 1825, 7 vol. grand in-4 avec planches. — Quatrième édition revue et augmentée. *Paris*, 1835, 10 vol. in-8, avec 2 vol. in-4 de planches.

Description géologique des environs de Paris, par G. Cuvier et Alex. Brongniart. — Nouvelle édition. *Paris*, 1822, gr. in-4, avec 11 planches. — Troisième édition. *Paris*, 1835, 1 vol. in-8, avec atlas de 7 planches in-4.

Cet ouvrage fait partie des *Recherches sur les ossements fossiles.*

Discours sur la Théorie de la terre, servant d'introduction aux Recherches sur les ossements fossiles. 1 vol. in-4. *Paris*, 1821.

Sur la détermination des diverses espèces de Baleines vivantes. (*Ann. des sc. nat.*, t. II. 1824.)

Sur des os de Seiches fossiles. (*Ibid.*)

Discours sur les révolutions de la surface du globe. Paris, 1825, 1 vol. in-8. — Septième édition. *Paris*, 1841, 1 vol. in-18, avec planches.

HISTOIRE DES SCIENCES PHYSIQUES
OU NATURELLES.

Analyse des travaux de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national et de l'Académie des sciences, de l'année 1803 à l'année 1830. (*Mém. de l'Inst. nat. et de l'Acad. des sc.*) — A été réuni et publié sous le titre suivant

Histoire des progrès des sciences naturelles depuis 1789 jusqu'à nos jours. *Paris*, 1829-1836, 5 vol. in-8.

Notice sur l'Établissement de la collection d'anatomie comparée du Muséum national. (*Ann. du Mus.*, t. II. 1803.)

Rapport historique sur les progrès des sciences physiques et naturelles depuis 1789, et sur leur état actuel, présenté au gouvernement par l'Institut de France. *Paris*, 1810, in-8 et in-4. — Nouvelle édition. *Paris*, 1827, in-8.

Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société (*Voy. ci-après :* Recueil des Éloges historiques), lues à la réunion des quatre Académies, le 24 avril 1816.

Extrait d'un rapport sur l'état de l'histoire naturelle et sur les accroissements depuis le retour de la paix maritime. (*Ibid.* Réunion des quatre Acad., 27 avril 1824.)

Extrait d'un rapport sur les principaux changements éprouvés par les théories chimiques, et sur une partie des nouveaux services rendus par la chimie à la société. (*Ibid.* Réunion des quatre Acad., 24 avril 1826.)

Cours fait au Collége de France sur l'histoire des sciences naturelles, en 1831, publié sous ce titre :

Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours, chez tous les peuples connus, professée au Collége de France, par G. Cuvier, complétée, rédigée, annotée et publiée par Magdeleine de Saint-Agy. *Paris*, 1841-1843, 4 vol. in-8.

C'est la publication d'une partie de ses leçons, mais publication à laquelle G. Cuvier est resté étranger.

Recueil des Éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut royal de France. *Paris*, 1819-1827, 3 vol. in-8.

Cette collection contient, tome Ier : Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société (1816).— Éloges de Daubenton (1800). — L.-G. Lemonnier (1800). — Ch.-L. L'Héritier (1801). — H.-F. Gilbert (1801). — J. Darcet (1802). — J. Priestley (1805). — J.-M. Cels (1806). — M. Adanson (1807). — P.-M.-A. Broussonnet (1808). — P. Lassus (1809). — E.-P. Ventenat (1809). — Ch. Bonnet, H.-B. de Saussure (1810).

Tome II : Éloges de A.-F. de Fourcroy (1811). — J.-C. Desessarts (1812). — H. Cavendish (1812). — P.-S. Pallas (1813). — A.-A. Parmentier, du comte de Rumford (1815). — G.-A. Olivier (1816). — J. Tenon (1817). — A.-G. Werner (1818). — N. Desmarets (1818). — C.-A.-G. Riche (1797). — Extrait d'une notice biographique sur Bruguières (1799). — Discours de Cuvier lors de sa réception à l'Académie française (1818). — Réponse de M. le comte de Sèze au discours de Cuvier.

Tome III : Éloges de Palissot de Beauvois (1820).—J. Banks (1821). — Duhamel (1822). — R.-J. Haüy (1823). — Berthollet (1824). — C.-L. Richard, A. Thouin (1825). — De Lacépède (1826).—Hallé, Corvisart, Pinel (1827).—J.-V.-M. Fabbroni. — Discours prononcé aux funérailles de Van-Spaendonck (1822). — Discours prononcé aux funérailles de Delambre (1822).— Extrait d'un rapport sur l'état de l'histoire naturelle et sur ses accroissements depuis le retour de la paix maritime (1824). — Extrait d'un rapport sur les principaux changements éprouvés par les théories chimiques, et sur une partie des nouveaux services rendus par la chimie à la société (1826).

Éloge historique de Ramond. (16 juin 1828.)
— de Bosc. (15 juin 1829.)

Éloge historique de H. Davy. (26 juillet 1830.)
— de Vauquelin. (26 juillet 1831.)
— de Lamarck. (Lu après la mort de G. Cuvier, le 26 novembre 1832.)

Discours prononcés aux funérailles de Daru. (11 sept. 1829)
— de Fourier. (18 mai 1830.)
Etc., etc., etc.

Discours de G. Cuvier, directeur de l'Académie française, sur les prix de vertu (1829).

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Rapport sur les établissements d'Instruction publique des départements au-delà des Alpes. (1810.)

Sur les établissements d'Instruction publique de la Hollande et de la Basse-Allemagne. (1811.)

Indépendamment de cet Éloge, G. Cuvier a été l'objet des publications suivantes :

1° Éloge de M. le baron G. Cuvier, prononcé à la Chambre des pairs, le 17 décembre 1832, par M. le baron Pasquier, in-8 de 55 pages.

2° Mémoires du baron G. Cuvier, publiés en anglais par mistress Lée, et en français par Th. Lacordaire, sur les documents fournis par sa famille. *Paris*, 1833, in-8 de 368 pages.

3° Notice historique sur les ouvrages et la vie de G. Cuvier, par G.-L. Duvernoy. *Strasbourg*, 1833, in-8 de 172 pages.

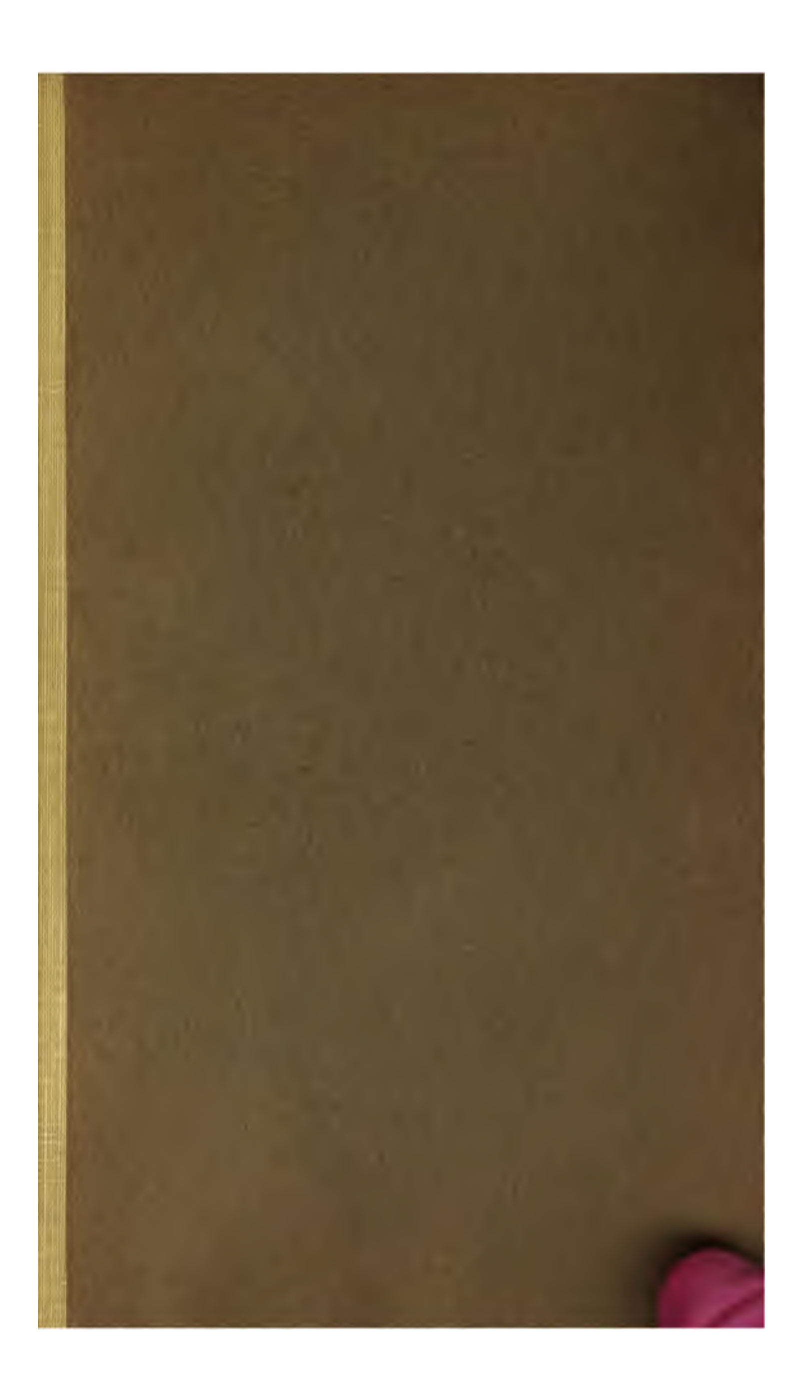
4° Éloge de M. le baron G. Cuvier, par C.-L. Laurillard, discours couronné par l'Académie des sciences, arts

et belles-lettres de Besançon, le 24 août 1833. *Paris*, 1834, in-8 de 72 pages.

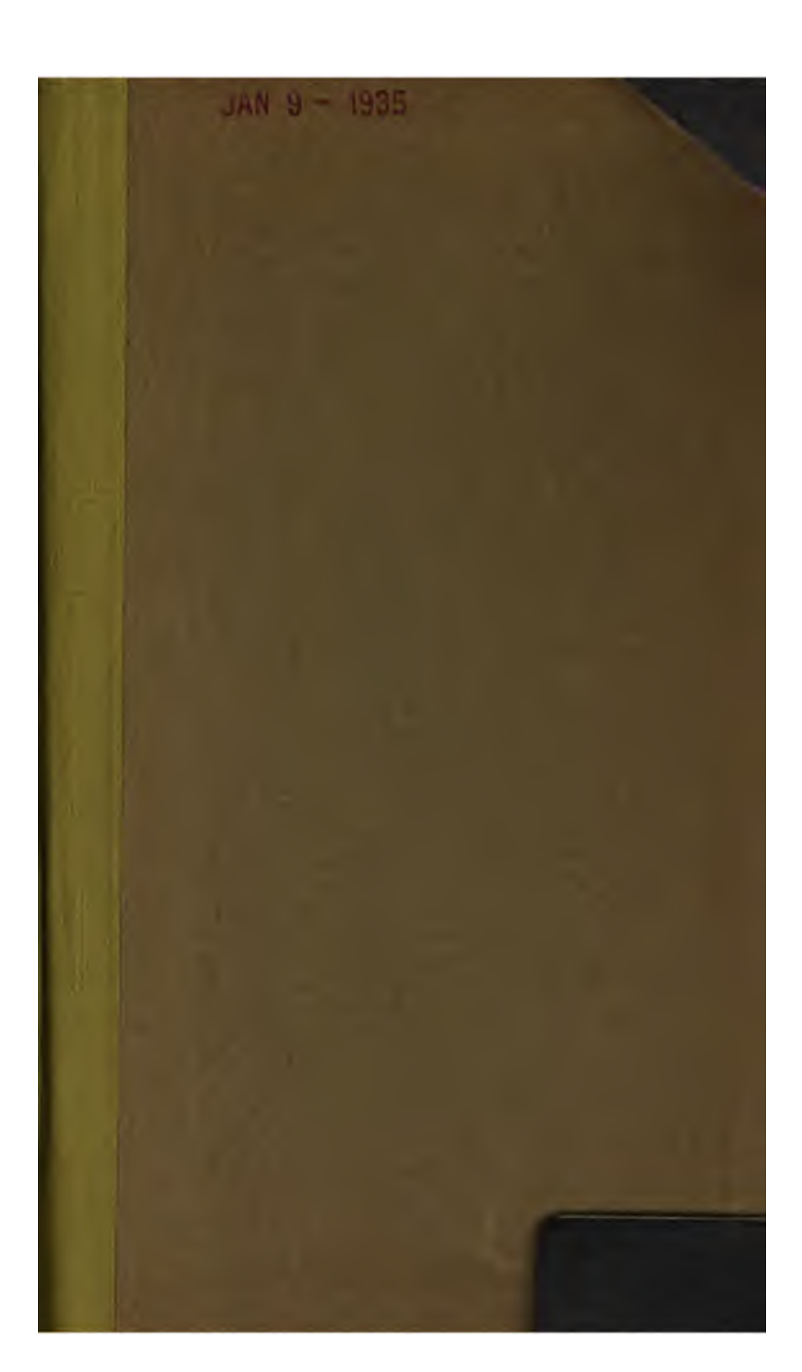
5° G. Cuvier, son enfance, sa jeunesse, ses études. — Vie scientifique, ensemble de ses travaux. — Vie publique, ses fonctions administratives et politiques, ses services et ses récompenses. — Vie intime, sa physionomie et son caractère, ses mœurs, ses opinions, ses talents, par Isid. Bourdon, 1835 (*Illustres médecins et naturalistes des temps modernes*. Paris, 1844, gr. in-18, pag. 1 à 146).

6° Analyse raisonnée des travaux de G. Cuvier, précédée de son Éloge historique (lu à la séance publique de l'Académie des sciences du 29 décembre 1834), par P. Flourens. *Paris*, 1842, in-18 de 287 pages.

FIN DU TOME PREMIER.






JAN 9 - 1935

